





[illegible]

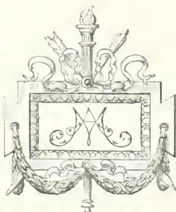
[illegible]

JÉRUSALEM

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

JÉRUSALEM



PARIS

Vve A. MOREL ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE BONAPARTE, 13

1882



JERUSALEM

Route de Beït-Lehem.

JÉRUSALEM

I

JÉRUSALEM



Le 7 juin 1099, un mardi, l'armée des princes croisés, venant de Ramleh et ne marchant que la nuit pour éviter la chaleur torride du jour, arrivait à l'aurore en face des murs de la Ville sainte. A la vue de ces murailles qu'elle venait forcer, l'armée entière, saisie d'une impression soudaine de respect et de vénération, se prosterna dans la poussière et, se relevant enthousiasmée, fit monter jusqu'au ciel ce cri ardent : Jérusalem !

Après des souffrances extrêmes, subies depuis deux longues années, les croisés touchaient au but qu'ils avaient eu tant de peine à atteindre. Le tombeau du Christ était là, devant eux, et ce tombeau qu'ils allaient délivrer n'était plus éloigné que de l'épaisseur d'une muraille.

Dès le lendemain les travaux du siège commencèrent : le vendredi 18 juillet, l'étendard de la croix flotta sur les tours de Jérusalem, en même temps que les lieux saints retentissaient de cantiques d'allégresse.

Arrivant par une autre route que l'armée des croisés, moi, humble pèlerin, le 23 décembre 1850, un peu avant midi, j'atteignais la crête de la colline qui domine Jérusalem au nord, colline que les anciens avaient nommée *Scopos*. Pour la première fois j'entrevoyais à travers les oliviers l'enceinte de la ville, au-dessus de laquelle s'élevaient la coupole délabrée du Saint-Sépulcre, la coupole de la mosquée d'Omar, et les flèches des minarets.

Si je ne fis pas comme les soldats de Godefroi de Bouillon, je ne fus pas moins sous le charme d'une grande émotion ; j'arrêtai mon cheval pour jouir pendant quelques instants de cette vue qui m'impressionnait vivement.

Là, devant moi, s'étalait le théâtre du plus grand drame qui ait intéressé la vie de l'humanité. Là était Jérusalem, cette ville dont le nom n'avait jamais été prononcé, depuis mon enfance, sans éveiller dans mon esprit et dans mon cœur une foule de souvenirs qu'il n'y a nul besoin d'évoquer pour qu'ils reviennent. Comme sur cette terre bénie chaque pierre rappelle un fait historique, je parlerai d'abord des événements qui ont illustré la colline où je me trouvais.

Alexandre le Grand venait de s'emparer de Tyr, après un siège de sept mois. Il avait dû combler, avec les débris des édifices somptueux de l'ancienne ville continentale, le canal qui la séparait de l'ilot où s'était réfugiée la puissance de la métropole phénicienne. Afin d'ouvrir à ses soldats la route de Tyr, le roi s'était porté sur Gaza, qui à son tour avait succombé devant les armes du conquérant.

Une fois maître de ces deux places, Alexandre résolut de marcher sur Jérusalem. A cette époque, le grand prêtre était Iaddoua. Dès qu'on apprit la nouvelle, des prières publiques furent ordonnées pour détourner le fléau qui menaçait la cité de David.

Pendant la nuit, Dieu apparut au pontife et lui commanda

de bannir toute crainte, d'ouvrir les portes de la ville, d'aller au-devant d'Alexandre, avec toute la pompe des cérémonies religieuses. Le grand prêtre, rassuré, s'empressa d'obéir aux ordres de Jéhovah, et, lorsqu'il sut que l'armée macédonienne approchait de la ville, le cortège, rassemblé par ses soins, se mit en marche et avança jusqu'à Sapha. Ce nom de Sapha est resté appliqué au village de Chafat, assis sur le plateau même du Scopos, et devant lequel je venais de passer, en gagnant la crête de la colline.

Voyant de loin cette multitude d'hommes en robes blanches, ces prêtres en tunique de lin, ayant à leur tête le grand prêtre en robe violette brodée d'or, coiffé du turban pontifical avec la plaque d'or sur laquelle était gravé le nom ineffable du Très-Haut, Alexandre fit arrêter l'armée, mit pied à terre, s'avança seul au-devant du cortège, et s'inclina le premier.

Alors tout le peuple de Jérusalem entoura et acclama le roi victorieux, que les généraux grecs crurent frappé de démence lorsqu'ils le virent accepter ces hommages de l'air le plus bienveillant.

Parménion seul osa interroger son maître, et lui demanda comment il avait pu s'incliner devant le grand prêtre des Juifs. Alexandre lui répondit qu'il n'avait pas vénéré l'homme, mais bien le Dieu dont cet homme était le ministre. J'ai reconnu, dit-il, en lui un être mystérieux qui m'était apparu en songe et m'avait promis que j'achèverais la conquête de l'Asie; maintenant je ne puis douter du succès de mes armes.

Donnant alors la main à Iaddoua, Alexandre marcha vers Jérusalem, et se rendit immédiatement au temple, où il offrit un sacrifice suivant les rites judaïques.

Le lendemain, le roi convoqua le grand prêtre et la nation, et leur demanda quelle grâce ils voulaient recevoir de lui. Iaddoua répondit qu'ils ne désiraient que la liberté d'observer les lois de leurs pères, et l'exemption du tribut chaque

septième année, c'est-à-dire chaque année sabbatique, pendant laquelle les terres se reposaient et restaient sans culture. Cette requête fut accueillie favorablement. Peu après, Alexandre quittait Jérusalem et conduisait son armée contre les Perses.

Moins d'un kilomètre sépare le pied du Scopos des murs de Jérusalem, et en un quart d'heure j'avais traversé la plaine plantée d'oliviers qui s'étend jusqu'à la porte de la ville, en suivant le chemin encombré de pierrailles qui aboutit à cette porte que l'on nomme indifféremment Bab-ech-Cham, porte de Damas, ou Bab-el-Aâmoud, porte de la Colonne. Plus tard, j'aurai l'occasion de donner la raison de cette double dénomination, quand je m'occuperai en détail des différentes parties de la ville.

Arrivé en face de la porte, je pensais que j'allais la franchir sans qu'on mît obstacle à mon passage. Cet espoir me fut immédiatement enlevé par mon guide, qui déclara que je ne pouvais entrer de ce côté, qu'en vertu de je ne sais quelle sotte prescription de la quarantaine, il me fallait gagner le Bab-el-Khalil, ou porte d'Hébron, par laquelle seule il était permis aux étrangers d'avoir accès dans Jérusalem. Cette formalité s'appliquait à tous les voyageurs soupçonnés comme je l'étais d'apporter la peste dans leur valise.

Je longeai donc, en maugréant, je le confesse, toute la ligne occidentale des murailles de Jérusalem, pour arriver à la bienheureuse porte où j'allais subir l'examen de l'employé turc de la quarantaine. Cet examen consista dans le cadeau somptueux que je lui fis d'un bechliq (environ vingt-cinq sols de notre monnaie), après quoi il constata officiellement que ma petite caravane jouissait de la santé la plus florissante et pouvait entrer en ville sans compromettre le bien-être de la population.

Enfin ! j'étais pour tout de bon à Jérusalem, et, refaisant en sens inverse, à l'intérieur, tout le chemin que j'avais fait à l'extérieur de l'enceinte, je gagnai à grand'peine, et en manquant

cent fois de me rompre les os, la porte de l'hôtel de Palmyre où l'on m'avait affirmé que je trouverais bon visage et bon gîte. L'hôtel était veuf de son hôte, qui venait de partir en voyage ; sa femme était malade ; bref, on me refusa net de me recevoir. Je commençais à ne plus trop savoir que devenir, lorsqu'un petit bonhomme d'une quinzaine d'années, fils d'un juif anglais converti au protestantisme, et nommé Meshulam, vint m'offrir au nom de son père l'hospitalité, à tant par jour, cela va sans dire. Je me remis encore une fois en route, et bientôt je fus installé dans un gîte convenable, tenu fort proprement, et dont on pouvait se montrer satisfait à tous égards.

Me voilà installé à Jérusalem, où je ne comptais passer que peu de jours, lorsque je quittai la France, et où, à trois reprises différentes, j'ai passé près d'un an ! Cela soit dit pour prouver qu'il n'y a pas trop de présomption dans mon fait, si je me permets de parler longuement de cette cité merveilleuse.

Je commencerai par résumer mes premières impressions, sauf à revenir plus tard sur les détails que je ne pouvais saisir à première vue.

Dès que l'on a franchi le seuil de la porte d'Hébron, on tourne à gauche, et l'on marche quelques instants entre le fossé de la citadelle bordé d'un parapet à hauteur d'appui, et une muraille au pied de laquelle sont assis quelques lépreux qui demandent la charité. Leur voix, déplorablement éraillée, fait horreur, autant que leur face rongée par le mal.

Au bout d'une trentaine de pas, on débouche sur une petite place, où grouille une foule de Bédouins, d'ânes, de chameaux accroupis, de juifs venus là du fond de l'Allemagne ou de la Pologne. Ceux-ci sont reconnaissables à leur longue houppelande crasseuse, à leur chapeau tromblon d'où s'échappent deux longues et maigres mèches de cheveux tortillés, tombant le long des joues. On s'engage ensuite dans un bazar en pente raide, pavé de grosses pierres mal jointes et glissantes, sur lesquelles

les chevaux perdent pied à chaque pas. Cette voie étant fort étroite, on est tout étonné de passer à travers la même foule bigarrée que j'ai signalée sur la place de la citadelle, sans écraser les pieds, très souvent nus, de ces braves gens. On arrive bientôt à une voûte immense et sombre qui vous donne un vant-goût de la plupart des rues de Jérusalem, où les voûtes foisonnent, obscures, sales et puantes, et l'on vient, par une espèce d'escalier en casse-cou, tomber dans une rue plus large, heureusement plane, mais toujours aussi tristement pavée, dans laquelle s'ouvre à droite l'impasse de l'hôtel Meshulam. Ces rues sont pleines de monde jusqu'au soleil couchant. A cette heure elles deviennent désertes, et chacun reste chez soi jusqu'au lendemain matin. L'odeur des rues de Jérusalem est abominable ; le balayage n'est ici qu'un mythe, et les carcasses de chiens, de chats, de rats morts abondent, sans compter le reste ! Voilà ce dont j'ai malheureusement pris la notion la plus complète dès mes premiers pas à travers les rues de la Ville sainte.

La chambre que j'occupais ouvrait sur une terrasse, et j'en profitai pour étudier sur l'heure le panorama de Jérusalem. A droite, je vois le dôme du Saint-Sépulcre ; devant moi, la mosquée d'Omar ; au delà, le mont des Oliviers, derrière lequel l'horizon est fermé brusquement par les montagnes qui dominent la plaine de Jéricho et la rive droite du Jourdain et de la Mer-Morte. A gauche, le terrain s'élève en pente assez douce jusqu'aux murs de la ville, qui masquent la vue de la campagne. Terrasses à coupoles et murailles grises partout ; quelques têtes de palmiers par-ci par-là ; plus loin, des dômes et quelques rares minarets Voilà l'aspect général de Jérusalem, vu du point où je suis placé.

Dès la première soirée de mon séjour, je fis connaissance avec ce que l'on appelle les kawas. Une fois débarrassé de la poussière du voyage, j'étais allé naturellement présenter mes devoirs au consul de France. Celui-ci me retint à dîner et, la

soirée terminée, me fit reconduire à l'hôtel Meshulam par les kawas du consulat. C'étaient deux grands gaillards taillés en hercules, armés jusqu'aux dents, et marchant de front devant moi. Chacun portait une lanterne à la main gauche, et de la main droite une canne de tambour-major qu'il faisait résonner le plus fortement possible sur le pavé. Le sérieux des kawas, pendant qu'ils vous reconduisent, est du plus haut comique, mais on finit par s'y faire, et bientôt on n'est plus tenté de rire de la tournure ni de l'aplomb de ces rudes compères. D'ailleurs, comme l'éclairage des rues de Jérusalem est encore dans l'œuf et n'éclora peut-être jamais, on n'est pas fâché d'être précédé par des réverbères mobiles qui vous mettent à l'abri des faux pas sur un pavé aussi traître. Notez qu'il y a des trottoirs, et c'est là le pis de la chose. Ces trottoirs sont constitués par une rangée de gros blocs de pierre, de hauteur irrégulière, et sur lesquels on ne peut cheminer la nuit qu'avec la plus grande circonspection, même lorsqu'on est éclairé. Faute de kawas, on ne ferait pas dix pas sans trébucher; de plus, on se ferait ramasser par la police, qui, lorsqu'elle prend la peine d'envoyer des patrouilles, ce qui est rare, n'hésite pas à mettre au violon tout promeneur nocturne non muni de fanons. C'est le nom de ces lanternes.

J'ai souvenance de l'un de ces agents de la sécurité publique qui passait toutes ses nuits sous une voûte qu'il me fallait longer en rentrant du consulat chez moi, et qui perchait sur un large banc de pierre, ayant une chaufferette entre les jambes. C'était un grand coquin de nègre, gardien du quartier, et qui couchait trois cent soixante-cinq fois par an, et trois cent soixante-six dans les années bissextiles, sur son banc de pierre. Je ne pense pas qu'il soit jamais poussé dans la tête de celui-là l'idée de faire une tournée.

Dès le lendemain matin je voulus visiter l'église du Saint-Sépulcre. Mais j'avais compté sans les gardiens musulmans de

la plus illustre église du monde. Ces messieurs, qui sont des effendis, ma foi, ne viennent pas tous les jours à leur poste, et quand ils viennent, c'est seulement à l'heure qui ne dérange pas leurs convenances. Ils sont deux ou trois accroupis sur une espèce de lit de camp placé à gauche de l'entrée, et là ils font tranquillement bouillir leur café, qu'ils boivent en fumant le tchibouk. Ce petit festin continue tout le temps que les chrétiens, à quelque secte qu'ils appartiennent, sont admis à visiter le Calvaire et la tombe de Notre-Seigneur. Jamais, je le déclare, je n'ai assisté à ce spectacle humiliant pour la chrétienté entière, sans ressentir au fond du cœur une envie folle de casser les pipes de ces gardiens sur leurs têtes d'effendis.

Donc, la porte était close, et force me fut de remettre mon pèlerinage à un autre moment. Je n'eusse pas été exposé à semblable déconvenue si j'avais eu le soin de m'informer à l'avance des jours et des heures où la porte de l'église était ouverte aux fidèles.

Ne pouvant visiter le Saint-Sépulcre, je voulus me dédommager en poussant une première et rapide reconnaissance vers les tombeaux de la vallée de Josaphat.

Dans cette première promenade, je pus prendre une idée d'ensemble de ces trois curieux monuments que les chrétiens appellent les tombeaux d'Absalon, de saint Jacques, de Zacharie, tandis que les musulmans ne connaissent les deux premiers que sous la dénomination de *Toutourah-Faraoun*, bonnet de Faraon, ou de *Divan-Faraoun*, le divan de Faraon. Remontant alors vers la porte de Saint-Étienne, je jetai un coup d'œil sur l'enceinte extérieure de la mosquée d'Omar, le Haram-ech-Chérif des musulmans.

Cette promenade avait suffi pour me donner la conviction que l'étude sérieuse de la Jérusalem antique était digne d'être entreprise avec ardeur, et que cette étude nécessiterait bien des jours, bien des mois peut-être. A partir de ce moment, je



JERUSALEM. MUR D'ENCEINTE

compris que mon programme de voyage fait avant le départ serait modifié de fond en comble.

Arrivé à Jérusalem le 23 décembre, je ne me serais jamais pardonné de ne pas passer à Beit-Lehem la nuit de Noël. Aussi, une fois rentré de ma course matinale, je montai à cheval et franchis rapidement les deux petites lieues qui me séparaient du village où Jésus-Christ était né. Je pus donc assister cette fois à l'office de Noël auprès de la chapelle élevée sur l'emplacement de la crèche.

Peu de jours après je partais pour faire le tour de la Mer-Morte, espérant mener à bonne fin une entreprise à laquelle tout le monde m'avait supplié de renoncer, parce qu'elle semblait trop dangereuse. Je ne tins aucun compte de ces conseils timorés, et bien m'en prit. J'ai ouvert la voie dans laquelle plusieurs autres depuis moi se sont engagés avec succès, et, à l'heure présente, le bassin de la Mer-Morte, sur le compte duquel couraient les récits les plus fantastiques, est à très peu près parfaitement connu.

Cette campagne terminée, à ma grande satisfaction, je rentrai à Jérusalem, où le bruit de ma mort et de celle de mes compagnons de voyage avait été répandu, je ne sais ni par qui ni pourquoi. Je commençai l'exploration approfondie que je m'étais promis de faire, et qui dura plusieurs mois.

Treize ans après, en 1863, je revenais à Jérusalem pour la seconde fois, suivi de tout un personnel d'amis capables de seconder mes recherches, qui eurent trois mois de durée.

Enfin, en 1869, je revis de nouveau la terre sainte, mais une insolation dont je fus atteint, et une maladie grave de ma fille, qui avec sa mère m'avait accompagné, m'empêchèrent de sortir de Jérusalem autrement que pour retourner à Jaffa et regagner la France.

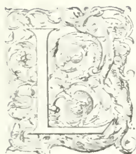
Pendant cette dernière station à Jérusalem, bien que souffrant, j'ai pu recueillir un certain nombre de faits qui m'avaient

échappé lors de mes deux premiers voyages. C'est donc le fruit de trois séjours distincts dans la Ville sainte que j'expose dans ce livre, auquel j'entends bien ne plus laisser la forme d'un journal de voyage, mais où je me permettrai de traiter chaque sujet dans l'ordre même où il me reviendra en mémoire.

II

ENCEINTES SUCCESSIVES

DE JERUSALEM



Le premier nom de Jérusalem fut Jébus. A l'époque où David en fit la conquête (1053 avant Jésus-Christ), le sommet seul du mont Sion était occupé par une forteresse dont plus d'un tiers peut-être a été rejeté au dehors de la nouvelle cité créée par le roi des Juifs. A l'angle sud de la ville primitive, subsiste encore, en partie du moins, un large fossé creusé dans le roc vif, et couvrant ce côté de la forteresse. Ce fossé, que j'ai eu le premier la joie de reconnaître et de signaler, est un indice d'autant plus certain du passage, en ce point, de la première enceinte de Jébus, qu'un escalier taillé dans le roc avait été découvert quelques années avant que l'on ne fît attention au fossé, et que cet escalier, mis au jour dans le cimetière anglais et américain, conduisait nécessairement du fond du fossé à une poterne ouverte au sud de Jébus. La porte actuelle, nommée indistinctement porte de Jaffa, de Beït-Lehem ou d'Hébron, aura pris la place d'une porte jébusite. La face occidentale de la forteresse était tellement escarpée que jamais porte n'y a été

ouverte. En revanche on a dû en pratiquer une vers le milieu de la face orientale de l'enceinte et dans le voisinage, sinon à la place même, de l'entrée moderne appelée porte de Sion.

Lorsque David se fut rendu maître de Jébus, il lui imposa son nom, et désormais la ville conquise fut appelée Cité de David. Ce grand roi, résolu à y transférer le siège de la royauté, siège qui jusqu'alors avait été à Hébron, modifia l'enceinte de la ville dont il faisait sa capitale. Il est possible, je viens de le dire, que toute la partie sud de l'antique Jébus ait été rejetée hors de l'enceinte judaïque. Celle-ci conserva intacte la portion du mur occidental qui couvrait Jébus, et de l'extrémité sud de cette muraille partit un mur faisant face au midi d'abord, puis à l'orient par un retour d'équerre, laissant en dehors le mont Moriah où le temple allait être construit par Salomon. Sur cette face orientale devait s'étendre une seconde branche de muraille, garnissant la crête du mont Sion, c'est-à-dire l'escarpement qui se trouve en regard du mur occidental de l'enceinte actuelle de la mosquée d'Omar.

Au nord, la muraille de Jébus devait se prolonger jusqu'à la rencontre de la branche orientale de l'enceinte; probablement en avant du Mekhemeh et en suivant la rue qui mène aujourd'hui à la porte de la Chaîne.

En 1020 avant Jésus-Christ, Salomon succédait à son père, et quatre ans après, il commençait à bâtir le temple merveilleux dont les plans lui avaient été légués par David. Avant d'élever le temple proprement dit, il fallait créer autour de l'aire d'Arnan le Jébusite, lieu choisi pour l'emplacement du sanctuaire de Jéhovah, une vaste plate-forme artificielle capable de supporter les édifices dont la piété du roi avait rêvé la création.

Pourquoi David avait-il choisi ce point précis ? Parce que le sommet, faisant face à l'orient, avait été le théâtre du sacrifice d'Abraham; parce que là aussi l'ange exterminateur avait, à la prière de David, remis son glaive au fourreau après avoir

châtie cruellement le roi coupable, en lui enlevant des milliers de ses sujets.

Je n'ai pas besoin de dire que Salomon dut enceindre le plateau d'une immense muraille se rattachant à celle de la ville.

Jérusalem avec son sanctuaire se trouva donc enfermée, au sud, par l'ancien mur de David, qu'un pont superbe reliait à l'enceinte méridionale du temple; à l'est, par cette même enceinte, ainsi qu'au nord, jusqu'à un roc élevé et taillé à pic, qui servit d'assiette à une forteresse. La forteresse fut appelée tour de Hananéel, puis Baris sous les rois asmonéens; Hérode, en la remaniant, lui donna le nom de tour Antonia, en l'honneur de son ami Marc-Antoine. A partir de là, la face nord de l'enceinte de Salomon se dirigeait vers l'occident jusqu'à sa jonction avec une branche de mur partant du point même où l'enceinte de David s'était rattachée à l'enceinte de Jébus, c'est-à-dire auprès de la porte Djennath, qui était percée dans le mur jébusite.

Cette enceinte de Salomon, dite la seconde enceinte de Jérusalem, avait triplé l'étendue de la ville. Elle subit deux modifications pendant l'existence de la dynastie de David. Ézéchias, monté sur le trône en 727 avant Jésus-Christ, fit construire une muraille partant de la pointe nord-ouest de l'enceinte primitive de Jébus et venant rejoindre, à angle droit et vers son milieu, la face occidentale de la nouvelle muraille de Salomon. Cette construction avait pour but de mettre à l'abri, en cas de siège, un immense réservoir d'eau construit par Ézéchias lui-même, existant et fonctionnant à merveille encore aujourd'hui. Les Grecs avaient donné à cette piscine le nom d'Amygdalon, l'amande. De nos jours, elle n'est connue que sous le nom de piscine d'Ézéchias, et parmi les musulmans et les Arabes chrétiens à Jérusalem, sous celui de Birket - Hammam - el - Batrak, *Étang des Bains du Patriarche*. Ce nom lui a été imposé à

cause de l'existence d'un établissement de bains qu'il alimente, et qui s'appelle Bains du Patriarche. Voilà donc une dénomination qui sans nul doute remonte au temps des croisades ; car ce n'est certes pas depuis 1845 que le patriarcat latin de Jérusalem a été rétabli, que ces bains ont été nommés de la sorte.

La seconde modification date du règne de Manassé, successeur d'Ézéchias (monté sur le trône en 698 avant Jésus-Christ). Ce prince engloba dans l'enceinte de la ville tout un faubourg qui s'était élevé sur la colline d'Ophel.

A partir de cette époque jusqu'au règne d'Agrippa Ier, qui dut la couronne à l'amitié de Caligula, l'enceinte ne changea plus. Ce prince, afin de protéger toutes les parties de Jérusalem qui s'étaient successivement formées en dehors de l'enceinte antique, commença la construction d'un mur nouveau qui, partant de la pointe nord-ouest de la muraille de Jébus, c'est-à-dire de la porte de Jaffa, se dirigeait vers le nord-ouest jusqu'à une tour élevée, nommée Pséphina, parce qu'elle était construite en petit appareil. A partir de ce point, elle rebroussait vers le nord-est pour rejoindre une branche rectiligne partant de l'angle nord-est de l'enceinte du temple.

Cette troisième enceinte de Jérusalem n'a jamais changé depuis lors; c'est elle que Titus et plus tard les croisés ont dû attaquer et enlever.

Cela posé, nous pouvons aisément nous rendre compte de l'importance de ces trois villes successives en évaluant leur superficie.

L'enceinte de Jébus avant la venue de David ne contenait que douze hectares et demi environ ; on peut juger par ce fait seul de la faiblesse de la population jébuséenne.

Les murs de la capitale du roi David contenaient vingt hectares et un tiers.

Celle de Salomon avait trente et un hectares de superficie, auxquels Ézéchias en ajouta quatre, Manassé cinq et demi. Ainsi

modifiée, la seconde enceinte contenait un peu plus de quarante hectares.

Enfin, la dernière, celle d'Agrippa, qui est l'enceinte actuelle de Jérusalem, renferme un peu moins de cent hectares, soit un million de mètres carrés, lesquels, en n'accordant à chaque individu pour vivre commodément qu'une superficie de dix mètres carrés, ne représenteraient en définitive qu'une population de cent mille habitants. Il y a loin de là aux centaines de mille victimes du siège de Titus, victimes dont nous aurons à apprécier le nombre en temps et lieu.

Je demande pardon au lecteur de l'aridité des détails qui précèdent. L'examen des chiffres, s'il est parfois nécessaire, n'a rien de bien divertissant en soi ; mais je n'ai pas cru qu'il me fût permis de passer sous silence les faits que je viens de grouper.

Et maintenant je puis me livrer à mon humeur vagabonde, courir de ci, de là, dans Jérusalem, m'arrêtant en chemin devant chaque monument, notant au passage les choses du passé comme du présent dont le souvenir me reviendra en mémoire.

J'ai dit que ma première pensée avait été, en arrivant à Jérusalem, de visiter pieusement l'église du Saint-Sépulcre, et quel misérable et honteux obstacle avait paralysé ma volonté. Je donnerai le premier rang à ce sanctuaire vénéré du monde chrétien.

III

LE SAINT-SÉPULCRE



L est clair qu'avant de décrire le sanctuaire, je dois en établir l'authenticité. C'est ce que je vais m'efforcer de faire, et si je parviens à inspirer au lecteur la conviction profonde dont je suis animé personnellement, je serai bien payé de ma peine.

Il y a une école d'exégètes, de plus ou moins de bonne foi, qui s'en vont répétant sans cesse : Votre église du Saint-Sépulcre est au cœur de Jérusalem ; le Calvaire et le tombeau du Christ se trouvaient en dehors de la ville ; donc votre tombeau et votre prétendu Calvaire sont apocryphes et ne méritent pas que l'on s'y arrête.

Ce raisonnement serait parfait, si les prétendus habiles qui le mettent en avant s'étaient donné la tâche de rechercher et de fixer le plus exactement possible le tracé des trois enceintes successives de Jérusalem. Eh bien ! à mon tour, j'affirme, et je vais le prouver, que le Saint-Sépulcre et le Calvaire tels que nous les vénérons aujourd'hui étaient autrefois en dehors de la ville.



11. SAINT-SEPULCRE

Mes preuves, les voici :

Des fouilles furent pratiquées naguère en arrière et au sud-est de l'église du Saint-Sépulcre pour y établir le consulat russe. C'était avant la création des établissements magnifiques que la Russie a construits sur le plateau qui domine à l'ouest la ville de Jérusalem. Dirigées par M. Pierotti, les fouilles mirent au jour un vaste pan de muraille judaïque, qui faisait partie de la deuxième enceinte, et que M. Renan dans sa *Vie de Jésus* mentionne ainsi :

« M. de Vogüé a découvert à 76 mètres à l'est de l'emplacement *traditionnel* du Calvaire un pan de mur judaïque analogue à celui d'Hébron, qui, s'il appartenait à l'enceinte du temps de Jésus, laisserait ledit emplacement traditionnel en dehors de la ville. »

Les fouilles de Pierotti eurent lieu plusieurs années avant 1862, date du voyage de M. de Vogüé. Comment attribuer à celui-ci une découverte qui n'ajouterait guère au mérite scientifique qui lui est propre et qu'il a su conquérir en voyageur aussi hardi qu'éclairé ?

Il est bon de noter que les travaux entrepris aux frais du gouvernement russe firent retrouver, au pied de cette muraille vénérable, nombre de balles de fronde, lancées sans doute par les soldats de Titus contre les défenseurs de la seconde enceinte après la prise de la première. La présence de balles semblables est tout aussi naturelle sous un mur qui a été assiégé, qu'elle le serait peu devant la muraille d'un édifice privé placé dans l'intérieur de la ville.

Là donc, à 76 mètres en arrière et à l'est du Calvaire *traditionnel*, comme l'appelle M. Renan, passait la seconde enceinte élevée par l'ordre de Salomon. Ce mur, du reste, a bien quelque analogie avec la maçonnerie du sanctuaire d'Hébron, mais ce n'est là qu'un air de famille, non une *ressemblance garantie*.

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ a eu lieu sous le

règne de Tibère, le 3 avril 33 de l'ère chrétienne, et plus tard seulement, sous l'empereur Claude, fut commencée la dernière enceinte, dont la construction, conçue par Agrippa I[er], dut être abandonnée pour ne pas éveiller la susceptibilité de l'empereur. Donc, en l'année 33 de l'ère chrétienne, le Calvaire, je ne dirai plus traditionnel, mais bien authentique, était en dehors de l'enceinte de Jérusalem.

Mais pourquoi le Calvaire et le sépulcre de Jésus-Christ doivent-ils tous les deux satisfaire à cette condition essentielle d'être hors de l'enceinte? Les raisons, je vais les dire : d'après la loi judaïque alors en vigueur, l'exécution des criminels devait avoir lieu hors de la ville, et tout tombeau devait être éloigné d'au moins cinquante coudées (plus de 27 mètres) du pied des murailles.

Les textes évangéliques, d'ailleurs, sont parfaitement explicites sur ce point, et les récits de la Passion prouvent surabondamment qu'elle eut lieu en dehors, mais à proximité des murs. Ces conditions sont remplies par le Calvaire et le pan de muraille de la seconde enceinte.

Voyons maintenant si la tradition a pu se tromper en se transmettant depuis le jour de la Passion jusqu'au moment où l'impératrice Hélène, mère de Constantin le Grand, fit construire la première église du Saint-Sépulcre.

Nous savons que la Passion eut lieu en 33 de l'ère chrétienne; le siège de Titus s'accomplit en 70, trente-sept ans après. Au moment où ce siège allait commencer, les chrétiens de Jérusalem, et ils étaient nombreux déjà, se réfugièrent à Pella, ville de la Pérée, sur la rive gauche du Jourdain. Ceux-là sans doute, les pères comme les enfants, connaissaient à merveille l'emplacement véritable du Calvaire et de la tombe sacrée. Lorsqu'ils rentrèrent à Jérusalem après la guerre, il est certain qu'il survivait beaucoup de ceux qui avaient fui devant les horreurs d'un siège, et ceux-là n'avaient apparemment pas

perdu la mémoire des lieux saints. Soixante-cinq ans après, en 135 ou 136, date de la catastrophe dernière et définitive qu'eut à subir la nation juive révoltée, l'empereur Adrien, en haine du nom chrétien, et dans le but d'anéantir jusqu'au souvenir de la Passion de Jésus-Christ, eut l'idée de faire construire sur le Golgotha un temple de Vénus. C'est vers 330 que l'impératrice Hélène voulut sanctifier le Calvaire et le Saint-Sépulcre, c'est-à-dire cent quatre-vingt-quinze ans après la construction du temple de Vénus. A qui fera-t-on croire qu'un temple fondé par Adrien n'avait plus laissé de traces au bout de moins de deux siècles? Pour ma part, je n'hésite pas à affirmer que ce temple était debout, fréquenté encore par les païens de Jérusalem, lorsque le pic et le marteau du démolisseur à la solde d'Hélène le firent disparaître du lieu sacré qu'il profanait.

Ainsi, tout s'accorde pour prouver qu'au moment où Hélène vint à Jérusalem, la tradition était restée vivante et inébranlable.

Depuis lors, par quel prodige le souvenir du véritable site des lieux saints aurait-il pu s'effacer absolument et faire place à des lieux saints faux et apocryphes? Est-ce que depuis Hélène il y a eu un seul moment où l'on ne comptât plus de chrétiens dans Jérusalem? Les descendants de ces chrétiens d'Orient, de ce pays où la tradition est pour ainsi dire pétrifiée, ne doutent pas, eux; il a fallu que doutes et dénégations fussent mis en avant par de soi-disant chrétiens de l'Occident!

Je crois avoir assez fait pour établir l'authenticité du Calvaire et du sépulcre de Jésus-Christ. Maintenant je puis passer à la description de cette église illustre.

Le pâté de constructions dans lequel est englobée l'église du Saint-Sépulcre forme un carré régulier, circonscrit à l'ouest par la rue du Patriarche, au sud par une ruelle en pente conduisant au grand parvis, qui est toujours peuplé d'une multitude de petits marchands de chapelets et d'objets de dévotion, et auquel fait

suite la rue des Paumiers (marchands de palmes); à l'est, par la rue de Saint-Étienne; au nord, par la rue du Saint-Sépulcre.

Lors de mes deux premiers voyages à Jérusalem, une petite porte basse donnait accès sur le parvis, et il fallait prendre de grandes précautions pour ne pas se casser la tête contre le linteau. Depuis lors, une princesse de la famille impériale, la princesse Murat, que le consul de France avait l'honneur de conduire, s'étant grièvement heurtée le front contre cette maudite pierre, la porte a été démolie, et aujourd'hui l'on n'est plus obligé de se courber en deux pour entrer dans le parvis.

Une fois sur celui-ci, on se trouve en face d'un charmant portail dont le style rappelle les églises carlovingiennes des bords du Rhin. Il est flanqué de colonnes de marbre blanc, couvertes de signatures de pèlerins de toutes les époques. Ce portail est muni d'une double porte, mais celle de gauche reste seule ouverte. Jadis les tympans étaient remplis d'un champ de mosaïque dorée qui a presque disparu; mais au-dessus se trouve encastré un bas-relief de l'époque des croisades, représentant des scènes de la vie de Jésus-Christ, notamment son entrée à Jérusalem le jour des Rameaux. Dans le tympan de la porte condamnée se voit un autre bas-relief qui n'offre que des rinceaux de feuillages et de fleurs.

Le parvis est dominé par un clocher carré, resté inachevé et qui appartient aussi à l'époque des croisades.

Une fois le seuil franchi, on traverse un vestibule, à gauche duquel les effendis préposés à la garde de l'église ont établi leur lit de camp. Devant ce vestibule et dans le pavé de l'église se trouve un bloc de pierre rougeâtre, bien polie; c'est la pierre de l'Onction.

En marchant devant soi, le visiteur viendrait au bout de quelques pas se heurter aux stalles des moines de la communauté grecque. Il faut donc, pour accéder au saint tombeau, tourner à gauche et gagner la rotonde qui, de même que le

grand vestibule de la pierre de l'Onction, appartient à toutes les confessions chrétiennes. C'est ici, au milieu de la rotonde, que se trouve le saint sépulcre. On pénètre par une porte étroite dans une jolie chapelle circulaire, au centre de laquelle on vous montre l'endroit où fut roulée par l'ange la pierre qui fermait le tombeau du Christ. Le tombeau est dans une cellule carrée de dimensions très restreintes; un banc de marbre blanc occupe tout le côté droit, la place même de la couchette funéraire. Dans ce réduit, où brûlent perpétuellement des lampes consacrées, un moine grec offre de l'eau de rose pour asperger la dalle.

Je ne dissimulerai pas que l'odeur de cette eau de rose vous prend un peu désagréablement à la gorge.

On ne distingue plus un millimètre carré du roc primitif, toutes les parois étant tapissées de marbres et de dorures. J'ai quelque peine à m'expliquer comment ceux qui ont cru honorer cette tombe illustre, à commencer par sainte Hélène, n'ont rien trouvé de mieux que de la mutiler, de la si bien revêtir de marbres précieux que l'on n'en voit plus rien. Ont-ils cru éviter ainsi les petites mutilations indiscrètes des pèlerins désireux d'emporter et de conserver une parcelle de la roche sainte?

Dans une des parois de la petite chapelle est pratiquée une ouverture par laquelle on distribue le feu sacré aux croyants grecs, le jour du samedi saint.

En résumé, si j'en juge par ce que j'ai éprouvé moi-même, on ressent dans la cellule du saint sépulcre une impression de désappointement et de regret beaucoup plus que de vénération.

Au-dessus de l'édicule qui contient le tombeau s'élève l'immense coupole qui domine tout Jérusalem et dont le sommet n'est pas clos.

Cette coupole, je l'ai vue, lors de mon premier voyage, affreusement délabrée, montrant sur toutes ses faces de honteuses

déchirures. Il a fallu bien des négociations pour amener une entente entre le sultan, souverain territorial, l'empereur des Français et l'empereur de Russie, afin de remettre en bon état cette coupole à laquelle personne ne pouvait toucher, grâce toujours aux rivalités de confessions. Elle allait se dégradant si vite, qu'il était à craindre qu'au moindre coup de vent une des plaques de plomb de la couverture ne tombât quelque jour sur les processions qui se renouvellent sans cesse autour du saint sépulcre, et n'assommât prètres et ouailles.

Grâce à l'entente des trois empereurs, la restauration de la coupole a été décidée et menée rapidement à bonne fin par mon ami M. Mauss, architecte du domaine de la France à Jérusalem, et par M. Eppinger, architecte russe qui lui avait été adjoint.

C'est encore par un de mes amis et compagnons de recherches en Palestine, Auguste Salzmann, mort trop jeune, hélas!... que les peintures décoratives de l'intérieur de la coupole ont été achevées.

Le problème à résoudre pour déterminer les motifs de ces peintures décoratives n'était pas facile, car il fallait éviter ce qui, de près ou de loin, aurait pu se rattacher au rite grec plutôt qu'au rite latin et réciproquement. Disons bien vite que la solution a été des plus heureuses, que l'effet produit a été à la hauteur de tout ce que l'on pouvait désirer. J'avais admiré à Paris même la charpente de la coupole et l'esquisse des peintures. La première, après avoir été montée, fut démolie pièce à pièce et emportée en Terre sainte pour y être reconstituée ; la seconde, naturellement, a été exécutée sur place, et lors de mon dernier voyage j'ai pu constater le succès qui avait couronné l'achèvement de ces deux œuvres capitales.

Au-dessus du tambour, et à la naissance de la coupole, règne une galerie nommée galerie des Lampes, dont la possession et

l'usage a été et doit être encore une source constante de disputes entre Grecs et Latins.

Au rez-de-chaussée, la rotonde est entourée de salles spacieuses qui presque toutes appartenaient aux Grecs, et sur lesquelles ouvrent onze petites portes. Cependant il faut faire une exception au sujet des deux salles centrales, de celles dans lesquelles on accède par la petite porte placée dans l'axe général du monument, et par une autre qui la suit immédiatement à droite de cet axe. La première est une chapelle appartenant aux Syriens, et de laquelle on passe par un étroit couloir dans une chambre sépulcrale contenant deux tombes taillées parallèlement dans le roc vif et ayant la forme des fours à cercueil de toutes les sépultures judaïques. Ces deux fours à cercueil passent pour être les tombes de Joseph d'Arimathie et de Nicodème.

Il y avait donc, à quelques pas du saint sépulcre, de véritables tombeaux judaïques taillés dans le roc et dont personne n'a songé à altérer la physionomie primitive. En faut-il plus pour conclure que tout ce qui est contenu de terrain dans l'église actuelle du Saint-Sépulcre était en dehors de l'enceinte de la ville de Jérusalem à l'époque de la Passion?

La chapelle de droite, contiguë à celle des Syriens, appartient aux Coptes. On y descend par un escalier à trois paliers, mais elle ne renferme qu'un tronçon de colonne, que l'on appelle la colonne de la flagellation, en affirmant que Notre-Seigneur y fut attaché pour subir cet ignoble supplice.

Devant le saint sépulcre, à l'est, s'étend la nef de la grande église des Grecs, avec son iconostase et son chœur circulaire dont le sommet est occupé par le trône du patriarche. Autour de ce chœur règne une allée circulaire sur laquelle s'ouvrent deux petites chapelles; puis, à droite de l'axe du monument, un escalier de quarante-neuf marches conduit au haut du Calvaire et à la chapelle de la Crucifixion. Celle-ci se subdivise en

trois nefs, dont les deux premières sont terminées par les chapelles de Sainte-Hélène et du Bon-Larron. La troisième nef conduit par un escalier de treize marches à une chapelle des Francs, ouvrant sur la salle de l'Invention de la croix, qui appartient aux Grecs. En enlevant sur le sommet du Calvaire le parement en bois d'un autel, on montre le trou dans lequel était plantée la croix de Jésus-Christ, non pas le trou primitif, car il a été agrandi par une mutilation pieuse; en effet, sur une certaine épaisseur les parois de la cavité ont été enlevées. A droite, on vous fait remarquer dans le roc une large fissure qui s'est produite au moment où le Christ rendit l'âme.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à décrire les diverses parties de l'édifice. Jusqu'à l'incendie de 1808, on voyait dans la chapelle dite de Golgotha, située à droite du vestibule qui contient la pierre de l'Onction, et à laquelle on accède par une rampe de dix-sept marches, les tombeaux des rois latins Godefroi de Bouillon et Baudouin Ier. Aujourd'hui qu'ils ont disparu, on raconte que l'incendie les a détruits sans en laisser trace. Est-ce bien sûr? La présence de ces tombeaux n'offusquait-elle pas la susceptibilité des Grecs, parce qu'elle rappelait trop clairement le rôle exclusif des Latins dans la conquête de la Terre sainte? C'est possible, car je ne voudrais pas affirmer que ces pierres sépulcrales n'existent pas encore, cachées ou enterrées, dans quelque recoin ignoré des nombreuses possessions des Grecs à l'intérieur du Saint-Sépulcre.

C'est là, dans ce sanctuaire où toutes les passions humaines devraient se taire et faire trêve, c'est là que se passent trop souvent des scènes déplorables que j'aurais honte de raconter par le menu. Lorsque des processions latines et grecques ont la mauvaise chance de se rencontrer, il n'est pas sans exemple que de part et d'autre on se soit salué à coups de chandeliers et de hampes de croix. Dans ces douloureuses circonstances, il se produit habituellement un fait plus douloureux

encore; c'est que les soldats turcs interviennent et rétablissent l'ordre avec les crosses de leurs fusils. Que l'on s'étonne après cela que les Turcs n'aient pas un profond respect pour ces chrétiens qui ne savent pas se respecter eux-mêmes!

Deux ou trois fois j'ai été le témoin bien involontaire et bien désolé de scènes aussi scandaleuses. Je n'en raconterai qu'une. Devant la porte qui donne entrée dans le couvent latin de Beït-Lehem se trouve une place dallée que longe le cimetière. Moines grecs et latins se disputent l'autorité sur cette place, qui n'a rien de bien vénérable en soi, et qui n'a d'autre titre à la convoitise des deux corporations religieuses que de tenir aux murailles du couvent. Chacun défend à son compétiteur de balayer le dallage, ce qui serait faire acte de propriété. Mais lorsqu'elle est salie par des immondices de toute nature, il faut bien se décider à faire intervenir le balai. Celui qui a commencé cette œuvre louable, s'il est moine latin, est assuré de recevoir lestement sur les épaules le manche d'un balai monacal soumis au rite grec ; si c'est un moine grec qui entreprend le nettoyage, il est infailliblement rossé par les moines latins. De là des conflits odieux où tous les manches à balai des deux communautés rivales entrent en action et ne font qu'épousseter un peu rudement la bure des uns et des autres.

J'ai vu ce fait se passer sous mes yeux, assistant, avec un déplaisir que je ne cherchai pas à dissimuler à mes correligionnaires, à une vraie bataille de moinillons bruns et noirs qui n'y allaient pas de main morte, tapaient dru, et s'injuriaient de la belle façon.

Je ne dirai rien, et pour cause, de ce qui se passe dans l'église du Saint-Sépulcre la nuit du vendredi saint des Grecs, et le lendemain lorsque se pratique la distribution du feu miraculeux. C'est un scandale inouï et que je laisse à d'autres le soin de raconter, ne m'en sentant pas le courage.

De l'église bâtie par l'impératrice Hélène, je ne crois pas qu'il existe une seule pierre restée en place. Bien des fois, on le sait, l'église a été complètement ruinée, et telle que nous la voyons aujourd'hui, elle est sortie des mains des Russes après l'incendie de 1808.

Nous allons énumérer rapidement ces destructions et reconstructions successives.

L'église de sainte Hélène, consacrée en 335 de l'ère chrétienne, fut renversée par les Perses, pendant l'invasion de Chosroès, en 614.

Quinze ans après, elle était restaurée par Modestus, supérieur du couvent de Saint-Théodose, qui remplissait en qualité de vicaire les fonctions du patriarche Zacharias, prisonnier des Perses. Il fut activement secondé dans cette œuvre de piété par Jean, patriarche d'Alexandrie; en très peu de temps le désastre des lieux saints fut réparé, mais il n'en fut pas de même de la ville, qui se releva lentement de ses ruines.

Le 14 septembre 629, l'empereur Héraclius, après avoir châtié les Perses et repris la vraie croix, qu'ils avaient emportée dans leur capitale, faisait son entrée triomphale à Jérusalem, pieds nus, dépouillé de tous les ornements impériaux et portant sur ses épaules le bois de la vraie croix de Jésus-Christ. L'anniversaire de ce jour est fêté par les chrétiens sous le nom d'Exaltation de la croix.

Peu d'années après, Jérusalem tombait au pouvoir des musulmans (634), mais les églises étaient respectées par le khalife Omar.

Voici ce qui arriva après le rejet de la première capitulation proposée par Abou-Obéidah, qui assiégeait la ville sainte. Après plusieurs mois de résistance, les chrétiens n'espérant plus de secours des armées impériales, toujours battues par les Sarrasins, le patriarche Sophronius déclara à leur chef qu'il était prêt à traiter, mais qu'il ne traiterait des conditions de la capi-

tulation qu'avec le khalife lui-même. En conséquence, un message fut expédié à Médine, où résidait Omar, et celui-ci s'empressa d'accourir. Le Commandeur des croyants n'était pas mieux équipé qu'un simple bédouin : deux sacoches attachées à la selle de son chameau et remplies des provisions les plus vulgaires, une grande cruche, un plat de bois, tel était l'attirail de voyage qu'il portait avec lui.

Arrivé en vue de Jérusalem, il s'écria : « Dieu est très grand! O Dieu! accorde-nous une conquête facile! » Il attendit une députation des chrétiens et, après une courte conférence, signa le traité suivant : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Voici les articles de la capitulation dont moi, Omar, serviteur de Dieu, commandeur des croyants, je garantis l'exécution au peuple d'Ælia (c'était alors le seul nom que portât parmi les Arabes Jérusalem, qui avait pris le titre de *Colonia Ælia Capitolina* sous le règne d'Adrien). J'assure la vie des habitants et de leurs enfants, ainsi que la possession de leurs biens, leurs églises, leurs croix, tout ce qui leur appartient. »

« Leur pays et tout ce qui touche à leur foi religieuse seront respectés. Leurs églises ne subiront ni spoliation, ni destruction, ni outrages. Aucun habitant de Jérusalem ne sera inquiété dans la pratique de sa foi religieuse; personne ne sera exposé à des outrages; pas un seul des juifs d'Ælia ne sera dépouillé. Il est arrêté et convenu que le peuple d'Ælia payera le même tribut que le peuple des autres villes conquises (c'étaient cinq deniers pour les riches, quatre pour la classe moyenne, trois pour les gens du peuple; les vieillards et les petits enfants restaient affranchis de la capitation). Les Grecs et les voleurs auront trois jours pour quitter la ville, sans courir de risques pour leur existence et leurs biens. Tous les habitants du pays qui viendront se fixer à Ælia seront assujettis au même tribut. . . . . »

Ces préliminaires une fois arrêtés, les portes de la place

s'ouvrirent, et le khalife fut reçu à son entrée par le patriarche, auquel le misérable accoutrement du prince, revêtu d'une simple *maschlah* en poil de chameau, n'inspira pas grand respect. « En vérité, s'écria-t-il, voilà l'abomination de la désolation dont parle le prophète Daniel, implantée dans la cité sainte ! »

Omar n'eut pas l'air de s'en apercevoir ; il fut conduit à l'église de la Résurrection, et lorsqu'il allait y entrer, l'heure de la prière arriva. Omar voulut faire cette prière. « Commandeur des croyants, lui dit le patriarche, prie ici. — Je ne veux pas prier ici, » répondit le khalife. A l'église de Constantin, il dit : « Je ne veux pas non plus prier ici. » Il sortit de l'église par la porte orientale pour faire sa prière sur les degrés. Lorsqu'il l'eut finie : « Sais-tu, dit-il au patriarche, pourquoi je n'ai pas voulu prier dans l'église ? Si je l'avais fait, tu aurais perdu tes droits sur elle, et après ma mort les musulmans s'en seraient emparés en disant : Omar a prié ici. » Aussitôt il écrivit un ordre à tous les musulmans, ordre qui ne leur permettait de faire la prière sur ces degrés qu'un à la fois, et sans qu'on pût les y appeler comme dans les mosquées.

Le khalife alla faire ensuite ses dévotions à la tour de David, après quoi il demanda qu'on le conduisît à la mosquée de David. Le patriarche devina que cette étrange dénomination désignait le temple de Salomon; mais la place du temple était abandonnée depuis si longtemps que personne ne la connaissait. Dans son embarras, Sophronius conduisit Omar à l'église de la Résurrection, et lui dit : « Voilà la mosquée de David. » Omar, après un regard attentif jeté sur l'intérieur de l'église, répliqua : « Tu te trompes ; cela ne ressemble en rien à la mosquée de David que m'a décrite le prophète; que sur lui soit la bénédiction et la paix de Dieu ! » Il en fut de même à l'église de Sion et dans les autres sanctuaires de la ville, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la grande église située près de la porte de Mohammed. L'eau ruisselait sur les marches et à travers la rue. Le patriar-

che lui dit alors : « Tu ne pourrais aller plus loin que sur les genoux et les mains. » Mais le khalife n'hésita pas, et, avançant dans la galerie d'où sortait l'eau, il parvint à un plateau couronnant le sommet de la colline et sur lequel on apercevait des ruines.

Il les contempla quelques instants et s'écria : « Dieu est grand ! Voilà bien l'endroit que m'a décrit le prophète ! »

La roche sacrée, le saint des saints du temple de Salomon, le point d'où partit Mohammed pour son voyage au ciel, avait été converti par les chrétiens en lieu de dépôt des immondices, par mépris des juifs, qui vénéraient cette roche. Le khalife se mit aussitôt à la nettoyer, aidé par ceux qui l'avaient suivi et qui se servaient comme lui de leurs robes pour emporter à la vallée prochaine les ordures qu'ils ramassaient. Cette tâche achevée, ils descendirent aux deux fontaines de la vallée d'Hinnom, firent leurs ablutions et revinrent à la roche sainte pour faire la prière.

C'est là que fut construite la mosquée magnifique qui a perpétué jusqu'à nos jours le nom d'Omar dans Jérusalem, sa conquête.

Nous nous occuperons ailleurs en détail de ce merveilleux sanctuaire de l'islamisme.

Mais revenons à l'église du Saint-Sépulcre.

En 937, le dimanche des Rameaux, les mahométans attaquèrent la basilique de Constantin, mirent le feu aux portes méridionales, incendièrent le portique et dévastèrent les églises du Calvaire et de la Résurrection.

En 1010, le khalife fatimite El-Hakem donna l'ordre de raser l'église du Saint-Sépulcre, et son ordre fut exécuté.

En 1020, Hakem disparut, assassiné probablement pendant qu'il se livrait de nuit à des pratiques de magie, et les églises de Jérusalem ne tardèrent pas à être relevées. On prétend que ce fut à l'instigation de la chrétienne Marie, mère du

khalife. Une simple construction provisoire fut bâtie au-dessus du Saint-Sépulcre, et des négociations furent entamées par l'empereur Romain-Argyre pour obtenir du khalife Dhaher, fils et successeur de Hakem, l'autorisation d'élever une église définitive. Reprises après la mort de Romain, par l'empereur Michel le Paphlagonien, elles aboutirent enfin, et en 1048 l'église nouvelle fut achevée, sous le règne de Constantin Monomaque.

En 1094, Pierre l'Ermite, du diocèse d'Amiens, visitait Jérusalem en pèlerin et rapportait en Europe la cruelle impression que lui avait laissée la condition des chrétiens de Terre sainte. On sait que ses prédications provoquèrent la réunion du concile de Clermont, où la croisade fut décidée.

Depuis lors, l'église du Saint-Sépulcre n'avait plus subi d'accidents graves, lorsque, en 1808, elle faillit être anéantie par un incendie violent, à la suite duquel la Russie seule voulut s'occuper de la reconstruire, acquérant ainsi des droits incontestables sur la propriété de l'édifice qu'elle relevait de ses ruines. Sans doute, ces droits ne sauraient être absolus en présence du reste de la chrétienté; mais pourquoi la chrétienté ne prenait-elle pas plus de soins de la restauration d'une église renfermant le tombeau de Jésus-Christ?

IV

LES PORTES DE JÉRUSALEM



QUATRE portes principales sont ouvertes dans l'enceinte actuelle de la cité sainte, et je ne doute pas qu'elles n'aient remplacé les quatre principales portes de la ville judaïque.

Nous allons les décrire une à une, en commençant par le nord.

Lorsqu'on arrive soit de Naplouse, soit de Jaffa, un peu avant d'entrer dans la ville on atteint le point où ces deux routes se réunissent, et bientôt l'on a devant soi la porte nommée actuellement Bab-el-Aâmoud (porte de la Colonne) ou Bab-ech-Cham (porte de Damas). Elle occupe le milieu d'une construction flanquée de deux tours carrées et couronnée, comme ces tours, de créneaux de l'effet le plus pittoresque, mais en mauvais état de conservation. Un factionnaire turc, généralement déguenillé, y monte la garde, tandis que ses camarades de service tricotent des chaussettes. Une fois entré, on tourne à gauche, et un second coude vous amène au sommet d'une rue assez large, descendant rapidement vers

un petit carrefour à partir duquel commencent deux autres rues. De celles-là, l'une conduit à la voie Douloureuse et au Haram-ech-Chérif (c'est la rue de gauche), la seconde va à la montée qui constitue la tête de la rue du Patriarche.

Primitivement, cette porte était la porte de Saint-Étienne; le pâté de rochers qui en est voisin supporta longtemps une église de Saint-Étienne, bâtie sur le lieu même où le premier martyr fut lapidé.

De nos jours, et depuis le moyen âge, le nom du martyr est donné à tort par les chrétiens de Jérusalem à l'ancienne porte des Brebis, que les Arabes du pays n'appellent jamais que Bab-Setty-Maryam (porte de Madame Marie); elle conduit à l'église qui passa pour renfermer le tombeau de la Vierge.

Il est curieux de rechercher l'origine du nom actuel de cette entrée. Pourquoi l'appelle-t on porte de la Colonne, alors qu'elle fut appelée porte Saint-Étienne pendant toute la durée du royaume latin?

Un pèlerin du vi[e] siècle (570), Antoine de Plaisance, nous raconte ceci : « Au milieu de la route, non loin de la ville, se dresse une colonne de marbre vers laquelle fut conduit le Seigneur pour être flagellé. Cette colonne, enlevée par une nuée, fut placée là, et l'on reconnaît que le fait est vrai, car elle se tient debout sur la terre sans avoir de support, et même on peut la remuer. Au sommet il y a une croix de fer. »

Il me serait difficile de donner un meilleur exemple de la crédulité naïve des premiers pèlerins en Terre sainte. Évidemment, la porte de la Colonne a reçu son nom à cause de la colonne en question, qui, sans le secours d'une nuée, y avait été dressée par la main des hommes.

La porte de Damas occupe la place d'une porte qui existait déjà lors du siège de Titus. En voici la preuve :

Pendant que les légions romaines nettoyaient et aplanissaient les approches de la place, les Juifs essayèrent d'attirer l'ennemi



PORTE DE DAMAS

Bab-el-Aâmoud

dans un piège grossier, et ils y réussirent. Les plus braves des défenseurs, sortant de la ville par la porte qui s'ouvrait entre les tours des Dames, feignirent d'avoir été expulsés par ceux qui désiraient la paix, et simulant une grande frayeur, se groupèrent en avant des murailles avec des gestes de désespoir. Pendant qu'ils jouaient cette comédie, une autre troupe de Juifs garnissait les créneaux, se disant des habitants paisibles, implorant la paix à grands cris, tendant vers les légionnaires des mains suppliantes et offrant de leur livrer la place. Ce disant, ils jetaient des pierres aux prétendus expulsés comme pour les chasser du voisinage de la porte; ceux-ci faisaient semblant de vouloir forcer l'entrée, puis adressaient des supplications à leurs amis de l'intérieur. Parfois ils paraissaient décidés à aller du côté des Romains; puis, après avoir fait quelques pas, ils se rejetaient en arrière comme si la peur les eût saisis. Les Romains se laissèrent prendre au piège. Croyant déjà tenir des captifs voués au supplice, ils s'ébranlèrent pour mettre la main sur leur proie. Titus, plus perspicace que ses soldats, défendit à l'armée de quitter son poste; malgré son ordre, un certain nombre d'hommes placés en avant de la troupe des travailleurs s'élança, l'épée à la main, du côté de la ville. A ce mouvement, ceux qui se prétendaient chassés de Jérusalem s'écartèrent pour laisser le passage libre. Mais aussitôt que les Romains furent arrivés entre les tours qui flanquaient la porte, les Juifs firent volte-face et fondirent à revers sur l'ennemi, pendant que du haut des murailles on faisait pleuvoir une grêle de pierres et de traits. Après un combat héroïque, les soldats de Titus finirent par s'ouvrir un passage à travers le cercle qui les étreignait et firent retraite en toute hâte. Les Juifs les poursuivirent à coups de javelot jusqu'au tombeau d'Hélène.

Or le tombeau d'Hélène s'élevait à la pointe du pâté de rochers sur lequel fut bâtie depuis l'église de Saint-Étienne.

Les deux tours modernes qui flanquent la porte actuelle de Damas ont remplacé les tours des Dames, et de fait, leur base, batie en blocs énormes, à encadrement, comme tous les blocs judaïques de l'époque primitive, témoignent suffisamment de leur haute antiquité. De plus, au dedans même de la porte, sur la face postérieure du coude par lequel on pénètre dans la ville, on voit englobé dans la maçonnerie récente un arc en plein cintre, formé de voussoirs de dimensions colossales, et qui n'est certainement que le sommet de l'ancienne porte.

Il est manifeste et l'on reconnaît au premier coup d'œil que cette porte antique est aujourd'hui profondément enterrée. Une fois la porte de Damas franchie, si l'on passe soit à droite, soit à gauche, au lieu d'entrer en ville, on arrive, en grimpant sur un monceau de remblais, à des ouvertures donnant accès à deux salles qui constituaient sans aucun doute le rez-de-chaussée des tours des Dames. Les murailles en sont composées de blocs immenses à encadrement ou à bossage, et il n'est pas possible de se méprendre sur leur âge.

Comment une construction pareille, qu'il faut attribuer aux temps de la dynastie de David, fait-elle partie de l'enceinte d'Agrippa ? Parce que cette construction était un fort et que la dernière enceinte devait nécessairement s'y appuyer.

La Bible et Josèphe, l'historien des Juifs, nous édifient sur l'existence de ces forteresses extérieures qui successivement avaient dû être établies au nord de la ville antique, seul côté par lequel l'attaque présentait le moins de difficultés. Ces forts furent remis en bon état de défense par le roi Manassé ; ils étaient donc antérieurs à l'époque de son règne. Dès lors, il est prouvé que les constructions judaïques primitives reconnues à la porte de Damas faisaient partie de l'une de ces tours. Trois ou quatre pas en avant de la porte actuelle, et entre les deux tours, existe et fonctionne encore une citerne à laquelle les soldats du poste voisin viennent puiser de l'eau.

Passons à la porte occidentale, qui a reçu également plusieurs noms. En effet, elle est appelée tantôt porte de Jaffa ou de Beït-Lehem, tantôt porte d'Hébron ou Bab-el-Khalil (la porte du bien-aimé de Dieu, c'est-à-dire d'Abraham, qui s'était établi à Mamré). Au moyen âge on l'appelait porte de David, à cause de la proximité de la tour de David.

Cette entrée conduit à la place de la citadelle, place qui sert de marché au blé. En avant de la porte, et à l'extérieur de la ville, règne une plate-forme toujours encombrée de chameaux, de chevaux et d'ânes appartenant aux voyageurs qui arrivent ou qui partent. C'est là que les douaniers turcs exercent leur métier, qui consiste assez généralement à ne pas visiter les bagages qu'ils sont chargés de fouiller, et à percevoir le plus de bakhchich possible pour fermer les yeux lorsqu'on ne veut pas payer les droits d'entrée ou de sortie.

La première fois que je vis Jérusalem, il y avait bien déjà un seul et unique café arabe dans le voisinage de la porte : aujourd'hui ses abords sont peuplés de cabarets avec enseignes françaises et italiennes. N'est-il pas mortifiant de lire en arrivant à Jérusalem, au-dessus de la porte de l'un de ces ignobles bouchons : AU JOURDAIN ! *bon vin et bon logis*. J'avoue que la vue de cette enseigne m'a soulevé le cœur.

Lorsque Titus eut terminé le siège de la ville sainte, il y laissa en garnison la dixième légion, qui s'établit en arrière du mur occidental de l'enceinte, seule partie qui ne fût pas démantelée, et qui fût en état de couvrir le camp des légionnaires contre toute attaque du dehors.

La porte qui nous occupe subsista donc, non pas telle qu'elle est aujourd'hui, car elle est entièrement moderne, mais avec un ornement imaginé par la soldatesque romaine. Au sommet de l'entrée, laissée assez basse pour qu'on dût s'incliner pour la franchir, on avait placé l'image d'un porc en bas-relief, de telle façon que tout Juif qui eût tenté de visiter les ruines de sa

ville natale auroit reculé d'horreur devant la nécessité de se courber et de saluer cette sculpture outrageante.

Nous arrivons à la troisième porte, celle du sud, appelée aujourd'hui par les chrétiens du pays Bab-Sahioun, porte de Sion, et par les musulmans Bab-en-Nabi-Daoud, porte du prophète David. Elle doit ce nom au voisinage de la mosquée de Nabi-Daoud qui a pris la place du Cénacle. C'est encore une porte moderne établie certainement sur le site d'une porte antique; mais de laquelle?

Je ne m'y arrêterai pas longtemps, car elle n'offre rien d'intéressant. Devant elle et à petite distance à l'intérieur de la ville est un terrain vague occupé par d'humbles cahutes. Ce sont les demeures des lépreux, qui, le soir venu, lorsque les portes sont fermées, et elles le sont régulièrement chaque soir au coucher du soleil, sont obligés de se retirer dans ces bouges où ils ne peuvent plus être distraits de leur misérable existence par la vue des passants, seule participation pour eux à la vie humaine. C'est là qu'ils sont et resteront parqués jusqu'au jour où la mort viendra les délivrer.

Et qu'on ne croie pas que ces êtres misérables vivent et meurent sans amours! J'ai vu de mes yeux, assise au milieu des lépreux du Bab-el-Khalil, une charmante jeune femme donnant le sein à un bel enfant, tous les deux, sans doute, condamnés à l'avenir horrible de leurs voisins. Presque personne ne fait attention à ces malheureux, et les étrangers seuls jettent par-ci par-là une piastre dans le vase que les lépreux leur tendent au bout d'un long bâton, en implorant leur charité.

N'est-il pas étrange que les cases des lépreux occupent aujourd'hui le sommet du mont Sion et une partie peut-être de l'emplacement où fut jadis le palais de David et de Salomon?

A deux cent cinquante mètres à l'est de la porte de Sion, est ouverte dans le flanc d'une tour carrée une poterne nommée



PORTEUR D'EAU

la porte de fer (Bab-el-Hadid), parce qu'en réalité elle est close par un battant revêtu de fer. Elle ne s'ouvre pas tous les jours; mais à la fin de l'été, lorsque les chaleurs ont à peu près tari les citernes et les piscines, des bandes de sakka (porteurs d'eau) conduisent incessamment des troupeaux d'ânes chargés d'outres au Bir-Ejoub, seul endroit où il soit possible à ce moment de l'année de se procurer de l'eau potable et propre. Un sentier abrupt, couvert d'une épaisse couche de poussière, conduit hommes et bêtes à ce bienheureux puits, les ânes au galop, les hommes les poussant à coups de bâton assaisonnés de cris gutturaux indescriptibles. Gare aux promeneurs qui remontent péniblement du fond de la vallée vers le Bab-el-Hadid! Lorsque arrive une de ces avalanches vivantes, ce qu'on a de mieux à faire c'est de se jeter de côté et à droite dans les champs cultivés, plantés d'oliviers et de figuiers. A gauche on serait infailliblement froissé contre un talus couvert de broussailles épineuses.

La poterne dont je viens de parler ouvre sur une espèce de petite place couverte aujourd'hui d'une vraie forêt de cactus ou figuiers de Barbarie, forêt qui s'étend entre l'escarpement du mont Sion que suivait le mur de David, et la partie sud-ouest de l'enceinte du temple dans laquelle se trouve encastrée l'amorce d'une arche de pont en voûte circulaire, qui dut être une merveille de construction à en juger par les dimensions de ses pierres.

Comme je ne parle en ce moment que des portes qui sont en usage, je dois passer à celle qu'on nomme aujourd'hui porte de Saint-Étienne ou Bab-Setty-Maryam. Voilà encore une porte moderne qui très certainement a pris la place d'une porte juive. Elle s'ouvre dans la muraille de construction plus récente qui prolonge vers le nord la face orientale de l'enceinte du Haram-ech-Chérif. A l'extérieur quatre lions en bas relief sont encastrés au-dessus de l'entrée, et leur présence suffirait à elle

seule pour prouver que la porte a été construite par le sultan mamlouk Beïbars.

De nos jours, je l'ai dit déjà, elle se nomme porte de Saint-Étienne, par une étrange modification de la tradition qui, l'on ne sait pourquoi, a changé du XIIIe au XVIe siècle, transportant à une autre localité l'illustration du lieu véritable où saint Étienne fut lapidé.

Devant la porte, et au-dessus de la vallée du Cédron, s'élève une butte énorme composée des décombres et des déblais qu'il a fallu enlever pour faire place nette autour de l'église de Sainte-Anne, église qui, grâce à la générosité de S. M. l'impératrice Eugénie, appartient aujourd'hui à la France.

J'ai ainsi terminé la revue des portes modernes, grandes et petites, qui donnent accès dans Jérusalem. Tous les jours de l'année, elles s'ouvrent le matin, souvent après le lever du soleil; elles se ferment invariablement au déclin du jour, été comme hiver.

Il y a mieux encore. Tous les vendredis, elles se ferment de midi à deux heures environ, pendant l'heure de la prière, ce qui n'est commode pour personne. Mais à cette coutume, il y a une puissante raison d'État. Depuis que les musulmans sont rentrés en possession de la ville sainte, il est de notoriété publique qu'un vendredi, pendant que les fidèles croyants seront réunis à la mosquée, les chrétiens arriveront à l'improviste et s'empareront de Jérusalem.

On ne saurait prendre de trop sérieuses précautions contre pareille éventualité, et le gouvernement n'a rien trouvé de mieux que de fermer les portes de la ville pendant les deux heures fatales. C'est parfait! et l'armée menaçante des chrétiens a beau se cacher dans des trous de souris ou derrière un olivier quelconque, elle n'a pu parvenir encore à surprendre la surveillance ottomane. Je crains même qu'elle n'y parvienne jamais!

Passons maintenant aux portes et aux poternes condamnées.

Une seule porte murée se trouve au nord; c'est celle que les chrétiens nomment porte d'Hérode, les musulmans Bab-ez-Zahareh (porte des fleurs). Anciennement les chrétiens l'appelaient porte de Benjamin. Elle donnait accès dans le quartier de Bezetha, enveloppé par Agrippa Ier dans la troisième enceinte de Jérusalem. A en juger par l'apparence, c'est une construction peu ancienne. Elle est exactement à 500 mètres à l'ouest de l'angle nord-est de l'enceinte générale.

Sur la face occidentale de l'enceinte on ne voit plus d'apparence d'une porte murée, quoiqu'il ait dû en exister une.

Il faut suivre la ligne des remparts et arriver jusqu'au point où l'enceinte militaire se confond avec celle de la mosquée d'Omar pour retrouver des portes condamnées.

La première, sur le milieu de laquelle vient aboutir le mur de la ville, enveloppant le champ planté d'arbres qui est situé au-dessous de la mosquée d'El-Aksa, se trouve une porte judaïque remaniée par Hérode et agrémentée de moulures en placage chargées d'élégants rinceaux. A droite au-dessus de cette porte est encastrée dans la muraille et sens dessus dessous une inscription romaine qui a dû faire partie du soubassement d'une statue de l'empereur Antonin le Pieux. Elle constate qu'un décret des décurions de la colonie fit consacrer cette statue. Un peu plus loin vers l'est, trois grandes arcades juxtaposées sont enclavées dans la maçonnerie, et les blocs énormes qui constituent la base des pieds-droits de cette triple porte présentent tous les caractères de l'appareil salomonien, avec lequel ils se relient. L'un des blocs restés en place est orné d'une moulure singulière, à laquelle, dès le premier jour, j'ai sans hésitation assigné la plus haute antiquité.

Entre la triple porte murée et l'angle sud-est du Haram, se présente une autre arcade murée; mais celle-ci, ogivale, ne peut prétendre à la même antiquité que les premières. Elle doit

avoir été ouverte par les croisés, afin de mener à l'abreuvoir, soit à la piscine de Siloé, soit au Bir-Eyoub, les chevaux des templiers, dont l'écurie, établie dans les substructions de l'angle sud-est du Haram, s'appelle de nos jours les Écuries de Salomon.

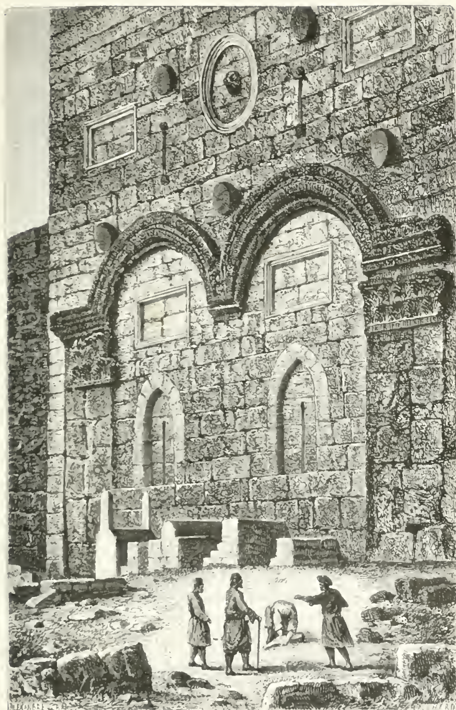
Lorsqu'on a tourné l'angle sud-est de l'enceinte, on arrive bientôt en face d'une double baie murée, à laquelle correspond, à l'intérieur des substructions du plateau artificiel sur lequel le temple de Salomon devait être assis, un dispositif de porte tout à fait semblable à ceux de la porte sous El-Aksa et de la Triple porte.

Probablement, c'est de là que partait, dans l'antiquité, le pont de bois dont parle le Talmud, et sur lequel on lançait vers le désert le bouc émissaire chargé des iniquités d'Israël. Je me permettrai, toutefois, d'exprimer quelques doutes sur la possibilité d'établir ce pont de bois, qui, pour avoir un tablier horizontal, devait être d'une hauteur invraisemblable.

Cette double baie, que j'ai signalée dès 1850 et que personne n'avait remarquée avant moi, n'en a pas moins été découverte quelque dix ans plus tard par le révérend Barclay, et l'on s'est empressé de l'appeler arche de Barclay, avec un peu moins de justesse et de justice que lorsqu'on a donné le nom de Robinson à l'arche réellement signalée par lui sur la face occidentale du Haram-ech-Chérif. Mais cela n'a plus d'importance.

Avant d'arriver à la porte orientale, aujourd'hui close et connue de tous sous le nom de porte Dorée, j'ai retrouvé dans la muraille et signalé le premier une poterne condamnée dont le linteau est orné d'une croix pattée peinte en rouge, entourée de deux cercles verts et bordés de rouge, puis d'un troisième cercle extérieur dentelé et peint en rouge.

Cette poterne, haute de deux mètres, est placée à un peu moins de 16 mètres de la porte Dorée.



ENCEINTE EXTÉRIEURE DU TEMPLE

Porte Dorée

Nous voici donc à la porte Dorée. Elle est murée complètement. Deux arcades en plein cintre, d'une ornementation végétale des plus riches, reposent sur deux pilastres que surmontent des chapiteaux à feuilles d'acanthe. Le pied-droit central a disparu pour faire place à la muraille moderne. L'ornementation étant identique avec celle de la porte sous El-Aksa, il n'est pas possible d'assigner aux deux monuments deux dates différentes. Toutes les deux sont l'œuvre d'Hérode le Grand.

Pendant l'existence du royaume latin de Jérusalem, la porte Dorée, qui d'habitude restait close, s'ouvrait deux fois par an. la première au dimanche des Rameaux, en souvenir de l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem sur l'ânesse de Béthanie, la seconde fois le jour de l'Exaltation de la croix, en souvenir de l'entrée d'Héraclius rapportant sur ses épaules le bois de la vraie croix.

On me permettra, je pense, de conclure de ce double fait que, pendant le siècle qu'a duré le royaume latin, la porte Dorée passait pour antérieure à la Passion de Jésus-Christ. D'ailleurs les Évangiles apocryphes mentionnent aussi la porte Dorée, et ces écrits-là ne sont certes pas postérieurs à Justinien, auquel on prétend attribuer la construction.

D'où lui est venu le nom de porte Dorée? J'avoue que je l'ignore ; mais je crois que des plaques dorées avaient recouvert les pieds-droits, lors de la reconstruction du temple par Hérode. Ce qui semble plus certain, c'est que la surface des pieds-droits est en retraite relativement aux chapiteaux ; par conséquent ils ont été garnis de plaques de revêtement, ce qui d'ailleurs peut seul expliquer la pauvreté de leur appareil, pauvreté relative, cela va sans dire, en comparaison du véritable appareil salomonien.

Il n'est pas agréable de dessiner et de prendre des mesures à la porte Dorée. Là, en effet, se trouve un cimetière musulman dont les tombes recouvrent fort mal les cadavres des

défunts, ce qui engendre la plus détestable puanteur. J'avais un jour déposé sur une de ces tombes carton, papier et crayons ; mais je dus bien vite déménager, chassé par le mort dont j'utilisais la dernière demeure.

De plus, il arrive parfois que des femmes et des enfants viennent se lamenter sur les tombes d'un époux ou d'un père, et alors on est à peu près sûr d'être assailli à coups de pierres. J'en ai fait l'expérience, et ce n'est qu'en employant la langue arabe que je parvins à mettre un terme à cette ignoble agression. Comme je menaçai d'une plainte au pacha gouverneur, on prit peur, et par prudence on me laissa continuer tranquillement ma besogne.

V

LE TEMPLE DE SALOMON

ET

LE TEMPLE DE ZEROUBABEL



ALOMON régna sur les Israélites de 1020 à 980 avant Jésus-Christ.

Il demanda au Pharaon d'Égypte la main de sa fille ; elle lui fut accordée, et dès lors le roi des Juifs se mit à exécuter l'ordre que son père lui avait donné de construire un temple sur l'aire d'Arnan le Jébusite. Assuré par son mariage du concours de tous les artistes égyptiens dont il aurait besoin ; d'un autre côté, les Phéniciens jouissant alors d'une grande réputation comme tailleurs de pierres, notamment les Djébélites, habitants de Byblos ; il écrivit au roi Hiram, qui avait toujours entretenu des relations amicales avec David, pour lui demander les moyens d'élever à Jéhovah un sanctuaire digne de lui.

Voici la teneur de sa lettre, que le livre des Rois nous a conservée :

« Tu as été l'ami de mon père David, et tu sais qu'il n'a pu bâtir une maison consacrée à l'Éternel son Dieu, à cause de la guerre que lui ont faite ses ennemis, jusqu'à ce que

Dieu les eut mis sous la plante de ses pieds. Maintenant que l'Éternel, mon Dieu, m'a donné la paix sur toutes mes frontières, il n'y a plus d'obstacles à l'accomplissement du dessein de mon père. Je veux bâtir un temple au nom de l'Éternel, mon Dieu, pour exécuter ce que l'Éternel a dit à mon père. Voici ses paroles : « C'est ton fils, que je mettrai à ta place sur « ton trône, qui bâtira mon temple .» Commande donc maintenant que l'on abatte des cèdres dans le Liban, et que mes serviteurs soient avec les tiens, et je donnerai à tes serviteurs le salaire que tu exigeras, car tu sais qu'il n'y a personne parmi nous qui s'entende à travailler le bois comme les Sidoniens .»

Le roi Hiram accueillit avec joie la requête de Salomon, et lui répondit : « J'ai compris ce que tu m'as demandé, et je ferai selon ton désir, au sujet des bois de cèdre et de cyprès. Mes serviteurs les descendront à la mer, où je les ferai disposer en radeaux pour les envoyer à l'endroit que tu désigneras. Je les ferai déposer à terre, et tu les emporteras ; tu me feras plaisir en fournissant des vivres à ma maison. »

Hiram donna à Salomon autant de bois de construction qu'il en voulut, et Salomon fournit chaque année à Hiram vingt mille *kor* de froment pour la nourriture de sa maison et vingt *kor* d'huile très pure. L'Éternel donna la sagesse à Salomon, comme il le lui avait promis; il y eut paix entre lui et Hiram, et les deux rois contractèrent une alliance durable.

Un détail important nous est fourni par le récit parallèle inséré au livre des Paralipomènes. Salomon priait le roi Hiram de lui envoyer un homme expert en l'art de travailler les métaux et les teintures, et qui fût en même temps un ciseleur habile. Hiram accéda à ce désir et écrivit à Salomon : « Maintenant je t'envoie un homme sage, intelligent, qui a été le serviteur de mon père; il est très expert dans l'art de travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, les pierres, le bois, la teinture pourpre

et bleue, et capable d'inventer ce dont tu auras besoin. Tout le bois du Liban que je ferai couper pour toi, je l'enverrai à Iapo (Jaffa) d'où tu le feras monter à Jérusalem. »

Ainsi donc, l'art égyptien et l'art phénicien furent mis à contribution pour la construction du temple de Salomon.

Notons cependant que l'influence de la loi religieuse judaïque qui proscrivait toute représentation d'êtres vivants dut modifier essentiellement les habitudes artistiques des ouvriers égyptiens et phéniciens employés par Salomon, et engendrer un art hybride dont on doit démêler le caractère en face des œuvres purement judaïques.

Mais on peut affirmer *a priori* que cet art judaïque, tout en restant semi-phénicien, semi-égyptien, dut comporter un genre d'ornementation spécial, emprunté soit au règne végétal, soit à la combinaison pure et simple de la ligne droite et des lignes courbes.

Une multitude d'ouvriers fut rassemblée, et la préparation des matériaux commença.

Le roi fit extraire de grandes pierres, pierres rares, pour la fondation du temple. Les maçons de Salomon, les maçons de Hiram et ceux de Djébel les taillèrent: Adoniram, l'habile maître que le roi de Tyr avait envoyé à Salomon, dirigeait et surveillait tous ces travaux.

Les travaux furent commencés dans la quatre-cent-quatre-vingtième année depuis la sortie des enfants d'Israël du pays d'Égypte, dans la quatrième du règne de Salomon, au mois de Ziou (de la *splendeur* ou des *fleurs*), qui est le deuxième mois de l'année judaïque. Cette date correspond à l'an 1016 avant l'ère chrétienne.

Les substructions, composées de blocs énormes, furent profondément encastrées dans le roc, afin de pouvoir supporter le poids de l'édifice qui allait reposer sur elles, augmenté de celui de toute l'ornementation qu'il devait recevoir.

Mais avant tout autre travail, il fallait établir une plate-forme en partie artificielle, et nous allons voir, d'après le récit de Josèphe, comment cette condition de première nécessité fut remplie.

Parlant des deux portiques élevés par Salomon et qui s'appuyaient contre ce qu'il appelle la grande muraille, l'historien des Juifs s'exprime ainsi :

« Cette muraille constituait à elle seule un des ouvrages les plus gigantesques dont l'homme puisse entendre parler. Une colline rocailleuse et abrupte était située dans la région orientale de la ville; elle allait s'aplanissant légèrement jusqu'au sommet. Le roi Salomon, poussé par l'inspiration divine, entoura cette colline d'un mur à construction grandiose, commençant ce travail par le bas, et à partir du pied même de la hauteur que longe au sud une vallée profonde. Il revêtit le flanc de la colline de blocs énormes reliés entre eux avec du plomb; cet ouvrage gigantesque continua ainsi à s'élever, les blocs employés remplissant à mesure tout l'espace vide, béant vers l'intérieur de l'enceinte; si bien que l'étendue et la hauteur de la construction, qui présentait une masse quadrangulaire, étaient également effrayantes. On pouvait juger de l'immensité des blocs mis en œuvre, à voir la surface de la construction, dont l'intérieur, relié par des armatures de fer, constituait une masse absolument indestructible, et sur laquelle le temps ne pourrait jamais avoir d'action .

Ce travail ayant été poussé jusqu'au niveau du sommet même de la colline, celui-ci fut aplani, les cavités que présentait la surface comprise dans le grand mur d'enceinte furent comblées, toutes les aspérités du roc furent arasées, de sorte que l'enceinte devint une esplanade parfaitement plane. Cette grande enceinte avait quatre stades de circuit, chacun de ses angles se trouvant entre deux côtés d'un stade de longueur. A l'intérieur, le sommet de la colline était entouré d'une autre

muraille sur laquelle s'appuyait un double portique de la même longueur que la muraille, et qui faisait face à l'entrée du temple bâti au milieu de cette enceinte.

Le double portique oriental conserva le nom de portique de Salomon et ne fut détruit que lors du siège de Titus. Pendant le règne d'Agrippa II, il était toujours debout, mais délabré. Agrippa fut supplié par les grands de la nation de le reconstruire; effrayé par la dépense énorme qu'aurait coûté un semblable travail, il refusa d'accéder à leur prière, et crut faire une merveille de compensation en pavant à ses frais les rues de Jérusalem. Les Évangiles nous apprennent que Jésus-Christ venait souvent dans le portique de Salomon pour y répandre la bonne parole.

C'est là, devant le portique, que se passa une scène délicieuse que nous lisons dans l'Évangile de saint Jean, et que je ne me pardonnerais pas de ne pas reproduire :

« Au point du jour Jésus était revenu au temple, et le peuple l'y avait bientôt rejoint; s'asseyant alors, il se mit à instruire ceux qui l'entouraient.

« Les scribes et les pharisiens amènent une femme surprise en adultère, et la poussent au milieu des assistants. Ils disent à Jésus : « Maître, cette femme vient d'être surprise en flagrant « délit d'adultère; la loi de Moïse nous ordonne de la lapider; toi, « que dis-tu ? » Ils lui adressaient cette question pour le tenter et trouver dans sa réponse un motif d'accusation. Mais Jésus, se mit à tracer des lettres sur la terre avec le bout du doigt. Ils réitèrent alors leur question, et Jésus, se redressant, leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le « premier une pierre. »

Mais revenons à la grande muraille du temple. Les dimensions données par Josèphe sont inadmissibles. Il assigne à chaque côté la longueur d'un stade (180 mètres), de sorte que la plate-forme de Salomon aurait été rigoureusement carrée.

Mais le plus petit des côtés du quadrilatère, celui du sud, a 225 mètres de longueur, c'est-à-dire un stade et un quart; les trois autres sont plus considérables encore, et le plan de la plate-forme n'est pas un rectangle.

Dès mon premier séjour à Jérusalem, j'avais acquis la conviction que beaucoup de portions de la muraille, si imposantes par leur masse et par l'énormité des blocs de pierre qui y entraient, étaient de l'époque de Salomon. A ce sujet je fus accusé de légèreté, d'imagination tout au moins, surtout en Angleterre; puis, lorsque des officiers du génie de l'armée anglaise furent chargés d'explorer la Palestine, ce qu'on avait rejeté comme impossible, parce que cela venait de moi, fut prouvé à l'évidence par les faits les plus brutaux. C'est ainsi que des puits de sondage percés à l'angle sud-est du Haram-ech-Chérif ont fait reconnaître des assises de blocs absolument semblables aux assises placées au-dessus du sol, jusqu'à une profondeur de 22 mètres où le roc se montrait. Et il a bien fallu reconnaître alors, devant ce mur de 42 mètres de hauteur, que j'avais eu raison, en suivant le récit de Josèphe, d'en attribuer la construction à Salomon.

Je le répète, en bien des points de l'enceinte du Haram-ech-Chérif, l'appareil énorme que j'ai appelé l'appareil salomonien se voit encore, et excite l'admiration bien légitime de ceux qui le contemplent.

Je me dispenserai de donner ici l'énumération détaillée de ces parties vénérables des murailles. Il en est deux cependant, à 12 mètres en arrière de l'angle sud-ouest, dont je ne saurais négliger de parler.

Sur la face occidentale du Haram, on voit en place trois rangs de magnifiques voussoirs qui ont incontestablement appartenu à l'arche d'un pont reliant, par-dessus la vallée profonde du Tyropœon, le mont Moriah à l'escarpement oriental du mont Sion, le long duquel courait une branche de l'enceinte de David.

La largeur en tablier de ce pont monumental était de 15 mètres et demi; la voûte est en arc de cercle et commence au-dessus d'une assise de gros blocs salomoniens, en saillie d'un demi-mètre sur la face du mur primitif. Ce qui reste de l'intrados a une hauteur de 4 mètres. Le rayon du cercle générateur de la voûte est de 8 mètres 35 centimètres, et le centre étant placé au-dessous du plan de naissance de la voûte, il en résulte que l'arc générateur était moindre qu'une demi-circonférence. Enfin cette voûte avait à très peu près 17 mètres d'ouverture, ce qui nécessitait, pour atteindre la crête opposée au mont Sion, l'existence d'une seconde arche semblable à la première. Hâtons-nous de dire que les fouilles des officiers anglais ont fait retrouver sous une couche effrayante de soixante-dix pieds de remblais un des voussoirs de l'arche aujourd'hui en vue, tombé sur un canal voûté qu'il a brisé et dans lequel il s'est incrusté, puis, ce qui est mieux encore, on a retrouvé la base de la pile à partir de laquelle commençait la seconde arche du pont.

Josèphe parle plusieurs fois du pont qui reliait le temple au *Xystus*, espèce de forum où se tenaient les assemblées du peuple de Jérusalem.

Pendant le siège que Pompée fit subir à la ville sainte, les partisans du prétendant Aristobule se réfugièrent dans l'enceinte du temple et coupèrent le pont qui la reliait à la ville. Le pont existait donc antérieurement aux travaux qu'entreprit Hérode lorsqu'il reconstruisit le sanctuaire.

C'est à la tête de ce même pont que se tenait Titus au moment où il consentit à parlementer avec les insurgés survivants réfugiés dans la ville haute. Le prince romain prit le premier la parole et leur dit : « Vous demandez à parlementer, pour sauver quoi, après ce qui a péri ? Quelle grâce pouvez-vous espérer après la ruine de ce que vous avez incendié de vos propres mains ? »

Je le répète, l'existence de cette arche, si remarquable au point de vue de l'histoire de l'architecture, a été signalée pour la première fois par le révérend Robinson, dont le nom lui a été appliqué par les Anglais et les Américains. Nous ne pouvons que les imiter.

Passons à la seconde partie de la muraille occidentale, dont il n'est pas possible de ne pas s'occuper. C'est le pan du mur antique devant lequel les juifs résidant à Jérusalem vont pleurer sur les malheurs de leur race.

Pour eux, ce mur, auquel ils donnent le nom de Heït-el-Morharby (le mur occidental), est un reste de l'œuvre merveilleuse de Salomon ; ils n'ont pas le moindre doute à cet égard. A prix d'or, ils ont obtenu du gouvernement turc l'autorisation de venir tous les vendredis, avant le coucher du soleil, prier et pleurer dans ce sanctuaire en plein air. Aucun d'eux ne pourrait pénétrer, sans s'exposer à une mort certaine, dans l'enceinte du Haram ; ils sont donc réduits à ne voir que de loin l'emplacement de leur temple, à ne prier que dans ce coin retiré, où du moins ils peuvent mouiller de leurs larmes les pierres du mur vénérable que leurs ancêtres ont construit.

Bien des fois je me suis rendu au Heït-el-Morharby à l'heure où je savais que les juifs y étaient réunis, et jamais je n'ai assisté à ce douloureux spectacle sans me sentir profondément ému.

Le crayon de l'un des plus grands artistes de notre époque, de Bida, a saisi et pour ainsi dire immortalisé tous les détails de cette scène déchirante.

Quittons pour un instant l'histoire du temple de Salomon, et examinons les portes qui donnent actuellement accès au Haram-ech-Chérif. La première, placée à l'angle nord-est de l'enceinte, est ouverte entre le mur de la ville et la tête du Birket-Israël, cette prétendue piscine probatique des pèlerins. Elle se nomme Bab-es-Sobât (porte des tribus d'Israël). Remontant en-



JUIFS PLEURANT SUR LE MUR DE SALOMON

suite vers l'ouest la rue de la Voie douloureuse, on rencontre une grande porte voûtée conduisant au préau du Haram ; c'est le Bab-el-Hittah, qui s'ouvre vers l'autre extrémité du Birket-Israël. Son nom signifie au figuré Porte de la rémission des péchés.

Un peu plus loin s'ouvre une nouvelle porte voûtée conduisant à la mosquée. Elle s'appelle Bab-ed-Dewadar, mot dont j'ignore la signification. Le flanc droit de la voûte, à sa sortie sur le préau du Haram, est formé par le revêtement en gros blocs salomoniens de la roche taillée à pic qui supportait la tour Antonia.

Passons à la face occidentale. La première entrée par laquelle on accède au jardin du Haram-ech-Chérif part de la cour du Serai, et par une espèce de corridor tortueux aboutit à une porte qui ressemble mieux à l'entrée d'une grange qu'à celle d'un sanctuaire. Elle s'appelle Bab-el-Ghawânimeh, dénomination dont je ne devine pas non plus le sens.

Remontant vers le sud le flanc occidental du Haram, on se trouve d'abord devant une porte nommée Bab-Allaeddyn-el-Bousri (d'Aladin le Bosroite), ou Bab-en-Nazir (de l'inspecteur). Une tradition musulmane, peu répandue d'ailleurs, prétend qu'anciennement elle s'appelait porte de Gabriel, parce que là l'archange remisa la jument El-Borak, la nuit du voyage de Mohammed. C'est encore une porte d'apparence moderne, et dont nous n'avons pas à nous occuper.

Vient ensuite le Bab-el-Hadid (porte de fer), qui ne présente guère plus d'intérêt que les autres.

Un peu plus loin il y a le Bab-el-Kattanin (la porte des marchands de coton) ; la rue du Bazar, habitée jadis par les marchands de coton, y aboutit directement. Mais la porte actuelle est l'œuvre du sultan mamlouk Malek-en-Naser-Mohammed, fils de Kelaoun (1336).

Il est à croire, ainsi d'ailleurs que le prétend la tradition

locale, que cette porte a remplacé la belle porte du temple (*porta speciosa*), sous laquelle les apôtres saint Pierre et saint Jean guérirent un paralytique au nom de leur divin Maître.

A très faible distance, s'ouvre une poterne, Bab-el-Motewaddeh, suivie par une double porte dont l'une des entrées se nomme Bab-es-Selseleh (de la chaîne), l'autre Bab-es-Sakeneh (du repos ou de la tranquillité). C'est une des plus fréquentées par les musulmans. Elle précède de toute l'étendue du Mekhemeh, ou tribunal turc, la fameuse muraille où le vendredi soir les juifs vont se lamenter et prier.

Voilà la dernière des portes qui sont ouvertes à notre époque.

Chacune d'elles est confiée à la garde de portiers nègres, les plus parfaits modèles du fanatisme brutal.

Maintenant qu'avec de l'argent on visite aisément et autant qu'on le veut le Haram-ech-Chérif, accompagné par le scheikh de la mosquée lui-même, qui la vendrait en détail s'il le pouvait, on ne passe pas devant ces ogres noirs sans recevoir quelque bonne injure accompagnée de regards d'anthropophage. On n'y fait guère attention, et peut-être est-ce là ce qui les exaspère.

A leur sujet, deux anecdotes qui ont leur charme :

Lorsque le grand-duc Constantin voulut visiter la mosquée d'Omar, il déclara au pacha gouverneur qu'il s'y rendrait tel jour, à telle heure, à la tête de la troupe qu'il avait amenée en guise d'escorte et dont il désirait faire l'inspection, le préau du haram lui paraissant la place la plus convenable pour une revue. « Vous n'y pensez pas, monseigneur ; et les portiers nègres ! je ne puis répondre de leur calme. — Ne vous en inquiétez pas, repartit le prince ; s'ils ne se montrent pas gentils, je les ferai fusiller. »

L'autre historiette m'est personnelle.

Lorsqu'en 1863 j'entrepris des fouilles au tombeau des rois, je compris vite la nécessité d'avoir à l'entrée du monument un

gardien fidèle et résolu qui en interdisait l'entrée aux indiscrets. Je commençais à être connu et respecté des nègres du haram, parce que depuis quelques semaines ils avaient pu constater que je n'étais qu'un travailleur respectueux, non un profanateur. J'allai donc au haram engager un de ces boule-dogues noirs, au prix de cinq francs par vingt-quatre heures (à ce prix, ils auraient tous voulu passer à mon service). « Tu comprends bien, n'est-ce pas, dis-je à celui que je choisis, ni de jour ni de nuit tu ne laisseras entrer que mes ouvriers. — Thaiyeb (très bien) ! » fit-il, et il alla incontinent prendre possession de son poste.

Voici où commence le joli de l'histoire. La première fois que je me présentai au tombeau des rois pour aller inspecter mes travailleurs, mon propre nègre, trop strict observateur de la consigne, se mit en devoir de me faire déguerpir. Il me fallut parlementer longtemps avec cette brute pour lui faire comprendre que c'était moi qui le payais pour faire respecter un terrain sur lequel j'avais installé des ouvriers et sur lequel, par conséquent, j'avais le droit de venir quand bon me semblait. « Mais tu m'as commandé de ne laisser entrer que les ouvriers, et tu n'es pas un ouvrier, toi ; tu vois bien que j'exécute fidèlement ton ordre ! »

Il est temps de revenir au temple de Salomon.

Voici quelles en furent les dimensions, d'après les livres saints.

Le sanctuaire se divisait en trois parties distinctes :

1° Le vestibule ou pronaos. Il avait perpendiculairement à l'axe du temple 20 coudées de longueur, soit 10 mètres 50, la coudée royale des Juifs étant de 525 millimètres comme la coudée royale égyptienne. Sa dimension parallèle à l'axe général était de 10, sa hauteur au-dessus du sol de 60 coudées.

2° Le naos avait de longueur 60 coudées ou 31 mètres 50, et 20 coudées de largeur. Sa hauteur au-dessus du sol n'était plus que de 30 coudées.

3° A la partie postérieure du temple, on avait réservé le saint des saints. Celui-ci mesurait 20 coudées de longueur et de largeur; pour la base, c'était un carré parfait. Sa hauteur n'étant également que de 20 coudées, le vide du saint des saints présentait un cube très régulier.

Trois étages de petites cellules entouraient le naos et le saint des saints, et l'on y accédait au moyen d'escaliers pratiqués dans l'épaisseur des murailles. Cette épaisseur allait jusqu'à 6 coudées ou 3 mètres 15.

Si l'on retrace *grosso modo* sur le papier le plan et la coupe de l'édifice sacré, on reconnaît, non sans étonnement, que le temple de Salomon était conçu sur le plan des temples égyptiens.

Il en est un entre autres, le sanctuaire du dieu Khons, à Karnak, qui offre à très peu près les dimensions générales du temple de Salomon. Seulement, dans ce dernier, les dimensions sont exprimées par des fractions simples, moitié, tiers ou quart, tandis que les architectes égyptiens ne s'astreignaient pas à une telle régularité. L'architecte de Salomon, tout en relevant de l'école égyptienne, avait introduit dans ses plans une noble et imposante simplicité que les monuments de l'Égypte, immédiatement comparables, ne nous présentent pas.

Ce plan, nous savons que David, lui attribuant une origine divine, l'avait légué à son fils.

Devant la porte du sanctuaire se dressaient deux colonnes d'airain, Jakin et Boaz, dont il est difficile de ne pas voir l'analogie avec les obélisques qui se trouvaient placés à côté des pylônes égyptiens.

Salomon fit établir une estrade royale en airain, sur laquelle il devait assister à l'inauguration du monument et aux grandes cérémonies religieuses. Cette estrade s'élevait devant l'autel d'airain, destiné à l'offrande des holocaustes.

L'autel lui-même était placé devant la porte, et les prêtres

de service y montaient par un escalier faisant face au temple. Mais une barrière haute de trois coudées tenait le peuple écarté de l'entrée, qui n'était permise qu'aux prêtres seuls.

Dix bassins d'airain, rangés à droite et à gauche de l'édifice et parallèlement à son axe, servaient à laver les chairs des victimes.

Enfin, à gauche de l'autel, il y avait un grand bassin nommé la *Mer d'airain*, supporté par douze bœufs également d'airain. Ce bassin servait aux ablutions des prêtres.

La construction entière fut achevée en sept années. On y avait donc travaillé de 1016 à 1009 avant Jésus-Christ. Dans le saint des saints était déposée l'arche d'alliance, couverte par les ailes de deux kéroubim en bois d'olivier doré. Ces kéroubim ou chérubins étaient des taureaux ailés à face humaine. Quelle étonnante ressemblance entre ces êtres symboliques et les taureaux ailés à face humaine que nous ont rendus les ruines de Ninive! Oui, de la comparaison des passages de la Bible où il est question des chérubins résulte forcément le fait que je viens de constater. Il y a loin, on le voit, des chérubins judaïques aux petits chérubins joufflus et charmants de la symbolique chrétienne.

L'autel d'or et les tables d'or, sur lesquelles se plaçaient les pains de proposition et le chandelier à sept branches, toujours allumé, complétaient le mobilier du temple, dont toutes les parois intérieures étaient revêtues de lames d'or. Puis, à droite et à gauche du naos, brillaient dix candélabres d'or, cinq de chaque côté et placés sur des escabeaux d'or.

Maintenant que nous avons décrit et le sanctuaire et son mobilier, il nous faut parler des portes par lesquelles on accédait à la plate-forme; selon toute apparence elles remontaient à l'époque de Salomon ou de ses successeurs immédiats.

Pour qui veut bien, comme je l'ai fait moi-même, consacrer quelques journées à l'étude sérieuse des portes aujourd'hui condamnées du Haram-ech-Chérif, il devient manifeste qu'elles

sont toutes conçues dans le même système architectural; si, longtemps après leur construction, elles ont subi des modifications qui en ont altéré la physionomie, il n'en reste pas moins aisé de démêler leur ordonnance première. Ainsi la porte Sous-el-Aksa, la Triple porte, celle qui aboutit au balcon que j'ai signalé, et la porte Dorée primitive, sont construites sur un plan identique.

De toutes, la mieux conservée et la plus intéressante c'est la double porte Sous-el-Aksa. Une rampe en plan incliné descend du terre-plain du préau, et vient aboutir à un escalier amenant le visiteur au niveau du sol du vestibule. Cette rampe règne le long d'une galerie voûtée, accompagnée sur la gauche par une seconde galerie qui reste horizontale, et dont elle est séparée par des arcades cintrées, soutenues par de larges piliers carrés. Une fois arrivé au niveau du sol extérieur, les deux galeries parallèles disparaissent (celle de gauche restant fermée au moyen d'un parapet à hauteur d'appui) pour faire place à une salle carrée recouverte de quatre coupoles surbaissées. Celles-ci sont soutenues au centre de la salle par une colonne massive et monolithe d'un galbe tout à fait égyptien, et dont le chapiteau est enrichi de longues feuilles d'acanthe.

Au nord, une demi-colonne engagée fait face à la colonne centrale, et se relie au dernier pilier carré de la galerie; son chapiteau était semblable à celui de la colonne du milieu.

Au sud, il n'y a qu'un chambranle carré. Mais à l'époque byzantine, deux colonnes ont été placées contre la porte pour en étayer le linteau, brisé en deux par un tremblement de terre.

Tout cela est d'un magnifique appareil, qui rappelle immédiatement l'appareil salomonien; tout cela est contemporain, sauf les colonnettes de support, qui me paraissent postérieures même aux ornements en placage, dont j'ai parlé à propos des portes condamnées.

Quant à la salle, elle était pavée en mosaïque grossière à cubes noirs, blancs et rouges, semblables à ceux que l'on ramasse à foison dans l'enceinte du Haram-ech-Chérif.

Les coupoles surbaissées ont fortement souffert du feu, très probablement lors de l'incendie du portique royal d'Hérode, détruit par les soldats de Titus. Le fût de la colonne monolithe présente des traces d'éclats qui ne peuvent être attribués qu'à l'action d'un feu intense. Des quatre coupoles, deux sont en assez bon état pour pouvoir être dessinées, malgré les épaisses couches de badigeon dont elles sont enduites.

Il va sans dire que je n'ai rien négligé pour me procurer de bonnes copies de ces deux coupoles, sur le compte desquelles on a débité des appréciations plus hétéroclites les unes que les autres. Ne s'est-il pas trouvé, en effet, des architectes de profession qui ont été soutenir que la colonne monolithe était romaine, les coupoles arabes, peut-être en plâtre? Et sur le fût de cette prétendue colonne romaine j'ai retrouvé une inscription hébraïque, gravée en creux, constatant qu'un Juif et sa femme, venus en pèlerinage au temple, y ont été guéris. L'inscription n'a certes pas été tracée après la dernière tentative de paganisme de Julien l'Apostat, car ni chrétiens ni musulmans n'ont plus permis aux Juifs d'entrer dans aucune des dépendances du temple de Salomon. Je tenais à en conquérir un bon estampage, qui est déposé au Louvre.

De même, dans le fond du vestibule, on aperçoit les restes d'une inscription hébraïque peinte en rouge; mais ce à quoi je tenais le plus, c'était à posséder les dessins des deux coupoles. Pour cela, il fallait construire un échafaudage; comment m'y prendre pour y parvenir? J'attendis la fin des travaux qui se faisaient pour moi dans l'intérieur du Haram-ech-Chérif par mes amis Mauss et Aug. Salzmann. Lorsque tout ce qu'ils avaient entrepris fut à peu près terminé, j'invitai le scheikh de la mosquée à venir prendre le café chez moi; naturellement, il

ne se le fit pas dire deux fois. Comme du jour où mes travaux avaient commencé dans son domaine je lui avais promis vingt francs par journée employée, le brave homme aurait voulu que cette bonne aubaine lui fût assurée pour des mois entiers.

Quand nous fûmes bien tranquillement occupés à deviser de choses indifférentes, en fumant nos tchibouks et en humant notre café, je lui dis à brûle-pourpoint : « A propos, tu ne sais pas, scheikh, voilà que mon travail va finir demain ; je le regrette pour toi, que j'aime beaucoup, car tu n'as rien négligé pour m'être agréable. — Comment, déjà! » s'écria-t-il en pensant aux pièces de vingt francs qui allaient cesser d'affluer dans sa poche, et il fit la mine la plus piteuse. « Mais as-tu bien dessiné tout ce que tu voulais dessiner? — Oui, tout! » Et après une pause savante : « Non, cependant; il y aurait bien encore quelque chose qui demanderait une huitaine de jours, mais il n'y faut pas songer; c'est impossible. » La figure du bonhomme s'était subitement illuminée à la pensée des huit napoléons de plus qu'il pouvait me soutirer. « Impossible, fit-il, et pourquoi? — Parce qu'il s'agit du plafond au-dessus du monolithe (c'est le nom qu'il donnait à la colonne de la double porte Sous-el-Aksa), et que pour bien dessiner il faudrait construire un échafaudage. » Il redevint soucieux, et moi aussi, je l'avoue. Je me croyais battu, lorsque tout à coup mon homme approcha sa bouche de mon oreille et me dit tout bas : « As-tu les bois qu'il faudrait? — Oui, répondis-je. — Bien! je fermerai pour huit jours la galerie, sous prétexte de réparations à la peinture. Fais donc apporter tes bois et tes échelles ce soir, et tout ira à souhait. »

Ce qui fut dit fut fait, et voilà comment, à l'aide de bonnes lampes et d'un échafaudage construit avec les bois de l'église de Sainte-Anne, mes amis ont pu enrichir mon portefeuille de deux splendides dessins.

Une dernière remarque sur le vestibule de la porte Sous-el-Aksa.

A gauche s'ouvrait une petite porte carrée, conduisant aux souterrains que l'on appelle les Écuries de Salomon; murée de gros blocs, elle est aujourd'hui condamnée.

Le plan sur lequel ont été construites la Triple porte et la porte du Balcon est donc exactement le même; toujours des colonnes engagées et une ou deux colonnes centrales, suivant que le plafond comportait quatre ou six coupoles. Toujours celles-ci sont surbaissées, et c'est là un caractère constant des coupoles judaïques. Je n'en veux pour preuve que la coupole taillée dans le roc que présente un tombeau très antique de la vallée de Hinnom; nous en parlerons plus loin.

Invariablement, ces portes intérieures se relient, sans permettre de doute sur ce fait, à l'appareil que j'ai qualifié de salomonien.

A première vue, lorsqu'on arrive par l'intérieur du Haram à la porte Dorée, on se sent un peu dérouté. Ce qui frappe tout d'abord c'est l'identité de l'ornementation des archivoltes, de celles de l'extérieur et de l'intérieur du Haram. Seulement ces dernières, au lieu d'être demi-circulaires comme les autres, sont surbaissées. A mesure que l'on pénètre dans le grand vestibule, l'embarras augmente. Les deux colonnes centrales ne sont certes pas faites pour leurs chapiteaux, et ceux-ci n'ont pas été faits pour les colonnes primitives, car leur tournure étrange sent l'art byzantin. Ils sont reliés par une plaque de plomb au fût de la colonne qu'ils surmontent. Les coupoles aussi sont modernes; mais les côtés du vestibule sont décorés de pilastres dont les chapiteaux, à feuilles d'acanthe, comportent un ornement singulier . une corde de pierre qui semble soutenir le haut du chapiteau. L'entablement est formé de moulures plates très extraordinaires, surchargées de rinceaux, de plusieurs cordons de denticules, d'une ligne d'oves qui n'ont rien de commun avec les oves classiques. Une fois au fond du vestibule, c'est-à-dire contre le mur qui clôt la porte Dorée

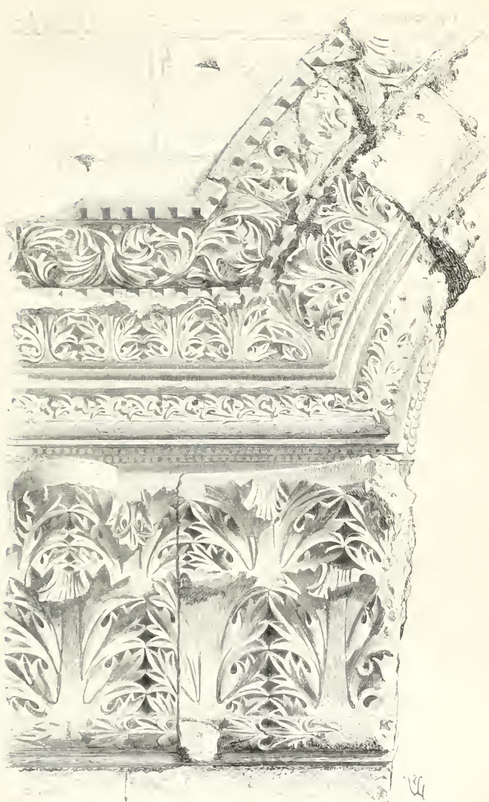
extérieurement au Haram, on se retrouve en face de blocs énormes de l'appareil salomonien, constituant les chambranles de portes probablement métalliques et qui roulaient sur des gonds dont les crapaudines de bronze sont encore en place. Ainsi, l'un des montants de la porte de gauche forme une seule pierre, et celle-là ni Justinien ni Hérode ne l'ont mise en place.

Serait-ce donc que toute cette ornementation excessive de l'entablement a été appliquée après coup sur des moulures destinées, à l'origine, à rester nues et simples? Je le croirais. Ressortez du vestibule et tournez à droite à travers les broussailles pour regarder la face latérale du monument: toute incertitude s'évanouit à l'instant.

Les archivoltes extérieures sont en placage, et en placage maladroitement ajusté. En voici la preuve : la face de retour de la corniche plaquée vient se loger dans l'aisselle d'un pilastre carré à surface unie, formant un second ordre au-dessus d'une corniche d'une extrême simplicité, qui ne se relie pas le moins du monde à celle de l'archivolte d'applique, et qui comporte des moulures dont l'ensemble, je l'ai déjà dit, n'a rien de commun avec ce que nous montre l'architecture classique. Entre les parties des deux systèmes, il n'y a pas l'ombre de liaison, même intentionnelle; nous sommes en présence de deux œuvres d'époques distinctes, qui n'ont rien de commun entre elles.

En revanche, toutes ces moulures de la face droite du monument sont la reproduction exacte et la continuation des moulures bizarres de l'intérieur, dont elles ne diffèrent que parce que ces dernières ont été surchargées de décors. Les chapiteaux à cordes remplacent au dedans les chapiteaux épannelés du dehors; enfin, sur leurs deux faces, les corps des pilastres présentent le même encadrement de moulures.

Il en résulte ceci :



SCULPTURES DE LA PORTE DORÉE

Dessin de Viollet-le-Duc

La double porte Sous-el-Aksa, la Triple porte, la porte du Baleon et la porte Dorée ont fait partie de l'enceinte première du temple de Salomon.

Il en est une cinquième, très probablement aussi antique, que l'on ne voit ni de l'extérieur ni de l'intérieur du Haram-ech-Chérif. Décrite pour la première fois par M. de Vogüé, j'ai pu à mon tour l'étudier en 1863.

Mes relations d'amitié avec Mohammed-Effendi, scheikh de la mosquée des Moghrabins, me rendaient la tâche facile; je pouvais compter sur son intervention toute-puissante, chaque fois qu'il s'agissait d'explorer un coin de son domaine spécial. Ce que je lui demandai d'abord, ce fut de me faire voir cette porte aujourd'hui enterrée, qui s'appelle Bab-el-Borak, la porte de la jument du prophète Mohammed. Mon ami fit déménager fort lestement les chambres du Beit-el-Morharby, dans lesquelles il fallait pénétrer pour la voir, et quand il ne resta plus que des puces dans l'appartement que nous allions profaner, quand hommes, femmes et guenilles en eurent disparu, je fus conduit en face d'un bloc immense dont toute la partie inférieure est enterrée, et qui servait de linteau à cette porte antique cachée à droite, cachée à gauche, cachée en bas. Il est impossible d'en deviner et d'en fixer dimensions et forme, et je dus me contenter de voir la surface avec une partie de l'arète supérieure de la pierre. Quelques jours après, grace à l'entremise du scheikh et de quelques pièces de cinq francs, je pus voir la face interieure de cette porte étrange.

De ce côté, la porte proprement dite est également enterrée, et son linteau, bien que rectiligne, se compose de cinq gros claveaux taillés en voussoir, ni plus ni moins que s'il s'était agi de les employer dans la construction d'une voûte. La baie primitive est murée, et en arrière se trouve une arcade fortement surbaissée, encadrée d'un triple filet dont les arètes sont émoussées. La douelle porte une moulure double comme

les arcs analogues qui se voient sous El-Aksa. Dans la chambre, ou, pour être plus exact, dans la cave qui précède l'arceau, on aperçoit scellé dans la muraille un petit anneau de er qui passe pour être celui auquel le prophète attacha le licou de sa jument. Les musulmans qui m'accompagnent, grands et petits, prennent le plus vif plaisir à battre la muraille avec l'anneau, ce qui produit un son argentin qui semble leur réjouir le cœur.

Je ne doute pas que ce ne soit par cette porte que le khalife Omar fut introduit sur l'emplacement du temple par Sophronius le patriarche.

L'empereur Néron affectait un souverain mépris pour la nation juive. Son procurateur en Judée, Gessius, voulant lui démontrer qu'il n'était pas prudent d'agir avec ce dédain, exigea des prêtres un aperçu exact de la force de la nation. Pour répondre au désir du procurateur, ceux-ci profitèrent de la célébration de la Pâque, pendant laquelle on immolait des victimes depuis la neuvième jusqu'à la onzième heure du jour, et, tenant compte de ce que chaque victime devait être offerte par une réunion d'hommes qui ne pouvait être moindre de dix, mais qui s'élevait quelquefois à vingt, puisqu'il n'était pas permis de célébrer isolément le festin sacré, ils constatèrent que le nombre des victimes immolées avait été de 256,500, ce qui conduirait au chiffre énorme de 2.700,000 Juifs à l'état de pureté, religieusement parlant, les impurs étant empêchés par la loi de participer au sacrifice. Certes, il y avait exagération dans le résultat de ce calcul, exagération volontaire de la part des prêtres, qui n'étaient pas fâchés de relever aux yeux des Romains l'importance numérique de leur race. Mettons qu'ils aient plus que doublé le chiffre réel, il n'en reste pas moins un million d'hommes qui avaient fait égorger 100,000 animaux en un seul jour.

A présent que nous avons vu ce qu'était le temple de Salo-

mon, rendons-nous compte de l'énorme quantité d'eau qu'il fallait amener dans les parvis sacrés pour les débarrasser du sang des victimes. Il fallait de vrais torrents pour enlever ce dont le pavé s'encombrait en quelques heures de solennité, et s'il existait des conduits pour amener ces eaux indispensables, on dut en créer d'autres pour les évacuer, pour maintenir le temple dans un état digne de la sainteté du lieu.

Le pâté de collines sur lequel la ville de Jérusalem était assise est d'un calcaire compacte, par conséquent les sources y sont rares et peu abondantes. On n'en connaît que quatre aujourd'hui, toutes les quatre dans le vallon du Cédron, et pouvant à peine suffire aux besoins de la population actuelle, qui ne dépasse pas vingt-cinq mille âmes. Mais de tout temps l'assiette de Jérusalem était criblée de piscines dans lesquelles venaient s'emmagasiner les eaux des grandes pluies de l'hiver, recueillies sur les terrasses des maisons. L'eau de citerne est potable, sans doute, mais à la fin de l'été les citernes de Jérusalem donnent plus de moustiques que d'eau. De là, la nécessité d'établir des piscines, ces immenses réservoirs à ciel ouvert qui fonctionnent dans la ville sainte. Néanmoins, aucune de ces piscines n'était destinée au service exclusif du temple.

A quelques lieues au sud de la ville, il existait des sources très belles et très abondantes, à Étham principalement, sur la route d'Hébron. Salomon n'hésita point à doter sa capitale des eaux parfaites de ces sources. Dépenses certaines, difficultés d'exécution, rien ne le fit reculer; et ce projet, aussitôt conçu, fut mis à exécution. Trois immenses réservoirs furent taillés dans le roc vif, à des niveaux successivement inférieurs, de manière que le premier bassin, rempli directement par les sources à capter, déversât son trop plein dans le second, celui-ci son propre trop plein dans le troisième, à partir duquel un canal-aqueduc, recouvert de larges dalles, suivant les flancs des vallées et contournant les obstacles, amenait les eaux jusqu'à Jé-

rusalem. L'ensemble de ces trois réservoirs, une vraie merveille, se nomme parmi les chrétiens les Vasques de Salomon, parmi les musulmans El-Bourak (les étangs). Au moyen âge, une forteresse, le Qalâat-el-Bourak (château des étangs), fut construite sur le flanc nord du réservoir supérieur, pour protéger et défendre au besoin la prise d'eau. C'est aujourd'hui la demeure de quelques hommes préposés à la garde des vasques, bien qu'elles n'envoient plus une goutte d'eau dans la ville.

L'aqueduc en question se montre sur la route de Beit-Lehem, dans le voisinage du tombeau de Rachel; là il m'a été désigné par les Arabes sous le nom de Qanat-el-Koufar (canal des infidèles).

Ponce-Pilate, procurateur de Judée sous Tibère, s'empara d'une partie des trésors du temple, à la grande indignation du peuple juif, pour réparer l'aqueduc. Le sultan d'Égypte, El-Malek-en-Naser-Mohammed, le fit restaurer plus tard et y établit un système de tuyaux en terre cuite que l'on retrouve de temps en temps dans les parties découvertes et dégradées, lorsque l'on suit le long trajet de l'aqueduc aujourd'hui ruiné.

Ce trajet, je me suis imposé la tâche de le reconnaître, et j'y suis parvenu, non sans peine. En voici la description. A partir de la vasque inférieure, les conduits longent pendant près d'une lieue kilométrique le flanc nord de la vallée d'Eurtâs. Grâce à l'eau abondante des vasques, mon premier hôte à Jérusalem avait établi là une exploitation de culture maraîchère et d'arbres fruitiers qui fournissait à la ville des légumes superbes et des fruits médiocres; mais les bédouins y ont mis bon ordre, car je crois me rappeler que Meshulam et son fils ont été assassinés sur leur établissement agricole. Cela n'a pas empêché un successeur de venir reprendre l'industrie, et à l'heure qu'il est les potagers et vergers d'Eurtâs sont en plein rapport.

Après avoir quitté la vallée, l'aqueduc remonte au nord en contournant de nombreux ravins, jusqu'à Beït-Lehem, sur une longueur de trois kilomètres. De là, il entoure cette illustre bourgade d'un lacet de près d'une lieue pour aller reparaître au nord à trois ou quatre cents mètres au plus du point où il s'était infléchi pour tourner le village, puis il remonte au nord pendant une lieue environ. Arrivé à un kilomètre au sud du couvent de Mar-Elias, il se dirige vers le nord-est sur une longueur d'une demi-lieue, fait un nouveau contour de quinze cents mètres en redescendant au sud, et remonte ensuite au nord et au nord-ouest sur une étendue de cinq kilomètres. Là, il traverse le Birket-es-Soulthan sur un pont-aqueduc et fait le tour du mont Sion pour entrer dans les flancs de cette montagne. Il vient déboucher dans l'escarpement de roc qui dominait le Tyropœon à l'ouest du Haram-ech-Chérif. La sortie de l'aqueduc est encore très bien conservée en ce point, mais à partir de là il a presque complètement disparu. Je n'en ai retrouvé qu'un seul tronçon à sec, avec ses tuyaux de terre cuite, au pied de la tour angulaire qui domine le ravin de Siloé.

On le voit, les eaux d'Étham, puisque l'aqueduc qui les conduisait aboutissait au temple, étaient spécialement destinées au service du culte.

Sous le péribole du temple ou, pour être plus exact, sous le sol de la plate-forme générale, se trouvaient de grandes citernes, taillées irrégulièrement dans le roc, et il n'est pas possible d'en donner une description intelligible. Je me bornerai à dire que la plus grande des cinq qui ont été signalées jusqu'ici se voit en aval de la mosquée d'El-Aksa, et que le plafond en est soutenu par une douzaine de gros piliers irréguliers qui ont été ménagés dans le travail de l'excavation.

Lorsqu'en 1863 je retournai à Jérusalem, j'avais à cœur de prouver que je ne m'étais pas trompé autant qu'on voulait bien le dire sur l'âge de l'appareil salomonien. Pour cela faire, je

voulais pratiquer une fouille au pied du mur méridional du Haram et la descendre jusqu'au point où je rencontrerais le roc. La nature et le caractère de l'assise reposant directement sur ce roc devait, de l'aveu de tout le monde, ou me donner raison ou démontrer l'inanité de ma théorie. En effet, il était probable qu'eût-on remanié dix fois la maçonnerie de ces murailles, l'assise inférieure serait restée en place; car, lorsqu'on rase un édifice, on n'a pas la sottise d'en arracher les fondations pour le seul plaisir de les arracher.

Je ne saurais, en vérité, expliquer par quelle inspiration je me décidai à mettre mon équipe de travailleurs au pied de la Triple porte du sud. En ce point, sans m'en douter, je devais aboutir à une heureuse découverte. A quelques mètres à droite ou à gauche, je me fusse laissé enterrer avec mon monde sous des éboulements inévitables sans arriver à mes fins, car, il ne faut pas l'oublier, c'est en perçant un puits de plus de 20 mètres de profondeur que les officiers anglais sont arrivés au roc et à l'assise qui reposait sur lui, assise dont la nature me donnait raison.

Je renonce à raconter les péripéties par lesquelles il me fallut passer pour obtenir, même avec mon firman du grand-vizir, l'autorisation d'entamer le terrain au pied du Haram-ech-Chérif. Il fallut l'active intervention de mes amis musulmans pour forcer le scheikh de la secte Schafi à se désister de l'opposition violente qu'il faisait, auprès du pacha, à l'exécution de mon projet. Ses coreligionnaires finirent par le convaincre que je n'avais d'autre but que de mettre en honneur les travaux de Salomon, et il n'éleva plus d'objections. Un effendi fut chargé de surveiller mes travailleurs, que dirigeait un des zaptiés du Seraï. Avec des cigares, de bonnes paroles et des pièces sonnantes, tout le monde, y compris le propriétaire du terrain, m'était acquis. Je savais que tout irait bien.

Dès les premiers coups de pioche, le rocher était trouvé; on

avait découvert un puits fermé par de grosses pierres, jetées les unes sur les autres.

La base de la Triple porte fut alors entièrement déchaussée sur une étendue de plus de 20 mètres; et la grande assise que j'avais appelée salomonienne reposait directement, par des joints d'une grande perfection, sur le roc. Le bloc à moulure était dans la même condition; jamais il n'avait été dérangé depuis sa mise en place; des sondages poussés à gauche jusqu'à 10 mètres plus loin me donnant le même résultat, je m'en tins là. Quelques mètres encore, et je fusse arrivé sur cette énorme couche de remblais, de plus de 20 mètres, qui me séparait du roc.

Maintenant, disons ce que cette fouille m'apprenait de nouveau. Devant les trois portes avait régné un immense palier, parfaitement nivelé, et formé tantôt de dalles rapportées de 30 centimètres d'épaisseur, tantôt de la surface même du roc, nivelée au ciseau. Deux grands lambeaux du palier étaient en excellent état de conservation, et sur l'un d'eux avait été tracée une table de chatrandj, espèce de jeu d'échecs, qui de tout temps a été très en vogue parmi les Arabes.

Arrivons au puits. Celui-ci fut dégagé, et mon ami Salzmann, plus agile et plus mince que moi, put y descendre à l'aide de cordes et avec des bougies. Le puits avait 4 mètres 50 de profondeur et aboutissait à une galerie de plus d'un mètre de hauteur sur 60 centimètres seulement de largeur, taillée en tunnel dans le roc, ou formée ailleurs de gros blocs de revêtement et de toit. Fortement inclinée, elle se dirigeait d'un côté au nord-nord-ouest, vers l'intérieur du Haram-ech-Chérif, de l'autre au sud-est, en se bifurquant sur une longueur de 4 mètres 50. Là les deux branches se rejoignaient et formaient une sorte de chambre carrée, de 2 mètres de côté, à partir de laquelle la bifurcation recommençait en s'inclinant au sud. La branche de l'ouest était presque immédiatement close par des blocs de toute nature qui s'y étaient entassés; la branche de

l'est allait vers Siloé, mais à 5 mètres elle était, comme la première, obstruée par des blocs de pierre accumulés, et dont quelques-uns portaient des moulures.

De la petite chambre carrée remontait vers le Haram-ech-Chérif une seconde galerie dirigée au nord-nord-est, large de plus d'un mètre et munie d'une rigole rectangulaire destinée à l'écoulement de l'eau. Le fond de cette rigole, comme le sol des diverses galeries, était tapissé d'une croûte de concrétion calcaire d'un blanc éclatant, très friable, et qui criait sous les pieds comme de la neige gelée.

Une troisième galerie fut rencontrée recoupant la première et dirigée, comme elle, d'un côté vers l'intérieur du Haram, de l'autre vers la vallée du Cédron.

Maintenant, je demanderai à quoi ont pu servir ces galeries compliquées, si ce n'est à évacuer du sanctuaire les eaux de lavage des saints parvis ?

Lorsque les officiers anglais arrivèrent à Jérusalem, leur premier travail fut destiné à contrôler ce que j'avais publié sur mon exploration du pied de la Triple porte. Je ne sais s'ils avaient mission de rechercher et de signaler ce que j'avais pu mettre de fantaisie dans le récit de mes fouilles; mais ce que je sais bien, c'est qu'ils eurent la loyauté de déclarer, dans un de leurs premiers rapports, qu'ils avaient, en recommençant mes fouilles, vérifié l'exactitude de toutes mes observations.

J'arrive aux prétendues Écuries de Salomon.

Une seule entrée y donnait accès en 1863, et c'était un véritable casse-cou. Aujourd'hui, on n'y pénètre plus ; un pacha intelligent, furieux de ce que quelques jeunes hommes, désignés pour la conscription, étaient allés se cacher dans ces magnifiques substructions, a fait fermer le trou qui y conduisait. Il est vrai qu'un autre pacha peut le faire rouvrir quand il en aura la fantaisie, et cette fantaisie, si elle n'est déjà

venue, viendra infailliblement, le jour où quelques centaines de francs, argument péremptoire en ce pays, y seront employées.

En s'aidant des saillies étroites étagées le long de la paroi verticale du mur, et d'un petit arbre qui avait eu la bonne idée de pousser dans l'interstice de deux assises, on finissait par arriver, tant bien que mal, sur un talus de décombres et de terre qui menait au fond du souterrain.

Ces souterrains sont splendides, fort anciens sans doute, mais ils ont été soumis à bien des remaniements. Des rangées de hauts piliers carrés, dont les quatre faces sont à bossages, supportent des voûtes en plein cintre, d'une antiquité médiocre. Chaque pilier est muni, sur l'une de ses arêtes, d'un anneau taillé dans la pierre, et qui a dû servir à passer le licou d'un cheval ; de là, le nom d'Écuries de Salomon, que le vulgaire donne à ces substructions. Que les Templiers aient eu là leurs écuries, cela ne me paraît guère douteux; cependant les piliers sont de beaucoup antérieurs à l'époque où les Templiers étaient installés dans le Haram-ech-Chérif.

Il y a un assez grand nombre de travées parallèles (quinze, je crois), toutes constituées de même; le sol en est devenu onduleux, grâce aux terres et aux décombres qui s'y sont accumulés. Ce qui frappe surtout, c'est l'immense quantité de petits tas pyramidaux de pierres que les musulmans y empilent en témoignage de leur visite. Quand on approche de la muraille de l'enceinte extérieure, soit au sud, soit à l'est, on voit les blocs énormes de l'appareil salomonien étagés les uns sur les autres, mais cette fois sans apparence de taille; en d'autres termes, à l'intérieur, les blocs salomoniens n'ont pas été parementés. A quoi bon, en effet, se donner un surcroît de travail pour tailler une face destinée à être enfouie à jamais dans les terres.

L'angle sud-est constitue un massif homogène, compact, et d'une solidité à toute épreuve; aussi est-il naturel qu'à l'ex-

térieur du Haram ce soit cet angle sud-est qui présente le morceau le plus admirablement conservé de ceux qui subsistent encore de l'enceinte primitive.

Dans cet angle massif a été ménagée une petite chambre que l'on appelle le Berceau du Christ, parce qu'il s'y trouve une énorme pierre taillée en niche, apportée là depuis un temps fort reculé, et dans laquelle les bons musulmans affirment que Jésus, fils de Marie, a été bercé.

Quoi qu'il en soit, cette chambre date de la construction même de l'angle; par conséquent elle est l'œuvre des ouvriers de Salomon.

Maintenant que nous avons passé en revue tout ce qui subsiste encore et que l'on puisse rattacher à l'ancien temple, il ne nous reste à dire qu'une seule chose, c'est qu'il périt par l'incendie en 588, lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Le second temple, construit par Zeroubabel, fut commencé sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, roi des Perses. On rebâtit d'abord l'autel des holocaustes (521 avant Jésus-Christ), et six mois après, les fondations du temple proprement dit furent posées. A la fête d'actions de grâces, plusieurs des prêtres, des lévites, des chefs de famille, des vieillards qui avaient vu le premier temple, se lamentaient à haute voix en souvenir de sa splendeur à jamais perdue, tandis que le reste de l'assistance poussait des cris de joie. Le nouveau sanctuaire fut achevé dans la sixième année du règne de Darius (515 avant Jésus-Christ). Sur lui, nous ne possédons qu'un seul renseignement, dans un passage d'Hécatée que Josèphe a copié dans son livre contre Apion. En voici la substance : « A Jérusalem, vers le milieu de la ville, se trouve une enceinte de pierre, longue d'environ 5 plèthres (le plèthre est le sixième du stade, c'est-à-dire 31 mètres), large de 100 coudées, et dans laquelle s'ouvrent des portes doubles. Là se voit un autel carré, bâti

en pierres blanches non taillées, de 20 coudées de côté et de 10 de haut. En outre de cet autel se voit un grand bâtiment qui contient un autel et un candélabre d'or du poids de 200 talents. Sur l'un et l'autre brille un feu sacré qu'on ne laisse éteindre ni jour ni nuit. Point de statues, point d'offrandes, pas de plantes, pas de bosquets, rien enfin qui soit emprunté à un culte différent. »

Dans un second passage du livre contre Apion, Josèphe nous apprend que les portes du temple avaient 7 coudées de hauteur sur 20 de largeur, qu'elles étaient entièrement dorées et pour ainsi dire d'or massif.

C'est ce temple que profana Antiochus Épiphane, roi de Syrie, lorsqu'il pollua l'autel des holocaustes en y faisant immoler des porcs.

Le temple de Zeroubabel resta debout jusqu'à la dix-huitième année du règne d'Hérode (24 ans avant Jésus-Christ).

L'Écriture sainte nous dit qu'un endroit spécial était destiné à recevoir l'accumulation des cendres provenant des sacrifices, et cette accumulation devait être considérable.

Un passage du prophète Jérémie, le même qui nous a déjà servi, contient sur ce sujet un renseignement qui n'est pas à dédaigner.

« Il viendra, dit Jéhovah (c'est le prophète qui parle), un temps où cette ville sera rebâtie depuis la tour Hananéel jusqu'à la porte de l'Angle, et toute la vallée des Cadavres et des Cendres, et tous les champs vers la vallée du Cédron, jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, tout sera consacré à Jéhovah; rien n'en sera plus renversé ni détruit. »

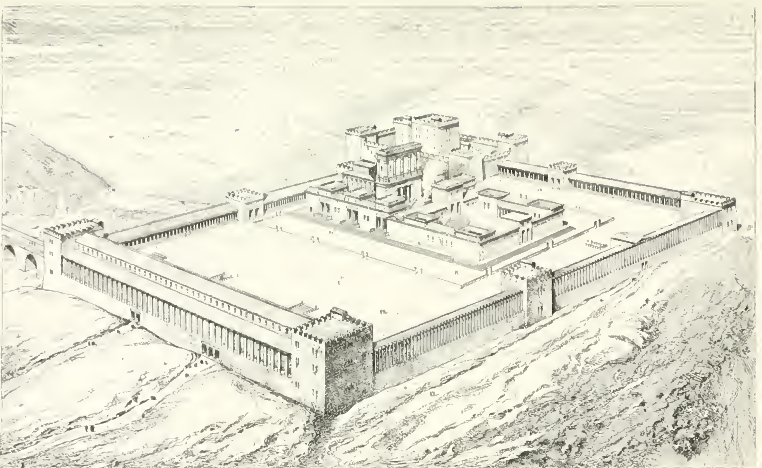
Qu'est-ce que la vallée des Cadavres? D'après le texte chaldéen, il s'agissait de la vallée où sont tombés les Assyriens pendant la nuit fatale où l'ange exterminateur détruisit l'armée de Sennachérib. Josèphe sait que le camp des Assyriens se trouvait sur la colline de Bezetha, devenue l'assiette de la ville

neuve par la construction de la troisième enceinte. Occupé par une armée innombrable comme celle de Sennachérib, ce camp devait s'étendre bien au delà de l'enceinte actuelle, et nul doute qu'il n'ait couvert toute la plaine, jusqu'aux énormes amas de cendres existant de nos jours.

En effet, lorsqu'on sort de Jérusalem par la porte de Damas, si l'on prend la route de gauche, qui longe le pâté de rochers sur lequel s'éleva l'église de Saint-Étienne, on arrive bientôt à des monceaux de cendres, constituant un véritable groupe de collines; cendres de fabricants de savon, dit la voix publique; cendres animales, dit Liebig, le célèbre chimiste, dont personne n'oserait nier la compétence.

Je m'étais promis de me munir, pendant mon séjour à Jérusalem, d'échantillons de ces cendres, pris à diverses profondeurs, afin de les faire analyser à mon retour; je n'y ai pas manqué. Une fouille a été pratiquée sur le flanc de l'amas le plus considérable, et trois spécimens ont été recueillis. A ce moment je ne doutais plus guère de l'origine des collines, je les attribuais au dépôt séculaire des restes des holocaustes; mais depuis j'ai retrouvé des amas tout à fait analogues auprès de Naplouse, et mes doutes sont revenus. Les trois analyses exécutées au laboratoire de l'École des mines ont donné des résultats peu différents. L'acide phosphorique, qui devrait abonder dans les cendres animales, est ici en faible proportion; mais il se peut que les pluies de l'hivernage, si intenses à Jérusalem, l'aient dissous.

J'ai fini de rassembler mes souvenirs concernant le temple de Salomon; je puis donc passer à la troisième construction, au temple d'Hérode.

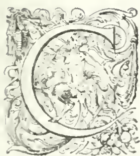


TEMPLE D'HERODE

Restitution d'après une gravure du « Temple de Jérusalem » par M. de Vogüé

VI

LE TEMPLE D'HÉRODE



'EST en l'année 24 avant Jésus-Christ que le roi Hérode entreprit d'élever un temple nouveau à la place de celui qui avait été bâti au retour de la captivité.

Il en espérait une illustration éternelle. Mais dès que son projet fut connu, de vives inquiétudes s'éveillèrent dans le peuple juif, peu disposé à donner son assentiment à de semblables desseins. Hérode prit le parti de convoquer le peuple, pour expliquer et justifier le projet qu'il ne voulait plus abandonner. Il exposa ses vues avec dignité et gravité, montrant qu'il s'agissait de l'honneur et de l'intérêt des Juifs plutôt que de sa propre satisfaction.

« Nos pères, » dit-il aux assistants, « au retour de la captivité ont construit pour le Très-Haut un temple qui a 60 coudées de moins en hauteur que l'ancien temple édifié par Salomon. Ne les accusons pas de négligence; cette infériorité n'a pas dépendu de leur volonté, puisque Cyrus et Darius leur avaient imposé les dimensions qu'ils pourraient donner à

l'édifice sacré. Nos ancêtres durent obéir. Plus tard, soumis à l'autorité des Macédoniens, ils n'ont pu songer davantage à créer un temple semblable en grandeur et en majesté à celui de Salomon. Grâce au Dieu tout-puissant, je suis devenu votre roi; mes États jouissent de la paix, les finances de mon gouvernement sont dans un état prospère; bien plus, je suis l'ami des Romains, les maîtres du monde. C'est donc un devoir pour moi de faire ce que nos pères ont dû négliger par la force des événements, et de prouver ainsi à Dieu, autant que je le pourrai, toute ma gratitude pour les grâces dont il m'a comblé. »

A cette ouverture, le peuple ne manifesta aucune joie. Était-on certain, en effet, qu'Hérode, une fois le temple abattu, serait en mesure de faire face aux dépenses nécessaires pour achever celui qui devait le remplacer ? Hérode devina ce sentiment et reprit la parole pour dissiper l'inquiétude qu'il voyait empreinte sur les visages. Il jura au peuple qu'il ne serait pas touché au temple actuel avant que la quantité de matériaux nécessaire à sa reconstruction ne fût absolument prête à être mise en œuvre. Cette parole fit renaître la confiance dans les esprits, et, dès le lendemain, les travaux commencèrent. Mille chariots propres à transporter les pierres furent construits; dix mille ouvriers habiles eurent à préparer tout, sous la direction de mille prêtres.

Maintenant, copions Josèphe.

« Une fois le temple ancien rasé, on en arracha les fondations et les remplaça par d'autres, sur lesquelles s'éleva un nouveau temple qui avait 100 coudées de longueur (52 mètres 50), et en hauteur 20 coudées de plus que le précédent. L'édifice fut bâti en pierres blanches et compactes qui avaient jusqu'à 25 coudées de longueur sur 12 de hauteur. »

Je n'ai pas confiance dans ces chiffres, exagérés, je crois, comme ils le sont souvent par l'historien des Juifs. Quant à la pierre blanche et compacte dont il parle, c'est la belle pierre

de Jérusalem, encore connue de nos jours sous le nom de maleki, pierre royale.

« Le temple, aussi bien que le portique royal construit par Hérode, était plus bas sur les côtés, et sa partie centrale, la nef, était plus élevée, de sorte qu'à la distance d'un grand nombre de stades les habitants du pays pouvaient apercevoir leur sanctuaire. Les portes ouvrant sur les avenues étaient garnies de grands et magnifiques arcs ayant la même hauteur que le temple ; ces arcs étaient munis de tentures éclatantes, ornées de fleurs purpurines et de colonnes figurées dans le tissu. De plus, au-dessus des portes et au-dessous des corniches courait une vigne d'or, dont les grappes pendantes étaient d'une richesse telle qu'elles émerveillaient le spectateur autant par leur somptuosité que par leur admirable exécution.

« Le temple fut entouré de vastes portiques d'une harmonie parfaite, et plus riches que les anciens. Au nombre de deux, ces portiques s'appuyaient contre une grande muraille, et cette muraille elle-même était l'ouvrage le plus étonnant dont jamais on ait entendu parler.

« A l'intérieur, le sommet de la plate-forme était entouré d'un second mur de pierre, soutenant sur la face orientale un double portique aussi long que le mur d'enceinte et faisant face à l'entrée du temple. C'était le vieux portique de Salomon, embelli par les rois de Juda. Là on déposait les dépouilles des nations vaincues par les armées juives ; Hérode lui-même y avait installé les trophées enlevés sur les Arabes. » Le portique subsista jusqu'au siège de Titus.

Vers la porte septentrionale de l'enceinte sacrée était la citadelle, la tour Antonia, dont j'aurai à m'occuper plus tard.

« Dans la face occidentale du mur, quatre portes étaient percées, dont l'une conduisait au palais du roi. Ce palais était séparé du temple par une vallée dans laquelle le passage restait libre. Deux des portes ouvraient sur le quartier placé en avant

de la ville ; la dernière donnait accès dans la ville neuve, ou Bezetha. Elle était munie de degrés nombreux, les uns descendant au fond du vallon, les autres remontant la pente opposée : car la ville, assise en face du Hiéron et présentant l'aspect d'un théâtre, était enveloppée par une vallée profonde sur toute sa face méridionale. La quatrième face du Hiéron, celle qui regardait le midi, avait aussi sa porte centrale. »

C'est la porte sous El-Aksa, la seule qui ait été ornée par Hérode, et puisque aucune autre n'est mentionnée de ce côté, il faut croire qu'à l'époque d'Hérode déjà la Triple porte était condamnée. « Au-dessus d'elle régnait le portique royal, à trois travées, une des merveilles de l'architecture antique. Au-dessus de la vallée, déjà assez profonde pour que d'en haut le regard ne pût pénétrer jusqu'au fond, le roi construisit un portique d'une élévation si prodigieuse, que pour celui qui du haut du toit aurait essayé de sonder cette double hauteur, il y avait danger d'être pris de vertige. Le portique avait quatre rangs de colonnes disposés de manière à se faire face d'un bout à l'autre, le quatrième engagé dans la muraille extérieure. La circonférence des colonnes était telle, qu'il fallait trois hommes pour les embrasser ; leur longueur mesurait 27 pieds, et un double tour de spire en décorait la base. On en comptait 162, ornées de chapiteaux corinthiens du plus magnifique travail.

« Ces quatre rangs de colonnes partageaient en trois travées tout l'espace recouvert par le portique. Les deux latérales étaient semblables ; elles avaient 30 pieds de largeur (plus de 8 mètres) et un stade de longueur (180 mètres) ; leur hauteur mesurait plus de 50 pieds. La travée intermédiaire, en largeur, avait moitié en sus de la largeur des deux autres (soit plus de 13 mètres) ; sa hauteur était double ; quant aux plafonds, ornés de sculptures en bois, celui du milieu s'élevait au-dessus des autres. Le mur de face qui le soutenait, recoupé par l'entablement aux colonnes engagées et ayant sa surface entière-

ment polie, offrait un spectacle qu'on ne pouvait contempler sans admiration.

« Telle était la première enceinte; au milieu s'en trouvait une seconde, à petite distance, à laquelle on accédait par quelques degrés et qu'entourait une balustrade de pierre dont l'inscription interdisait aux gentils de franchir cette limite sous peine de mort.

« Le péribole intérieur était précédé au midi et au nord de pylônes triples (à trois passages, sans doute), et à l'orient d'une grande porte, par laquelle nous avions l'habitude de passer avec les femmes quand nous étions à l'état de pureté. Plus avant était le hiéron interdit aux femmes; puis à l'intérieur de celui-ci se trouvait un troisième hiéron dans lequel les prêtres seuls avaient le droit de pénétrer. Le naos était dans ce dernier, et devant lui se trouvait l'autel sur lequel nous offrions des holocaustes à Dieu.

« Jamais le roi Hérode n'entra jusque-là; l'accès du parvis, de l'autel et du sanctuaire lui était interdit parce qu'il n'était pas prêtre. Mais il aimait à embellir les portiques ou péribole extérieurs. Tout cela, il le construisit en huit ans (de 24 à 16 avant Jésus-Christ). De plus, on creusa par son ordre un souterrain secret conduisant de la tour Antonia à la porte Dorée; au-dessus de cette entrée, Hérode fit élever une tour, dans laquelle il pût se réfugier au cas où le peuple s'insurgerait contre l'autorité royale. »

Telle est la description sommaire que nous donne du temple d'Hérode l'historien Josèphe dans ses *Antiquités judaïques*. Comme il en fournit dans la *Guerre des Juifs* une seconde renfermant de précieux détails, nous pensons, lorsqu'il s'agit de l'une des merveilles du monde ancien, ne pouvoir nous dispenser de l'analyser.

Après avoir parlé des travaux gigantesques formant cette immense plate-forme dont le mont Moriah était le noyau, Josèphe ajoute ceci :

« Les constructions supérieures semblaient en tout point dignes de la majesté des fondations. En effet, les portiques étaient doubles, soutenus par des colonnes hautes de 25 pieds (dans l'autre description il avait dit 27) et d'un seul bloc de marbre blanc, sur lesquelles on avait posé des lambris de cèdre. Les portiques mesuraient 30 coudées de largeur, et leur ensemble, y compris la tour Antonia, atteignait un développement de 6 stades (1080 mètres); l'espace découvert était entièrement pavé en mosaïque de pierres de toute nature. » Effectivement le sol du Haram-ech-Chérif est jonché de gros cubes de mosaïque.

« Lorsque de ce premier parvis, ainsi pavé, on passait au second, il se présentait un mur d'enceinte haut de 3 coudées, admirablement construit. Sur ce mur s'élevaient, à des intervalles égaux, des stèles de marbre portant des inscriptions grecques et latines qui rappelaient la loi sur l'impureté à ceux qui voulaient franchir l'enceinte et qui n'appartenaient pas au culte judaïque. Ce second hiéron se nommait le saint; l'on y montait du premier par une rampe de quatorze marches. Sa plate-forme était carrée et entourée d'un mur particulier. La hauteur du mur était de 40 coudées, mais à l'extérieur seulement; à l'intérieur il n'en avait que 25, grâce à la hauteur de l'escalier qui conduisait sur la plate-forme. Après les quatorze premières marches, on rencontrait un palier s'étendant jusqu'au pied de la muraille.

« De là, d'autres rampes de cinq marches conduisaient aux portes qui, sur chacune des faces méridionale et septentrionale, étaient au nombre de quatre, de deux forcément sur la face orientale. Voici pourquoi : l'accès du temple, par suite d'une loi religieuse, ayant été interdit aux femmes, il avait paru nécessaire d'ouvrir une seconde porte opposée à la première. Sur chacune des deux autres façades, on entrait par une seule porte dans le parvis des femmes, car il était défendu aux

femmes juives d'entrer par une autre porte que celles qui leur étaient réservées et, même là, elles ne pouvaient dépasser une certaine limite. La face occidentale n'avait pas de porte; elle présentait un mur continu.

« Au-delà du mur et en dedans régnaient des portiques dressés devant les chambres du trésor et soutenus par de magnifiques colonnes. Des dix portes, neuf étaient entièrement revêtues d'or et d'argent, aussi bien les battants que les architraves. Celle qui ouvrait sur le temple était seule en airain de Corinthe; elle surpassait de beaucoup en splendeur les autres couvertes d'argent et d'or. Deux battants étaient insérés dans chaque porte ou pylône, et chacune avait 30 coudées de haut sur 15 de large.

« Après avoir franchi ces portes on parcourait des salles carrées, construites en forme de tour, et hautes de plus de 40 coudées. Elles étaient soutenues chacune par deux colonnes ayant 12 coudées de circonférence.

« Le temple même, c'est-à-dire le très saint, se trouvait au milieu de l'enceinte sacrée, et l'on y montait par 12 degrés. Sa face antérieure présentait une largeur et une hauteur égales de 100 coudées; deux épaules, d'un développement total de 40 coudées, se projetaient à droite et à gauche.

« La première porte, haute de 70 coudées, large de 25, n'avait pas de battants; elle restait ouverte pour représenter, ainsi que le pensaient les Juifs, le ciel visible partout. Le fronton en était doré, et à travers l'on apercevait le vestibule intérieur.

« Toutes les parties qui avoisinaient la porte resplendissaient d'or. Je viens de dire que la porte intérieure du vestibule était dorée entièrement, ainsi que sa paroi; au-dessus courait une vigne d'or, de laquelle pendaient des grappes de raisin de la taille d'un homme.

« Le temple étant partagé en deux vers le milieu de sa lon-

gueur, la salle la plus reculée se trouvait être plus basse que celle de devant. Elle avait des battants d'or de 55 coudées de hauteur. Devant elle était suspendu un voile d'égales dimensions et d'étoffe babylonienne, éclatante des couleurs de l'hyacinthe, du byssus, du safran, de la pourpre, et du tissu le plus merveilleux. » Dans ce tissu précieux, l'imagination des Juifs avait placé la symbolisation des éléments. Ainsi, pour eux, le safran représentait le feu, le byssus la terre, l'hyacinthe l'air, la pourpre la mer. « Sur le voile était tracée l'image du ciel, à l'exception des signes du zodiaque. Mais cette dernière partie du temple n'avait plus que 60 coudées de hauteur, divisées de nouveau en deux portions; la première contenait trois objets admirables et illustres : le candélabre, la table et l'autel des parfums. Les sept lampes du candélabre signifiaient les sept planètes; les douze pains déposés sur la table symbolisaient le cercle zodiacal et les mois de l'année. Quant à la partie du fond, séparée de la précédente par un voile, elle ne contenait rien, et, parce qu'elle était inaccessible et inviolable, s'appelait le saint des saints.

« Autour des faces latérales du temple intérieur se groupaient une foule de petites chambres, communiquant entre elles et munies d'un triple toit.

« L'extérieur du sanctuaire frappait autant les yeux que l'esprit. De partout il était revêtu d'épaisses plaques d'or, si bien qu'au lever du soleil il semblait en feu et repoussait les regards, comme s'il eût été imprégné des rayons de l'astre. De loin, on aurait dit une montagne de neige, car partout où l'or disparaissait, brillait un marbre d'une éclatante blancheur. Du faîte s'élançaient des broches d'or, destinées à écarter les oiseaux qui auraient pu le souiller. Quant aux blocs qui étaient entrés dans la construction, on en voyait qui mesuraient jusqu'à 45 coudées de longueur (23 mètres 625), 5 de hauteur et 6 de largeur. » Ces dimensions nous semblent exagérées.

L'autel, devant l'édifice, était haut de 15 coudées, long et large de 50. On sait que ce massif avait aux angles des saillies semblables à des cornes, et une rampe douce y montait du côté du midi. Jamais le fer n'en avait touché les pierres. Enfin, temple et autel étaient entourés d'un cordon de pierres haut d'une coudée, qui séparait les prêtres du peuple. »

Voilà ce que nous apprend Josèphe sur le temple hérodien, qu'il connaissait à merveille, et sur la description duquel il n'a pu se tromper que très peu, lorsqu'il s'agissait de chiffres à citer de mémoire.

Sous le règne d'Agrippa Ier, le peuple et les prêtres demandèrent que des travaux fussent entrepris pour hausser le faîte du sanctuaire de 20 coudées, ce qui revenait à donner aux deux portions du temple des hauteurs égales. Agrippa s'empressa de souscrire à ce vœu, et fit venir à grands frais, du Liban, les bois de construction nécessaires, qui devenaient ainsi des objets consacrés. Quand la guerre civile éclata, et pendant les derniers jours qui précédèrent la venue de Titus, le temple de Jérusalem devint un champ de bataille, où les Juifs s'entr'égorgeaient journellement. Un des partis occupait les terrasses, l'autre, commandé par Jean de Giscala, fit des tours d'attaque avec les bois sacrés.

Résumons brièvement les circonstances dans lesquelles cet admirable sanctuaire fut anéanti.

Le 12 juin 70, une première attaque des Romains contre le hiéron n'eut pas de succès. Maître de la tour Antonia, Titus en avait fait commencer la démolition dès le 31 mai; elle ne fut terminée que le 6 juin. Trois jours après, les Juifs mirent le feu aux parties des portiques septentrional et occidental attenantes à la roche qui avait servi d'assiette à la tour.

Le 17 juin, les Romains eux-mêmes brûlèrent une partie des mêmes portiques; puis les Juifs, ayant attiré par une

retraite feinte leurs ennemis sur le portique occidental qu'ils avaient rempli de matières inflammables, y mirent de nouveau le feu. Au 21 juin, le portique nord fut dévoré par un incendie allumé par les Romains.

Ces derniers, une fois descendus et établis sur le terre-plain du premier hiéron, appliquèrent l'hélépole au mur qui couvrait le temple proprement dit du côté de l'ouest et cherchèrent à démolir une des portes du nord. Pendant six jours, tous les efforts des machines et des hommes furent vains; enfin, l'on résolut de tenter l'escalade des portiques latéraux. La tentative ayant échoué, Titus donna l'ordre de mettre le feu aux portes; celles-ci furent bientôt consumées, et le feu se propagea rapidement dans les portiques. Enfermés dans un cercle de feu, les Juifs n'en devinrent que plus furieux. Cela se passait le 5 juillet.

Le lendemain, Titus tint un conseil de guerre dans lequel il réussit, non sans peine, à faire prévaloir son avis, qui était de sauver le sanctuaire.

Le 7, à sept heures du matin, les Juifs firent une sortie contre le hiéron intérieur, et un combat acharné se prolongea pendant plusieurs heures dans le parvis des femmes. Ce fut alors qu'un soldat, arrachant un tison enflammé au brasier qu'il avait devant lui, et se faisant soulever par ses camarades, lança ce tison à travers une porte d'or qui donnait accès aux chambres construites autour du naos. L'incendie se propagea avec une extrême rapidité. On courut prévenir Titus; il vint en toute hâte pour ordonner d'arrêter le fléau. Vains efforts; sa parole ne put se faire entendre au milieu des clameurs des combattants, et le feu continua à sévir. Lorsque les flammes ne s'étaient pas encore fait jour dans l'intérieur, Titus y pénétra lui-même avec les principaux chefs de son armée. Après quelques instants donnés à l'admiration de tant de splendeurs, il espéra encore sauver ce qui en restait; mais il était écrit que

le temple périrait. Un soldat mit le feu contre les gonds de la porte; la flamme éclata subitement à l'intérieur, et le général romain, désespéré, fut contraint de se retirer, laissant l'incendie achever son œuvre.

Après le temple, vint le tour du triple portique du sud, ou portique royal. Quelques milliers de Juifs, hommes, femmes et enfants, s'y étaient réfugiés. Les Romains y mirent le feu, et tous ces malheureux périrent étouffés dans le brasier.

Quel fut le sort réservé à la tour Antonia ? Dès le 3 avril 70, Titus avait fait commencer les travaux d'attaque de cette tour, que défendait Jean de Giscala. Le 22, les ouvrages, à peine terminés, furent ruinés par la mine.

En effet, pendant que les soldats élevaient péniblement leurs aggères et y établissaient leurs machines de guerre, Jean faisait miner tout l'intervalle qui les séparait de la tour Antonia.

Des galeries étaient creusées, étançonnées de poutrelles qui soutenaient un toit formé de pièces de bois; tout le vide de la galerie était rempli de bois enduit de bitume. Au moment opportun, le feu fut mis à ces matières inflammables, et, les étançons brûlés, une immense fosse s'ouvrit devant les aggères, qui s'y écroulèrent avec fracas, entraînant avec eux les machines, qui devinrent la proie des flammes.

Titus ne se laissa pas décourager par cet accident si peu prévu. Il fallait construire de nouveaux aggères, mais les bois manquaient. On dut aller les chercher à une grande distance. Le 4 mai, quatre nouveaux aggères étaient commencés contre la base de la tour; le 25, ils étaient terminés, mais les machines n'y avaient pas encore été mises en batterie. Jean, à la tête de ses soldats, vint les attaquer la torche à la main. Cette fois, les Juifs trouvèrent les Romains prêts à se défendre, et furent promptement repoussés. Le travail de démolition commença; il fallut une journée entière pour arracher quatre blocs du revêtement. Dans la nuit qui suivit, la muraille avait été ébran-

lée par le jeu des béliers, du côté où Jean avait miné le terrain; après la destruction des premiers aggères, il arriva que cette muraille se trouva en porte-à-faux au-dessus de l'une des galeries de mine, et spontanément elle s'écroula.

Dans la nuit du 29 mai, Antonia fut enlevée par surprise. La démolition des fondements ou plutôt des revêtements du roc prit sept jours d'un travail obstiné, et leurs éléments constituèrent au sud de la tour une rampe analogue à celle du nord.

Après la prise définitive de Jérusalem, Titus donna l'ordre de détruire Antonia. Elle fut rasée, et aujourd'hui, sur son emplacement s'élève la caserne turque attenante au Serai.

Que reste-t-il du temple d'Hérode?

Nous avons longuement décrit la porte Dorée et la porte Sous-el-Aksa. Eh bien, de toutes les magnificences hérodiennes du temple, il n'y a plus que cela qui soit debout. Dans le soubassement de la Qoubbet-es-Sakhrah, on voit quelques plaques de marbre dont la disposition montre que ce sont des débris encastrés là, parce que les constructeurs de la mosquée les trouvaient sous leur main. Ces plaques portent en bas-relief des motifs d'ornementation judaïque, et qui n'ont rien de commun avec l'art arabe. Je suppose qu'elles faisaient partie de l'enceinte élégante qui séparait les parvis sacrés des gentils.

Il faut mentionner également une stèle grecque à inscription comminatoire qui en provenait [1]. — C'est tout!

1. L'inscription dont je parle offre le sens littéral suivant : Que nul étranger ne pénètre à l'intérieur de la balustrade ni de l'enceinte (péribole) qui entourent le hiéron; pour celui qui y serait pris, la mort s'ensuivrait.

Je trouve dans l'ouvrage de M. de Vogüé, intitulé : *le Temple de Jérusalem*, pl. XXXVII, une plaque de marbre fragmentée offrant une couronne avec bandelettes. Je la crois de même provenance, malgré l'inscription grecque : *Pour le salut de Marie!* qu'on y lit, et qui lui aura été appliquée à une date plus récente.

Josèphe, l'historien des Juifs devenu l'ami de Vespasien et de Titus, était à Rome lorsque le triomphe fut décerné à l'empereur et à son fils. Il raconte assez longuement cette cérémonie bizarre, dans laquelle les dépouilles du temple furent étalées aux yeux de la population romaine. C'étaient, dit-il, une table d'or massif, le chandelier à sept branches avec ses lampes, et le livre de la loi. Il nous apprend, de plus, que ces objets sacrés furent deposés dans le temple de la Concorde élevé par Vespasien, tandis que le livre de la loi et les grands voiles de pourpre furent portés au palais impérial.

Tout le monde connaît l'arc de triomphe dédié à Titus et qui est encore debout. De splendides bas-reliefs en décoraient les faces intérieures, et l'on y voit, à côté de la table et du chandelier a sept branches, des vases sacrés et des trompettes. La plaque d'or qui ornait la coiffure du grand-prêtre et sur laquelle était gravé le nom de Jéhovah fut vue à Rome, sous le règne d'Adrien, par Rabbi Éléazar, un des contemporains de la dernière révolte.

Lors de l'incendie qui, sous le principat de Commode (191), réduisit en cendres le temple de la Concorde et la maison impériale, plusieurs de ces trésors ont dû périr dans les flammes. Mais ceux qui avaient appartenu au mobilier du temple de Jérusalem ont dû être sauvés, car, au sac de Rome arrivé en 410, le roi des Goths, Alaric, les retrouva et s'en empara.

Quarante-cinq ans après, Genséric, roi des Vandales, pillait Rome à son tour et emportait à Carthage quelques dépouilles du temple d'Hérode. Elles y restèrent quatre-vingts ans, jusqu'à la victoire de Bélisaire, et retombèrent ensuite au pouvoir des Romains.

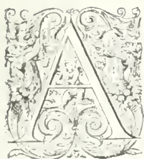
Néanmoins, si l'on peut ajouter foi au récit de Procope, Genséric ne prit qu'une partie de ces saintes reliques. Plus tard, les soldats de Clovis firent le siège de Carcassonne, attirés par la célébrité des trésors impériaux qu'Alaric y avait déposés

après le sac de Rome, et parmi lesquels on citait les admirables chefs-d'œuvre du temple de Salomon apportés de Jérusalem par les Romains. Le siège fut abandonné grâce à l'intervention du roi goth Théodoric, qui probablement aura emporté à Ravenne ces objets si précieux (507 ou 508 de Jésus-Christ). A partir de ce moment, nous n'en trouvons plus trace dans aucun écrit de l'antiquité.

Le butin pris à Carthage fut envoyé à Constantinople et figura, avec le roi captif Gélimer, dans un cortège triomphal. Suivant Procope, les dépouilles du temple en faisaient partie. Mais un fait historique rend plus que douteuse l'origine salomonienne de ces trésors. Ainsi, le livre des Macchabées et Josèphe disent positivement qu'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, fit main basse sur tous les objets de prix que contenait le temple profané par lui, que le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, l'autel des parfums furent expédiés à Antioche par le spoliateur; très certainement tout ce qui avait été rapporté de Babylone disparut à cette date, aussi bien que les meubles merveilleux consacrés par Ptolémée Philadelphe. Non moins certainement, lorsque Judas Macchabée releva le culte de ses pères et purifia le temple, il dut pourvoir à la création d'un mobilier nouveau, et ce fut celui-là qui devint, l'an 70, la proie des Romains.

VII

LE TEMPLE DE JUPITER CAPITOLIN



APRÈS la révolte de Bar-Kaoukab, l'empereur Adrien établit à Jérusalem une colonie militaire sous le nom de colonie Élienne Capitoline. Les Juifs furent expulsés de la ville et n'y pouvaient plus rentrer qu'au péril de leur vie. Un temple de Jupiter Capitolin s'éleva par ordre du prince sur l'emplacement même du temple de Salomon, et un sanctuaire de Vénus Astarté sur celui du tombeau de Jésus-Christ.

Voilà ce que nous savons sur ces deux édifices, qui ont dû être rasés sous le règne de Constantin, quand Hélène vint à Jérusalem pour remettre les lieux saints en honneur.

L'an 333, lorsque le pèlerin de Bordeaux fit le voyage de Palestine, ces deux temples n'existaient plus. Après avoir décrit la roche que les Arabes vénèrent sous le nom d'Es-Sakhrah, et dont nous parlerons plus loin, le pèlerin mentionne deux statues d'Adrien qu'il vit sur l'ancienne plate-forme du temple. Étaient-ce bien deux statues d'Adrien ? Je me permets d'en douter et d'affirmer que l'une de ces sculptures représentait Antonin le Pieux.

Au dehors de l'enceinte du Haram-ech-Chérif, à droite, et contre le haut de la porte sous El-Aksa, se voit encastrée dans la muraille, mais placée sens dessus dessous, une inscription qui fit partie de la base d'une statue. Elle est ainsi conçue :

(Imp. Caes.)

TITO . AEL . HADRIANO
ANTONINO . AVG . PIO
P. P. PONTIF . AVGVR
D . D

A l'empereur césar Titus Ælius Adrien Antonin Auguste, Pieux, père de la patrie, pontife (maxime), augure (?) ; par décret des décurions.

Si le pèlerin de Bordeaux a lu cette inscription sur le piédestal de l'une des sculptures, il ne s'est pas donné la peine d'en lire la seconde ligne, et le nom d'Adrien, contenu dans la première, lui a fait croire à une seconde image du même empereur.

Mais il n'y a pas que lui qui ait commis cette bévue, car de notre temps un professeur allemand de Bonn, M. Krafft, y a vu une inscription en l'honneur d'Adrien lui-même, et de la présence de l'inscription dans le mur qui entoure la porte sous El-Aksa, il a conclu que cette porte était l'œuvre d'Adrien.

Depuis longtemps déjà, on a reconnu que les monnaies des empereurs, frappées dans les colonies romaines ou dans les villes grecques, reproduisaient le plus exactement possible, eu égard aux petites dimensions du flan, les monuments qui existaient alors dans ces villes. C'est ainsi que les monnaies coloniales, frappées à Jérusalem depuis le règne d'Adrien, nous offrent la vue de deux temples bien distincts par eux-mêmes et par l'idole qui y est renfermée. Ce sont précisément le temple de Jupiter Capitolin et celui de Vénus Astarté.

Le temple de Jupiter était distyle et à fronton triangulaire ; la statue du dieu s'y voyait assise entre deux figures debout appuyées sur des hastes [1].

Le sanctuaire d'Astarté était tétrastyle, et son fronton, à sommet aigu, contourné en arc de cercle à la base. La déesse, debout, s'appuyant de la main gauche sur un sceptre, portait une tête humaine sur la main droite (la tête de l'empereur ou de la Ville) ; elle était en tunique courte, et avait le pied droit posé sur une proue de navire [2].

Le même temple tétrastyle se montre sur d'autres médailles avec de légères variantes qu'il n'est pas besoin de signaler. Mais une monnaie de Trajan-Dèce nous offre l'image isolée de la statue du Jupiter Capitolin de Jérusalem. Assis, le dieu a la tête coiffée d'un *modius*, comme le Jupiter Sérapis des Égyptiens, et à ses pieds, devant lui, est posé un aigle.

Voilà tout ce que l'on sait des deux temples.

1. Monnaie d'Adrien.
2. Monnaie d'Antonin.

VIII

LE HARAM-ECH-CHÉRIF

DES MUSULMANS



Il n'y a plus à revenir sur les portes qui, de nos jours, donnent accès dans le préau de la grande mosquée; j'ai hâte d'y pénétrer avec mes lecteurs et de jeter un coup d'œil sur les divers édifices qui constituent cet illustre sanctuaire de l'islamisme.

On se rappelle la visite du khalife Omar à l'emplacement du temple de Salomon. Omar ayant prié sur la roche au milieu de l'enceinte, ce lieu devint sacré pour les musulmans, et la roche fut sertie comme un bijou dans l'une des plus merveilleuses conceptions de l'art arabe.

Commençons par dire ce qu'est la roche sainte. Elle formait le sommet du mont Moriah; de plus, elle est percée d'un trou circulaire semblable à l'orifice d'un puits; ce puits communiquait avec une citerne dont les musulmans ont fait un lieu de prière.

La roche elle-même est irrégulière, et sa surface n'a jamais été entamée par le fer. Je suis tenté de croire que cette pierre intacte servait de base au grand autel des holocaustes, que c'est

probablement sur elle qu'eut lieu le sacrifice offert par David, lorsque l'ange exterminateur remit le glaive au fourreau. Un voile immense de soie rouge et verte est suspendu au-dessus de la Sakhrah.

Les musulmans, qui seraient désolés de ne pas avoir quelque conte à débiter sur leur sanctuaire, affirment que la roche est suspendue en l'air, qu'elle se maintient ainsi par un miracle perpétuel, aidée, il faut le dire, par le secours, perpétuel aussi, que lui prêtent les parois de la chambre basse, qui font partie de la même roche.

On remarque sur un des côtés de la pierre une cavité arrondie de plus de trois pieds de diamètre; pour les dévots c'est l'empreinte du turban de Mahomet, qui, en priant, y avait appuyé sa tête. Quel ample turban que celui-là!

Dans la chambre basse, dont le plan n'est pas régulier non plus, ils vous montrent quatre ornements sculptés, appliqués contre les parois aux points où Abraham, David, Salomon, le prophète Élie et Mahomet auraient fait leur prière. Les murailles de cette chambre sont peintes à la chaux, et au dire des sectateurs du Prophète elles n'ont nulle épaisseur et ne supportent en rien la masse énorme qui leur sert de plafond. Comme il n'y a pas moyen de s'assurer du contraire, ils débitent cette histoire avec un aplomb imperturbable.

Au-dessous de la chambre, ou mieux de la citerne, se trouve une seconde cavité dont l'entrée est fermée par une plaque ronde de marbre, et où, toujours au dire des musulmans, les grands fleuves de l'Orient : l'Euphrate, le Tigre et le Nil, prennent leur source. Inutile de discuter avec eux sur ce point de géographie. L'orifice bouché porte parmi les Arabes le nom de Bir-el-Arouah (puits des Esprits). Certains voyageurs ont prétendu qu'au-dessous de la plaque de marbre on entendait le murmure de l'eau courante; ceux-là avaient l'oreille plus fine que moi, qui n'ai rien entendu du tout. Ce qui est certain, c'est

qu'elle sonne le creux. Il y a donc un espace vide au-dessous; mais de quelle nature est-il? Dieu le sait.

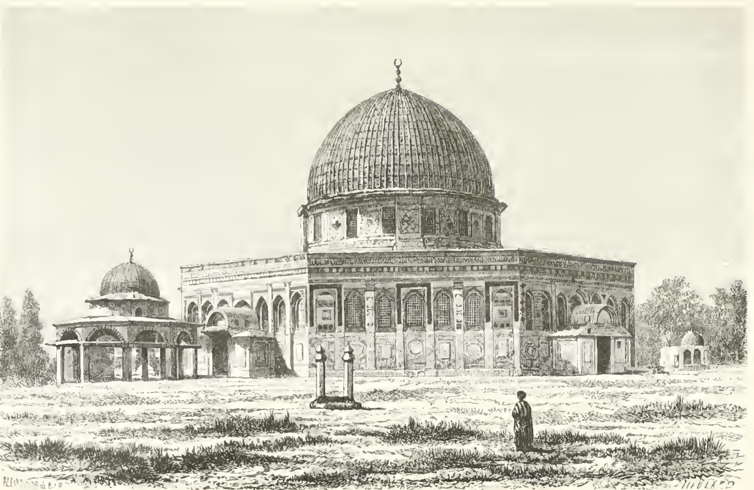
La mosquée bâtie au-dessus de la roche sacrée est une véritable perle de l'art. A l'extérieur, elle est octogonale; toutes les baies qui y jettent un peu de jour sont garnies de verrières de couleur, de sorte qu'il ne règne à l'intérieur de l'édifice qu'un demi-jour qui porte au recueillement. Une large allée, coupée en deux par seize colonnes et huit piliers massifs, fait le tour du monument; une grille la sépare de la Sakhrah, la roche percée (*lapis pertusus*) dont parle le pèlerin de Bordeaux, et sur laquelle les Juifs venaient prier un seul jour par an, lorsqu'à prix d'or ils en obtenaient l'autorisation.

Les seize colonnes avec les huit piliers correspondant aux huit angles extérieurs de l'octogone supportent vingt-quatre arcades ogivales. Une nouvelle rangée, circulaire cette fois, de douze colonnes et de quatre gros piliers carrés supporte la coupole et seize arcades ogivales. Tout cela est fait des marbres les plus precieux et des stucs les plus fins. Beaucoup d'éléments semblent avoir été empruntés à des monuments plus anciens, car les chapiteaux des colonnes sont corinthiens et magnifiques d'exécution. A coup sûr, ils ne sont pas arabes.

Quatre portes donnent accès dans la Qoubbet-es-Sakhrah; elles sont disposées en croix, et à peu près exactement orientées. Celle du nord se nomme Bab-el-Djinneh, porte du Paradis; celle de l'orient est le Bab-Daoud, porte de David; celle du midi, le Bab-el-Kibleh, porte de la Kiblah[1]; enfin celle de l'ouest est le Bab-el-Qharby, porte de l'occident.

Le diamètre de la mosquée, je parle de la distance entre les milieux de deux faces de l'octogone, est de 49 mètres 50; la plus grande longueur de la roche est de 18 mètres, sa plus

1. On nomme kiblah le point vers lequel on se tourne pour faire la prière, c'est-à-dire dans la direction de la Mecque.



MOSQUEE D'OMAR

grande largeur, de 14. Toutes les parois intérieures sont couvertes d'une ornementation merveilleuse, dont l'or fait le fond, et qu'animent les couleurs les plus vives.

Dans une des encoignures se voit, attachée au mur, une petite armoire grillée contenant le bouclier d'argent de l'un des héros de l'islamisme. Malheureusement pour la tradition, si l'on regarde d'un peu près, on reconnaît dans le susdit bouclier un superbe plat de l'époque des Sassanides.

Au dehors, chaque face de l'octogone est percée de sept fenêtres en ogive, dont les deux extrêmes sont condamnées, les cinq autres ouvrant sur l'intérieur de la mosquée. Le soubassement se compose de plaques de marbre blanc assez délabrées, et parmi lesquelles on en remarque un petit nombre chargées de bas-reliefs judaïques, qui proviennent probablement du temple d'Hérode. Il pourrait bien en être autant de quelques belles plaques de bronze repoussé.

Tout le revêtement des murailles de la Qoubbet-es-Sakhrah, au-dessus du soubassement, consiste en plaques de faïence qui représentent des entrelacs et des rinceaux. Celles de ces faïences qui couronnent l'octogone forment une immense inscription arabe. De même qu'à l'intérieur, il court une légende en mosaïque tout autour de la naissance de la coupole. La coupole elle-même n'est sphérique qu'en dedans; au dehors elle affecte la forme d'un œuf surmonté d'un croissant.

On se tromperait fort, si l'on considérait la Qoubbet-es-Sakhrah comme une véritable mosquée. C'est une qoubbet, c'est-à-dire une coupole recouvrant un lieu saint; rien de plus. Mais elle est plus grande et plus somptueuse que les autres.

Le khalife Abd-el-Melek la fit construire (688-691), bien qu'une des inscriptions dise que ce fut le khalife El-Mamoun qui, l'an 72 de l'hégire, bâtit la Qoubbet. Il y a là tout simplement un faux palpable commis par El-Mamoun, qui a mutilé le nom d'Abd-el-Melek pour lui substituer le sien, en laissant

intacte la date de l'an 72, année vraie de la construction.

En 1016 (407 de l'hégire), un tremblement de terre fit écrouler la coupole, qui, six années après, fut réparée par l'ordre d'Abou'l-Hassan, fils du khalife fatimite El-Hakem. Depuis lors, la charpente n'en a plus été remaniée, puisque c'est elle qui porte l'inscription constatant la date de la réparation et le nom du prince.

Il ne paraitra pas hors de propos, j'espère, de rappeler brièvement les contes traditionnels dont la fantaisie arabe a enjolivé la Qoubbet-es-Sakhrah.

La tente de soie verte et rouge, suspendue au-dessus de la roche, rappelle aux croyants la tente que Dieu donna à Adam, lorsqu'il eut retrouvé Ève près de la Mecque, après l'avoir cherchée durant tout un siècle.

A la pointe ouest de la Sakhrah, on prétend montrer aux curieux l'empreinte d'une main, qui serait celle de l'ange Gabriel. C'est de la Sakhrah que Mohammed, monté sur la jument El-Borak, partit pour le ciel. La Sakhrah, ne voulant plus se séparer du prophète, se mit en devoir de le suivre; heureusement, l'ange Gabriel était là, et pour que le monde ne fût pas privé de cette roche bénie, il la retint de la main. De là, l'empreinte en question, que je déclare avoir regardée de tous mes yeux sans pouvoir y rien reconnaître.

A l'angle sud-ouest, on vous montre dans une sorte de petite cage de fer une autre empreinte, celle du pied de Mohammed, laissée par lui sur un morceau de marbre.

Au côté sud sont attachés l'étendard du prophète, roulé sur sa hampe, et le sandjak ou drapeau d'Omar, qui est déployé. Au-dessous des deux drapeaux, on exhibe aux croyants deux selles de la jument El-Borak; ce sont deux fragments de marbre provenant de quelque corniche antique, et qu'on a tant bien que mal façonnés en arc.

Devant la porte nord et dans la première nef circulaire, j'ai

vu dans le pavé une plaque de jaspe dans laquelle le prophète lui-même avait planté dix-neuf clous d'or, représentant les dix-neuf siècles que l'univers avait encore à passer jusqu'à la fin du monde, ce qui mettrait celle-ci vers l'an 2500. A la fin de chaque siècle, un des clous se détache tout seul, et va consolider le trône d'Allah. Le diable, que l'on n'a pas surnommé pour rien *le malin*, se faufila un jour dans la Qoubbet-es-Sakhrah et se mit à l'œuvre pour arracher le plus possible de ces clous, afin d'accélérer la fin du monde. L'ange Gabriel le surprit occupé de cette besogne, le rossa d'importance, et le chassa pour toujours. Comme il ne reste plus que trois clous et demi, le monde en a encore pour trois cent cinquante ans.

J'ai dit que pour les musulmans la roche sacrée était suspendue en l'air : elle n'a pour support qu'un palmier invisible soutenu par la mère de Mohammed et celle d'Ayssa (Jésus) ; Mahomet et Jésus étant les deux plus grands prophètes.

La partie de la Sakhrah qui est en saillie au-dessus de l'escalier conduisant à la salle du Puits des âmes se nomme El-Lissan, la langue.

Voici pourquoi. Lorsque le khalife Omar eut retrouvé la roche sainte, il s'écria : « Salut à toi ! » et la roche, ne voulant pas être en reste de politesse, répondit : « Sur toi le salut ! » On n'est pas mieux élevé.

Quant au puits des âmes, il mérite bien ce nom, puisque chaque semaine, du dimanche au lundi, et du jeudi au vendredi, les âmes des musulmans se réunissent dans ce puits pour y adorer Allah.

Près de la porte du sud (Bab-el-Kibleh), on voit, encastrée dans la muraille, une plaque de marbre dont les veines représentent, pour les croyants, deux oiseaux. Lorsque Salomon eut achevé la construction du temple, il voulut que tous les êtres vivants vinssent devant lui pour reconnaître sa suprématie et lui rendre hommage, en apportant un tribut. Le lion offrit sa

crinière, l'éléphant ses défenses, l'autruche ses plumes. Seuls, les petits oiseaux, poussés par une pie impie, refusèrent d'obéir. « Que voulez-vous qu'il puisse vous faire ? disait la pie à ses amis. Vous vous envolerez, et il ne pourra vous atteindre. » Salomon, qui parlait toutes les langues, même celle des oiseaux, devina la chose. Il convoqua de nouveau toutes les bêtes de la création, bien décidé, cette fois, à surveiller la pie. Les oiseaux se réunirent près de la Sakhrah, afin de se concerter sur ce qu'il y avait à faire. Deux pies au lieu d'une prirent la parole successivement, et osèrent insulter Salomon et son temple. Mais le roi, qui les avait entendues, se montra alors et les condamna à rester pétrifiées, comme esclaves attachés au temple, jusqu'à la fin du monde.

Elles y sont toujours.

Enfin, au sommet de la muraille orientale, entre la porte Dorée et l'angle sud-est, on aperçoit un fût de colonne couché et fortement en saillie sur le mur. C'est de là que part le fameux pont Es-Sirath, dont le tablier est un peu plus étroit que le tranchant d'un rasoir, et sur lequel il faudra passer au jugement dernier. Les justes, soutenus par les anges, franchiront le pont sans embarras; les méchants seront abandonnés à eux-mêmes et ne manqueront pas de tomber au fond de la vallée de Josaphat, d'où ils gagneront l'enfer.

A une petite distance, devant la porte orientale, s'élève un charmant petit oratoire rond entouré d'un portique, et qui s'appelle Qoubbet-es-Selseleh, coupole de la chaîne. La plate-forme n'est qu'une esplanade taillée dans le roc, et pavée de dalles de marbre. On y accède par plusieurs rampes d'escaliers, dont deux sont sur la face nord, trois à l'occident, deux au midi, deux autres sur la face orientale. Des arcs, soutenus par des colonnes, se dressent au sommet de chacun de ces escaliers.

Au nord de la plate-forme et à gauche de la première porte



MOSQUEE DU HARAM

du Haram que l'on rencontre sur la Voie douloureuse lorsqu'on chemine vers la porte actuelle de Saint-Étienne, se trouve un sanctuaire nommé Trône de Jésus.

Puis, au nord de la porte Dorée et appliqué contre le mur d'enceinte, se voit un autre oratoire musulman, nommé Trône de Salomon.

Enfin, vers l'angle sud-ouest de la plate-forme, on trouve la Coupole de Moïse.

Toute la portion sud-ouest du Haram-ech-Chérif est occupée par quelques édifices dont je vais indiquer rapidement la position.

Contre le mur occidental, il y a la mosquée des Moghrabins, qui ne présente rien de particulièrement intéressant. L'une de ses extrémités s'applique contre une salle très grande, divisée en deux travées, et que les musulmans appellent l'Aksa ancienne. Nous en reparlerons plus loin. Cette salle longe le mur d'enceinte méridional, depuis l'angle sud-ouest du Haram jusqu'à la mosquée actuelle d'El-Aksa, dont l'axe est perpendiculaire au mur. Sur le flanc oriental d'El-Aksa, s'appuie au nord un vaste bâtiment nommé l'École persane; et tout à fait au sud, il y a une très petite mosquée qui, en réalité, est la véritable mosquée d'Omar. Enfin, entre celle-ci et l'angle sud-est, se trouve un dernier petit sanctuaire nommé l'Oratoire de David.

Je reviens à la mosquée d'El-Aksa.

Un porche de sept travées précède la mosquée proprement dite, et l'on y distingue un mélange très caractéristique de styles. Ici, en effet, on reconnaît l'œuvre des architectes des croisades; là, celle des architectes musulmans. Le mur de face est percé de sept portes correspondantes aux sept travées; mais celle du milieu seule est en usage. Elle donne entrée dans une nef accostée de trois ailes et terminée à son extrémité sud par une sorte de transept. A droite et à gauche, la nef offre sept

arcades en ogive. Elle est surmontée d'un plafond plat, de même que les deux ailes contiguës, tandis que les quatre autres comportent des voûtes de pierre.

A l'intersection des transepts, une coupole chargée d'arabesques peintes est percée de deux rangs de petites fenêtres. Elle repose sur quatre arceaux retombant sur quatre gros piliers, entre lesquels sont plantées des colonnes supportant des arcades plus petites; tous les chapiteaux sont corinthiens.

Une magnifique chaire à prêcher se dresse au fond de la mosquée. Les deux premières colonnes du transept occidental s'appellent les colonnes d'épreuve; comme elles sont très rapprochées l'une de l'autre, il n'est pas aisé de passer entre elles, pour peu que l'on ait la taille un peu forte. Celui qui y passe aisément ira droit au paradis; quant à ceux qui ne peuvent franchir le défilé, leur avenir n'est pas gai! J'ai vu là des gens si désespérés, en faisant des efforts inutiles, que c'était du dernier bouffon!

Du transept oriental, on pénètre dans une salle voûtée, la mosquée d'Omar. Du transept occidental, on passe dans l'ancienne Aksa. Celle-ci est divisée en deux nefs par une rangée de neuf colonnes supportant un plafond voûté. A qui serait tenté de reconnaître dans la mosquée actuelle d'El-Aksa, avec ses transepts, un monument musulman qui aurait remplacé l'église de la Purification de la Vierge, bâtie par Justinien, je dirai que Justinien n'aurait pas construit une église orientée du nord au sud. En réalité, on retrouve en avant de la petite mosquée dite d'Omar quelques débris que l'on peut attribuer à un monument plus ancien, et dont le plan général aurait été orienté comme doit l'être une église; peut-être ces débris ont-ils appartenu à l'église de la Purification. J'avoue ne m'en être pas préoccupé autrement, et n'avoir pas étudié assez sérieusement ces faibles restes pour oser émettre une opinion.

Maintenant que j'ai recueilli tout ce que j'avais conservé de

souvenirs sur les monuments de l'islamisme disséminés sur l'antique plate-forme du temple de Salomon, il me reste à examiner ce que les Latins y apportèrent de modifications pendant les quatre-vingt-sept années comprises entre l'arrivée de Godefroi de Bouillon et le siège qui rendit Selah-ed-Dyn maitre de la cité sainte.

IX

L'ENCEINTE DU TEMPLE

PENDANT LA DURÉE DU

ROYAUME LATIN DE JÉRUSALEM



l'approche des croisés, dans les premiers jours de juin 1099, le gouverneur musulman avait assemblé les croyants dans la cour de la grande mosquée. Quelques fanatiques voulurent mettre à mort les habitants chrétiens et anéantir le Saint-Sépulcre, afin de supprimer à tout jamais le prétexte d'une expédition semblable à celle qui s'accomplissait. Les prudents firent rejeter cet avis. N'était-ce pas exaspérer l'ennemi qu'ils allaient combattre et risquer de se faire exterminer jusqu'au dernier, si par hasard ils étaient vaincus? Leur avis prévalut; on se contenta d'imposer aux chrétiens un tribut, immédiatement payable, de 14,000 dynars, et de chasser de Jérusalem les chrétiens valides.

L'enceinte de la ville à cette époque était exactement la même qu'elle est aujourd'hui. A l'orient et au sud, les vallées profondes du Cédron et de Hinnom la couvraient; une partie du côté occidental, à partir du Bab-el-Khalil, se voyait à l'abri par un escarpement. Restait la face nord, par laquelle seule une attaque de la place était praticable.

Voici dans quel ordre les princes croisés s'établirent devant la ville :

Le duc de Normandie et les Bretons furent placés près de la porte septentrionale (porte de Damas).

Robert comte de Flandres et Hugues de Saint-Pol venaient après, se rapprochant de l'occident.

Godefroi de Bouillon et Tancrède allèrent vers le nord-ouest, occupant toute la ligne comprise entre le quartier de Robert de Flandres jusqu'à la porte de Beit-Lehem. Tancrède, le plus rapproché du quartier de Flandres, était chargé spécialement de surveiller la tour angulaire qui, à la suite de ce fait, reçut le nom de tour Tancrède.

Le comte de Toulouse prit position à l'ouest devant la tour de David, et son camp s'étendit depuis le quartier de Godefroi jusqu'au pied du mont Sion. De plus, un corps d'observation fut établi sur le mont des Oliviers, et jour et nuit on surveilla la vallée de Josaphat, afin de prévenir toute surprise de ce côté.

Le comte de Toulouse, dont le quartier était dans une position peu favorable, alla bientôt après, avec la moitié de ses troupes, sur la partie du mont Sion qui se trouvait en dehors des murs ; il y planta sa tente contre l'église du Cénacle.

Aussitôt les positions distribuées aux chefs de l'armée chrétienne, les opérations du siège commencèrent. Au bout de cinq jours de combats incessants, les musulmans étaient forcés d'évacuer leurs ouvrages extérieurs, et de se renfermer dans leurs murailles.

Les échelles et les machines de guerre manquaient aux assiégeants ; qui pis est, les bois nécessaires pour en construire faisaient complètement défaut. On ne savait d'où se les procurer, lorsqu'un chrétien de Syrie conduisit les soldats à une vallée éloignée de six ou sept milles, où ils purent couper des arbres, non en très grande quantité, mais suffisamment pour

parer aux premiers besoins. Chacun alors, sans distinction de rang, se mit à l'œuvre. Malheureusement, la disette commença bientôt à se faire sentir. On manquait d'eau; toutes les citernes étaient à sec, puits et sources ayant été comblés à la première nouvelle de l'approche des croisés. La piscine de Siloé restait seule ouverte; mais c'était trop peu pour une armée nombreuse, exposée aux intolérables chaleurs d'un mois de juin en Palestine. Des chrétiens de Beït-Lehem conduisirent les fourrageurs aux fontaines éloignées de quatre à cinq milles; mais la ville n'étant pas complètement investie, un parti de musulmans put tomber à l'improviste sur des soldats sans armes, et l'eau si ardemment désirée n'arriva pas au camp. Pour comble d'infortune, beaucoup d'animaux étaient déjà morts de faim et de soif, l'air était empesté par les exhalaisons que répandaient leurs cadavres putréfiés, car on ne les avait pas enterrés. Ainsi, le nombre des assiégeants et leurs ressources allaient chaque jour diminuant, tandis que les assiégés ne cessaient de recevoir des renforts par les côtés de l'enceinte qui ne pouvaient être surveillés.

A ce moment, neuf vaisseaux génois qui avaient pu échapper à la flotte égyptienne vinrent mouiller à Jaffa, et les vivres qu'ils avaient à bord furent dirigés sur Jérusalem. Le convoi était protégé par des chevaliers du comte de Toulouse, et ce ne fut pas sans combats contre des forces supérieures qu'il put atteindre le camp. Les matelots génois, contraints d'abandonner leurs vaisseaux devant une attaque imminente de l'escadre égyptienne, vinrent au camp devant Jérusalem, et y apportèrent leur précieuse expérience des constructions en bois. Ils furent immédiatement employés à établir les machines de siège.

Les animaux morts furent alors écorchés, et leurs peaux fraîches servirent à couvrir les toits qui protégeaient les machines, à les garantir de l'action du feu, que les assiégés faisaient pleuvoir du haut des remparts.

Le 8 juillet, l'armée chrétienne organisa une procession générale autour des murs, et chacun dut y assister pieds nus. Les évêques et le clergé, revêtus des ornements pontificaux, marchaient en tète, portant les croix et les reliques des saints. Partie de l'église du Cénacle sur le mont Sion, la procession gagna la vallée du Cédron, qu'elle traversa, pour s'arrêter sur le mont des Oliviers, au sanctuaire de l'Ascension. Là une réconciliation générale eut lieu, puis on revint par le sud au point de départ; c'est ainsi que les croisés se préparèrent à donner l'assaut à la ville.

Le point d'attaque fut ensuite modifié; Godefroi se porta vers l'angle nord-est de la place et s'établit à l'endroit où de nos jours pousse un gros olivier que l'on appelle l'arbre de Godefroi de Bouillon. Ce changement présentait un avantage, car entre la porte Saint-Étienne et l'angle nord-est, partout le pied des murailles était facilement abordable.

Le jour de l'assaut fut fixé au jeudi 14 juillet. Pendant la nuit qui précéda, on établit une tour d'approche, dans le plus grand silence, à proximité du mur, et toutes les machines furent mises en batterie. Au jour, les musulmans virent avec stupéfaction les résultats de ce travail de nuit dont ils n'avaient eu nul souci; on crut à une intervention directe du Dieu des chrétiens. Pendant la même nuit et à la même heure, une seconde tour était dressée contre le rempart au mont Sion, par Raimond de Toulouse; une troisième, par Tancrède, contre la tour de l'angle nord-ouest de l'enceinte.

Aussitôt le soleil levé, on donna le signal de l'assaut, et le combat s'engagea. Le bélier employé d'abord eut promptement pratiqué une brèche et il fallut faire avancer la tour par laquelle on devait pénétrer dans la ville. Pendant toute cette journée du 14, un combat furieux se continua sans résultat décisif.

Le lendemain, vendredi 15, dès avant l'aube, chacun avait

repris son poste de combat. La tour d'approche du comte de Toulouse fut rapidement démantelée, et de ce côté les croisés semblèrent devoir abandonner l'attaque. Celle de Godefroi, qui dominait la muraille de la hauteur d'une lance, résista mieux, et l'ordre fut donné de la pousser en avant Après une lutte meurtrière dans laquelle les assiégeants commençaient à faiblir, le bruit se répandit dans l'armée chrétienne que saint Georges, envoyé par le ciel au secours des croisés, venait de se montrer sur le mont des Oliviers. Il n'en fallut pas plus pour rallumer les courages, et le combat reprit plus furieux que jamais. Enfin, l'on put abattre le pont volant. Les premiers qui s'élancèrent par cette voie sur le rempart de Jérusalem, furent les deux frères Ludolf et Engelbert de Tournai. Godefroi et son frère Eustache s'empressent de quitter l'étage supérieur de la tour, et descendent sur le pont à la tête de leurs guerriers. En un clin d'œil, un nombre énorme d'échelles est appliqué aux murailles, qui sont bientôt couvertes des soldats de la croix, et le cri de guerre *Dieu le veut*, *Dieu aide*, retentit jusqu'au ciel. Au même moment, Tancrède avec les siens pénétrait sur le rempart.

Dès que Godefroi eut appris cette heureuse nouvelle, il donna l'ordre à Tancrède d'ouvrir à tout prix la porte de Saint-Étienne. Elle fut immédiatement enfoncée, et les croisés s'y engouffrèrent avec une furie telle que seize d'entre eux furent écrasés sous les pieds de la foule. Jérusalem se trouvait désormais au pouvoir des chrétiens. Il était trois heures après midi du vendredi 15 juillet 1099, et le siège avait duré cinq semaines. Le comte de Toulouse ignorait le succès de ses émules de gloire, lorsque des clameurs assourdissantes lui firent comprendre ce qui se passait. Bientôt le rempart qui lui était opposé se dégarnit, les défenseurs ayant pris la fuite. L'escalade eut lieu à l'instant, et de ce côté encore Jérusalem fut envahie par les croisés.

Tancrède, marchant devant lui l'épée au poing, parvint bientôt à l'église du Saint-Sépulcre où les chrétiens, Arméniens, Grecs et Syriens, qui habitaient Jérusalem, avaient cherché un asile et remplissaient le lieu saint des chants du *Kyrie eleison*. Tancrède les prit sous sa protection, et leur donna pour sauvegarde deux cents hommes commandés par le chef de sa milice; puis il se précipita vers l'orient, du côté de la grande mosquée. Les portes ouvrant sur le Haram-ech-Chérif étaient closes, et là s'était amassée la foule des habitants musulmans de Jérusalem. Le vainqueur renversa tous les obstacles, et le massacre le plus effroyable commença, pendant que la mosquée était mise à sac et dépouillée de ce qu'elle renfermait d'objets précieux. Les autres troupes d'envahissement vinrent presque aussitôt prendre part à la curée sanglante, et le massacre recommença plus atroce qu'il n'avait encore été. Des témoins oculaires de cette horrible scène ont affirmé que l'on ne pouvait plus marcher dans les vastes parvis de la Qoubbet-es-Sakhrah qu'avec du sang jusqu'aux genoux. Plus de dix mille musulmans de tout âge et de tout sexe périrent enveloppés dans cette boucherie.

Après le pillage de la mosquée, vint celui des maisons de la ville, qui devaient appartenir au premier occupant. Le surlendemain dimanche, une délibération des chefs de la croisade ordonna de mettre à mort sans pitié tous les prisonniers, qu'ils eussent ou non racheté leur vie à prix d'argent. Cette abominable sentence reçut son exécution. Les Juifs enfermés dans leurs synagogues y furent brûlés vifs.

Tels sont les odieux détails de cette conquête, détails que j'ai empruntés à l'un des meilleurs livres qu'on ait écrits sur ce sujet, l'*Histoire de la Première Croisade*, par M. Peyré.

Après avoir prié devant le Saint-Sépulcre, les nouveaux maîtres de Jérusalem durent songer à assainir la ville, à la débarrasser des monceaux de cadavres dont elle était jonchée.

Partout, d'immenses bûchers furent élevés, et les corps des victimes réduits en cendre.

Le dimanche 24 juillet fut désigné pour l'élection d'un roi qui devait gouverner la cité. A peine les délibérations étaient-elles entamées, que le clergé réclama la priorité pour l'élection d'un patriarche, les intérêts spirituels primant à son avis les intérêts temporels. Mais les princes assemblés ne tinrent pas compte de la harangue qu'ils venaient d'entendre, et reprirent leur délibération, qui occupa plusieurs séances. Enfin, malgré les intrigues du comte de Toulouse, Godefroi de Bouillon fut élu à l'unanimité, et sacré sur le Calvaire. Il est douteux qu'il ait consenti à prendre le titre de roi; son frère et successeur le comte Baudouin semble l'avoir pris le premier.

Nous pouvons dire maintenant ce que devint le Haram-ech-Chérif sous la domination des rois latins.

La Qoubbet fut donnée au culte chrétien sous le nom de temple du Seigneur (*templum Domini*). A la gauche de la terrasse qui supporte ce splendide édifice s'élevèrent des maisons servant de logement à l'abbé et à un collège de chanoines attachés au temple. De la Qoubbet-es-Selseleh on fit une chapelle dédiée à saint Jacques le Mineur.

La mosquée d'El-Aksa devint le palais des rois de Jérusalem. On sait que le roi Baudouin y accueillit les premiers chevaliers du Temple et leur en donna la partie que l'on appelait alors le temple de Salomon.

La Sakhrah ou Roche sacrée fut couverte d'une plate-forme de marbre blanc, supportant le chœur et un autel sur lequel le sacrifice de la messe était quotidiennement célébré par le chapitre de chanoines qu'institua Godefroi de Bouillon. Une belle grille de fer ouvragé entourait ce chœur, et les musulmans l'ont laissée en place.

Le *templum Domini* ne fut consacré solennellement que le mercredi de Pâques 1136, par le légat du Saint-Père,

Albéric, évêque d'Ostie. Foulques était alors roi de Jérusalem.

M. de Vogüé, dans son ouvrage sur les églises de la Terre sainte, a emprunté à Jean de Wirzbourg la description des peintures chrétiennes dont le *templum Domini* avait été décoré. Tous les sujets étaient accompagnés d'inscriptions explicatives.

Le premier soin de Selah-ed-Dyn, après la reprise de Jérusalem en octobre 1187, fut de rendre au culte musulman l'enceinte sacrée du temple. L'église bâtie par les Templiers fut détruite, et l'on effaça dans les mosquées toute trace de l'occupation chrétienne. Le croissant remplaça sur la grande coupole la croix du Christ, la Sakhrah fut remise à nu et lavée à l'eau de rose, ainsi que tout l'intérieur de l'édifice.

Depuis cette époque, la disposition générale de la Qoubbet-es-Sakhrah n'a plus subi de modification importante.

X

LE PALAIS DE SALOMON



PRÈS avoir achevé le temple, Salomon songea à se bâtir une demeure pour lui-même. Voici ce que nous apprend l'Écriture sainte au sujet de ce palais somptueux :

Treize années furent employées à sa construction ; il reçut le nom de Forêt du Liban, sans doute à cause de l'énorme quantité de bois de cèdre qu'on y avait employée. L'édifice mesurait 100 coudées de longueur (52 mètres 50), 50 de largeur, et 30 de hauteur. Il était supporté par quatre rangs de piliers de cèdre, soutenant des poutres du même bois. Naturellement ces piliers, qui n'existaient qu'au rez-de-chaussée, formaient trois grandes travées ; d'où il résulte que les poutres appuyées sur les piliers devaient avoir 8 mètres 75 de portée.

Au-dessus de cette vaste salle régnaient trois rangs, probablement superposés, de quinze chambres chacun, et constituant ainsi trois étages. Si cela est exact, un corridor devait, à chaque étage, longer la ligne des chambres et contenir la cage de l'escalier. Ce qui me paraît démontrer l'existence des étages,

c'est la teneur d'un verset qui s'exprime ainsi : « Trois rangées d'ouvertures de fenêtres, trois fois une fenêtre au-dessus d'une fenêtre. » Toutes ces fenêtres et toutes les portes étaient carrées.

Il est bon de remarquer qu'à l'angle sud-est du Haram-ech-Chérif il existe encore, sur la face sud, une de ces fenêtres carrées, réservée dans l'appareil salomonien ; sur la face est, la double baie à balcon présente des ouvertures de la même forme.

Poursuivons.

Un toit de cèdre couvrait tout l'édifice.

L'écrivain sacré mentionne en outre un portique orné de colonnes ; ce portique avait 50 coudées de long sur 30 de large. Nul doute, il a dû s'appuyer contre l'édifice principal, dont il masquait exactement la moitié, en laissant libres aux deux extrémités deux ailes de 13 mètres 125 de longueur. Nous devons admettre que ce portique de colonnes, comme l'appelle le texte biblique, n'avait pas de murailles fermant les entre-colonnements, qu'en un mot c'était un véritable portique.

Au nombre des dépendances du palais, le Livre des Rois cite un second portique, celui du Jugement. Salomon le couvrit de cèdre du sol au plafond. Cette dernière expression prouve que la salle du trône était lambrissée et close de murailles.

La maison qu'habitait le roi de Juda se trouvait dans une autre cour, à l'intérieur du portique ; de même le harem de la reine, fille de Pharaon.

Tout l'édifice avait été construit en belles pierres de taille, débitées à la scie en dedans et en dehors. Les fondations étaient en pierres de grand poids, longues de 10 coudées et de 8. Enfin, les murailles de la grande cour, comme celles du temple, se composaient de trois assises de calcaire et d'une rangée de poutres de cèdre.

Sans doute il faut déplorer le peu de précision que comportent ces détails, car bien des points restent obscurs dans une description si brève.

L'historien Josèphe retrace du palais de Salomon une image un peu différente ; mais je ferai remarquer qu'il n'a pu la donner que sur la foi des traditions.

Voici ce qu'il en dit :

« Salomon fit construire un édifice ample et beau, orné d'un grand nombre de colonnes. Ce palais était destiné à la réception du peuple, quand il se présentait pour demander justice. Il avait 100 coudées de longueur, 50 de largeur et 30 de hauteur (ce sont exactement les dimensions fournies par le Livre des Rois). Les colonnes de cèdre qui le soutenaient étaient prismatiques les unes, les autres quadrangulaires. L'édifice était couvert suivant le mode corinthien, orné et soutenu à la fois à l'aide de montants espacés et de clôtures de portes triglyphes.

« Un autre bâtiment carré ayant en longueur la largeur totale du premier, et en largeur 30 coudées seulement, s'appliquait contre le milieu de la façade du palais ; par devant était un naos (?) soutenu par de puissantes colonnes. Ce second édifice contenait une salle magnifique, dans laquelle siégeait le roi lorsqu'il rendait la justice.

« L'habitation de la reine y était attenante, ainsi que d'autres appartements destinés aux repas et aux usages de la vie privée. Tous étaient lambrissés de cèdre.

« Les constructions furent faites en partie de pierres de taille de 10 coudées, mais revêtues de pierres précieuses que l'on va chercher au loin pour l'ornementation des temples. La beauté de ces pierres de revêtement resplendissait sur un triple rang. Un quatrième était orné du plus admirable ouvrage de sculpture, représentant des arbres et des plantes de toutes sortes, aux rameaux et aux feuilles pendants, ciselés avec un art si merveilleux qu'ils semblaient s'agiter en dissimulant la

pierre qu'ils recouvraient. Tout le reste de la surface des murs jusqu'au plafond était orné de stuc aux peintures multicolores. D'autres constructions furent élevées auprès de la première, pour servir aux fêtes et réjouissances. C'étaient des portiques immenses, et au milieu d'eux une splendide salle de festin toute couverte d'or. Le mobilier destiné aux convives était également d'or.

« Il serait difficile de raconter la grandeur et la variété des appartements royaux, d'énumérer les chambres qui les composaient, aussi bien que les chambres secrètes et souterraines; de décrire la beauté des bosquets qui charmaient l'œil et protégeaient le corps contre les ardeurs de l'été.

« En résumé, on fit si bien que le palais entier devint un assemblage de marbres éclatants de blancheur, de cèdre, d'or et d'argent. Les toits et les murailles furent, comme au temple du Seigneur, décorés de pierres enchâssées dans l'or. L'ivoire lui-même avait été mis à contribution, car le roi se fit sculpter un trône en forme de tribune, sur lequel on montait par six gradins. Sur les côtés il y avait douze lions, et deux autres lions se trouvaient au sommet, près du trône; des bras garnissaient le siège royal. Ce siège était établi sur la figure d'un jeune taureau regardant en arrière; toutes les parties du trône étaient reliées entre elles avec des clous d'or. »

Tel est le récit de Josèphe.

Quant à la description du trône d'ivoire, n'ayons garde de douter de son exactitude, car elle est empruntée au livre des *Paralipomènes*, à l'exception du taureau qui manque dans le texte biblique.

Il n'est pas non plus sans intérêt de constater l'infraction aux lois mosaïques dont Salomon se rendit coupable en introduisant des figures d'animaux soit dans les supports de la Mer d'airain, soit sur les marches de son trône. Elle causa un véritable scandale, dont Josèphe n'a pas manqué de se faire l'écho.

En décrivant le palais de Salomon, ni l'écrivain sacré, ni Josèphe n'ont pris le soin de nous dire où était situé, dans l'enceinte de Jérusalem, ce palais somptueux. Pour ma part, je ne doute pas qu'il n'ait été construit sur la montagne de Sion.

Au moyen âge, on croyait que le palais avait occupé le côté sud de la plate-forme du temple; mais il faut considérer cette opinion comme une des mille erreurs qui ont eu crédit à cette époque.

Pour moi, les restes du pont splendide qui se voient à l'extrémité sud de la face occidentale du Haram-ech-Chérif semblent bien indiquer que ce pont reliait le plateau du temple ou du mont Moriah à celui du mont Sion, sur un point duquel le palais du roi a dû s'élever. D'ailleurs la maison de David a dû se trouver tout au moins dans le voisinage de la tour de David, si cette tour n'en a pas fait partie, car l'enceinte créée par le roi, père de Salomon, devait renfermer la demeure royale. Il n'y a donc pas possibilité d'en chercher la place sur un point quelconque du mont Moriah. Bien des fois j'ai eu l'occasion de dire et de démontrer que dans ce pays rien ne change, que là où un premier palais a existé, toujours les palais qui sont venus après ont été construits. S'il en est ainsi, comme nous allons voir que le palais d'Hérode était près de la tour de David, nous serons presque en droit d'affirmer que là aussi s'est élevé le palais de Salomon.

XI

LA MAISON DES ASMONÉENS

e palais des princes juifs de la dynastie des Asmonéens, c'est-à-dire des princes Macchabées, occupait une place différente de celle où le palais d'Hérode fut construit plus tard.

En effet, nous trouvons dans l'*Histoire de la guerre judaïque* de Josèphe un passage qui précise la situation de cette demeure.

Après le massacre ordonné par le procurateur de la Judée Gessius Florus, la population entière vint trouver le roi Agrippa II, et le supplia d'envoyer une ambassade à Néron afin d'obtenir la destitution de Florus, et son remplacement par un procurateur plus équitable et plus humain. Cette requête mit Agrippa dans un grand embarras. Il convoqua le peuple au Xystus, et là, en présence de sa sœur Bérénice qu'il avait placée sur la terrasse du palais des Asmonéens, il adressa une harangue à la foule. L'historien a eu l'heureuse idée de préciser l'emplacement du palais, en disant qu'il était situé au-dessus du Xystus, faisant face à ce qui était opposé à la ville haute, et qu'un pont reliait le Hiéron au Xystus.

Aujourd'hui cette indication topographique est claire comme le jour. Le pont désigné, c'est celui dont nous voyons les restes de la première arche à l'angle sud-ouest de l'enceinte du Haram-ech-Chérif. Le Xystus se trouvait au delà du ravin du Tyropœon que traversait le pont. Sur la crête du mont Sion, partout où le roc vif ne forme pas une face d'escarpe bien continue, le roc est encore couronné de constructions particulières, dont quelques-unes recouvrent certainement l'emplacement du palais des Asmonéens.

C'est sous le procuratorat de Porcius Festus que le roi Agrippa fit construire, près du Xystus, dans le palais qui avait été autrefois la résidence des rois asmonéens, un grand bâtiment d'où l'on jouissait de la vue la plus agréable, grâce à sa situation sur un point élevé. De là, le roi, étendu dans le triclinium, pouvait voir ce qui se passait dans l'enceinte du temple. Dès que les hauts personnages de Jérusalem se furent aperçus du fait, grande fut leur irritation, car la loi ne permettait pas, lorsque les cérémonies sacrées avaient lieu, que des regards indiscrets pussent suivre ce qui se faisait dans le sanctuaire. En conséquence, une haute muraille fut construite au-dessus de l'exèdre occidentale qui couvrait le hiéron; cette muraille, une fois achevée, interceptait la vue du haut du triclinium royal, et en même temps celle dont usaient, du haut du portique extérieur, les troupes romaines qui y étaient de garde aux jours de fête.

Une telle disposition déplut grandement au roi Agrippa, mais irrita surtout le procurateur, qui donna l'ordre de démolir la muraille. Les grands de la nation demandèrent alors qu'il leur fût permis d'envoyer une ambassade à Néron, pour lui soumettre le différend; dix personnages de distinction, à leur tête le grand prêtre Ismaël et le trésorier du temple, composèrent la légation. Néron les accueillit favorablement et, grâce à l'intervention de l'impératrice Poppée, non seulement leur

pardonna la mesure qu'ils avaient cru devoir prendre, mais encore il les autorisa à laisser intacte la muraille sujet du litige. Huit envoyés reçurent l'ordre de retourner à Jérusalem, les deux dignitaires que j'ai nommés plus haut durent rester en otage à Rome.

Ce récit confirme parfaitement ce que nous savions déjà sur la situation du palais des princes asmonéens.

Du reste, nous avons vu que ces princes résidaient presque toujours dans la tour Baris, à laquelle, un peu plus tard, Hérode, en l'embellissant, donna le nom de tour Antonia.

Un dernier détail. La tour Antonia fut prise et brûlée par les insurgés, au moment où le roi Agrippa envoya à Jérusalem trois mille hommes de cavalerie au secours de ceux qui voulaient conserver la paix avec Rome. Deux jours avant la prise d'Antonia, ces insurgés avaient incendié le palais d'Agrippa et de sa sœur Bérénice, c'est-à-dire le palais même dont nous venons de nous occuper.

XII

LE XYSTUS

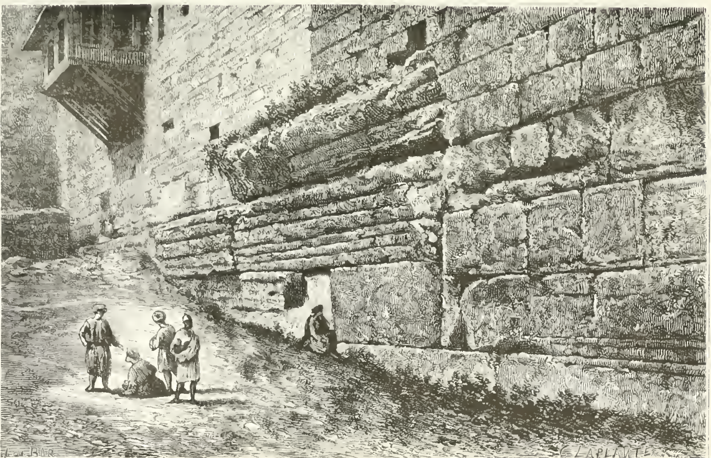


plusieurs reprises déjà nous avons mentionné le Xystus; il est indispensable d'en dire un mot.

C'était en quelque sorte le forum de Jérusalem, une place publique où se tenaient les assemblées lorsqu'il n'était pas nécessaire de convoquer la nation entière dans les immenses parvis du temple.

Le premier mur d'enceinte de Jérusalem, construit par David et par Salomon, commençait, vers le nord, à la tour qui porta depuis le nom de tour Hippicus. Il s'étendait en droite ligne jusqu'au Xystus, se reliait au local où siégeait le sénat et aboutissait au portique occidental du Hiéron. Le palais du sénat juif est remplacé de nos jours par le Mekhemeh ou tribunal des musuns.

Nous avons vu qu'un pont reliait le Hiéron au Xystus en passant par-dessus la vallée du Tyropœon. Les détails que donne Josèphe sur la dernière conférence de Titus avec les insurgés qui, déjà chassés du Hiéron, ne tenaient plus que la



PONT DU XYSTUS

Arche ruinée à l'angle sud-ouest du Haram-ech-Chérif

ville haute, ne peuvent laisser de doute sur l'emplacement du Xystus. Celui-ci se trouvait à l'extrémité occidentale du pont; et c'est sur le Xystus qu'étaient placés ces malheureux lorsque Titus leur annonça que désormais ils n'avaient plus de merci à espérer.

Nous devons nous en tenir aux renseignements si peu précis que je viens de reproduire, et qui ne révèlent rien sur la nature et la disposition du Xystus. La seule chose que nous sachions sur son compte, c'est que le pont du temple y aboutissait, que le palais des Asmonéens le bordait du côté du nord. Voilà bien peu sans doute, mais cela suffit pour fixer deux points importants de la topographie antique de la ville sainte.

XIII

LE PALAIS D'HÉRODE



'HISTORIEN Josèphe ne parle que deux fois du palais d'Hérode; et comme de ce grand édifice il ne reste absolument rien au-dessus du sol, il faut bien nous contenter de ces indications trop peu détaillées. Voici ce que nous lisons dans l'ouvrage sur la guerre judaïque:

« Hérode s'étant construit pour lui-même un palais dans la ville haute, il le partagea en deux corps de bâtiment vastes et magnifiques, auxquels le temple pouvait à peine se comparer. Il leur donna le nom de ses deux amis et protecteurs, Auguste et Agrippa, car le premier fut appelé *Cæsareum*, le second, *Agrippeum*. »

Ce palais était dans la ville haute, voilà tout ce que nous apprend ce premier passage. Heureusement, celui qui me reste à rapporter est beaucoup plus explicite.

« Aux trois tours Hippicus, Phasaël et Mariamne, érigées dans la partie septentrionale de la muraille, était adjacente la maison d'Hérode, d'une splendeur au-dessus de toute expression. Aucun édifice, en effet, ne surpassait celui-là en magni-

ficence. Le palais était entièrement clos d'un mur de 30 coudées de haut et, sur son pourtour, flanqué de tourelles très ornées et équidistantes. Il renfermait des salles de festin capables de contenir les lits de cent convives. La variété et la richesse des pierres employées au décor des salles était impossible à décrire, car tout ce que l'on trouvait de plus rare en ce genre y avait été mis à profusion. Les plafonds frappaient d'admiration par la grandeur des poutres et la richesse des ornements. Le nombre des chambres était énorme, embellies tout autour de milliers de sculptures. Ajoutez à cela un mobilier des plus somptueux, une multitude de vases d'or et d'argent. On y voyait plusieurs galeries circulaires, concentriques et soutenues par des colonnes de matières précieuses. Les espaces libres compris entre les colonnades couvertes étaient garnis de la plus riante verdure. On y admirait des bosquets, coupés de nombreuses allées pour la promenade. Autour des galeries on trouvait de profonds réservoirs, des bassins remplis de figures de bronze qui versaient une eau limpide. Enfin, autour des bassins s'élevaient les colombiers, habitations de pigeons apprivoisés.

« Ces fastueux édifices ne furent pas détruits par les Romains, mais bien par l'incendie qu'allumèrent les Juifs eux-mêmes dès les débuts de la guerre civile. Ce fut la forteresse Antonia que les flammes dévorèrent d'abord; puis vint le tour du palais que ces flammes parricides anéantirent du même coup, en détruisant les toits des trois grandes citadelles voisines. »

On était sous le règne de Néron et sous le procurateur Gessius Florus. Avide et insolent, Florus ne cessait d'exaspérer la nation qu'il était chargé d'administrer, si bien qu'il amena la guerre terrible dans laquelle la malheureuse Judée devait périr. De Césarée où il résidait, il se rendit à Jérusalem pour se venger de ce que le peuple l'avait insulté; en effet, de mauvais plaisants avaient promené des corbeilles, quêtant les

plus humbles aumônes pour un indigent du nom de Florus. Le procurateur arriva la menace à la bouche, et alla s'établir au palais. Dès le lendemain, s'élevait à sa porte une sorte de tribunal devant lequel il fit comparaître les grands prêtres et les principaux habitants de la ville, les sommant de lui dénoncer les coupables et de les livrer immédiatement, sous peine de payer pour eux s'ils hésitaient. Tous le supplièrent de se montrer clément, de ne pas faire retomber sur une population pacifique la faute de quelques écervelés. Florus ne trouva rien de mieux que de répondre à ces supplications par l'ordre aux soldats de piller la ville sainte, et de mettre à mort tous ceux qu'ils rencontreraient. Son ordre fut exécuté, et trois mille six cents victimes, hommes, femmes et enfants, périrent dans cette journée sous le glaive de la soldatesque. Ce qui jamais jusqu'alors n'était arrivé dans l'empire romain, Florus osa le faire : des Juifs appartenant à l'ordre équestre furent flagellés et livrés au supplice de la croix.

Bérénice, sœur du roi Agrippa, se trouvait à ce moment à Jérusalem ; elle vint pieds nus, en suppliante, devant ce monstre, et le conjura de faire cesser le carnage. Florus la repoussa brutalement, et elle dut se retirer, humiliée et désespérée, ne devant son propre salut qu'à ses gardes qui réussirent à la protéger.

Le lendemain, la sédition semblait prête à éclater, mais les grands prêtres parvinrent encore une fois à calmer les esprits. Florus fit assembler les grands, leur déclarant que le seul moyen de prouver leur soumission était d'aller au-devant de deux cohortes qui arrivaient de Césarée et de les saluer.

Le peuple fut convoqué au Hiéron, et là, communication lui fut faite de l'injonction du procurateur. Les plus échauffés refusèrent d'obéir, et la multitude se montra d'abord disposée à la résistance. Alors les ministres du Très-Haut allèrent prendre les vases sacrés et revêtirent leurs robes sacerdotales ; puis, ac-

compagnés des joueurs de harpe et des chantres, ils se présentèrent au peuple qui tomba à genoux. Ils le conjurèrent de sauver cet auguste et saint édifice en n'irritant pas les Romains. Ils firent si bien, que les Juifs se décidèrent à marcher au-devant des cohortes.

Pendant que cela se passait au temple, Florus avait fait dire à ses soldats de ne pas rendre salut pour salut aux Juifs, et de les attaquer immédiatement s'ils osaient proférer la moindre injure.

Le cortège se mit en marche, et lorsque les cohortes parurent, les Juifs les saluèrent ; puis le salut ne leur étant pas rendu, les plus ardents se répandirent en invectives contre le procurateur. C'était le signal convenu. Sans plus attendre, les soldats tombèrent à coups de bâtons sur la multitude sans armes et la mirent en fuite. Les cavaliers poursuivirent les fuyards en les foulant aux pieds de leurs chevaux, et alors le désordre devint affreux ; beaucoup de Juifs furent tués ; beaucoup périrent étouffés à la porte de la ville. Les soldats y pénétrèrent pêle-mêle avec le peuple, qu'ils refoulèrent sur les hauteurs de Bezetha, espérant le dépasser et parvenir à occuper le Hiéron et Antonia.

Florus, à la tête des troupes dont il disposait, sortit en même temps du palais et se dirigea en toute hâte sur Antonia ; mais le peuple exaspéré lui barra le passage. Du haut des maisons, on fit pleuvoir une grêle de pierres sur lui et les siens ; force lui fut de rebrousser chemin et d'aller chercher un abri dans le palais qu'il venait de quitter.

Lorsqu'il comprit que son désir de s'approprier le trésor du temple n'avait plus de chance de réussite, il se montra beaucoup plus humble. Il convoqua les pontifes et le sénat, déclarant qu'il allait quitter Jérusalem et n'y laisser pour garnison que le nombre de soldats qu'ils fixeraient eux-mêmes. On lui promit qu'il n'y aurait plus de troubles, s'il ne laissait

en ville qu'une seule cohorte. Il y consentit, et repartit pour Césarée.

Le calme revint alors, calme de bien courte durée, car les dissensions civiles éclatèrent aussitôt, les uns voulant le renversement de la domination romaine, les autres redoutant pour leur pays l'invasion des armées impériales. Des dissensions on passa vite aux actes. Prévenu de ce qui se passait à Jérusalem, le roi Agrippa envoya un corps de trois mille cavaliers au secours de ceux qui voulaient le maintien de la paix; ceux-là occupèrent la ville haute, laissant aux séditieux la possession de la ville basse et du Hiéron. Les hostilités durèrent sept journées entières. La huitième, la ville haute fut envahie, et, chassés par le fer et l'incendie, les royaux allèrent s'enfermer dans le palais.

Après quelques jours de siège, ils furent contraints de capituler. Les Romains, étant exceptés de la capitulation, se réfugièrent dans les grandes tours Hippicus, Phasaël et Mariamne, où l'armée juive les assiégea et les força de se rendre également.

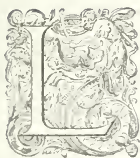
C'est dans ces affreuses circonstances que le palais d'Hérode fut incendié. Ses murailles durent rester debout néanmoins, puisqu'elles servirent de point de refuge et de résistance, lors de la dernière période du siège de Titus.

Aujourd'hui, il n'en subsiste plus trace.

XIV

TOURS HIPPICUS, PHASAEL

ET MARIAMNE



La tour Hippicus était à la fois le point de départ des branches septentrionale et occidentale de l'enceinte de David, et de cette branche de la troisième enceinte qui s'étendait vers le nord-ouest jusqu'à la tour Pséphina. Près de la tour Hippicus, on en voyait deux autres qu'Hérode avait fait construire sur la muraille antique. Ces trois citadelles surpassaient en grandeur, en beauté et en solidité toutes celles qui existaient dans le monde. Hérode leur donna les noms des trois personnes qu'il avait le plus tendrement aimées, à savoir : Hippicus son ami, Phasaël son frère et Mariamne sa femme. Hippicus était mort en combattant pour le roi ; Phasaël, prisonnier des Parthes, s'était brisé la tête contre les murs de son cachot pour se soustraire au supplice que lui réservaient ceux qui l'avaient traîtreusement attiré dans un guet-apens ; enfin la reine Mariamne avait été mise à mort par l'ordre de son

mari, poussé par son amour pour elle, dit naïvement Josèphe.

Nous ne nous occuperons pas plus longuement des deux premiers ; mais, puisque l'occasion s'en présente, racontons comment le monstre qui s'appelait Hérode donna cette suprême preuve d'amour à sa bien-aimée Mariamne.

Déjà une fois, Hérode avait dû comparaître devant Marc-Antoine pour se justifier du meurtre du grand prêtre Aristobule son beau-frère, et, en partant, il avait chargé son oncle Joseph de tuer Mariamne, s'il ne parvenait pas à fléchir à force d'or le courroux du juge. La raison invoquée par lui pour justifier ses instructions secrètes, était qu'il adorait sa femme, qu'il ne pouvait supporter la pensée que, lui mort, un autre homme l'aimerait et s'en ferait aimer. Pendant l'absence d'Hérode, Joseph eut la maladresse de confier à la reine les ordres secrets qu'il avait reçus. On devine quel effet produisit sur Mariamne cette confidence inattendue.

Hérode ne s'était pas trompé lorsqu'il avait compté sur la cupidité d'Antoine pour obtenir sa grâce. Il revint donc plus puissant et plus sûr que jamais de l'amitié et de la protection du maître.

A son retour, sa sœur Salomé crut le moment venu d'assouvir la haine qu'elle portait à la jeune reine, fille des Asmonéens, et qui bien des fois lui avait jeté à la face la bassesse de son origine. Salomé dit à son frère que pendant son absence Joseph, qui était son propre mari, avait entretenu des relations coupables avec Mariamne. Exaspéré, Hérode se contint cependant, et interrogea celle-ci. Elle répondit à toutes les questions avec le ton qui n'appartient qu'à ceux qui n'ont rien à se reprocher, si bien que peu à peu la confiance revint dans le cœur du roi. Pour cette fois, Mariamne était sauvée; mais Joseph paya de sa vie la confidence qu'il avait faite à la reine.

Peu après, Octave devenait maître du monde, et Marc-An-

toine périssait sur la plage égyptienne. Hérode, qui avait été l'ami le plus dévoué de celui-ci, se crut perdu. Il comprit qu'il fallait comparaître humblement devant le nouveau César, et se décida a partir, confiant dans son habileté ordinaire pour se tirer d'un pas si dangereux. Il avait deviné juste; le discours qu'il adressa à Octave, après s'être dépouillé des insignes royaux, lui valut le pardon et la faveur du nouveau maître.

Cette fois encore, Hérode, en partant, avait laissé pour instruction secrète, à deux de ses fidèles, Joseph l'intendant du palais, et un Ituréen nommé Soëm, l'ordre de tuer Mariamne et même sa mère Alexandra, dans le cas où il lui arriverait malheur.

Soëm, comme Joseph l'oncle d'Herode, finit par succomber à la tentation de révéler l'ordre qu'il avait reçu. Alors Salomé pensa que le moment était venu d'agir, et elle accusa Mariamne d'avoir voulu empoisonner le roi. Celui-ci fit mettre à la torture un eunuque confident et serviteur de Mariamne, et, vaincu par la douleur, ce malheureux se laissa aller à dire que la haine de la reine n'avait d'autre cause que les confidences qu'elle avait reçues de Soëm. Il n'en fallait pas plus pour persuader au roi que Soëm avait été l'amant de Mariamne; il le fit égorger sur l'heure, et forma un tribunal de ses amis les plus intimes pour juger la reine, qu'il accusait de l'avoir déshonoré, d'avoir voulu l'empoisonner à l'aide d'un philtre.

La reine fut condamnée et conduite au supplice.

Eh bien! à cette reine, si odieusement assassinée, ce mari si tendre emprunta le nom de l'une des belles tours qu'il fit bâtir.

Hâtons-nous de quitter les horreurs de l'histoire juive, et revenons a la topographie de Jérusalem, qui seule nous intéresse dans ce moment.

La tour Hippicus était quadrangulaire; chacune de ses faces avait 25 coudées de largeur.

Dans un massif haut de 30 coudées était un puits profond; au-dessus, une construction à deux étages, divisée en chambres et couronnée de créneaux, de sorte que la hauteur totale s'élevait à 80 coudées (42 mètres). Mais ces chiffres ne sont peut-être pas rigoureusement exacts.

La seconde tour, dite de Phasaël, mesurait 40 coudées de hauteur et de largeur ; jusque-là elle était massive, puis surmontée d'un portique crénelé. Au milieu du portique se dressait une autre tour divisée en chambres, avec une salle de bain ; rien ne lui manquait pour ressembler à une habitation royale. La hauteur totale était de 90 coudées (47 mètres 25). On la comparait au phare d'Alexandrie, bien que ses dimensions fussent plus considérables.

La troisième tour, nommée Mariamne, restait massive jusqu'à une hauteur de 20 coudées. Les appartements qu'elle supportait étaient plus magnifiques encore et plus ornés que ceux des deux constructions précédentes. Enfin, sa hauteur totale était de 55 coudées.

La situation même de ces tours leur donnait l'apparence d'être plus hautes qu'elles ne l'étaient réellement. En effet, le mur antique dont elles faisaient partie avait été établi sur une colline élevée qu'il dominait, et les pierres employées pour la maçonnerie étaient d'une grandeur étonnante. Il y avait là des blocs d'une espèce de marbre blanc ayant 20 coudées de long, le tout si bien appareillé et jointoyé, que chaque tour paraissait n'être qu'un seul rocher naturel, qui aurait été taillé et façonné de main d'homme.

Jusqu'à mon second séjour à Jérusalem, j'avais partagé l'erreur assez générale qui de la tour de David faisait la tour Hippicus d'Hérode, mais je n'avais pas admis un seul instant que ce pût être là une œuvre des architectes d'Hérode. On va voir comment je suis revenu de cette erreur.

Le 25 novembre 1863, il m'était enfin permis de pénétrer

dans le Qalâah ou château des Pisans, citadelle actuelle de Jérusalem, et d'étudier à mon aise la masse imposante nommée par tout le monde tour de David.

L'officier commandant de place nous attendait, mes compagnons et moi, et la plupart des hommes du poste furent mis à notre disposition pour nous aider dans ce que nous voudrions entreprendre.

Nous commençâmes par visiter l'intérieur de la citadelle, qui est encombré de masures sans forme et sans nom, croulant de toutes parts, et auxquelles personne ne songe à faire la moindre réparation. On monte, on descend, on remonte, on redescend, sans deviner pourquoi, afin d'aller on ne sait où. Je n'aperçois rien d'antique dans tout ce tohu-bohu de décombres. Il y a bien à la porte d'un certain magasin à poudre, confié à la garde de Dieu, deux fûts de colonne en maleki, c'est-à-dire en belle pierre du pays, mais c'est tout. Comme ils ne sont pas venus là tout seuls, et qu'à coup sûr ce ne sont pas les Turcs qui les ont taillés et apportés, il faut admettre que ceux-ci les ont trouvés sur place et les ont utilisés avec le goût et l'élégance qui les caractérisent.

Il va sans dire qu'en affirmant qu'il n'y a rien d'antique au Qalâah que les deux fûts de colonne du magasin à poudre, j'ai fait une restriction en faveur de la tour de David. Celle-là, certes, est antique, et nous y reviendrons tout à l'heure.

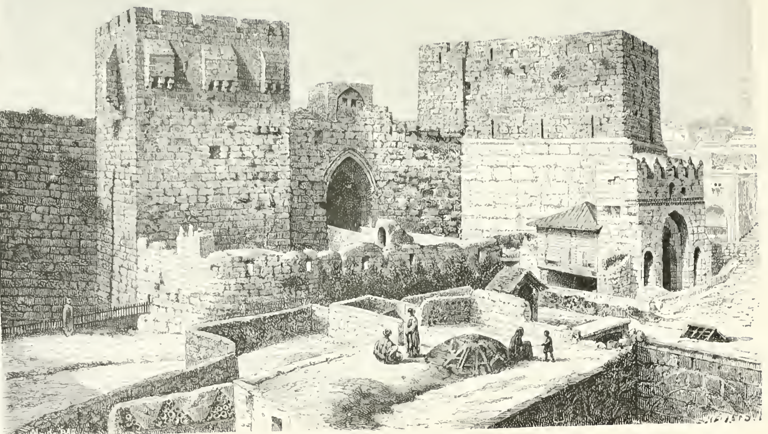
Dès qu'on a franchi la porte de la citadelle, on se trouve dans un premier vestibule adossé à la tour, dont l'angle sud-est forme la face de droite du vestibule. Au delà, on entre dans une jolie petite salle pentagonale avec coupole bien appareillée. Deux des côtés du pentagone sont pleins; les trois autres ouvrent chacun sur une ruelle différente par laquelle on entre dans le chaos des masures dont j'ai parlé.

Notre première visite fut naturellement pour la tour de David. C'est la plate-forme de cette tour qui porte le drapeau

des Osmanlis et les deux ou trois canons détraqués qui servent de temps en temps à exécuter des salves d'honneur, au grand péril des artilleurs. Du haut de la tour on jouit d'une vue splendide sur Jérusalem et ses environs. Toute la base de l'édifice constitue un massif sans aucun vide intérieur. Je me suis laissé conter qu'Ibrahim-Pacha, pendant qu'il était maître de Jérusalem, avait ordonné des recherches afin de s'assurer de l'existence ou de la non-existence d'un vide qu'il soupçonnait et où il comptait bien découvrir quelque trésor. Il n'arriva à rien, et renonça à l'opération.

Du reste, Ibrahim-Pacha n'avait là qu'un accès d'une maladie endémique dont sont atteints les Orientaux, du plus petit au plus grand. Un étranger semble-t-il prendre quelque intérêt à considérer un bloc de pierre, fait-il un trou quelque part dans l'espérance de déterrer des antiquités, tous les assistants sont à l'instant saisis d'une seule et même pensée : dans le bloc de pierre, il y a de l'or; au fond du trou, il y a un trésor caché. De là, les entraves incessantes que les autorités turques mettent à toutes les fouilles entreprises dans un but qu'ils ne veulent pas croire purement scientifique. Je parierais volontiers que le Grand Turc partage lui-même cette croyance nationale.

A ce sujet, il me souvient qu'il y a vingt-cinq ans, me trouvant sur le bord de la mer à Beyrouth avec un de mes amis, l'abbé Michon, nous découvrîmes que le chemin recouvrait presque à fleur de terre une mosaïque grossière, formée de cubes irréguliers. Je l'examinai avec soin, pensant que j'avais sous les yeux un spécimen de l'art phénicien primitif. Le lendemain, au point du jour, le brave abbé était retourné sans rien me dire à la fameuse mosaïque, et, à l'aide de ses outils d'herborisation, il parvenait à arracher une large plaque de ce pavé antique, qu'il rapportait triomphalement sur son dos, à l'hôtel que nous habitions. Naturellement, cette



TOUR DE DAVID

petite expédition archéologique, bien qu'alors elle se fît en dehors des murs de Beyrouth, avait eu des témoins, et chacun fut bien convaincu que l'abbé cherchait un trésor qu'il savait être caché là, parce qu'*il l'avait lu dans les livres*. C'est l'expression consacrée. Les plus avisés ne perdirent pas un instant, et coururent au Seraï avertir le pacha de se presser, s'il ne voulait pas voir le trésor enlevé à son nez et à sa barbe, par des chiens de chrétiens. Le pacha ne se le fit pas répéter. Une compagnie d'infanterie, commandée par un capitaine et par un lieutenant aussi intelligents que le pacha, fut conduite sur place, et, en moins d'une heure, la pauvre mosaïque était découverte, dépecée en mille morceaux, et à jamais détruite.

Ibrahim-Pacha obéissait donc à son instinct en faisant sonder le massif de la tour de David; mais au moins, cette fois, le sondage avait un bon résultat, celui de constater que la tour, telle qu'elle est aujourd'hui, ne présente plus qu'une masse compacte et sans le moindre vide intérieur.

Interrogez les braves chrétiens qui vivent à Jérusalem, ils vous diront tous imperturbablement que c'est du haut de cette tour que le roi David vit pour la première fois Bersabé, se baignant dans la piscine nommée Birket-es-Soulthan, qu'il n'est pas possible d'apercevoir de là, qui d'ailleurs n'existait pas encore, et qui, si elle eût existé par hasard, aurait eu pour les baigneuses le désagrément de les montrer à tout venant.

Au-dessus du massif antique, existe une salle qui semble avoir été une chapelle chrétienne; maintenant elle sert d'oratoire aux musulmans de la garnison.

Une fois les mesures prises dont nous avions besoin, nous avons quitté la tour de David pour aller visiter et mesurer la tour sur laquelle s'appuie l'enceinte actuelle. On se rappelle que la tour Hippicus servait de point de départ à cette troisième muraille; il y a donc une forte présomption en faveur de

l'identification de la tour avec l'Hippicus antique; identification à laquelle la tour de David n'aurait plus aucun droit.

Mais voici qui est plus et mieux qu'une présomption. La tour Hippicus, suivant la description qu'en donne Josèphe, contenait un puits profond. Or il n'y a pas de puits à la tour de David, tandis qu'il y en a un très beau à la forteresse sur laquelle s'appuie la muraille d'enceinte. D'ailleurs, nous donnerons tout à l'heure une autre preuve tout aussi convaincante, pour justifier nos vues.

Restait à visiter la troisième grande tour du Qalâah. De la plate-forme de celle-ci, une ouverture carrée permet de pénétrer du regard dans une salle condamnée, et qui paraît à une très grande profondeur. Sur le sol de cette salle basse, on aperçoit comme un énorme tas d'échalas couverts de poussière; ce sont des fusils qui ont été jetés là par l'ordre d'Ibrahim-Pacha, lorsqu'il eut fait exécuter le désarmement des bons bourgeois de Jérusalem. Voilà ce que l'on peut appeler une salle d'armes d'un nouveau modèle.

Disons tout de suite qu'il résulte des mesures que nous avons recueillies, qu'il y a identité de place entre les tours actuelles du Qalâah et les tours Hippicus, Phasaël et Mariamne.

Des trois citadelles antiques, il ne semble être resté que le massif de la tour de David, et le puits de la tour la plus éloignée vers le sud. Celle-ci, c'est-à-dire la forteresse qui renferme le puits, a la place et les dimensions de la tour Hippicus. La seconde, sauf la partie supérieure, relativement moderne, a conservé le massif primitif de la tour Phasaël; la troisième enfin, qui paraît moderne, a pris de son côté la place et les dimensions de la tour Mariamne.

Voici quelques mesures que j'ai notées avec soin :

La tour contre laquelle s'appuie l'enceinte extérieure de la ville a 16 mètres 40 de largeur sur son plus grand côté, 13 mètres sur le plus petit. Elle n'est donc pas carrée. Josèphe

se figurait que les tours qu'il décrivait étaient carrées toutes les trois; en conséquence, il s'est borné à donner une seule des dimensions. S'il en est ainsi, on m'accordera qu'entre 13 mètres et 13 mètres 125, l'accord peut passer pour satisfaisant.

Le puits signalé par Josèphe comme appartenant à la tour Hippicus, avait 10 mètres 50 de profondeur. Avec une ficelle au bout de laquelle était attachée une pierre, nous avons mesuré la profondeur actuelle, en laissant descendre le poids, même à travers la vase molle et jusqu'à refus; résultat: 6 mètres 35. On le voit, si la mesure donnée par Josèphe est rigoureusement exacte, 4 mètres 15 de décombres se seraient accumulés au fond du puits. Non seulement cela n'est pas étonnant, mais je m'étonne que la couche encombrante ne soit pas plus considérable.

Il n'y a donc pas de doute à conserver : la tour voisine de la porte de Beït-Lehem a pris la place de la tour Hippicus.

Passons à la seconde, à la tour Phasaël. Celle-ci avait 21 mètres de côté, suivant Josèphe. La tour de David, sur la plate-forme supérieure, épaisseur du parapet moderne comprise, a 21 mètres 04 sur 16 mètres 30; elle n'est pas carrée non plus, mais l'une de ses dimensions ne diffère que de 4 centimètres de celle signalée par l'historien juif. Certes, nous pouvons hardiment conclure que la tour de David est la tour Phasaël.

Enfin, la tour Mariamne avait d'après Josèphe 10 mètres 50 de côté. La tour moderne a 10 mètres 40 sur 11 mètres 60; à 10 centimètres près, là encore il y a accord absolu, et notre troisième tour a pris la place de la tour Mariamne.

Rien ne change en Orient. Où il y a eu trois tours dans l'antiquité, trois tours ont été maintenues depuis. Josèphe les cite dans l'ordre suivant : Hippicus, Phasaël, Mariamne; et, une fois Hippicus reconnue, nous retrouvons les autres dans

l'ordre voulu. En vérité, il faudrait être difficile pour ne pas voir ici autre chose que des coïncidences fortuites.

Les trois citadelles furent le dernier refuge des Juifs assiégés par Titus après la destruction du temple.

Quand Titus s'en fut emparé, il s'écria : « Nous avons combattu avec la faveur des dieux, car un dieu seul a pu chasser les Juifs de forteresses pareilles ! Qu'auraient pu faire la main de l'homme et la puissance des machines contre de semblables citadelles ? »

Puis il donna l'ordre de détruire la ville entière, et de ne respecter que ces trois tours, pour montrer à la postérité de quelle ville et de quelles fortifications la vaillance romaine était venue à bout.

En y réfléchissant sur place, il m'est venu une idée peut-être moins maladroite qu'elle n'en a l'air. C'est de la tour de David qu'ont parlé les voyageurs de tous les temps, à cause de son appareil colossal qui constitue absolument un massif. Josèphe prétend que les deux autres étaient massives aussi, du moins jusqu'à une certaine hauteur qu'il indique sans se préoccuper du puits d'Hippicus, lequel, en vérité, était grandement en contradiction avec l'existence d'une base massive.

Si Josèphe a altéré la vérité sur le compte d'Hippicus, il peut l'avoir altérée également sur le compte de la tour Mariamne, où la salle basse, jonchée de fusils, démontre à l'évidence que cette tour-là non plus n'a pas une base compacte et massive. Titus avait fait respecter les trois tours merveilleuses. Qui donc, depuis lui, se serait avisé de détruire à grands frais, et inutilement, deux masses analogues à celles de la tour de David ? Je défie que l'on me cite un seul moment où pareil fait aurait pu se produire dans l'histoire. Me voilà presque sûr qu'Hérode utilisa le massif de la tour de David, existant de toute antiquité, pour élever par-dessus la tour de Phasaël, et qu'en copiant à sa manière et avec les habitudes de son

temps il a construit de fond en comble Hippicus et Mariamne.

Voici les paroles d'un des plus anciens pèlerins, Antonin de Plaisance, qui visita Jérusalem vers 570 :

« De là, nous montâmes à la tour de David, où il composa le psautier. Elle est très grande, et des cénobites vivent dans toutes les chambres. Carrée et en pierres de taille, elle n'a pas de toit. Les chrétiens y vont passer la nuit par dévotion, et vers minuit, ils entendent le murmure de voix partant de la vallée de Josaphat, du côté du Jourdain, et des lieux voisins de Sodome et de Gomorrhe ».

Donc, à l'époque où Antonin de Plaisance accomplit son voyage, la tour passait pour être l'œuvre de David.

Quand je pense qu'il s'est trouvé des architectes et des antiquaires capables de reconnaître dans l'appareil de cette forteresse les caractères d'une œuvre d'Hérode, certes, je me demande si je ne suis pas fou, ou bien si ce ne sont pas mes contradicteurs qui ont mis de côté toute espèce de sens archéologique, afin d'être plus à l'aise pour défendre leurs théories préconçues.

Les monnaies et les sceaux des rois latins de Jérusalem nous donnent l'image, fort grossière sans doute, mais cependant reconnaissable, de la tour de David. Ce sont celles au nom d'un Baudouin, et les monnaies anciennes qui portent pour légende les mots : *Turris David.*

Les monnaies des rois qui ne furent plus que titulaires, comme Amauri II et Jean de Brienne, portent, comme celles de Gui de Lusignan qui resta maître de sa capitale depuis septembre 1185 jusqu'à 1187, l'image du Saint-Sépulcre.

Peut-être ce changement de type eut-il lieu précisément lorsque les rois latins reprirent leur lutte impuissante pour reconquérir le tombeau du Christ, que Selah-ed-Dyn leur avait définitivement enlevé.

Pour terminer ce qui est relatif à cette tour, je donnerai les dimensions d'un seul des blocs qui constituent le massif. Il

a 3 mètres 25 de longueur, 1 mètre 25 de hauteur et autant d'épaisseur. J'ai choisi ce bloc, d'abord à cause de sa taille, surtout à cause d'une particularité qui le distingue de tous les autres. Il est muni de deux encadrements : le premier, extérieur ; le second, en saillie sur l'autre, tandis que la partie centrale du bloc est en saillie de 4 centimètres sur l'encadrement intérieur. Je ne me rappelle pas avoir aperçu dans l'enceinte du Haram-ech-Chérif un seul bloc orné comme celui-ci d'une double bordure.

XV

LA TOUR PSÉPHINA



Le nom antique de cette tour indique qu'elle était construite en petit appareil, car le mot grec *pséphinos* signifie « fait en cailloux » (*pséphoi*).

Aujourd'hui, pour les musulmans, ce qui reste de cette citadelle se nomme Qasr-Djaloud (palais de Goliath); les Latins ne la connaissent que sous le nom de château de Tancrède. Très probablement, elle fut appelée ainsi parce que Tancrède avait été chargé de l'attaque de la tour, qui formait le saillant nord-ouest de l'enceinte. Tout près de là, le héros chrétien parvint à forcer l'enceinte et à pénétrer dans la ville, à l'heure même où Godefroi de Bouillon y entrait par le nord.

Il est possible, d'ailleurs, qu'après la prise de Jérusalem, Tancrède ait choisi cette tour pour y établir sa résidence. Sous la masse des ruines, telles qu'elles subsistent de nos jours, il existe une grande salle voûtée, où la présence d'arceaux en ogive, et d'appareil évidemment récent, dénote que cette salle a été appropriée à un service quelconque pendant la durée du royaume latin.

Voici ce que Josèphe nous apprend au sujet de la forteresse :

« Si la troisième muraille (celle d'Agrippa) était admirable, on admirait davantage la tour Pséphina, qui s'élevait à l'angle nord-ouest, et devant laquelle Titus était venu asseoir son camp. Comme elle avait 70 coudées de hauteur, de son sommet on pouvait apercevoir au lever du soleil l'Arabie et les limites de la terre judaïque jusqu'à la mer. Cette tour était octogonale. »

Aujourd'hui il est difficile de se faire une idée nette de la disposition primitive de la tour, en étudiant la masse presque informe qui constitue le château de Tancrède. C'est un monticule de maçonnerie de 6 à 8 mètres de haut, dont deux faces, celles du nord et de l'est, sont rectilignes, tandis qu'à partir de l'extrémité sud de la face orientale la ruine affecte manifestement une forme en crémaillère, présentant trois pans tournés au sud, trois autres tournés à l'ouest. Chose étrange, le nombre des façades, grandes et petites, est précisément de huit, ce qui nécessite l'existence de huit angles, dont six saillants et deux rentrants, et s'accorderait assez avec l'expression de Josèphe qui dit que la tour Pséphina était octogonale.

Vers le milieu de la grande face nord s'ouvre un couloir de 3 mètres 75 de longueur et de 1 mètre 25 de largeur, donnant accès dans la salle basse gothique dont j'ai parlé. Sur le sommet de la maçonnerie ruinée se voient deux ouvertures : l'une carrée qui donne un peu de lumière dans l'intérieur de la chambre, l'autre ronde qui éclaire, m'ont dit les gens du pays, une seconde chambre dont l'entrée serait placée sur la face orientale.

Derrière le Qasr-Djaloud, le rempart actuel de la ville fait un coude dans lequel se trouve un petit oratoire musulman, aujourd'hui abandonné, et qui passe à Jérusalem pour avoir été

construit au point même où Selah-ed-Dyn pénétra dans la place, le jour où il l'enleva aux chrétiens. Je donne cette tradition pour ce qu'elle vaut. L'oratoire, en effet, est d'une extrême simplicité; il ne ressemble guère à un monument érigé en souvenir d'une pareille victoire.

Dans les murailles de l'oratoire ont été encastrés quelques débris judaïques dont j'aurai à m'occuper plus tard.

XVI

LA MURAILLE D'OPHEL



DANS toute l'enceinte militaire actuelle de la ville de Jérusalem, abstraction faite des murailles extérieures du Haram-ech-Chérif, il n'est qu'un seul point où l'on reconnaisse manifestement un travail contemporain de David; je vais le décrire.

Lorsqu'on suit la face sud du Haram-ech-Chérif, on arrive à une branche de muraille qui coupe en deux la porte hérodienne dite Sous-el-Aksa. Cette branche s'élève perpendiculairement sur la face sud du Haram, se dirigeant elle-même vers le sud sur une longueur de plus de 19 mètres. Là, elle s'infléchit à angle droit vers l'ouest, puis vient un nouveau crochet vers le sud, et vers l'ouest un retour d'équerre. Ces quatre pans de muraille sont en maçonnerie récente, turque probablement. Mais au point où nous sommes, le gros appareil judaïque reparaît et descend vers le sud sur une longueur de 61 mètres. A quelque distance de cette branche en commence une autre beaucoup plus étendue, dirigée à l'ouest, et de construction dite salomonienne; celle-ci

a 150 mètres de longueur, et s'arrête à une tour carrée, moderne relativement, qui présente 6 mètres de face, et 5 mètres de saillie sur l'enceinte. Dans le flanc gauche de la tour on voit une poterne close par une porte de fer; c'est la même dont j'ai parlé déjà, et par laquelle passent dans la saison d'été les sakka avec leurs ânes, lorsqu'ils vont s'approvisionner d'eau au Bir-Eyoub.

Cette magnifique muraille, étudiée par moi et mesurée avec soin lors de mon premier séjour à Jérusalem, je l'avais déclarée de la plus haute antiquité, et j'y avais vu le mur construit par le roi Manassé pour couvrir le faubourg d'Ophel. Comme il était convenu que je ne pouvais avancer que des sottises, ou, pour être plus poli, que des rêveries, on prétendit que ce n'était là qu'une muraille hérodienne tout au plus, remaniée par les musulmans. Naturellement, je me sentis piqué au jeu, et de retour à Jérusalem, je me promis bien d'y regarder de plus près.

J'y retournai donc avec mon ami Salzmann portant son appareil photographique, et, après une longue et minutieuse inspection, nous restâmes plus convaincus que jamais de l'exactitude de ma première appréciation.

Évidemment, les assises inférieures de ces murs sont d'une antiquité très reculée; elles sont formées de blocs considérables avec encadrement et à surface grossièrement taillée, pour la plupart. La taille était plus soignée pour les blocs destinés aux angles, à celui surtout qui relie la longue face dirigée vers la poterne, et la face perpendiculaire à la muraille sud du Haram-ech-Chérif. Là, le bloc de la seconde assise a 2 mètres 85 de longueur sur la face sud, 1 mètre 30 en retour sur la face est; il atteint une hauteur de 1 mètre 20. Le bloc qui surmonte celui que je viens de citer n'a que 1 mètre 35 sur la face sud, mais 2 mètres 45 sur la face est, et sa hauteur est de 1 mètre 30. On voit que ces dimensions sont énormes.

Toutes les arêtes y sont verticales, et, comme à l'angle sud-est du Haram-ech-Chérif, les assises se présentent en retraite les unes sur les autres. Certes, voilà deux constructions dont l'âge ne doit pas différer de beaucoup. On a prétendu que la muraille avait été remaniée, qu'elle était arabe. En ce cas les Arabes étaient de mauvais constructeurs, car en maniant des blocs pareils, dont ils pouvaient disposer à leur gré, et qu'il était si naturel de rendre jointifs, ils ont eu l'idée de laisser par-ci par-là, dans ces immenses assises, quelques places vides pour les reboucher avec de la maçonnerie de petit appareil, au lieu de pousser un peu plus à droite ou à gauche deux des blocs qu'ils voulaient utiliser. Au reste, c'est là, hâtons-nous de le dire, une hypothèse dont le simple bon sens fait immédiatement justice.

Ces assises sont moins anciennes, je le veux bien, que celles du Haram-ech-Chérif, mais à coup sûr elles datent de l'empire judaïque, et puisque nous savons que Manassé a élevé la muraille d'Ophel, je me permets, sans l'ombre de scrupules, d'affirmer de nouveau que ces assises gigantesques sont l'œuvre de Manassé, quoi qu'on en dise.

Elles ont été construites au septième siècle avant notre ère, entre 698 et 643.

A propos de la muraille d'Ophel, je ne puis me dispenser de parler des fouilles intéressantes qui viennent d'être pratiquées dans ces dernières années en avant de la face sud du Haram-ech-Chérif, par les officiers anglais envoyés à Jérusalem par le comité d'exploration de la Palestine.

Au-dessous du sol, ils ont découvert un mur antique construit en gros blocs dont l'assise supérieure avait 1 mètre 14 de hauteur, tandis que l'assise inférieure n'en avait plus que 53 centimètres, hauteur constante des pierres employées par Hérode à la construction de l'Hérodium.

Cette muraille, que la commission anglaise a déclaré être le

mur d'Ophel élevé par le roi Manassé, est garnie de trois tours en assez faible saillie. On l'a suivie sur une longueur de 210 mètres; puis brusquement elle s'arrête.

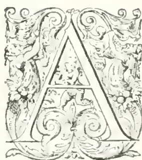
Est-ce bien là le véritable mur d'Ophel ? Non, et pour une bonne raison : c'est qu'il n'a aucun des caractères d'une construction de l'époque des rois de Juda. D'ailleurs, le faubourg d'Ophel s'étendait-il au-delà de la porte Sous-el-Aksa ? Je n'en crois rien.

Nous savons, par le témoignage d'Antonin de Plaisance, que l'impératrice Eudoxie avait ajouté des murailles à celles que possédait déjà la ville, et que cette enceinte nouvelle reliait la fontaine de Siloé à Jérusalem. Je ne sais si réellement Eudoxie a bâti des murailles contournant au sud la piscine de Siloé ; j'en doutais fort, et j'en doute encore. Mais la découverte du prétendu mur d'Ophel m'a fait revenir en partie de ce doute absolu, et je crois volontiers qu'il s'agit ici d'une œuvre byzantine plutôt que d'un mur judaïque.

Pour moi, le véritable mur d'Ophel est celui que j'ai reconnu comme tel, et qui me semble très bien limiter au sud et à l'est le quartier que l'on appelait ainsi.

XVII

MURS EXTÉRIEURS DU HARAM-ECH-CHÉRIF



UJOURD'HUI que les archéologues anglais, grâce aux fouilles qu'ils ont provoquées tout le long de l'enceinte du Haram-ech-Chérif, ont été contraints d'attribuer à Salomon une bonne partie de ces vénérables murailles, comme je l'avais fait il y a vingt-cinq ans, je me sens plus à l'aise pour étudier ces assises imposantes dont l'appréciation m'avait valu une série indéfinie de dénégations et de sarcasmes.

Mais j'aurai le triomphe *bon enfant*, et ne rendrai pas aux adversaires d'alors le dédain avec lequel ils accueillaient mon opinion. Je me contenterai de signaler aux pèlerins futurs les parties de ces murailles splendides devant lesquelles ils feront bien de s'arrêter souvent et avec attention pour contempler l'œuvre d'un grand roi.

Un tiers de la longueur de la face nord du Haram-ech-Chérif est protégé par une vaste piscine à ciel ouvert, qui porte le nom de Birket-Israël.

En approchant du bord du Birket-Israël, on reconnait un

angle de grand appareil. Quatre belles assises de blocs énormes à encadrement à refend, comme disent les architectes font retour sur la face nord de l'enceinte actuelle. Au-dessus de ces quatre assises, paraît un pan de mur hérodien, percé d'une baie à plein cintre. Le rempart moderne de Jérusalem s'appuie contre cette construction gigantesque, et forme la suite de la face orientale du Haram-ech-Chérif, laquelle se trouve ainsi reliée à l'enceinte actuelle de la ville.

Sortant de la porte Saint-Étienne et tournant à droite, on longe une muraille de la même époque et dont l'âge est fixé par la présence des lions passants qui caractérisent les monnaies du soulthan mamlouk Beibars.

A 31 mètres de la porte, le mur d'enceinte est recoupé par une longue ligne verticale servant d'arête extrême à une construction en grand appareil. Ce n'est que l'arête angulaire du mur primitif dont nous avons vu ce qui reste du côté nord, c'est-à-dire au bord du Birket-Israël.

Là, onze magnifiques assises de blocs salomoniens sont restées intactes, s'étendant vers le sud sur la face de la muraille. Quelques-unes de ces pierres ont une très forte saillie en bossage, en dehors du plan dans lequel sont compris les bordures de jointoiement ou les refends.

J'en ai mesuré deux qui n'ont pas moins de 5 mètres 28 et 7 mètres 25 de longueur, sur 1 mètre de hauteur. On peut juger par là de l'énormité du mur.

Les onze assises cessent bientôt de se montrer, seules les inférieures étant restées en place. Ce pan de mur présente un développement total de plus de 25 mètres, et à son extrémité commence une face de 45 mètres, avec soubassement de deux assises de blocs, aussi de grand appareil, en faible retraite l'une sur l'autre.

Puis à l'extrémité sud des 45 mètres reparaît l'appareil salomonien, avec une saillie telle, qu'il suit à peu près exacte-

ment le prolongement de la face du même appareil de l'angle nord-est du Haram. Tout le long de cette partie, et au-dessus des gros blocs supérieurs, règne une rigole-aqueduc qui a dû servir à évacuer les eaux provenant de l'intérieur du Haram.

A 25 mètres en deçà du nouvel angle, se trouvent deux assises sans retraite, formées de deux blocs énormes ayant 5 mètres 75 de longueur sur 1 mètre 65 de hauteur. Entre eux et le nouveau mur de grand appareil, les pierres employées sont petites; ici le mur d'enceinte est, par conséquent, beaucoup plus moderne: on aura voulu fermer une brèche.

La face suivante, qui commence juste à 80 mètres de l'angle nord-est du Haram, a un développement de plus de 21 mètres, mais les assises inférieures sont seules du grand appareil.

Vient alors une nouvelle façade, avec 2 mètres de saillie, et un développement de près de 17 mètres; c'est là que s'élève la double porte appelée porte Dorée.

Sauf les pieds-droits des deux arcs et les archivoltes, tout y est moderne et de construction turque. Ces pieds-droits ont 2 mètres 10 de largeur, et sont construits assez négligemment en grosses pierres de taille, bien supérieures sans doute aux blocs de la maçonnerie moderne dans laquelle on les a enclavés, mais de beaucoup inférieures par leurs dimensions ux blocs salomoniens. La largeur de chacune des deux arcades de la porte Dorée est de 3 mètres 85, ce qui fait juste 7 coudées judaïques et un tiers.

Dans la maçonnerie moderne, au sommet de la muraille et au-dessus du centre même de la Double porte, est compris un chapiteau antique, d'apparence romaine, autant qu'on en peut juger à pareille hauteur.

Au delà de la porte Dorée, en marchant vers le sud, on trouve bientôt la petite poterne murée que j'ai reconnue et décrite le premier. Depuis le ressaut de la face dans laquelle est percée la porte Dorée, jusqu'au côté droit de la poterne,



ENCEINTE EXTÉRIEURE DU TEMPLE

Angle sud-est du Haram ech-Chérif

toute la base du mur d'enceinte est de l'ancien style, et la hauteur de la poterne est formée exactement de deux hauteurs des assises de ces blocs imposants. A partir du pied-droit de gauche de la poterne, la construction en grand appareil cesse de se montrer sur une certaine longueur, mais l'appareil employé là est toujours très beau. Ou bien nous avons ici, ainsi que je le crois, un pan de mur de l'époque d'Hérode, ou bien c'est une reconstruction de l'époque où Adrien fit construire sur le saint des saints le temple de Jupiter Capitolin.

Cette face n'a qu'un développement d'environ 18 mètres, et un petit édicule carré recouvrant des tombes musulmanes lui est adossé. A partir de là, le mur se prolonge en très forte saillie sur la face précédente, et sur une étendue de 194 mètres; on y reconnait un rhabillage turc. C'est dans la même partie de l'enceinte que se voient encastrés dans la maçonnerie quelques tronçons de colonnes, parfois de matière magnifique. Je les prends pour les débris des édifices somptueux qui se sont succédé sur le plateau du mont Moriah.

Au bout des 194 mètres de mur moderne reparaissent, sur une longueur de 9 mètres seulement, les grandes pierres, puis on trouve de nouveau le rhabillage moderne; mais à partir de là jusqu'à l'angle sud-est du Haram-ech-Chérif, les blocs de grand appareil se voient partout en place, et plusieurs d'entre eux atteignent des dimensions étonnantes.

A 25 mètres en arrière de l'angle sud-est, le mur rentre légèrement pour faire saillie presque aussitôt sur une longueur de 6 mètres et rentrer encore sur une longueur plus faible.

Il y a donc, en d'autres termes, une saillie de mur en grand appareil de 6 mètres de développement, encadrée entre deux petites faces en retraite. L'assise inférieure est aux trois quarts enterrée dans des détritus de toute nature amoncelés presque partout autour de l'enceinte du Haram.

L'assise au-dessus de celle dont je viens de parler se com-

pose de deux grands blocs et d'une pierre carrée qui a été rajustée à droite. Les deux blocs principaux simulent un énorme boudin ou tore. Au-dessus se voit une assise de 1 mètre 50 de hauteur, formée de deux blocs égaux, larges de 3 mètres chacun, et taillés en véritables voussoirs, c'est-à-dire évidés en arcs de cercle à la partie inférieure. Une seule pierre recouvre ces voussoirs, et constituait le sol d'une vraie fenêtre à balcon. Enfin, au ras du sol de la fenêtre, mais à gauche, se voit dans le mur un bloc assez gros qui porte deux encastrements carrés. Sauf meilleur avis, ces encastrements n'ont pas été taillés sans raison; vraisemblablement, ils ont assujetti une balustrade qui garnissait la double baie à balcon.

Tel était, en 1850, l'état dans lequel se trouvait cette portion intéressante de l'enceinte. En 1869, les remblais avaient été accumulés en si grande quantité au pied de la muraille, que le tore mentionné plus haut se trouvait au ras du sol.

Lorsque j'en parlai à Schultz, dont les travaux sur la Terre sainte sont si estimés, et qui était alors consul à Jérusalem, il me félicita grandement de la découverte que je venais de faire en reconnaissant cette fenêtre à balcon.

Mais revenons vite à l'enceinte extérieure du Haram.

A l'arête même de l'angle sud-est se manifeste d'une façon évidente la retraite de chacune des assises du grand appareil sur celle qu'elle recouvre. Le sommet de cette magnifique muraille montre, partout où elle est entièrement conservée, un cordon en saillie tout à fait semblable à celui qui se voit au Haram d'Hébron.

Les fouilles anglaises ont fait découvrir l'assise posée sur le roc, à l'angle sud-est, à une profondeur de 80 pieds anglais ou 24 mètres 32 au-dessous du sol actuel, ce qui donne à la muraille une hauteur totale d'environ 45 mètres. Voilà une hauteur respectable, on en conviendra! Quant à la nature de l'appareil, on a constaté que dans toute la partie enterrée les assises

sont exactement pareilles à celles qui se montrent au-dessus du sol. Cet angle sud-est a donc été construit en une seule fois, et comme, sur l'assise la plus profondément enterrée, la face de quelques-uns des blocs a présenté de larges caractères phéniciens peints en rouge, comme repères de carriers et de maçons, il a bien fallu se rendre à l'évidence et reconnaître, bon gré mal gré, que cette muraille gigantesque était l'œuvre de Salomon.

A partir de l'angle sud-est, et en se dirigeant vers l'est, la muraille a un développement en ligne droite de plus de 146 mètres.

Le grand appareil se montre immédiatement à l'angle et continue sur une étendue de plus de 31 mètres, jusqu'à une porte ogivale aujourd'hui condamnée. Cette porte doit être de l'époque du royaume latin de Jérusalem. A 30 mètres à gauche, se voient trois grands arceaux de style romain et en plein cintre, murés d'ailleurs comme la porte elle-même.

Les baies de cette triple porte ont chacune 4 mètres 32 d'ouverture, et leurs pieds-droits ont 1 mètre 75 de largeur. Puis les assises de grand appareil se prolongent sans interruption jusqu'auprès de la porte Sous-el-Aksa.

A la baie de gauche de la triple porte se trouve un autre bloc de grand appareil, orné de moulures qui ne sont ni grecques ni romaines. Évidemment, nous avons là un morceau du pied-droit primitif, resté en place. Or ce fragment, qui se relie à des assises salomoniennes, a le même âge qu'elles, car il en offre tous les caractères. La triple porte en question est donc contemporaine de Salomon, mais elle a été réparée plus tard et a changé de physionomie.

A partir de la porte Sous-el-Aksa, le mur sud de l'enceinte du Haram est caché par des portions de l'enceinte militaire de Jérusalem, parmi lesquelles se voient les restes de la muraille d'Ophel, construite par le roi Manassé, et que j'ai décrite déjà.

Pour retrouver l'enceinte du Haram, il faut rentrer dans la ville par la poterne de fer ou des Moghrabins, si d'aventure elle est ouverte, ou par le Bab-Sahioun, auquel cas on doit gagner la porte où sont établies les huttes des lépreux, et descendre par le côté oriental de Sion, au fond d'un petit vallon planté de cactus ou figuiers de Barbarie. Au bord opposé de ce vallon qui a pris la place du Tyropœon, ou vallon des fromagers, on découvre l'angle sud-ouest de l'enceinte cherchée.

Cet angle est du grand appareil à sa partie inférieure et se reconnaît facilement par-dessus le mur de clôture, assez bas en ce point, qui sépare le vallon planté de cactus d'une espèce de jardin situé au-dessous de la mosquée d'El-Aksa. Cette face sud de l'enceinte du Haram, aussi loin qu'on peut la distinguer, est construite en grands blocs, mais bien moins gigantesques que celui de l'angle même.

L'encoignure à sa base est formée d'assises énormes, en bon état, et en retraite de 5 centimètres les unes sur les autres. Là encore, les blocs sont encadrés par un cordon lisse d'une dizaine de centimètres de largeur. Quelques-uns des blocs atteignent des dimensions incroyables; ainsi l'un d'eux a une longueur de 9 mètres 35 sur plus d'un mètre de hauteur. Qui sait de combien il pénètre dans le massif?

A 12 mètres en arrière de l'angle sud-ouest se trouve l'arche ruinée du pont qui reliait le temple au Xystus par-dessus le Tyropœon. Puis à gauche du pont, c'est-à-dire en se dirigeant au nord, le grand appareil se montre sur une étendue de presque 20 mètres. Au delà sont des maisons particulières appuyées sur le mur de l'enceinte primitive du temple et qui constituent le pâté de constructions modernes masquant cette enceinte jusqu'au Heït-el-Morharby (le mur occidental), qu'il me reste à décrire.

Longtemps avant de visiter Jérusalem pour la première fois, je savais qu'il y existait, sur un point de l'enceinte de la mos-

quée qui a remplacé le temple des Juifs, un pan de muraille que ceux-ci ont de tout temps vénéré comme un débris du premier temple. Je savais de plus que le pied de ce mur, dont l'approche n'est pas interdite aux Juifs, était pour eux une sorte de sanctuaire où ils venaient prier le vendredi soir. Ne comptant rencontrer à Jérusalem que cet unique échantillon des constructions primitives, on conçoit que ma première visite à l'enceinte du Haram dut être pour le Heit-el-Morharby. Toutefois, je dois le dire, j'avais entendu émettre tant de doutes sur l'antiquité du mur, que j'avais fini par croire que l'on pouvait tout au plus le faire remonter au temps d'Hérode.

A force d'argent, les enfants d'Israël ont obtenu des Turcs que l'approche de cette muraille leur fût permise. La base en a été dégagée pour former une espèce de petite place étroite, ou mieux, de ruelle.

Sur une hauteur de plus de 12 mètres, la construction primitive est restée intacte. Jusqu'à 2 ou 3 mètres au plus du faîte de la muraille, les assises de blocs à encadrement sont superposées. Il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître que jamais mur semblable n'a été construit ni par les Grecs ni par les Romains ; nous avons infailliblement là un superbe spécimen d'art judaïque.

Dans les assises inférieures, les blocs sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur ; parfois cependant des blocs carrés se trouvent intercalés entre d'autres à grande largeur. Les quatre dernières assises vers le sommet du mur se composent aussi de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, formée de pierres trois fois plus longues que hautes. A mesure que les assises s'élèvent, les dimensions des blocs diminuent. Enfin, chaque assise est en retraite de 5 centimètres sur celle qui la précède, et ces retraites successives, déjà constatées partout où règne le grand appareil, produisent un *fruit* considérable, et difficile, je crois, à retrouver ailleurs.

La portion de muraille dont l'approche est permise aux juifs est comprise entre le mur d'enceinte du Mekhemeh (tribunal) et le mur de clôture d'une maison particulière. Mesurée entre ces deux limites, la longueur est de 29 mètres 70. Au delà des barrières formées par les habitations modernes que je viens de citer, le mur antique se voit encore sur une étendue de 12 mètres environ à droite et de 11 mètres à gauche, c'est-à-dire vers le Mekhemeh. Plus loin, il est masqué; mais, lors de mon second séjour à Jérusalem, en 1863, j'ai pu à l'aise étudier les substructions du Mekhemeh et reconnaître la muraille primitive sur une cinquantaine de mètres de plus que ce qui est apparent.

Enfin, l'œuvre de Salomon est couronnée à son sommet par quelques assises régulières, il est vrai, mais construites en petites pierres de taille. Elles ne sont pas anciennes.

Sur la face du mur primitif se montrent des entailles considérables qui ont servi, à une époque indéterminée, à appliquer un pignon triangulaire en ce point de l'enceinte sacrée. Ces entailles, creusées en niche, c'est-à-dire arrondies au sommet, et à encastrement rectangulaire à la base, ont des dimensions différentes, mais l'une d'elles mesure jusqu'à 1 mètre 50 de hauteur. Au-dessus se trouve la porte judaïque que les musulmans nomment Bab-el-Borak.

Il n'est pas possible de reconnaître au delà du Mekhemeh le point où cesse de se montrer le grand appareil dans l'enceinte actuelle du Haram-ech-Chérif, car les constructions particulières, celles du bazar spécialement, en encombrent les approches.

J'ai, dès le premier jour où je me suis trouvé devant ces blocs gigantesques déclaré que c'était là l'ouvrage des architectes de Salomon. Les dénégations les plus absolues m'ont été opposées, en Angleterre surtout, où le public s'intéresse si vivement et si justement à tout ce qui touche l'histoire biblique.

Il y avait, j'en suis convaincu, dans les dénégations anglaises une entière bonne foi, et le sentiment qui les dictait tenait autant du désir de retrouver les traces du temple que du respect pour l'Écriture, qui dit que de cet édifice il ne devait pas rester pierre sur pierre. Mais l'opposition devait tomber dès que les hommes du métier, les officiers du génie, habitués à ne pas se payer de paroles, réfléchiraient que la montagne factice qui supportait le temple n'était pas le temple lui-même, que par conséquent il était possible de retrouver de grandes portions du revêtement salomonien de cette montagne.

Partant de là, ces officiers, s'ils hésitaient encore un peu, ont cherché les éléments de leur conviction dernière dans les fouilles qu'ils ont dirigées avec une haute intelligence et avec la saine critique que donne l'étude des sciences exactes. Dès les premiers travaux, leur conviction a commencé à se faire, et les conclusions auxquelles ils ont été amenés par les faits matériels qu'ils observaient, ils les ont habilement consignées dans un beau livre, qui a eu un succès mérité ; je parle du livre que MM. les capitaines Wilson et Warren ont intitulé *The recovery of Jerusalem.*

Pour eux, tout ce que j'avais déclaré salomonien est bien l'œuvre de Salomon, et cela suffit amplement pour satisfaire mon petit amour-propre d'antiquaire et d'ancien officier d'artillerie. Mes honorables camarades de l'armée anglaise m'ont donné raison ; peu m'importe l'opinion des autres.

XVIII

LES TOURS MÉAH ET HANANÉEL

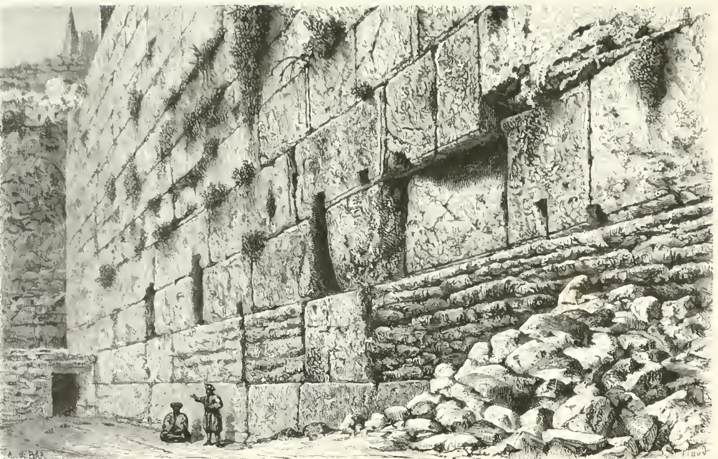


Ces noms signifient : le premier, la tour des Cent, et le second, Aimée de Dieu. Je ne conserve plus de doute sur la position des deux forteresses citées tant de fois dans l'Écriture sainte.

Voici un passage tiré de Jérémie, et qui a vainement exercé la sagacité des commentateurs :

« Il viendra un temps, dit Jéhovah, où cette ville sera rebâtie, depuis la tour Hananéel jusqu'à la porte de l'Angle. Le cordeau sera tiré encore plus loin sur la colline de Gareb et se dirigera vers Goah. — Et toute la vallée des Cadavres et des Cendres, et tous les champs vers la vallée du Cédron jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, (tout) sera consacré à Jéhovah ; rien n'en sera plus ni renversé ni détruit. »

Commençons par dire que les noms Gareb et Goah désignent des localités inconnues. Mais quelle est cette porte de l'Angle ? Nous avons vu qu'une brèche de 400 coudées fut ouverte dans la muraille de Jérusalem par Joas, roi d'Israël ;



ENCEINTE SALOMONIENNE DU TEMPLE

Heït-el-Morharby

or cette brèche était entre la porte d'Éphraïm et la porte de l'Angle. Les récits de Néhémie nous montrent que de son temps la porte d'Éphraïm n'était qu'un second nom de la vieille porte, laquelle, à l'époque où écrivait Josèphe, avait un troisième nom, celui de porte Djennath. La porte de l'Angle doit dès lors être identifiée avec la porte des Poissons, car il n'est pas possible d'admettre que la ville avait à chaque pas une porte ouverte dans ses murailles. Cela posé, je crois que le passage de Jérémie s'éclaircit. En effet, de la tour Hananéel à la porte de l'Angle ou des Poissons, nous avons une ligne à peu près droite, tirée de l'est à l'ouest, et qui représente bien le mur septentrional de la deuxième enceinte de David et de Salomon. Voilà pour le nord.

Quant à l'orient, le prophète mentionne tous les champs vers la vallée du Cédron, et comme il ne dit pas un mot de la face sud de Jérusalem, c'est que de ce côté la ville ne devait et ne pouvait changer, grâce à la présence de la profonde vallée de Hinnom qu'elle domine.

Les fouilles anglaises ont constaté matériellement ce que j'avais émis d'instinct. L'angle nord-est du Haram-ech-Chérif est couvert par une tour dont j'ai décrit minutieusement les restes. La face orientale de la tour avait 25 mètres 60 de développement; c'est tout ce que nous en pouvons dire. Quant aux assises de blocs énormes qui constituent le revêtement de cette muraille extraordinaire, elles sont en retraite les unes sur les autres comme au Heit-el-Morharby. Là aussi, les fouilles anglaises ont constaté que la base de la tour était établie sur le roc, à une profondeur de 33 mètres, ce qui donne à la muraille, de la base au sommet, une hauteur totale de plus de 45 mètres. Chose remarquable, des caractères tracés en rouge au pinceau furent retrouvés à cette immense profondeur, comme il en avait été trouvé à l'angle sud-est.

Pourquoi le nom de tour des Cent fut-il appliqué à cet

édifice immense? Personne malheureusement ne nous l'a appris, et nous ne saurions sur ce point émettre que des conjectures. La moins improbable, c'est que la garde de cette tour avancée était confiée à un corps composé de cent hommes. Il y avait plusieurs de ces centuries, ainsi que le constate le récit biblique de la révolution qui renversa Athalie et remit Joas sur le trône de son père.

Quant à la tour Hananéel, je doute qu'il en reste rien de plus que les quelques blocs de revêtement du rocher dont j'ai parlé à propos de la tour Antonia, et dont les assises sont aussi en retraite les unes sur les autres. La tour Hananéel remise en état devint Baris, et Baris, remaniée elle-même de fond en comble par Hérode, devint la tour Antonia. C'est là ce que nous pouvons deviner de son histoire.

XIX

LE MEKHEMEH ET L'ARCHE DE WILSON



ORS de mon voyage de 1863, mes deux premières visites avaient été pour le pourtour du Haram-ech-Chérif et pour le Heit-el-Morharby. Je ne saurais dire avec quelle joie naïve je retrouvais avec leur même physionomie, et comme de vraies amies dont j'avais été séparé, ces pierres sur lesquelles treize longues années venaient de passer, sans laisser plus de traces de leur action destructive que n'en aurait laissé une durée de treize minutes.

Seulement, devant l'arche du pont salomonien, on avait planté un figuier dont les larges feuilles masquaient une partie des voussoirs. De plus, comme les chiens de chrétiens et de juifs pouvaient trop facilement approcher de cette ruine vénérable, la haute prudence d'un pacha avait fait élever par devant une muraille qui ne permettait plus d'arriver jusqu'au pied de l'arche. Enfin, de très beaux figuiers de Barbarie, hérissés d'épines formidables, achevaient de rendre peu commode l'approche du monument. La rage au cœur, je gagnai le Heit-

el-Morharby, où du moins je pourrais librement toucher du doigt les blocs de pierre mis en place par les ouvriers de Salomon.

On se rappelle que ce sanctuaire, dont la jouissance a été concédée aux juifs pour le vendredi seulement, est borné au nord par le mur d'enclos du Mekhemeh. Par un véritable hasard, que je regardais comme providentiel, la petite porte ouvrant sur cet enclos n'était pas fermée; je pris donc la liberté grande de la pousser un peu et de l'entre-bâiller, afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Ah! que je fus bien reçu! Une mégère en guenilles sortit de je ne sais où, comme un diable sort de sa boîte, et vociféra avec une volubilité merveilleuse un torrent d'invectives en me refermant la porte au nez. Je courbai la tête sous les malédictions de la vieille, dans l'impossibilité où je me trouvais de faire pour le moment autre chose, et je me retirai comme un renard qu'une poule aurait pris, me promettant bien de prendre quelque jour une éclatante revanche de cette déconvenue.

J'évaluai *in petto* ce que me coûterait la revanche, et, arrivant à cette conclusion certaine que le prix n'en monterait pas à cent francs, j'attendis mon jour et mon heure avec la résignation de l'homme qui est sûr d'en venir à ses fins.

N'étais-je pas en Orient? N'avais-je pas affaire à des musulmans plus ou moins turcs et, comme tels, essentiellement avides, rapaces et corruptibles? Je pouvais être tranquille; je visiterais tout à mon aise un beau matin, l'enclos et la salle basse du Mekhemeh, en dépit de la sorcière qui m'avait repoussé. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver aussitôt que je fus devenu l'ami du brave Mohammed-Effendi, cheik de la mosquée des Moghrabins. Devant lui, la porte du Mekhemeh s'ouvrit à mes amis et à moi sans l'ombre de difficulté. Si la vieille femme qui m'avait chassé avec indignation quelques semaines auparavant eût pu deviner qu'elle gagnerait quelques

piastres en me souhaitant la bienvenue, elle eût été présente et n'eût pas manqué de me faire la réception la plus hospitalière en réclamant son *bakhchich.*

Tout Arabe, tout Syrien de race qui rencontre dans une circonstance quelconque un étranger, qu'il affuble invariablement du titre à demi méprisant de *khawadja* (marchand), le suit comme le taon suit le cheval, et bourdonne sans la moindre interruption le mot *bakhchich.* Pourquoi vous le demande-t-il ? Vous ne le savez pas, ni lui non plus ; mais comme c'est le premier mot qu'il a appris à balbutier en entrant dans la vie, il le répète à tout propos et à tout venant.

Le bâtiment du Mekhemeh est précédé par un jardin en fort piteux état, où il n'y a guère que de mauvaises herbes et deux ou trois grenadiers chétifs. Ce bâtiment est aujourd'hui très notablement enterré, car il faut descendre de près de 2 mètres, en s'aidant des blocs de pierre qui servent d'escalier, pour arriver au sol de la salle basse. Celle-ci s'ouvre sur le jardin par une grande arcade à double archivolte dont la première est en ogive peu accentuée.

On reconnaît tout de suite que cette arcature ogivale n'est qu'une applique postérieure, destinée à renforcer et à consolider. La base entière sur laquelle s'élève le Mekhemeh paraît antique. Sans être de dimensions considérables, les blocs employés sont d'un assez bel appareil et à encadrement ; le temps les a rongés, et leur état actuel contraste d'une manière frappante avec celui de la bâtisse supérieure, qui semble contemporaine de Selah-ed-Dyn, c'est-à-dire de la chute du royaume latin.

D'énormes contreforts carrés s'appliquent au mur qui fait face au jardin ; la base m'en a paru antique, tandis que les calottes inclinées qui couronnent ces contreforts sont du moyen âge ; seule, la partie supérieure de la construction est arabe et renferme les salles du Mekhemeh actuel.

A l'intérieur de l'édifice, on peut, à l'aide de bougies, suivre sur une grande longueur la muraille judaïque, qui n'est que le prolongement du Heït-el-Morharby. Ce prolongement mesure au moins une trentaine de mètres, et au fond, l'on rencontre une belle citerne, sur laquelle s'ouvre une petite porte carrée.

Là fut certainement le sénat judaïque, la *boulé* dont parle Josèphe ; là fut, plus tard, la *curie* romaine, lorsque Jérusalem fut devenue la colonie Élienne Capitoline ; là est aujourd'hui le Mekhemeh, ou le tribunal musulman.

Le capitaine Wilson a le premier découvert, au-dessous du Mekhemeh et précisément en face de la double porte nommée Bab-es-Selseleh (porte de la Chaîne), une arche magnifique. Au sud de cette arche s'en trouve une autre fort ancienne, et une série de voûtes de différents âges, sur lesquelles repose le Mekhemeh turc.

Voici comment M. Warren décrit le chemin qu'il faut prendre pour arriver à l'arche de Wilson : « Lorsqu'on est descendu dans la salle basse du Mekhemeh par l'arcade ouverte sur le petit jardin, on traverse une suite d'arcades ogivales d'origine arabe, ayant le mur salomonien du Haram à sa droite. En marchant vers le nord, on arrive à l'entrée de la grande citerne qui porte le nom de Birket-el-Borak. Cette citerne est recouverte au sud par une arche que M. Warren déclare de construction romaine, et l'on se trouve alors en face d'une seconde arche couvrant un espace de 2 mètres 43, puis vient immédiatement l'arche de Wilson. »

M. Warren pense que la taille des voussoirs de cette dernière dénote une antiquité qui remonte au v[e] ou au vi[e] siècle avant notre ère.

« Lorsqu'en partant du jardin du Mekhemeh on longe la salle basse, on voit à gauche une petite porte qui donne accès par un coude dans un couloir formé de petites chambres voû-

tées et dirigé vers le nord. Les voûtes sont ogivales, d'apparence sarrasine, et çà et là sur les parois on distingue des mots hébraïques tracés en écriture moderne. »

Je m'arrête ici et ne me permettrai pas de copier *in extenso* la description détaillée de M. Warren, mon but n'étant d'ailleurs que de lui emprunter ce qu'il me fallait pour bien fixer la position de l'arche Wilson. D'autres ont constaté que la hauteur de l'arche est de 12 mètres 768, sa largeur de 13 mètres 07.

Le mur judaïque qui forme la paroi de droite de la salle basse est bâti sur le roc, mais à plus de 18 mètres au-dessous de la naissance de l'arche, et toujours en blocs ayant exactement la même taille que ceux du Heit-el-Morharby.

XX

PRESSOIRS DU ROI



Lorsque de la fontaine de la Vierge (Omm-ed-Deradj, la Mère aux Escaliers) on veut remonter directement à Jérusalem, il faut suivre un raidillon des plus abruptes. A droite on aperçoit alors, au milieu de terrains cultivés, un pâté de rochers dans lequel semblent s'ouvrir plusieurs grandes chambres.

La première fois que ce roc isolé me frappa les yeux, l'idée me vint, je ne sais trop comment, que ce pourrait bien être là le pressoir du roi, le *torcular regis,* comme l'appelle la Vulgate, et je me réservai d'aller l'étudier à la prochaine occasion.

Il fallait relire le passage biblique où il en est question, et c'est ce que je fis aussitôt ma rentrée, tant le désir et la possibilité de retrouver ce monument me préoccupaient. Le prophète Zacharie, qui écrivait à l'époque du règne de Darius, en parle ainsi qu'il suit : « Tout le pays sera changé en plaine, de Djéba jusqu'à Rimmon, au sud de Jérusalem ; celle-ci s'élève et reste à sa place, depuis la porte de Benjamin jusqu'à l'emplacement de la première porte, jusqu'à la porte des An-

gles, et depuis la tour Hananéel jusqu'aux pressoirs du roi. »

Voilà encore un de ces problèmes topographiques dont il est malaisé de trouver la solution. Essayons pourtant.

La porte de Benjamin doit être celle qui conduisait sur le territoire de la tribu de Benjamin, ce qui nous ramène au nord.

La tour Hananéel occupait l'angle nord-ouest de l'enceinte du temple ; puis la limite méridionale imposée par le prophète à la face orientale de la ville future s'arrête aux pressoirs du roi. C'est donc au dehors, et au sud du Haram-ech-Chérif actuel, qu'il faut chercher les pressoirs, et comme cela arrive précisément pour le pâté de rochers excavés que j'avais en vue, il ne restait plus qu'à aller l'examiner, à vérifier sur place si les excavations pouvaient avoir appartenu à un pressoir antique.

Une première remarque à faire avant de vérifier s'il y a réellement là ce que nous y cherchons, c'est que le pressoir royal devait être voisin du jardin du roi, puisqu'il était destiné à faire l'huile et le vin, et ne pouvait être loin ni des oliviers ni des vignes. Or le jardin occupait le fond du vallon de Siloam ; par conséquent, si nous retrouvons un pressoir isolé dans ce quartier, c'était bien certainement le même dont parle le prophète.

Lorsque la logique eut terminé son petit travail préliminaire, j'allai voir si j'avais deviné juste.

A mon arrivée devant ces caves taillées dans le roc, je ne conservai plus le moindre doute sur la noble origine du monument ; en effet, il y a là un pressoir antique, et je vais le décrire brièvement, le moins mal que je le pourrai.

Tout n'est pas rose dans le métier de l'antiquaire.

Ces excavations constituent aujourd'hui l'officine d'un tanneur, dont les affreux produits macèrent dans le fond des chambres, empestant l'air à cent pas à la ronde. Un seul ouvrier

travaillait dans l'atelier ; c'était un grand garçon d'une vingtaine d'années qui, à ma vue et à celle de mon compagnon, l'abbé Michon, prit l'air d'une bête fauve qui voudrait nous dévorer. « Qu'est-ce que vous voulez, messieurs ? » Je remplace euphoniquement par le mot messieurs la dénomination avec laquelle il nous accueillit ; mais, entre nous, je veux bien avouer qu'il nous appela chiens. « Que demandez-vous? » Je répondis en bon arabe, ma foi : « Ce que je veux, c'est te donner un bakhchich, puis visiter la tannerie. » Le bechliq que je lui glissai dans la main, et il me tendit la main sans se faire prier, adoucit à l'instant nos relations ; je n'eus plus à partir de ce moment qu'un véritable agneau pour interlocuteur. Lors que j'eus fini mon étude, l'agneau reçut un second bechliq qui le transporta de joie. Du coup, j'avais là un ami à pendre et à dépendre, acheté cinquante sols.

Maintenant, voici ce que je trouvai, en me bouchant le nez.

Il y a trois salles juxtaposées, dont le sol est assez profondément creusé, de façon que deux des chambres ont pu être transformées en cuves à tanner les peaux de moutons. Certes, ce ne sont pas les industriels de notre époque qui ont eu l'idée de pratiquer dans le roc vif des cuves de cette espèce. Mais, bien au contraire, parce qu'elles se sont trouvées toutes faites, un tanneur s'y est installé. Ce qui me le prouve, c'est un détail dont je vais parler. L'entrée primitive des chambres a été détruite et agrandie à coups de masse, Dieu seul sait quand et par qui. A droite de l'entrée ainsi élargie, on voit dans le flanc du rocher une rigole taillée qui descend verticalement du haut du massif. Elle est recoupée à droite par une autre rigole inclinée, mais brisée, et qui a disparu à une faible distance du point de jonction ; néanmoins sa direction indique qu'elle venait aussi de la plate-forme supérieure. Le roc est à peu près plat ; on y distingue deux larges excavations arrondies, qui ont dû

servir à écraser les olives ou le raisin, dont le jus descendait par les rigoles pour gagner les chambres inférieures.

J'ai dit tout à l'heure que Dieu seul pouvait savoir à quelle époque une tannerie avait été installée dans les pressoirs. A défaut de mieux, je puis toujours affirmer que la tannerie existait au XIIe siècle, c'est-à-dire pendant la durée du royaume latin. Elle est citée dans la curieuse description de Jérusalem qui remonte à cette époque.

Le pressoir, car maintenant nous avons le droit de donner ce nom à l'étrange excavation que je viens de décrire, domine tout le jardin royal, ainsi que la piscine de Siloé et l'étang de Salomon. Une telle situation convient donc parfaitement aux pressoirs du roi. Encore aujourd'hui, la pente qui descend de là vers le jardin est plantée de nombreux oliviers.

XXI

PORTE ANTIQUE



L'angle sud-ouest du vaste terrain des chevaliers de Saint-Jean domine les arcades du marché au blé, qui longe une rue menant en droite ligne à la porte de Jaffa. Le tracé de cette rue donne exactement celui du mur septentrional de la première enceinte de Jérusalem. Quand, à partir du bazar, on a cheminé une vingtaine de mètres vers l'ouest, c'est-à-dire vers la porte de Jaffa, on trouve à main gauche une rue qui monte vers le sud, jusqu'à la muraille d'enceinte moderne. A trente mètres environ du commencement de cette rue se voit à gauche, dans le mur même qu'elle longe, une arcade enterrée, d'apparence romaine, et dont les voussoirs supérieurs s'aperçoivent seuls au-dessus du sol. Cette porte a été signalée pour la première fois par Pierotti, qui a cru y reconnaître la porte Djennath de Josèphe. En effet, un tel nom pourrait convenir, s'il était facile de le rattacher à la première enceinte jébusite, puisque, au dire de Josèphe, la porte Djennath y était pratiquée, et qu'à proximité de la porte commençait la seconde

enceinte. La chose ne serait donc pas impossible, mais à la condition d'admettre que la porte Djennath ouvrait sur la vallée du Tyropœon et faisait face au mont Moriah. Voilà un sujet de discussion que j'entends bien ne pas traiter ici, ne voulant en aucune façon faire du livre que j'écris un livre de polémique.

N'ayant point pratiqué de fouille autour de cette arcade, je n'en connaissais naturellement que ce qui était au-dessus de terre et recoupé par un talus. Ainsi on voyait, lorsque je la visitai, une clef de voûte, à laquelle se reliaient à gauche trois autres voussoirs émergeant entièrement du sol, avec l'amorce d'un quatrième. Deux assises de beaux blocs parfaitement appareillés s'y rattachaient à gauche; à droite de la clef de voûte ne paraissait qu'une petite partie de l'arcade.

Il est clair que ces renseignements étaient bien peu suffisants pour deviner le caractère et l'origine de la porte. Heureusement les fouilles anglaises y ont suppléé, et la porte fut déblayée jusqu'à sa base. Elle est en plein cintre, ayant 1 mètre 62 de flèche et 3 mètres 24 d'ouverture; la hauteur totale sous clef a été reconnue de 4 mètres 50.

Les pieds-droits sont surmontés par une imposte du profil le plus étrange, servant de point de départ à l'arc de la voûte. C'est une gorge en arc de cercle répétée trois fois de suite, et dont l'intermédiaire est séparée des autres par un tore encadré dans deux filets. Le tout est surmonté d'un tailloir simple et repose sur un listel assez étroit.

Détail remarquable: à une époque qu'il est difficile de déterminer rigoureusement, mais qui doit être voisine des croisades, cette porte antique a été doublée à l'intérieur par une porte ogivale, en tiers-point, destinée sans doute à la consolider et à l'empêcher de s'écrouler.

Enfin, aucune trace de muraille ne fut retrouvée autour de l'arche.

Si maintenant nous nous reportons à la description de Jérusalem au jour où elle fut prise par Selah-ed-Dyn, nous lisons ceci :

« Par la rue aux Herbes, aloit-on en la rue du mont Syon et trescopoit-on la rue David. Par la rue couverte, aloit-on en une rue par le change des Latins. Cele rue apeloit-on la rue de l'arc Judas, pour ce que on disoit que Judas s'i pendi à un arc de piere. »

Je suis bien tenté de croire que notre arceau antique n'est autre chose que l'arc Judas du XIIe siècle.

Voici d'ailleurs une tradition qui prouve jusqu'à quel point, à Jérusalem, les souvenirs se rattachant à l'histoire du christianisme peuvent se transformer.

En 570, le pèlerin de Plaisance disait ceci : « De Gethsémani, nous sommes montés à la porte de Jérusalem par de nombreux degrés ; à droite de la porte on aperçoit un lieu planté d'oliviers, et le figuier à une branche duquel Judas se pendit, et dont le rejeton est défendu par des pierres. »

Au XIIe siècle, la tradition prétendait que Judas s'était pendu à une arcade qui aurait donné son nom à la rue de l'Arc-Judas.

De nos jours, et depuis deux cents ans, la tradition a encore changé, car, à une centaine de mètres au sud du tombeau de Zacharie, dans la vallée du Cédron, l'on montre aux pèlerins *l'emplacement* même du figuier auquel Judas se pendit.

XXII

THÉATRE ANTIQUE

EPUIS longtemps j'avais remarqué, à 250 mètres du Bab-ech-Cham, ou porte de Damas, à droite de la route qui mène à Naplouse, un grand tertre en forme d'hémicycle, entouré d'un mur en pierres sèches, et dont la présence m'intriguait fort. Je résolus d'en avoir le cœur net, et j'y envoyai une équipe d'une demi-douzaine de terrassiers.

Ce tertre, qui a 4 mètres d'élévation, était regardé par quelques-uns de mes compagnons de voyage comme n'étant qu'un amas de cendres analogue à celui dont je me suis occupé en parlant du temple; il y avait donc tout intérêt à chercher la solution du nouveau problème.

Le monticule fut entamé par le pied. Une tranchée de plus de 2 mètres ne produisit que de la terre végétale pure, sans le moindre mélange de cendres; à peine y trouva-t-on quelques fragments de marbre ayant servi de placage. Alors le travail fut reporté au sommet, où les résultats restèrent les mêmes. Si donc il y a là un massif de maçonnerie, il ne nous a pas été donné de l'atteindre.

Après cet insuccès, les travailleurs furent placés au bout de la branche gauche de l'hémicycle, contre l'amas de décombres qui représente la direction et la place d'un proscénium. Presque aux premiers coups de pioche, on rencontra un massif de blocage grossier, n'ayant malheureusement aucune forme caractéristique, mais dont la présence n'en était pas moins significative. Il devenait évident que cet énorme monceau de terre végétale recouvrait, à une assez grande profondeur, une maçonnerie en demi-cercle qui lui avait fait prendre la forme qu'elle affectait elle-même. Je ne conserve que de faibles doutes sur la présence d'un théâtre en ce point. Plus loin, on lira les raisons de sa disparition.

Dans la dernière tranchée, les morceaux de placage de marbre se montrèrent en grand nombre, et il fut aisé d'y reconnaître les traces manifestes d'un incendie.

Voici ce que Josèphe nous apprend du théâtre de Jérusalem.

En racontant l'histoire d'Hérode, il dit que ce roi fit construire un théâtre dans sa capitale, mais il néglige d'ajouter à son récit quelque détail topographique qui puisse nous guider pour en retrouver l'emplacement.

Toutefois nous devons nous rappeler que la ville était extrêmement resserrée dans ses murailles, que le quartier de Bezetha, qui devint plus tard la *ville nouvelle*, se trouvant englobé dans l'enceinte d'Agrippa, existait déjà à cette date et se développait chaque jour. Il n'y a donc rien que de très admissible dans l'hypothèse que ce théâtre aurait occupé un espace libre encore, mais situé à une faible distance des terrains réservés aux habitations, autrement dit dans un *suburbium* tel que devait être le lieu où se trouve aujourd'hui l'hémicycle dont il s'agit.

D'après Josèphe, « le théâtre était décoré avec une grande magnificence, et portait sur son pourtour des inscriptions rappelant les actes de la vie d'Auguste, avec les trophées que

l'empereur avait remportés sur les nations vaincues. Tout cela resplendissait d'or et d'argent. Il n'y avait pas d'étoffes assez riches, ni de pierres assez précieuses qui ne fussent employées en profusion à orner les acteurs appelés à paraître sur la scène. »

Ces nouveautés empruntées aux mœurs des gentils irritèrent la susceptibilité des Juifs; mais rien ne leur inspira une répulsion plus violente que la vue des trophées. Pour eux, c'étaient des images humaines revêtues d'armures, et comme la présence de figures semblables était une abomination expressément interdite par la loi religieuse, l'indignation fut générale.

Hérode n'ignorait rien de ce qui se passait au sujet des trophées. Convaincu qu'il n'obtiendrait rien des mécontents s'il ne parvenait à détruire leur erreur, il convoqua les principaux d'entre eux, les conduisit au théâtre, et, leur montrant du doigt les trophées abhorrés, les pria de dire ce que c'était suivant leur opinion. Tous de s'écrier : « Ce sont des images d'hommes! » Le roi, sans leur répondre, donna l'ordre d'enlever les armures et fit voir qu'une fois dépouillés, il ne restait plus que des soliveaux.

Nous trouvons une seconde mention du théâtre d'Hérode, mais, cette fois, dans une circonstance tragique et qui ne prête plus à rire.

A la fin de l'hiver de l'an 4 avant Jésus-Christ, Hérode était arrivé à l'age de soixante-dix ans, marquant chaque année de sa vie par des crimes monstrueux, depuis l'époque où le sénat romain lui avait conféré le titre de roi. Souvent la foi religieuse de ses sujets, qu'il ne partageait qu'en apparence, avait été outragée par lui, soit qu'il fît parade de suivre les coutumes de ses amis les Romains, soit qu'il installât dans sa capitale des œuvres d'art réprouvées par la loi de Moïse. Par crainte, on se bornait le plus souvent à murmurer sourdement; parfois on allait jusqu'à conspirer dans l'ombre. Hérode,

22

qui le savait, ne s'en inquiétait guère, et envoyait au supplice ceux qui l'avaient blâmé trop ouvertement.

A la date que j'ai citée, l'agonie du roi Hérode commença; le bruit courut qu'il était à toute extrémité, qu'il ne lui restait plus nulle chance de salut. Dès que cette rumeur se fut accréditée, deux des plus illustres docteurs et interprètes de la loi, Judas, fils de Sariphée, et Matthias, entendant affirmer que le roi avait rendu l'âme, dirent aux jeunes gens dont ils dirigeaient l'éducation de faire disparaître de la ville sainte tout ce qu'Hérode y avait implanté en dépit de la loi. Ce serait une noble lutte, où leur piété s'assurerait une digne récompense. Ces paroles excitèrent au plus haut point le fanatisme de la jeunesse.

Parmi les œuvres illégales d'Hérode, il y en avait une surtout que Judas et Matthias lui imputaient à crime. Il avait fait placer au-dessus de la grande porte du naos un aigle d'or d'un prix inestimable, insultant ainsi à la majesté du Dieu d'Israël. Les deux docteurs ordonnèrent à leurs disciples d'aller abattre cet aigle. « Si vous risquez d'être punis de mort pour cette sainte entreprise, rappelez-vous qu'il est beau de mourir pour la loi de ses pères. »

En plein jour, à midi, les jeunes gens coururent abattre l'aigle, qu'ils dépecèrent à coups de hache, à la grande stupéfaction de la foule réunie dans les parvis du temple. Le chef des troupes royales se figura que c'était le signal d'une révolte, et, à la tête d'une force imposante, il fondit sur les perturbateurs. Au premier indice du danger, la foule des spectateurs s'était dispersée, et en face des soldats il ne resta qu'une quarantaine de jeunes hommes, les acteurs de la mutilation. Ils furent bientôt enveloppés et saisis, et avec eux leurs deux maîtres, qui eussent cru se déshonorer s'ils ne partageaient pas le sort des disciples. Tous furent amenés devant Hérode, qui les fit charger de chaînes, et convoqua les grands de la nation

au théâtre, où, n'ayant plus la force de se tenir debout, il se fit transporter en litière.

Le roi, qui était clément à ses jours, se montra assez doux envers les membres de l'assemblée; il se contenta d'enlever le pontificat au grand prêtre Matthias, qui avait quelque peu trempé dans le complot; quant à l'autre Matthias, instigateur de la sédition, il fut brûlé vif avec un certain nombre des coupables.

La nuit qui suivit leur exécution fut marquée par une éclipse de lune qui en fixe la date au 13 mars de l'an 4.

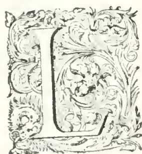
Il n'est pas difficile de se rendre compte des motifs qui ont fait raser et disparaître le théâtre d'Hérode. Nous avons vu qu'il était situé en dehors de l'enceinte d'Agrippa, à peu de distance de la porte de Damas, qui a pris la place de la porte située entre les tours des Dames.

Concevrait-on que les Juifs, instruits de l'arrivée des Romains devant leurs murailles, eussent laissé debout un édifice considérable pouvant fournir aux assiégeants un abri des plus utiles? A coup sur ils l'ont jeté bas; d'ailleurs Titus se chargea lui-même de faire nettoyer les abords de Jérusalem avant de commencer les opérations du siège. Le théâtre d'Hérode n'a donc pas subsisté plus de quatre-vingts à quatre-vingt-cinq ans.

Les Latins, avant le siège de Selah-ed-Dyn, qui devait leur être si fatal, n'ont pas agi autrement à l'égard de l'église de Saint-Étienne, monument qu'ils vénéraient, tandis que le théâtre d'Hérode n'inspirait aux Juifs que la plus vive répulsion.

XXIII

TOMBEAU D'ALEXANDRE JANNÉE

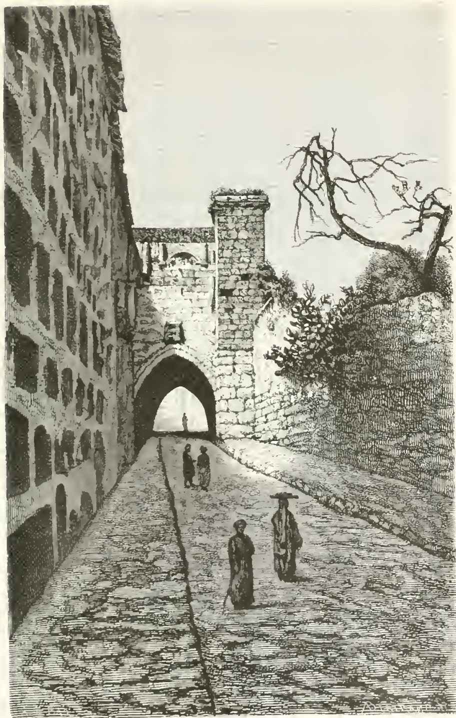


ORSQUE Titus eut forcé le mur d'Agrippa et se fut établi dans la ville neuve, les Juifs résistaient du haut de leurs remparts. Jean de Giscala défendait la tour Antonia et le portique septentrional du temple, en face du monument d'Alexandre. Simon occupait les abords du tombeau du grand prêtre Jean et garnissait la deuxième enceinte.

Ces détails, qui nous sont fournis par Josèphe, fixent les positions des assiégés. De plus, il en ressort que le monument d'Alexandre était situé en face du portique septentrional du Hiéron.

Qu'était-ce que ce monument ? A coup sûr, il s'agit de la sépulture du roi asmonéen qui avait échangé son nom judaïque de Jonathan contre le nom grec d'Alexandre.

Pour moi, le tombeau d'Alexandre n'est autre chose que le monument antique placé à gauche de la voie Douloureuse, en face d'une ruelle obscure qui mène à la porte du Haram, nommée aujourd'hui Bab-el-Hittah.



MONUMENT D'ALEXANDRE-JANNÉE

Voie Douloureuse

Deux portes ogivales ont été jadis ouvertes dans cette muraille. Elles sont condamnées aujourd'hui, mais en revanche une fenêtre grillée qui y est percée donne vue sur un petit cimetière clos et qui depuis longtemps ne reçoit plus d'inhumations.

C'est le seul, je crois, que renferment les murailles actuelles de Jérusalem.

La base de la muraille à laquelle je donne avec une certaine assurance le nom de tombeau d'Alexandre Jannée comporte neuf assises formées de gros blocs, dont l'état de dégradation dénote la haute antiquité. Au-dessus s'élève une tour carrée, manifestement romaine, car elle est d'appareil différent, plus haute que ce qui reste de la muraille inférieure, et couronnée par une rangée de modillons, ou corbeaux, en saillie notable sur les faces extérieures du mur.

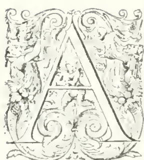
Cette tour a été considérée par quelques voyageurs comme une des quatre tourelles qui flanquaient la tour Antonia ; mais pour adopter cette attribution bizarre, il a fallu, bien entendu, faire violence à toute la topographie de la Jérusalem antique.

En résumé, il se peut que je me sois trompé en voyant dans cette ruine le sépulcre du roi asmonéen et de sa famille ; mais j'avoue qu'il faudrait, pour me faire changer d'avis, que de bien fortes preuves de mon erreur me fussent fournies.

XXIV

GROTTE DE JÉRÉMIE

LA PORTE D'HÉRODE ET LES GROTTES ROYALES

u sortir de la porte de Damas, lorsqu'on suit le chemin qui longe à droite le fossé de la ville, on arrive bientôt devant une colline dominant le flanc gauche de la route, et dans laquelle s'ouvre la grande excavation connue sous le nom de Grotte de Jérémie. Cette colline a son sommet occupé par un cimetière musulman. Un sentier, ouvert à 370 mètres du Bab-ech-Cham, conduit à la porte par laquelle on entre dans cette grotte, gardée par un derviche qui n'en permet l'accès aux pèlerins qu'après avoir prélevé sur leur pieux désir le plus d'argent qu'il peut leur arracher.

A l'époque de mon premier séjour à Jérusalem, je partageais l'erreur de ceux qui voyaient le tombeau d'Alexandre Jannée dans la grotte de Jérémie.

Voici ce que j'écrivais à mon retour en France : « Lorsqu'on a pénétré dans cette grotte, on reconnaît bien par-ci par-là quelques restes d'anciennes parois de chambres, mais elles ont été brisées et semblent avoir été exploitées comme une

carrière, de sorte que le tout ne forme plus qu'une grotte irrégulière, taillée grossièrement, et sans grand intérêt. A gauche existe une petite avance de rocher en saillie sur la masse, et sur cette saillie, dit la tradition, dormait le prophète Jérémie. Malheureusement, cette tradition ne supporte pas l'examen. »

Le derviche, gardien de la grotte, n'y regarde pas de si près, lui, et pour se procurer une nouvelle source de bakhchich, il met à la disposition des crédules une échelle qu'il tient en réserve, afin qu'ils puissent toucher du doigt le lit peu moelleux du prophète. Celui-ci, soit dit entre parenthèses, devait donc avoir remisé dans quelque coin une échelle semblable à celle du derviche, car sans cela je ne vois pas trop comment il aurait pu de la ruelle escalader sa couchette.

Je continue à transcrire ma première description.

« Du plafond de la grotte sainte tombe constamment une pluie de gouttes d'eau, que j'ai vu recueillir avec empressement par des pèlerins grecs, pour s'en bassiner les yeux. A gauche, en sortant, on trouve un escalier conduisant à une citerne pleine d'eau ; je n'en ai pas examiné la structure avec assez de soin pour pouvoir parler de son âge probable. »

J'ajouterai aujourd'hui que la tradition, toujours prête à donner des noms pompeux à tout ce qu'elle rencontre en ce pays, a fait de cette citerne la prison de Jérémie. L'Écriture, il est vrai, prouve que la citerne boueuse dans laquelle Jérémie fut enfermé était à l'autre bout de Jérusalem ; cela ne fait rien : cette grotte est la grotte de Jérémie, cette citerne doit donc être la prison de Jérémie. L'Écriture et le bon sens se tireront de là comme ils pourront.

C'est à 150 pas environ de la grotte que se voit la porte condamnée que les chrétiens nomment porte d'Hérode et les musulmans Bab-ez-Zaherah ; pour moi, c'est la porte Saint-Ladre du temps des croisades.

Lorsque, à partir de la porte Saint-Étienne actuelle, on a dé-

passé l'église de Sainte-Anne, la seconde ruelle à main droite conduit aux restes d'une église dédiée à sainte Marie-Madeleine. Ces restes se voient dans la dernière maison à droite. Pendant la durée du royaume latin, des moines jacobites desservaient cette église, affirmant qu'elle était bâtie sur la demeure de Simon le Lépreux. L'abbé de la Madeleine était directeur de la maladrerie située près de l'église et attenante au mur de la ville : il avait la clef de la poterne qui se nommait indifféremment porte de la Madeleine et porte Saint-Ladre. Lorsque Selah-ed-Dyn se fut emparé de Jérusalem, l'église fut transformée en école, sous le nom de Maïmounieh, parce qu'elle fut dotée par Maïmoun, fils du trésorier de Selah-ed-Dyn. Aujourd'hui, il n'y a plus ni église ni école, mais bien un amas de décombres et l'humble officine d'un potier arabe.

Dans la description de Jérusalem rédigée au temps des croisades, on lit le passage suivant :

« Entre la rue de Josaphat et les murs de la cité, à mein senestre jusqu'à la porte de Josaphat, avoit rues, ainsi com a une vile, et ces rues apeloit-on la juiverie. En cele juiverie avoit un moustier de sainte Marie-Madeleine, et près du moustier avoit une posterne, dont on ne povoit mie issir au chans, mais entre deux murs aloit-on. »

Comme les ruines de l'église de la Madeleine se trouvent à une centaine de mètres de la porte d'Hérode, il est clair que pour aller de l'église à la porte il fallait cheminer entre deux murs, celui de la ville et celui d'une habitation quelconque.

Je crois que voilà un point définitivement élucidé, et que dorénavant il n'y a plus de doute à conserver sur la destination et l'origine de la porte d'Hérode. On remarquera le sentiment pieux qui avait fait élever la léproserie ou maladrerie sur l'emplacement même de la maison de Simon le Lépreux. La poterne, ouverte dans le mur d'enceinte, n'avait été pratiquée vraisemblablement que pour porter au cimetière, placé au-dessus

de la grotte de Jérémie, les corps des lépreux morts à la léproserie et qu'on ne voulait pas voir circuler à travers la capitale des rois latins.

Venons aux Cavernes royales. C'est depuis mon premier voyage en Terre sainte que l'entrée de ces cavernes a été découverte; j'en fus informé par mes amis de Jérusalem; aussi avais-je le plus vif désir de les visiter et de m'assurer par moi-même du grand intérêt qu'elles présentaient, si là se trouvaient réellement les carrières desquelles étaient sortis les blocs énormes qui avaient servi à la construction du temple de Salomon et de la merveilleuse enceinte qui en supportait la plateforme.

Le jour même où pour la première fois il me fut donné de pénétrer dans le Haram-ech-Chérif, grâce à l'intervention dévouée de M. de Barrère, alors consul général de France à Jérusalem, un déjeuner charmant nous était offert par cet excellent ami, et il nous attendait à la grotte de Jérémie. Nous nous y transportâmes à la sortie du Haram, et nous trouvâmes la table dressée en plein air, ce qui nous convenait à merveille, le temps étant délicieux; c'était le 31 octobre 1863, et je tiens à fixer cette date, parce qu'elle me rappelle une des journées les plus agréables de ma vie.

Le fils du derviche gardien de la grotte de Jérémie et derviche lui-même nous fit les honneurs de sa demeure étrange en l'absence de son père. Nous prîmes place à l'ombre de quelques beaux grenadiers chargés de fruits, et la conversation roula, on peut le deviner, sur les trésors d'art que nous venions d'admirer.

Comme il serait trop long de décrire minutieusement les Grottes royales, je me contenterai d'en donner un aperçu. D'ailleurs, M. Pierotti les a levées avec soin, et en a donné le plan dans sa *Jérusalem explorée*.

A une faible distance de la porte de Damas, on aperçoit

une excavation taillée à pic dans le rocher[1], et au-dessus de laquelle, vers l'est, se trouve un trou assez bas, muré naguère, et qu'on a débouché afin de pouvoir pénétrer plus à l'aise dans les immenses souterrains sur lesquels il est ouvert. Un peu plus loin se voit une seconde baie, encore murée aujourd'hui, et qui avait la même destination. Il faut se courber en deux pour franchir l'entrée; une fois à l'intérieur, on suit une rigole coupée par l'ordre de M. de Barrère, et qui permet d'accéder sans peine aux carrières proprement dites, dont les plafonds sont parfois très élevés, suivant le plus ou moins grand nombre de blocs que l'on a extraits de la masse de la montagne. Ces souterrains, dont le plan est tout à fait irrégulier, ont un développement considérable; ils s'enfoncent profondément sous la colline de Bezetha. Plusieurs hommes munis de torches nous précédèrent pour nous éviter des chutes qui pourraient devenir fort graves, à cause des cavités souvent profondes qui se présentent à l'improviste. Rien de plus saisissant que l'effet de ces lumières mobiles sur les grandes masses à travers lesquelles on chemine; mais aussi rien de plus fatigant que la chaleur que l'on endure dans cette fournaise. On peut y entrer glacé, et être bien assuré qu'on en sortira ruisselant de sueur.

Les traces de l'antique exploitation se montrent partout où on les cherche. Ce sont des coupures verticales de 12 à 15 centimètres, pratiquées à l'aide d'un instrument tranchant, et dont le fond présente une courbure circulaire due à la direction donnée à l'outil par le mouvement des bras de l'ouvrier qui

1. Medjr-ed-Dyn parle ainsi de cette excavation : « A l'opposé et au sud de Zahara (c'est le cimetière au-dessus de la grotte de Jérémie), au-dessous de la muraille septentrionale de la ville est une grande excavation oblongue, nommée la grotte du Coton, que quelques-uns disent s'étendre jusqu'au-dessous de la Sakhrah. » C'était certainement une des grandes entrées des Grottes royales, ou carrières de Salomon; et l'opinion dont Medjr-ed-Dyn se fait l'écho suffirait pour le prouver.

circonscrivait ainsi les pierres. Une fois le bloc à extraire limité par ces coupures, des coins de bois engagés dans le plafond, et qu'on mouillait d'eau, détachaient par leur dilatation la masse destinée à la taille définitive, qui s'effectuait dans la carrière même, ainsi que nous l'apprend l'Écriture sainte.

Ce même mode d'exploitation était employé dans les autres carrières de Jérusalem; on en retrouve, par exemple, des traces manifestes à droite du chemin de Beït-Lehem, dans le voisinage immédiat de l'hôpital juif construit par sir Moses Montefiori, un peu au-delà du Birket-es-Soulthan.

Lorsqu'on considère la position des cavernes royales telles qu'elles sont aujourd'hui conservées sous Bezetha, et celle de la grotte de Jérémie, située précisément en face et de l'autre côté du chemin qui contourne la partie nord de la ville, en longeant les remparts, il n'est guère possible de conserver des doutes sur la réunion primitive de ces deux groupes d'excavations. En d'autres termes, les souterrains sous Bezetha et la grotte de Jérémie ne faisaient qu'un, lorsque ces immenses carrières furent exploitées par les tailleurs de pierres du roi Salomon. Le nouveau tracé adopté pour l'enceinte d'Agrippa aura nécessité l'énorme coupure qui les sépare aujourd'hui, et cette circonstance rend compte, de la manière la plus satisfaisante, de l'assertion de Josèphe qui veut que cette troisième enceinte, après avoir passé devant le tombeau d'Hélène (la reine d'Adiabène), s'étendît à travers les grottes royales.

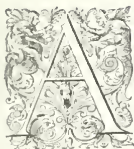
Lorsqu'il s'agit de la topographie de Jérusalem, il n'y a pas de rectification d'erreur qui ne soit à mes yeux d'une extrême importance, surtout quand je me sais coupable moi-même de cette erreur. Je suis donc ravi de rendre à M. de Barrère l'honneur qui lui est dû pour la justesse de ses vues sur la position réelle des cavernes.

Plus tard, nous mettrons cette rectification à profit, lorsque nous aurons à nous occuper du Tombeau des rois.

Un fait des plus curieux et des plus intéressants est venu démontrer la haute antiquité des excavations pratiquées sous Bezetha. M. Clermont-Ganneau, en étudiant les parois de ces souterrains, y a découvert la figure en creux d'un taureau ailé à face humaine, coiffée d'une tiare. Il s'est empressé de révéler sa trouvaille aux officiers anglais; après quoi, la figure a été enlevée, et, grâce à une dépense modeste de vingt-cinq francs, ce monument inappréciable est passé en Angleterre. C'était là indubitablement l'image d'un des *keroub* ou chérubins qui jouaient un si grand rôle dans le temple de Salomon.

XXV

PISCINES A CIEL OUVERT


l'hôtel Hauser (je parle de 1863), j'étais logé à côté d'une terrasse sans garde-fou, donnant sur l'énorme piscine de Birket-Hammam-el-Batrak (l'Étang des bains du Patriarche). J'aurais pu l'étudier du matin au soir pendant des mois, et même y tomber pour l'étudier mieux encore, si l'envie m'en eût pris. Heureusement il fallait beaucoup moins de temps pour connaître ce réservoir, et quelques heures dépensées par-ci par-là à son profit ont été plus que suffisantes.

Hélas! l'hôtel Hauser n'existait plus lors de mon dernier voyage en Terre sainte, et je l'ai vivement regretté, tant la disposition intérieure de ce gîte était adorablement organisée. Qu'on en juge!

Il était établi sur le côté gauche de la rue du Patriarche, et pour y arriver il fallait, après avoir traversé la place du Qalàah, descendre une centaine de pas dans le trou-bazar des marchands de fruits et de légumes en se frayant, sur une pente des plus glissantes, une voie difficile à travers une foule tou-

jours compacte d'hommes et de femmes, de bédouins, de juifs polonais ou allemands, d'ânes, de soldats turcs, de chameaux, de pèlerins russes, que sais-je moi? enfin, d'échantillons des races les plus diverses d'animaux à deux pieds et à quatre pattes.

Après ces cent pas, on tournait à gauche, et cinquante pas plus loin on arrivait à un premier escalier de quelques marches, sur lequel ouvrait une porte étroite surmontée d'une enseigne qui représentait un bateau à vapeur, accompagné de la légende : *Hôtel de la Méditerranée, tenu par G. Hauser.* Une fois la porte passée, on se trouvait le nez contre un mur, mais à gauche, un escalier voûté et raide comme une échelle de poulailler vous amenait dans une petite cour. Déjà l'on se croyait transporté à un très haut premier étage; erreur, on était au rez-de-chaussée. Sur cette cour s'ouvraient quelques chambres de voyageurs, à côté de celles de l'hôte et de sa famille.

On montait encore un étage, mais cette fois en plein air, pour arriver à une seconde petite cour, fort étroite, sur laquelle s'ouvrait la salle à manger; à droite l'office, à gauche un parapet dominant la rue du Patriarche. Ce second étage effectif est l'entresol. Contre l'office s'applique une échelle; c'est l'escalier des appartements d'apparat. On montait, en évitant de se casser le cou, et l'on prenait pied sur une terrasse que l'on avait jugé inutile de garnir d'un parapet du côté de la rue; mais à droite, la terrasse était garnie d'une cloison de planches supportant un modeste appentis, et vous séparant seule de la piscine béante à une quinzaine de mètres au-dessous. Il y avait bien sur cette terrasse quelques petits ressauts placés là tout exprès pour procurer aux inattentifs quelque bonne chute de première catégorie; après les avoir franchis, on était au bout de l'appentis, et là s'ouvrait une porte à laquelle commençait un véritable escalier descendant de cinq marches, les deux



BARBIER TURC

premières en pierre, les trois dernières en planches, dont l'une était veuve d'à peu près la moitié de sa surface. Il n'y avait pas deux de ces cinq marches qui eussent la même hauteur, et comme elles étaient très élevées, il semblait difficile de rien trouver de mieux pour vous disloquer les jointures. Au bas de ce délicieux escalier commençait un corridor sur lequel étaient distribuées, à droite et à gauche, six bonnes petites chambres; puis, au bout du corridor, en tournant à droite, on se trouvait sur une nouvelle terrasse sans garde-fou, dominant la piscine. De là, à gauche, une échelle détraquée conduisait à une dernière terrasse dominant toute la maison. Au fond, un escalier hors d'usage descendait vers la rue, et à droite, il y avait deux chambres semblables à celles du corridor. La première de ces deux chambres fut choisie par moi.

Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de croire qu'ils ont jamais rien vu de plus bizarre que cette distribution, et cependant, je le dis en toute sincérité, malgré le soleil, malgré le vent et la pluie, on s'habituait à l'hôtel Hauser et ne s'y trouvait pas si mal. D'ailleurs, n'était-on pas à Jérusalem, ce qui compense bien des inconvénients? et les maisons de cette ville, illustre entre toutes, ne sont-elles pas bâties, sans exception, sur des plans si invraisemblables qu'on les dirait choisis par plaisir pour se donner de l'exercice sans sortir de chez soi?

Une fois installé, et mon bagage mis en ordre pour un séjour de quelques mois, je commençai par faire l'inspection de ce que je pouvais apercevoir de mes fenêtres. Je dominais à pic le Birket-Hammam-el-Batrak, qui se montrait alors presque entièrement à sec (nous étions au 29 octobre). On n'y voyait plus qu'une large flaque d'eau remplissant la partie méridionale de la citerne, et dans laquelle végétaient de larges touffes d'une plante aquatique vert-gris, peuplées de crapauds. Deux tronçons de colonne gisaient sur le roc qui forme le sol du bassin. A l'angle nord-ouest, un escalier par lequel on a

pu jadis descendre dans la piscine; aujourd'hui, cet escalier n'aboutit plus qu'à une porte murée. A l'angle sud-ouest, et à 4 mètres environ au-dessus du fond, est percée l'ouverture d'un aqueduc en mauvais état, et comme l'eau qu'il apporte par les temps des grandes pluies doit être fort sale, on a pratiqué sur le fond de la piscine une espèce de petit réservoir formé de murs, où les immondices et la vase peuvent quelque peu se déposer avant que l'eau ne se répande dans la piscine proprement dite, quoique malproprement tenue. Sur ses quatre faces celle-ci est entourée de murs à pic appartenant aux maisons qui l'entourent. Devant moi (j'étais placé vers l'angle sud-est), j'avais la terrasse du patriarche latin, qui était alors Mgr Valerga; à ma gauche, la tour de David dominait toutes les autres constructions, à savoir : un café arabe avec balcon en bois surplombant la piscine, puis le consulat du royaume de Grèce, avec son mât de pavillon, et derrière le consulat la terrasse de M. Gobat, évêque anglican de Jérusalem. Enfin, j'étais affligé d'un voisinage peu récréatif, celui d'un moulin qui travaille jour et nuit, et dont les meules, mises en mouvement par un cheval ou par un âne, font un tapage incessant des plus monotones, qui n'est enjolivé que par les cris de forcené du meunier; on jurerait qu'on étrangle ce brave industriel, et cependant il ne braille ainsi que pour donner du cœur à la pauvre bête qu'il emploie. Ce moulin doit occuper en partie la face nord du Birket-Hammam-el-Batrak.

Je reviendrai tout à l'heure à la piscine, mais puisque j'ai pris le parti de décrire l'hôtel Hauser, afin que mon lecteur, désireux peut-être de savoir comment sont disposées les maisons de Jérusalem, puisse *ab uno discere omnes,* je ne veux pas me dispenser de dire ce qui compense grandement les petits désagréments de l'organisation intérieure.

Je viens de décrire ce qui m'entourait du côté du Birket, c'est-à-dire à l'occident; maintenant passons à l'orient.

Je prends le chemin par lequel je dois *descendre* à la salle à manger, c'est-à-dire je grimpe les cinq marches de l'escalier et me trouve sur la terrasse. Au-dessous de moi, la rue du Patriarche. Tout un flot de gens qui crient à qui mieux mieux, de tout sexe, de tout âge, de toutes couleurs, cohue des plus singulières, dans laquelle on entrevoit peu de costumes européens. L'autre côté de la rue est occupé par un établissement de bains orientaux dont les cheminées vous asphyxient toutes les fois que le vent est bon. Ce sont les bains du Patriarche Hammam-el-Batrak ; au delà s'étend un vaste terrain vague où fut jadis le grand hôpital des chevaliers de Saint-Jean. Plus loin, le dôme vert de la Qoubbet-es-Sakhrah, le Haram-ech-Chérif, l'enceinte du temple de Salomon; plus loin encore, la montagne des *Viri Galilæi*, le Mont des Oliviers avec le hameau qui en couronne le faîte, autour de l'Église de l'Ascension; puis à droite, le Mont du Scandale. Tout cela d'un gris fauve qu'égaye seule la pâle verdure de quelques oliviers. A droite, je vois un couvent grec, puis l'escarpement de l'ancienne ville des Jébuséens, garni aujourd'hui d'habitations, dont quelques-unes ont un aspect européen des plus charmants. A gauche, et tout près de l'hôtel, l'église du Saint-Sépulcre, dont la coupole à cette époque était encore indignement délabrée. Tout contre le Saint-Sépulcre s'élève une mosquée dont le muezzin vous réjouit le plus régulièrement du monde de ses pieuses gargouillades. Au delà, vers le nord, j'aperçois les quartiers en amphithéâtre de Bezetha et d'Acra, amas de constructions grises, ou du blanc le plus cru, cubes de maçonnerie recouverts invariablement d'une coupole. Voilà ce que je pouvais voir de l'hôtel Hauser, quand je voulais, à chaque heure, à chaque minute. Trouvez-moi, je vous prie, dans l'univers entier, un panorama qui réveille plus de souvenirs grandioses que n'en réveille celui-là! Je me hâte de revenir à la piscine que j'ai failli perdre de vue.

C'est cet immense réservoir que Josèphe appelle *Amygdalon*. l'amande. Elle est taillée dans le roc vif, exactement rectangulaire, et ses dimensions sont encore très grandes, bien que les constructions modernes aient empiété notablement sur son extrémité septentrionale. Tel qu'il est aujourd'hui, le Birket-Hammam-el-Batrak a 84 mètres de longueur sur 40 de largeur.

Voici l'histoire de cette piscine :

Au moment où les attaques des rois chaldéens commençaient à présager la ruine du royaume de Jérusalem, le roi Ezekhias fit creuser un grand réservoir auquel un aqueduc amenait les eaux du Birket-Mamillah, qui est à un niveau supérieur, et à l'extérieur de l'enceinte. Aussitôt que la piscine d'Ezekhias fut construite, l'enceinte de la ville dut être modifiée, de telle manière que son nouveau tracé rejeta le réservoir à l'intérieur de la place. Aujourd'hui ce sont les pluies qui alimentent le Birket; aussi à la fin de chaque saison chaude est-il presque à sec.

Passons au Birket-Mamillah.

A l'extérieur du mur actuel de Jérusalem, et à l'ouest-nord-ouest de la ville, on trouve à quelque cent mètres de la porte de Beit-Lehem, sur un plateau un peu dominant, l'étang de Mamillah. Ce plateau est occupé tout autour de l'étang par un vaste cimetière musulman, dans lequel se trouvent quelques tombes remarquables et certainement vieilles de plusieurs siècles.

Josèphe, en décrivant les travaux de siège de Titus, dit que ce prince fit aplanir le terrain devant la place, depuis le Scopos jusqu'au monument d'Hérode, situé devant la « piscine des Serpents ». De toutes les circonstances rapportées dans l'histoire de ce siège mémorable, il resulte que la piscine des Serpents ne peut être que le Birket-Mamillah. Je ne crois plus aujourd'hui que la piscine soit uniquement alimentée par les



RÉSERVOIR D'ÉZÉCHIAS

pluies, car je l'ai vue, à la fin de la saison exceptionnellement sèche de 1863, assez pleine d'eau, tandis que les citernes de la ville étaient à peu près desséchées. Il y a là quelque source dont l'existence aura déterminé la création du réservoir. Comme Néhémie parle d'une fontaine qu'il appelle fontaine du Dragon ou du Serpent, placée à l'occident de Jérusalem, il est désormais certain pour moi que la fontaine du Serpent et la piscine des Serpents doivent être cherchées au même point, c'est-à-dire au Birket-Mamillah.

La description de Jérusalem au temps des croisades contient le passage suivant :

« Dehors la porte David avoit un lac par devers soleil couchant, que on apeloit le lac du Patriarche, là où on recueilloit les iaues pour abevrer les chevaus. Près de cel lac avoit un charnier que on apeloit le charnier du Lyon. Or, vous dirai pourcoi on l'apeloit le charnier du Lyon. Il avint jadis qu'il ot entre crestiens et Sarrasins une bataille entre cel charnier et Jherusalem, où il ot moult de crestiens occis, et que li Sarrasins de la cité les devoient tous faire lendemain ardoir pour la poueur. Tant que il avoit que uns lyons vint par nuit, et les porta touz en cele fosse, si com on disoit. Et dessus ce charnier avoit un moustier où on chantoit chascun jour. »

L'église que mentionne ce curieux passage aurait-elle été sous le vocable de saint Babilas? Si oui, le nom de Mamillah s'expliquerait facilement, grâce à la permutation, si fréquente chez les Arabes de Syrie, du *b* en *m*. Ainsi dans le nom de Bâalbek, que beaucoup de Syriens prononcent Mâalbek.

Après avoir longtemps cherché ce que pouvait être la fontaine désignée dans l'Écriture sainte sous le nom de Gihon, j'en suis venu à être convaincu maintenant que Gihon et le Birket-Mamillah sont probablement une seule et même chose.

Lorsque les Assyriens parurent devant Jérusalem, sous le règne d'Ezekhias (de 727 à 698 avant Jésus-Christ), « le roi

d'Assour [1], dit la Bible, envoya le chef des eunuques et le chef des sakes (cavaliers scythes) vers le roi avec une puissante armée. Ils montèrent et arrivèrent à Jérusalem, et, étant montés et venus, se placèrent auprès du conduit de l'étang supérieur qui était sur la route du champ du Foulon. »

On m'accordera, j'espère, que le conduit de l'étang supérieur mentionné dans le texte biblique n'est que l'aqueduc qui déversait les eaux du Birket-Mamillah dans la piscine creusée par Ezekhias.

Mais il y a plus. Nous lisons dans les *Paralipomènes :* « Et lui, Ezekhias, boucha la source supérieure des eaux de Gihon et les dirigea en bas vers l'occident de la ville de David. » Il paraît donc bien clair que les eaux de Gihon, dirigées en bas vers l'occident, sont les eaux du Birket-Mamillah, et cette solution, que je propose avec grande confiance, devient inattaquable.

Plusieurs fois déjà j'ai eu l'occasion de mentionner la piscine qui couvre la face nord d'un des angles du Haram-ech-Chérif, et que les habitants de Jérusalem ne connaissent que sous le nom de Birket-Israël (l'étang d'Israël). C'est un énorme bassin rectangulaire de 106 mètres de longueur sur 40 de largeur; le roc en forme le fond, et à l'extrémité ouest on voit deux arcades de dimension différente, dont l'entrée est à demi masquée par des arbrisseaux et des plantes grimpantes. Les fouilles anglaises ont démontré que j'avais commis une erreur en supposant que les galeries commençant à ces arcades servaient de communication entre le Birket-Israël et une autre piscine recouverte aujourd'hui par les constructions septentrionales du Haram-ech-Chérif. Il a été reconnu que la galerie sud est close brusquement par un mur, à la distance de 40 mètres. Dans celle du nord, à 35 mètres, s'ouvre au sud et au nord

1. C'était Sennachérib.



PISCINE SUPÉRIEURE

Birket-Mamillah

un petit passage voûté, d'apparence moderne; au delà, la galerie était comblée jusqu'au sommet, et l'on ne saurait dire avec certitude si elle se continuait vers l'ouest.

En même temps, on a constaté que le Birket-Israël ne s'était jamais étendu, vers l'ouest, au delà de sa limite actuelle.

Il est encombré aujourd'hui de débris et d'immondices de toute espèce; c'est comme un dépôt des plus abominables ordures. A peine y voit-on parfois une petite flaque d'eau croupissante qui ne recouvre pas la centième partie de la surface du bassin. En m'aventurant sur le talus j'ai pu étudier de près la muraille sud du Birket-Israël et m'assurer ainsi du genre de sa construction. Cette muraille est munie d'un revêtement composé d'assises de petits moellons irréguliers séparées par des cordons de pierres plus petites. Derrière le revêtement, qui s'est écroulé en mainte place, on reconnaît un appareil différent : des assises irrégulières de grosses pierres de taille, hautes de 50 centimètres, et dont les joints ont été retaillés pour recevoir des cordons de petites pierres se reliant avec le premier parement dont je viens de parler. Les faces extérieures des pierres de taille sont munies de larges rainures destinées sans doute à procurer plus d'adhérence au mortier qui reliait les deux parements superposés. Le tout était recouvert par une couche de cailloutis fin, enduit d'un ciment très dur et imperméable, qui, appliqué partout, devait rendre le bassin parfaitement étanche.

Sur un point se reconnaissait, en 1850, le débouché d'un petit canal encombré de concrétions calcaires, et venant de l'intérieur du Haram-ech-Chérif.

Le rebord supérieur de la piscine était marqué par un cordon de pierres de taille, formant larmier, et l'enduit imperméable, ainsi que les parements superposés, s'arrêtaient à cette gorge.

A quelle époque faut-il faire remonter un appareil si compliqué? Je ne saurais le dire, mais je le croirais difficilement

antérieur à Hérode, à cause de la pauvreté des matériaux employés et de la hauteur constante des assises, égale à une coudée, hauteur que je retrouve partout où la construction hérodienne existe indubitablement.

Quel a été le véritable nom du Birket-Israël dans l'antiquité? Est-ce bien là la piscine, théâtre de la guérison miraculeuse du paralytique par Jésus-Christ? Voilà une double question à laquelle j'ai répondu jadis par des affirmations toutes de sentiment. Aujourd'hui, j'y répondrais ainsi : Oui, le Birket-Israël est la piscine probatique des Évangiles, mais il n'est pas la piscine nommée Bethesda ou Bethseda, où le miracle s'accomplit. Une telle solution, on ne s'y attendait guère, et comme il s'agit là de l'un des sanctuaires les plus vénérables de Jérusalem, je me crois obligé de la justifier par des témoignages irrécusables, à commencer par l'Évangile de saint Jean.

Que l'on tourne et retourne tant qu'on voudra le verset évangélique qui concerne la piscine où le miracle eut lieu, on n'y trouvera que ceci : « Il y a dans Jérusalem, au-dessus de la Probatique, une piscine nommée en hébreu Bethesda, qui a cinq portiques. »

Prenons maintenant les témoignages par ordre de date.

Josèphe nous apprend que la colline en face de la tour Antonia, et nommée Bezetha, était séparée de la forteresse par un profond fossé creusé de main d'homme. Dans un autre passage, il parle de l'*agger* que la cinquième légion avait dirigé contre la tour par le milieu de la piscine *Strouthion*. La contrescarpe du fossé a été retrouvée en partie; elle forme la paroi de gauche de la jolie église de l'*Ecce homo;* quant au *Strouthion*, il a disparu.

L'an 333, le pèlerin de Bordeaux nous dit : « Il existe à Jérusalem deux grandes piscines à côté du temple, l'une à droite, l'autre à gauche, qui furent faites par Salomon. A l'intérieur de

la ville, il y a des piscines jumelles à cinq portiques, et que l'on appelle Bethsaïda; là, des malades depuis longues années étaient guéris. L'eau de ces bassins, lorsqu'on la trouble, prend une couleur comme celle du safran. »

Les deux piscines aux côtés du temple doivent être cherchées à l'intérieur du Haram-ech-Chérif; les piscines jumelles sont la Probatique et celle du miracle.

Saint Jérôme traduisant Eusèbe s'exprime ainsi : « Bethesda, piscine qu'on appelait Probatique, ce qui pour nous peut se traduire par *des troupeaux*. Elle eut autrefois cinq portiques, et l'on montre deux bassins, dont l'un est ordinairement rempli par les pluies hivernales; l'autre contient une eau singulièrement rouge, comme si elle attestait par sa couleur sanglante l'œuvre qui s'y pratiquait anciennement. En effet, on raconte que les prêtres avaient l'habitude d'y laver les victimes; d'où lui est venu son nom de Probatique. »

Écoutons encore le moine Brocard : « Ceux qui entrent par la porte de la vallée rencontrent à gauche, contre la voie publique, la piscine Probatique, et à droite, en face de celle-ci, séparée par la voie, un très grand réservoir que l'on appelait la piscine intérieure; ce fut Ezekhias qui la construisit. »

Je mets de côté l'érudition de Brocard, qui voit ici la *piscine intérieure* d'Ezekhias, et me contente du renseignement matériel qu'il nous donne sur l'existence de deux piscines, séparées par la voie publique.

D'après les *Gesta Francorum*, la piscine Bethesda se voyait devant l'église de Sainte-Anne. « Elle a conservé les vestiges de l'ancienne piscine, qui avait cinq portiques. On y descend aujourd'hui par un seul portique, et l'on y trouve une eau amère au goût. »

Enfin, dans la description de Jérusalem faite au temps des croisades, nous lisons ceci :

« Près de la porte de Josaphat, à mein senestre avoit une

abeie de nonnains qui avoit nom Sainte-Anne. Devant cele abeie avoit une fontaine que on apeloit la piscine; dessus la fontaine avoit un moustier et cele fontaine avoit cinq porches où li malades gisoient, si com on dit. »

Il est certain que la piscine surmontée d'un moustier dont parle notre chroniqueur français ne peut être en aucune façon le Birket-Israël.

Heureusement, la vraie piscine de Bethesda, sanctuaire indiscutable désormais, a été retrouvée, et c'est à mon ami M. Mauss que nous en devons la découverte.

Ainsi que le disaient les divers écrits sacrés et profanes dont je viens d'invoquer le témoignage, c'est dans l'enclos même de Sainte-Anne, et devant l'église, que des sondages opérés par M. Mauss l'ont fait reconnaître. Les bases des colonnes qui soutenaient le porche unique, existant au moment où l'Anonyme a écrit son livre inséré dans le *Gesta Dei*, ont été retrouvées en place!

Le fût de l'une d'elles a été redressé et surmonté du chapiteau découvert près de lui; le pavé en mosaïque du porche a été retrouvé aussi; enfin, le bassin même de la piscine a été révélé par les mêmes sondages.

Depuis plusieurs années déjà, je connaissais le résultat de ces fouilles dont les détails, relevés avec soin, ont été adressés au ministère des affaires étrangères. Une indiscrétion déplorable les a divulguées et, qui pis est, on a tenté de s'attribuer le mérite d'une découverte que l'on croyait faire, lorsqu'elle était faite. Je ne puis que féliciter mon pays d'être en possession de l'un des lieux les plus saints de Jérusalem.

Du reste, l'idée de commencer les recherches qui ont été couronnées d'un si précieux succès était venue à M. Mauss, lorsqu'il eut extrait de cet endroit un pied votif d'une certaine Lucilla Pompilia, qui fut probablement guérie à la piscine. Ce pied de marbre m'a été confié, pour être offert au

nom de l'inventeur au musée judaïque du Louvre, où chacun peut le voir.

Nous arrivons aux piscines de Setty-Mariam et de la Pèlerine.

La première a 30 mètres de longueur sur 28 de large. On la rencontre à très faible distance à gauche de la porte de Saint-Étienne. Elle n'offre rien de remarquable, étant presque toujours à sec, sauf après les grandes pluies de l'hiver.

La seconde, qui se voit entre l'angle nord-est de l'enceinte actuelle et la porte murée d'Hérode, est beaucoup plus petite, mais bien plus ancienne. Elle n'a qu'une quinzaine de mètres de longueur, un peu moins de largeur, et ne forme pas un parallélogramme régulier. Ce qui lui donne une certaine importance, c'est qu'elle est taillée dans le roc qui couvre sur ses deux faces l'angle nord-est des remparts. Sur les mêmes faces, on y voit employés des blocs d'une très grande dimension. Les gens du pays la nomment en arabe Birket-el-Hedjieh, ce qui a le même sens que le nom de piscine de la Pèlerine, que lui donnent les chrétiens de Jérusalem.

Quand on sort de la ville par la porte de Beit-Lehem, on trouve, à quelques centaines de mètres au sud, une très grande piscine, également taillée dans le roc, mais qui ne présente pas l'imposante précision de taille du rocher, que l'on remarque dans toutes les piscines de la ville sainte construites à l'époque antique. C'est le Birket-es-Soulthan, ce bassin énorme de 165 mètres de longueur sur 60 de largeur, dont le fond est le plus souvent à sec. A la tête sud, passe sur une sorte de pont l'aqueduc qui amenait au temple les eaux d'Étham; et au milieu du pont se trouve un petit monument dans lequel est encastré un tarikh, c'est-à-dire une inscription constatant les réparations que le sultan El-Naser-Mohammed, fils de Kelaoun, fit exécuter pour remettre l'aqueduc en bon état.

Ce vaste bassin ne paraît pas digne des rois de Juda : non

pour sa grandeur, mais à cause du peu de soin avec lequel les parois ont été taillées.

Siloé! voilà encore un nom qui réveille en mon cœur un bien doux souvenir : le souvenir de ma bonne mère qui me racontait la vie évangélique de Jésus. J'étais alors tout enfant, et j'écoutais avidement ces récits merveilleux; les yeux fixés sur ma mère, je buvais ses paroles et, lorsqu'elle avait fini, je me disais : quand je serai grand, j'irai à Jérusalem. Trois fois, l'homme a tenu la parole de l'enfant.

On pense bien que Siloé fut un des premiers endroits que je visitai, lorsque pour la première fois je fus en Terre sainte.

J'ouvre l'Évangile de saint Jean, et j'y trouve ceci :

« En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance, et ses disciples l'interrogèrent. « Maître, dirent-ils, qui a péché, « de lui ou de ses parents, pour qu'il naquît aveugle? » Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents; mais il est ainsi pour qu'en « lui se manifestent les œuvres de Dieu. Il faut que j'opère les « œuvres de celui qui m'a envoyé. Quand il fait jour, la nuit « vient et personne ne peut travailler; tant que je suis dans « le monde, je suis la lumière du monde. » Après ces paroles, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, et étendant cette boue sur les yeux de l'aveugle, il lui dit : « Va, et lave-toi « dans la piscine de Siloam », nom qui signifiait *envoyé*. L'homme s'éloigna, se lava, et devint voyant. Aussi ses voisins et ceux qui l'avaient vu précédemment, parce que c'était un mendiant, disaient : « N'est-ce pas lui qui restait assis et men- « diait? » D'autres disaient : « C'est bien lui! » Mais d'autres disaient : « Non pas; mais il lui ressemble. » Lui leur disait : « C'est bien moi! » Alors ils lui dirent : « Comment tes yeux « ont-ils été ouverts? » Il répondit : « Cet homme que l'on « appelle Jésus a fait de la boue, il en a enduit mes yeux, et « m'a dit : Va à la piscine de Siloam et baigne-toi. J'y ai été, « je me suis baigné, et je vois. »

C'est donc à la piscine de Siloé que Jésus envoie l'aveugle et lui ordonne de se laver les paupières. Tel est le sens précis du texte grec.

Quand on parcourt du nord au sud la vallée du Cédron, on rencontre en face du village de Siloam, et sur la pente opposée, une fontaine à laquelle les habitants du village viennent puiser leur eau. C'est la fontaine de la Vierge. Les musulmans la nomment Aya-omm-ed-Deradj (la source mère des escaliers), et cette dénomination bizarre vient de ce que, pour arriver au niveau de l'eau, il faut descendre un escalier assez raide de dix-sept marches, qui atteint un palier, duquel une nouvelle rampe de quinze marches conduit au petit bassin plein d'une eau légèrement saumâtre. L'afflux de l'eau est intermittent.

Le frère Liévin, si bien connu des pèlerins qui visitent Jérusalem, a exploré un des premiers le canal, taillé dans le roc, par lequel l'eau arrive à la fontaine. Ce canal a 2 mètres 83 de hauteur. Le réservoir dans lequel il déverse ses eaux est circulaire et se trouve à l'entrée d'une petite chambre également taillée dans le roc. Depuis lors, le capitaine Warren a pu étudier à loisir la source de la Vierge en y pratiquant des déblais, qui lui ont donné les résultats suivants :

Après un parcours de plus de 5 mètres, le canal rencontre le bas d'un puits rectangulaire dont l'orifice donne dans un nouveau canal, qui se bifurque. En ne suivant qu'une seule des branches, on arrive à un couloir voûté, puis au mur qui le ferme, ne laissant qu'une très petite ouverture par laquelle il est encore possible de se glisser. Après un long développement, le couloir débouche dans une chambre voûtée en plein cintre. On y trouva trois lampes en verre, espacées comme pour éclairer le couloir, et, dans la chambre voûtée, un petit tas de charbons, une quatrième lampe de verre, un plat vernissé, trois jarres de terre rouge. Enfin, au-dessus du puits était scellé un

anneau de fer, auquel devait être attachée une corde qui servait soit à puiser de l'eau, soit à faciliter l'ascension du puits.

Un canal taillé dans le roc communique de la fontaine de la Vierge à la piscine de Siloé.

Le frère Liévin a mesuré ce canal, auquel il a trouvé 540 mètres de longueur et un tracé tortueux dans tous les sens. Il y a reconnu deux regards aujourd'hui bouchés, et, dans les parois, trois entailles assez grandes pour qu'un homme en s'effaçant puisse en laisser passer un autre.

Voyons ce qu'est aujourd'hui la piscine de Siloé.

Pauvre piscine! dans quel état je l'ai vue! Se passera-t-il longtemps avant que les décombres que l'on amène et déverse journellement sur le flanc de la colline qui la domine ne l'enterrent tout à fait? Je crains bien que oui.

C'est un rectangle de 18 mètres de longueur sur 5 mètres et demi de largeur. Sur sa face orientale, on voit encore engagés dans la plus grossière maçonnerie, d'apparence moderne, six tronçons de colonnes d'art judaïque espacés de 2 mètres 40. La face occidentale est d'appareil ancien, très soigné; elle forme une sorte de quai s'élevant d'un mètre à peu près au-dessus de l'eau. Une rampe de terre suit cette face et aboutit à un palier horizontal sur lequel s'ouvre une arcade de construction peu ancienne, donnant accès dans un couloir. Au bout de celui-ci commence un escalier de quelques marches, qui tourne brusquement à droite pour descendre à l'entrée d'un canal creusé dans le roc vif. C'est le canal qui communique avec la fontaine de la Vierge, située à quelque cent mètres au nord.

L'eau de la piscine, qui semble avoir 2 mètres de profondeur, est sale et stagnante.

Sur la face sud et au-dessous de la dernière rampe de l'escalier, s'ouvre un autre canal qui conduit à un bassin délabré, au pied même de la colline d'Ophel. Ce bassin sert de lavoir aux femmes de Siloam, et ses eaux sont employées à

l'arrosement des jardins maraîchers qui tapissent le fond de la vallée et qui ont pris la place du jardin du roi, dont parle l'Écriture.

Dans la Bible, il est plusieurs fois fait mention de la piscine de Siloé. Ainsi nous lisons dans le livre de Néhémie : « Schaloum, chef du district de Misfah, éleva la porte de la source; c'est lui qui la construisit, la couvrit, en posa les battants, les serrures et les verrous, ainsi que la muraille de l'étang de Siloah près du jardin du roi, et jusqu'aux degrés qui descendent de la cité de David. » Il y avait donc de ce côté un chemin en escalier descendant du mont Sion vers la piscine [1].

De quelle nature pouvaient être ces degrés? Une heureuse remarque que j'ai faite près du Cénacle va nous le dire. Lorsqu'on suit le seul chemin qui, du Bab-Sahioun (porte de Sion), conduit au fond de la vallée de Hinnom, on aperçoit en deux points différents de son parcours, et un peu au-dessous de l'endroit où se voit un tronçon reconnaissable de l'aqueduc qui amenait les eaux d'Etham au temple, des marches d'escalier taillées dans le roc vif, et que les pieds des passants, depuis des dizaines de siècles, n'ont pu faire disparaître entièrement. De cet escalier, deux lambeaux sont bien distincts; le plus élevé comporte encore cinq ou six marches, mais trop oblitérées pour être mesurées; le lambeau inférieur n'a plus que quatre marches, taillées, celles-là, dans une veine plus dure, et bien accusées encore. Nous avons là, sans aucun doute, une des rampes de degrés qui descendaient de la cité de David.

Tels devaient être les degrés dont il est fait mention dans le livre de Néhémie, et rien ne nous prouve qu'ils n'existent pas toujours sous l'épaisse couche de poussière ou de boue qui, suivant les saisons, couvre le chemin qui descend vers le réservoir.

1. Vers 570, lorsque Antonin de Plaisance visita Jérusalem, ces degrés existaient toujours.

Encore quelques mots et j'aurai fini avec les piscines de Jérusalem.

Le cartulaire du Saint-Sépulcre mentionne un grand bassin aujourd'hui inconnu, et qu'il nomme *Lacus Legerii*, le lac de Léger. Je crois, sans oser rien affirmer, que c'est le grand bassin découvert il y a peu d'années derrière le cimetière, au-dessus de la grotte de Jérémie. Cette piscine, que l'on m'a dit être très vaste, était entièrement comblée, lorsque des fouilles pratiquées par le clergé grec l'ont fait retrouver.

On avait pensé reconnaître le lac de Léger dans une piscine de petite dimension, mais construite en blocs énormes, qui est toujours béante dans un champ situé entre le monticule où j'ai cru retrouver la place du théâtre d'Hérode et les Qbour-el-Molouk ou tombeaux des rois. Pour ma part, je ne doute pas que celle-là ne soit d'une très haute antiquité. A défaut d'eau, elle ne contient plus aujourd'hui que deux ou trois figuiers en plein rapport.

J'ai le regret de n'avoir pu visiter la piscine appartenant aux Grecs, dont je n'ai appris l'existence qu'au moment de mon départ de Jérusalem : je ne puis donc rien en dire de plus. C'est un monument qui reste à étudier.

XXVI

PUITS DE NÉHÉMIE



quatre ou cinq cents mètres de la piscine de Siloé, en suivant, vers le sud d'abord, le fond de la vallée qui se tourne ensuite vers l'est, on trouve le Bir-Eyoub. Là, on est tout à fait au bout de l'emplacement que l'on peut assigner aux jardins du roi. Deux masures y sont juxtaposées : un oratoire musulman et une sorte de hangar qui recouvre le puits nommé Bir-Eyoub par les musulmans, puits de Néhémie ou du feu par les chrétiens.

Voici pourquoi :

La tradition conservée au livre des Machabées dit que dans ce puits Néhémie retrouva le feu ,sacré qui y avait été caché par les prêtres, avant la captivité de soixante-dix ans. Au retour de Babylone, Néhémie aurait chargé les enfants des prêtres qui avaient caché le feu de le rechercher; mais le puits ne contenait que de l'eau bourbeuse. Néhémie ordonna d'en puiser et d'en arroser le bois destiné à brûler les victimes qu'il allait offrir en holocauste. Aussitôt le soleil se dégagea des

nuages et le bois s'alluma spontanément. Ce prodige aurait fait donner au puits le nom de *Nephtar*, purification.

A la fin de la saison des pluies, il arrive que le Bir-Eyoub se remplisse complètement, et déverse son trop-plein dans le pré au milieu duquel il est établi. C'est, dit-on, un signe infaillible annonçant que la prochaine moisson sera splendide.

Lorsque ce phénomène, assez rare d'ailleurs, se manifeste, le Bir-Eyoub devient un but de promenade suivie, un véritable Longchamps de Jérusalem. Dans l'après-midi, les femmes y affluent avec leurs enfants, les hommes y viennent de leur côté, tous en habits de fête. Des cafetiers ambulants s'y installent pour servir aux assistants le café et des narghilehs.

J'ai assisté moi-même à une de ces réunions joyeuses, et j'ai vu la vallée arrosée en ce moment par un joli ruisseau qui semblait sortir du Bir-Eyoub. D'autres affirment que ce n'est pas du puits, mais bien du terrain lui-même que les eaux sourdent pendant ces jours d'abondance passagère.

Je n'ai pu vérifier le fait; néanmoins j'ai reconnu à 300 mètres environ au sud du Bir-Eyoub, au fond de la petite vallée, verdoyante en cette saison (février), qui sous le nom d'Ouad-en-Nar (vallée du feu) tourne brusquement à l'est, tout en n'étant que le prolongement de la vallée du Cédron, une charmante petite source d'eau vive qui faisait bouillonner le sable en vingt orifices différents, groupés dans un très petit espace. Il se peut donc qu'en réalité le même phénomène naturel se manifeste au point où se réunit la foule en liessse, dont la présence m'a empêché de m'approcher du puits même.

Le puits, fort profond, est abrité par une construction en mauvais état. A sa droite, se trouve un bassin carré où l'eau, restant stagnante, est le plus souvent couverte d'une couche épaisse de lemna, ou lentille d'eau.

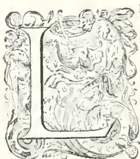
Voici les renseignements que Medjr-ed-Dyn, qui écrivait au XVe siècle (il est mort en 1521), nous donne sur le Bir-Eyoub :

Ce puits est entièrement formé de grosses pierres, dont chacune a 5 coudées de longueur et 2 de hauteur environ. Je fus étonné de la grande taille de ces pierres et de la difficulté qu'il y avait eu à les mettre en place. L'eau est froide et se trouve ordinairement à une profondeur de 80 coudées; mais en hiver, elle monte, sort du puits, inonde la vallée, et ferait tourner un moulin. J'y suis descendu avec les ouvriers chargés de le réparer. Je vis l'entrée de l'eau, qui sort d'une grosse pierre de deux coudées de largeur; là est une cave dont la porte a trois coudées de haut, sur une coudée et demie de large; un vent très froid sort de cette cave. J'y entrai avec une petite bougie, et je trouvai une grotte tout en pierre; j'avançai, mais le vent qui en sortait éteignit ma bougie. »

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur la structure du puits de Néhémie; ils sont si naïvement écrits, que l'on peut, je pense, y avoir confiance.

XXVII

MONOLITHE ET VILLAGE DE SILOAM



E village de Siloam est bâti sur le flanc du mont du Scandale, au-dessus des jardins potagers, arrosés par les eaux de Siloé, qui fournissent de légumes le marché de Jérusalem. Les choux-fleurs de Siloam ont des proportions telles qu'à une de nos expositions d'horticulture ils auraient incontestablement la plus grande des médailles d'honneur. Il est vrai de dire (aucune gloire n'est sans mélange) que les choux-fleurs d'Eurtâs leur font une concurrence terrible. Ces tard-venus, en effet, sont tout aussi beaux, meilleurs peut-être; aussi les gourmands de Jérusalem, car il y a des gourmands partout, leur reconnaissent-ils une supériorité marquée. Cela tient probablement à la nature des eaux d'arrosage, assez sales et presque saumâtres à Siloam, à Eurtâs limpides comme du cristal et d'une saveur parfaite. Mais laissons les légumes, et revenons à l'archéologie.

La plate-forme de roc qui porte le village s'appelait jadis la « Pierre de Zoheleth » ; à chaque pas elle présente d'antiques



VILLAGE DE SILOE

arasements de chambres taillées dans le roc, qui ont dû être détruites à une époque très reculée.

Rien de plus étrange que Siloam vu des hauteurs du mont du Scandale qui le dominent; il a l'air d'une ruche de guèpes accrochée à une muraille. Une fois en bas, on reconnaît que la surface du roc qui représente la muraille est garnie partout d'excavations naturelles ou artificielles, noircies par d'épaisses couches de suie qui témoignent qu'elles sont habitées de temps immémorial. Au-dessous, et au fond de la vallée, on aperçoit une place immonde; c'est l'abattoir où sont égorgées journellement toutes les bètes de boucherie qui servent à l'approvisionnement de la cité.

Au-dessous du village, partout où le roc affleure, on voit qu'il a été travaillé et taillé de main d'homme. Ici, c'est un pressoir; un peu plus loin, une citerne, auprès de laquelle se montrent les vestiges d'une construction carrée remontant à une très haute antiquité. Enfin, à un point assez rapproché du sommet, se trouve une petite plate-forme, ménagée avec intention, et munie d'une rigole qui, partant du sud, fait plusieurs contours pour venir aboutir à un trou peu profond, irrégulier, et qui semble plutôt creusé par la nature que par un travail humain. Cela ne saurait être un pressoir; qu'est-ce donc? Il serait trop facile de faire là-dessus des hypothèses pour que je me laisse aller à cette fantaisie.

Quand, après avoir exploré les rochers du sommet, on se met en devoir de descendre à Siloam même, on devine dès les premiers pas que la descente ne sera guère commode. Le seul sentier qu'il soit possible de suivre est tellement raide et difficile, qu'on peut se féliciter lorsqu'on l'a parcouru jusqu'au bas sans se casser les os. Vers l'extrémité nord du banc de rocher qui est la pierre Zoheleth de la Bible, se trouve un curieux édicule monolithe taillé dans un bloc qui avait été préalablement isolé de la masse. Il couronne le flanc gauche de la val-

lée de Josaphat, au point le plus désolé et le plus étroit de son parcours, dans le voisinage et au nord de l'abattoir. En face, à très faible distance, jaillit la fontaine de la Vierge.

L'édicule monolithe dont je viens de parler et que je vais décrire est le seul monument qui ait été respecté et soit resté intact, au milieu de tant d'autres qui ont été détruits et rasés.

Je ne puis m'expliquer comment un monument d'une importance aussi grande, et qui d'ailleurs saute aux yeux des passants, a pu rester inaperçu des voyageurs, ou du moins n'a été cité par personne avant moi. Dans mon premier ouvrage publié en 1853, je me félicitais d'être le premier à mettre en lumière un aussi curieux édifice, dont on ne pourrait pas contester la haute antiquité. Aujourd'hui que je l'ai revu à deux reprises, je m'en félicite plus que jamais.

Voici la description de la pierre :

C'est un bloc monolithe détaché de la masse sur trois côtés seulement, c'est-à-dire au sud, à l'ouest et au nord ; l'entrée fait face à l'ouest. On dirait la copie en grand des édicules monolithes égyptiens qui ornent nos musées. Un dé carré à arêtes légèrement inclinées au dehors en constitue la base. Au-dessus du dé règne une corniche égyptienne, formée d'un tore surmonté d'un large cavet que couronne une plate-bande. Au milieu de la face ouest s'ouvre une porte, munie au sommet de deux entailles rectangulaires placées en dehors des pieds-droits, et dont les analogues se retrouvent fréquemment aux portes des excavations égyptiennes.

Les faces latérales ne sont qu'ébauchées, du moins elles n'ont été terminées que vers les parties voisines de la façade.

L'intérieur de l'édifice est rempli de fumier qui sert de litière à quelque misérable fellah de Siloam. Je ne puis me refuser de décrire cet intérieur.

La porte, ouverte dans une paroi peu épaisse, débouche dans

une petite antichambre carrée qui ne mesure pas un mètre et au fond de laquelle est percée une porte basse traversant une seconde paroi. Cette porte débouche dans une chambre carrée de 2 mètres et demi de côté, offrant sur les parois de gauche et du fond deux niches en arceau. La paroi de droite est nue.

Il est fort curieux de comparer la corniche du monument de Siloam avec la corniche de l'une des constructions ninivites exhumées, par Botta, du monticule de Khorsabad. Au moyen des chiffres je pourrais prouver que le système des deux corniches est absolument le même ; seulement, comme il s'agissait à Ninive d'un édifice plus considérable, les dimensions des moulures sont plus fortes.

A coup sûr, les architectes qui ont tracé ces corniches appartenaient à une même école ; l'Assyrien vivait plus de 700 ans avant J.-C.; l'autre ne peut pas être d'une date beaucoup plus récente.

Dans le monument de Siloam, rien en effet ne rappelle les tombeaux judaïques si nombreux dans le voisinage de toutes les antiques localités bibliques. Ici, pas de koukim, ou fours à cadavres, creusés perpendiculairement aux parois de la chambre sépulcrale ; ici, pas d'arcosolium sur lequel ait pu être posé un sarcophage ou même étendu un corps ; donc ce n'est pas un tombeau.

Qu'est-ce alors ?

Nous avons ici, je le répète, la copie exacte de l'un des édicules monolithes consacrés par la piété égyptienne. Existe-t-il une circonstance historique en raison de laquelle un *naos* de ce genre aurait pu être construit en ce point ? Oui certainement, si nous n'oublions pas que le village de Siloam est placé sur le flanc du mont du Scandale. Voici ce que nous lisons dans la Bible :

« Le roi Salomon aima plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Pharaon, des Moabites, des Ammonites, des Édo-

mites, des Sidoniennes et des Hittites. — Salomon marcha derrière Astaroth, divinité des Sidoniens, et derrière Moloch, abomination des Ammonites. — Alors il bâtit un haut lieu pour Kamous, abomination de Moab, sur la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem, et pour Moloch, abomination des enfants des Ammonites, — et il fit ainsi pour toutes ses femmes étrangères qui faisaient des encensements et sacrifiaient à leurs dieux »

Très probablement, la princesse égyptienne qui fut la première épouse de Salomon dut exiger que le culte dans lequel elle était née ne fût pas le seul dédaigné ; sans doute encore, cette princesse, qui n'avait pas embrassé le judaïsme, puisqu'au dire de la Bible le roi la reléguait dans un palais qu'il lui avait fait construire hors de la forteresse de David, fit choix d'un lieu particulier où elle pouvait se livrer au culte de ses pères. L'origine du *sacellum* égyptien de Siloam n'est-elle pas étroitement liée à ce fait historique? Je le crois, mais je ne prétends imposer ma croyance à personne.

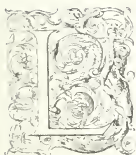
Dans son ouvrage sur les églises de la Terre sainte, M. de Vogüé a publié une carte de Jérusalem et des environs, œuvre de Marino Sanuto, levée en 1306; on y voit figurer, au-dessus de la vallée de Tophet, une église accompagnée de la légende : *Templum Moloch Ydoli Moabitarum;* et, à ce sujet, M. de Vogüé ajoute que ce nom désigne le petit temple monolithe attribué par M. de Saulcy à Salomon.

Donc, pour lui comme pour moi, le monument de Siloam n'est pas un tombeau, et je n'en suis que plus assuré que j'ai deviné juste.

XXVIII

LES SOUTERRAINS

SOUS LE COUVENT DES DAMES DE SION



ORSQU'ON entreprit les fouilles nécessaires pour établir les fondations de ce couvent, voisin de l'arcade antique qu'on appelle l'arc de l'*Ecce-Homo*, on découvrit une première galerie souterraine que je tenais grandement à visiter. Les excellentes religieuses du couvent s'empressèrent, avec une grâce parfaite, de se mettre à ma disposition pour me guider.

La galerie me parut si remarquable qu'immédiatement je priai mon ami et compagnon de voyage Gélis d'en lever le plan.

Il consacra bien des journées à ce travail minutieux, que j'espère publier un jour ou l'autre. Pour le moment, je me bornerai à dire que le souterrain se partage en deux parties distinctes; la première, longue de 18 mètres, est recouverte d'une voûte en plein cintre; la seconde, de 26 mètres de longueur, est voûtée en ogive. Une grande flaque d'eau croupissante remplit l'extrémité de la galerie; quant à la largeur du caveau, qui n'est évidemment qu'une citerne, elle mesure jusqu'à 6 mètres.

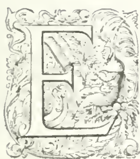
Le mur de fond, au-dessus de la flaque d'eau, est percé d'une ouverture qui mène je ne sais où; et une autre ouverture a été pratiquée dans la muraille de droite, à proximité du fond.

Dans la première pièce qui précède la galerie se trouve une source assez abondante.

A la fin de l'année 1868, un second souterrain a été trouvé sous le couvent des Dames de Sion, lorsqu'on l'a agrandi du côté de l'est. Ce souterrain a plus de 38 mètres de longueur, et une largeur variant de 6 à 8. On ne pourrait faire que de pures suppositions sur l'origine et l'usage de ces deux constructions.

XXIX

LES OUVRAGES DE SIÈGE DE TITUS



n Palestine, on a toujours grande chance de retrouver des traces certaines de ce qui a été fait par la main de l'homme. Cela tient au climat d'une part et à l'indifférence absolue des populations pour tout ce qui est antique. Jamais ni Turc ni Arabe ne se donnera la peine de renverser un monumen quelconque. Si une pierre tombe, il ne la relèvera pas; si elle est tombée depuis longtemps, il ne s'en occupera que moins encore et ne songera pas un seul instant à la déranger. Cela est une vérité absolue pour le Bédouin nomade qui ne comprend pas que l'on passe sa vie ailleurs que sous la tente. Pour les habitants des villes, comme ils sont nés dans des maisons, ceux-là reconnaissent la nécessité d'en bâtir, mais chacun préfère que ce soit son voisin qui bâtisse, et n'a pas le moindre désir de réparer son gîte si son gîte a besoin de réparation. De là cet aspect étrange de Jérusalem et de toutes les villes de la Palestine. Les maisons ont l'air de ruines et les amas de décombres se montrent partout. Chaque hiver, pendant la

saison des grandes pluies, quantité de maisons, délayées pour ainsi dire par les torrents d'eau que le ciel déverse incessamment sur elles, s'écroulent avec un fracas épouvantable. La première fois qu'on entend ce bruit sinistre, on est saisi de terreur en songeant aux habitants, broyés peut-être sous une avalanche de moellons. Ma-châ-Allah ! s'écrie le musulman (ce que Dieu veut!), et, je l'avoue avec honte, on finit par entendre presque aussi froidement qu'eux le vacarme que fait un édifice qui s'écroule.

En six semaines, pour ma part, je l'ai entendu une quarantaine de fois, et, à la fin, je me contentais de dire : Bon ! encore une!

Une rue se trouve-t-elle barrée par les éboulements, le premier homme qui passe n'y fait attention que pour tourner de côté une pierre qui le gênerait par trop. Le second en fait autant, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un vrai sentier praticable pour tous franchisse l'obstacle.

Si le pacha gouverneur ne s'en mêlait pas, tout resterait en cet état jusqu'à la fin du monde. On déblaye donc quelquefois, mais on ne déblaye que les obstacles que le pacha a rencontrés par hasard sur son chemin.

Voilà pour les vieilles maisons; quant à celles que l'on construit à notre époque, on voudrait les rendre solides. Pour atteindre ce but, l'emploi des pierres de taille est indispensable. Où les trouver? Dans la carrière? C'est trop fatigant. Il faudrait les façonner, d'ailleurs. Mieux vaut les prendre là où elles se trouvent toutes prêtes. Les monuments antiques, pour lesquels il professe le plus souverain mépris, voilà les carrières que tout bon musulman fait exploiter avec bonheur, au profit des villes modernes. C'est ainsi que Jaffa dévore petit à petit Césarée, comme elle a dévoré Athlit; quand Césarée sera épuisée, viendra le tour de Samarie. Loin des grandes villes, qui cherchent à se développer en imitant tant bien que mal les

mœurs européennes, les grosses pierres restent en place, et les ruines ne changent de physionomie que lorsqu'un tremblement de terre les secoue un peu brutalement.

Si les grosses pierres que l'on pourrait utiliser ne bougent pas, comment les amas de terre ou de pierrailles pourraient-ils bouger? Par quelle idée saugrenue le nomade qui passe ramasserait-il ici un caillou pour le rejeter là?

Il était donc évident qu'autour de Jérusalem je devais retrouver les traces des travaux d'attaque de Titus; n'avais-je pas retrouvé les redoutes et les lignes de Flavius Silva autour de Massada, aussi visibles, aussi nettes et fraîches que si elles avaient été construites depuis une quinzaine de jours? N'en avait-il pas été de même pour le camp de Vespasien, entre Tibériade et Tarichée? C'était avec une confiance absolue qu'en me rendant à Jérusalem pour la seconde fois, je m'étais promis de rechercher les ouvrages de siège. J'avais à reconnaître des camps, des aggeres, des postes d'observation, et toute la ligne de contrevallation; je ne doutais pas un instant de leur existence.

Le 1er mars 70, Titus quittait son campement de Gabath-Saoul pour aller s'établir sur le Scopos, dans des retranchements qui furent achevés le lendemain.

De Gabath-Saoul, à la tête de six cents cavaliers, Titus avait tenté une reconnaissance de la place, reconnaissance dans laquelle il fut battu par les Juifs. Le jeune César ne se tira du péril qu'à grand'peine.

Mais, dans la nuit suivante, la cinquième légion arrivait au camp et opérait sa jonction avec le gros de l'armée, dont la douzième et la quinzième légion faisaient partie. La dixième venant de Jéricho, devait rejoindre le 1er mars et s'établir sur le mont des Oliviers, pendant que Titus occuperait le Scopos.

Le Scopos, que traverse la route antique de Jérusalem à Naplouse, route qui n'a jamais changé de direction, est entouré

par les deux ravins qui, réunis, forment la vallée du Cédron ou de Josaphat. Le plateau a un développement de l'ouest à l'est d'environ 1,000 mètres; il domine une plaine un peu accidentée et qui s'étend jusqu'au mur septentrional de l'enceinte. Du camp jusqu'aux murailles, Josèphe dit qu'il y avait 7 stades, soit 1,300 mètres; cette évaluation de distance est très suffisamment exacte.

Les deux légions venues de Césarée avec Titus campèrent ensemble : la cinquième, que sa marche de nuit avait dû fatiguer, reçut l'ordre de rester à 3 stades en arrière.

Il s'agissait d'abord de fixer la position de ces deux camps. J'allai un beau matin en chercher les traces. Comment, les traces? Les retranchements étaient intacts, et, faute de terre, ils avaient été construits en pierraille, comme à Massada. Ma première visite au Scopos fut interrompue un moment par un incident assez burlesque. J'accomplissais cette intéressante promenade en compagnie de mon ami l'abbé Michon, et nous n'avions pas tenu compte de la présence d'un brave fellah qui labourait un champ rocailleux à une centaine de mètres de la route de Naplouse. Pendant que nous étions, l'abbé et moi, occupés à reconnaître les lignes du camp de Titus, un petit monsieur arabe, monté sur une bourrique, arrivait de son côté sur le plateau du Scopos et allait rejoindre le laboureur. Tous deux, après avoir causé un instant, se rapprochèrent de nous et nous appelèrent. Nous avions toute l'apparence de flâneurs inoffensifs, et les braves gens avaient flairé une occasion de nous soutirer un bakhchich. Je m'arrêtai, et la conversation s'engagea comme il suit : « Eh ! Khawadja, donne-moi un bakhchich. — A propos de quoi? — Parce que tu te promènes sur ma propriété. — Bah! c'est à toi tout cela? — Oui. — Je t'en fais mon compliment, mais tu n'auras pas de bakhchich. — Alors va-t-en de mon terrain, toi et ton compagnon. — Viens nous en faire sortir! » Et ce disant, je tirai un revolver

de ma poche. Il n'en fallut pas plus pour calmer ces deux honnêtes cultivateurs; le fellah retourna à sa charrue, le petit monsieur alla bien vite regrimper sur son bourriquet et s'empressa de détaler. Il n'en fut plus question.

Du sommet du Scopos, la vue est réellement merveilleuse. Le lieu est un véritable observatoire sur Jérusalem et ses alentours. Aussi n'est-ce pas Titus seul qui a occupé militairement ce point stratégique. Avant lui, Cestius y avait déjà campé avec son armée, et il faut probablement attribuer à la succession de deux camps romains les longues lignes de pierres entassées qui semblent se croiser sans cause.

Après avoir examiné le plateau, nous sommes redescendus à travers les terres labourées, et par le flanc oriental du Scopos, vers la vallée du Cédron. Cette petite excursion m'a permis de constater un fait, peu important sans doute, mais que je ne crois pas moins devoir consigner ici, parce que tout ce qui se rattache à la topographie de Jérusalem et de sa banlieue est digne d'être noté. J'avais pensé jusqu'alors que le torrent du Cédron, ce torrent qui ne coule jamais qu'après des semaines de pluies, ou à la suite d'un violent orage, commençait dans la vallée au-dessus de laquelle se trouvent les tombeaux des rois, et dont tout le flanc droit est couvert de monuments funéraires, exploités, depuis des siècles, comme de véritables carrières. C'était une erreur. Le fond du ravin est uni, et ne présente pas trace d'un lit par lequel les eaux pluviales doivent descendre pour former le torrent. Ce lit, au contraire, est parfaitement caractérisé dans le vallon qui longe le Scopos à l'orient, et de ce côté se trouve incontestablement l'origine du canal du Cédron proprement dit, canal qui se prolonge dans tout le fond de la vallée de Josaphat.

Voyons maintenant en quoi consistent les traces encore visibles du campement des légions romaines.

La crête du plateau faisant face à la ville est couronnée

par un long *vallum* avec retour à angle droit au point où la route actuelle de Naplouse devait le recouper. Pendant la traversée de l'emplacement du camp, cette route est encaissée entre deux longues branches de terrassement.

Elle divise donc le camp en deux parties distinctes, assignées vraisemblablement à chacune des deux légions venues de Césarée. La portion de droite est close à l'est par un *vallum*, à l'extrémité duquel se trouve un tumulus considérable; puis en arrière du retranchement extérieur se voit une sorte de redan à faces parallèles aux côtés regardant le terrain ennemi, et dont la branche orientale est munie extérieurement de deux gros tumulus. La portion de gauche se ferme à l'ouest par une ligne en crémaillère à deux crans, dont le saillant extrême est couvert par un tumulus très élevé. Au centre de cette portion occidentale se trouve encore un beau tumulus. Quelle a été la destination de ces collines, et font-elles partie de la construction du camp lui-même ?

A gauche, et à deux ou trois cents mètres en arrière des retranchements rectilignes faisant face à la ville, se présentent trois grands *valla* concentriques, s'appuyant tous les trois sur la crête d'un ravin profond et escarpé. Est-ce là le camp de la cinquième légion venue d'Emmaüs ?

Au moment où les travaux destinés à mettre à couvert les camps du Scopos venaient de commencer, la dixième légion, qui avait reçu l'ordre, en arrivant de Jéricho, de camper à six stades des murailles, paraissait sur le mont des Oliviers. A peine les légionnaires avaient-ils mis la main à l'œuvre, que les Juifs, sortis de Jérusalem, fondirent sur eux. La déroute des Romains fut complète, et la légion allait être exterminée, lorsque Titus accourut au secours et chassa les assaillants.

Mais au moment où les Romains évacuaient les pentes sur lesquelles ils venaient de combattre, les Juifs recommencèrent leur attaque, s'imaginant que les Romains étaient en fuite.

Cette charge furieuse, par laquelle les légions furent d'abord ébranlées, allait réussir, quand Titus reparut de nouveau et se lança presque seul contre les Juifs. Il était grandement compromis, quand ses soldats aperçurent le jeune César enveloppé par l'ennemi. Tous alors revinrent au combat et se jetèrent avec rage au-devant de l'armée juive, qu'ils réussirent à rejeter au fond de la vallée.

Les ouvrages de défense furent repris et achevés sans autre alerte.

J'ai vainement cherché à retrouver le camp de la dixième légion sur le plateau du mont des Oliviers et au milieu des terres labourées qui le couronnent. Il n'en subsiste plus rien, à mon grand regret.

Les approches de la ville, à partir du Scopos, furent nettoyées dans les quatre journées du 3 au 6 mars, et, le lendemain 7, Titus transporta son camp à l'occident, en face de la tour Pséphina. Une autre partie de l'armée vint s'établir en face de la tour Hippicus. Comme ce mouvement s'exécuta le jour même de la Pâque juive, les assiégés ne pensèrent pas un instant à l'entraver, d'autant moins que Jean de Giscala profita de la solennité du jour pour s'impatroniser dans le Hiéron.

Le point d'attaque fut bientôt choisi, et ce point était à proximité du tombeau du grand prêtre Jean. Là, en effet, la muraille à battre était moins élevée, et ne se reliait pas à la seconde enceinte. Ce premier mur franchi, Titus pensait qu'il lui serait facile de marcher sur la dernière muraille, à travers laquelle il devait prendre la ville haute, de même qu'il prendrait le Hiéron en passant par la tour Antonia.

Du 8 au 16 mars, les abords de la place furent dévastés, tous les arbres coupés, les bois préparés pour construire aggeres et tours d'approche.

Le 17, les aggeres furent commencés sur trois points différents.

Il était véritablement intéressant de s'assurer que sur place il existait des traces de ces grands mouvements de terres. Là aussi, il y avait gros à parier que la recherche serait fructueuse, et mon espérance n'a pas été déçue. J'ai longuement étudié les points d'attaque présumés de Titus, et à point nommé, avec l'aide de mes amis, le commandant d'état-major Gélis et Auguste Salzmann, j'ai retrouvé, comme autant de véritables tire-l'œil, les aggeres de Titus. Certes, leurs sommets ont été arasés par le temps, mais ils se voient encore, élevés de plusieurs mètres et traversant le fossé antique, dont il n'est pas difficile de retrouver le tracé précis toutes les fois qu'il a été taillé dans le roc vif.

Titus a dirigé sa principale attaque contre la tour Pséphina, qui, on le sait, n'est que la ruine nommée aujourd'hui Qasr-Djaloud, ou château de Tancrède. Si on recherche là le fossé antique, on le retrouve immédiatement et fort bien conservé. L'enceinte y constitue une crémaillère à trois crans successifs, et dont la branche mitoyenne a été occupée par la citadelle. Au saillant de la tour, sur toute la largeur de sa face, le fossé est traversé par un agger parfaitement déterminé et qui en recouvre l'escarpe.

Immédiatement au nord-est de Pséphina était une seconde tour dont l'assiette de rocher est visible encore aujourd'hui. Un second agger traverse le fossé et vient s'appuyer contre le saillant de droite de cette tour. A celui-ci, comme au premier, la contrescarpe est à très peu près noyée sous les terres accumulées. Mais, à coup sûr, ce groupe de deux aggeres destinés à l'attaque d'un même saillant représente l'une des attaques signalées par Josèphe dans la position de l'armée assiégeante.

Du saillant occupé par le Qasr-Djaloud jusqu'à la porte de Damas, l'enceinte présente deux branches à peu près rectilignes, dont la plus grande, qui se relie à la porte, est en retraite sur

l'autre, qu'elle rachète par une face d'une cinquantaine de mètres de développement.

La branche reliée à la tour Pséphina offre vers son milieu un cran de crémaillère, devant lequel le fossé taillé dans le roc est encore bien indiqué. Rien de plus aisé que de reconnaître en ce point un nouvel agger nettement caractérisé.

A 140 mètres plus loin, presque sur le milieu de la branche reliée à la porte de Damas, se voit un nouvel agger très distinct.

Puis, à la porte même de Damas, nous trouvons, à droite et à gauche des tours des Femmes, deux aggeres énormes, et dont l'origine ne saurait être douteuse.

Ces ouvrages ont dû servir à supporter les tours d'approche et constituer les plates-formes pour les machines destinées à battre les murailles.

Du 18 au 28 mars, les aggeres furent terminés, les tours d'approche amenées devant les murs, et le battage des béliers commença. Dès le 31, la première enceinte était forcée, et Titus fut maître de la ville neuve.

Aussitôt, le césar transporta son camp au dedans de l'enceinte qu'il venait de conquérir; il l'assit au lieu que l'on appelait le camp des Assyriens, en souvenir du siège de Sennachérib. Tout l'espace représenté par le quartier de Bezetha, jusqu'à la vallée du Cédron, fut occupé par l'armée romaine.

Il est clair que de ce troisième camp de Titus, il n'y a pas possibilité de retrouver trace, puisque le terrain sur lequel on l'avait établi est de nos jours l'assiette d'un quartier de Jérusalem.

L'attaque contre la seconde enceinte fut immédiatement commencée et l'hélépole appliquée à la tour qui s'élevait au milieu de la muraille septentrionale. Suivant toute apparence, cette tour devait se trouver à peu près au point où la voie Douloureuse se dirige, par une montée raide, vers l'endroit où

la tradition place à tort l'emplacement de ce qu'elle nomme la porte Judiciaire.

Le siège du second mur avait commencé le 1[er] avril, et le 5 cette enceinte fut forcée une première fois. Le point où les Romains pénétrèrent dans la place était celui où l'on avait établi, pour le service de la ville neuve, un bazar où se vendaient la laine, la chaudronnerie et les vêtements. Là, des ruelles tortueuses s'étendaient vers la muraille. Les Romains s'engagèrent imprudemment dans ces ruelles, sans déblayer par l'incendie le terrain qui s'étendait devant eux, sans abattre le mur qu'ils avaient franchi ; aussi furent-ils promptement repoussés.

Quatre jours après, le 9 avril, l'assaut fut donné de nouveau, avec un plein succès cette fois. La muraille nord de la deuxième enceinte fut démolie, et les Juifs se virent contraints de se réfugier dans la dernière enceinte. Puis, le 10 avril, des aggeres furent commencés devant la tour Antonia même, près du monument du grand prêtre Jean. A chacune de ces attaques, deux aggeres devaient être construits, et chacun d'eux était assigné à une des quatre légions. Ils ne furent terminés que le 22.

La cinquième légion avait construit le sien vers le milieu de la piscine nommée *Strouthion* (l'herbe à foulon) ; celui de la douzième se trouvait loin de là ; quant à la dixième, elle élevait son agger contre le mur nord de la première enceinte, dans le voisinage de la piscine Amygdalon (Birket-Hammam-el-Batrak) ; la quinzième, enfin, établissait le sien à 30 coudées de distance, vers le monument du grand prêtre.

Je croyais naguère que le Strouthion était une piscine analogue au Birket-Israël, mais placée au nord de celui-ci, avec lequel elle communiquait par les deux arcades qui se voient à l'extrémité ouest de ce vaste bassin. C'était une erreur, ainsi que l'ont démontré les fouilles anglaises et l'existence du sou-

terrain sous le couvent des Dames de Sion. Ne sachant plus maintenant où retrouver cette piscine, bien qu'il y ait apparence que c'est la même à laquelle aboutit le puits creusé à l'extrémité sud-est du roc d'Antonia, dans le Haram-ech-Chérif, j'en serai réduit à ne faire que des hypothèses sur l'emplacement des aggeres dirigés contre Antonia. Est-ce l'angle nord-est qui a été entrepris ? ce ne paraît guère probable, car les travailleurs, sur la face orientale du saillant, eussent été pris à revers par les défenseurs établis sur le portique nord du Hiéron. C'est donc plutôt l'angle nord-ouest d'Antonia qui aura été attaqué.

Passons aux deux aggeres dirigés contre la ville haute.

Des détails du siège de Jérusalem donnés par l'historien Josèphe semble ressortir le fait que la muraille d'Ezekhias, construite pour couvrir la piscine Amygdalon, aurait été supprimée comme inutile, lorsque l'enceinte d'Agrippa vint entourer la ville neuve.

S'il en était ainsi, Titus n'avait plus devant lui que le mur qui se dirigeait à peu près en ligne droite, depuis l'emplacement actuel du Qalàah jusqu'au Mekhemeh. Mais n'oublions pas que des deux aggeres dont nous nous occupons en ce moment, l'un était tourné contre la face nord du mur antique, dans le voisinage de la piscine Amygdalon, l'autre à 15 mètres du premier, vers le monument du grand prêtre. Or ce monument, sans nul doute un tombeau, devait être en dehors de l'enceinte antique et éloigné d'au moins 50 coudées des murailles, suivant la loi judaïque. Ainsi, il ne pouvait avoir été bati dans le mur même d'Ezekhias, qui lui était antérieur de quelques centaines d'années. Il fallait qu'il se trouvât à l'ouest ou au nord de la piscine, dans le terrain qu'entoura plus tard le mur d'Agrippa. En un mot, il en fut du monument du grand prêtre Jean comme de celui du roi Alexandre et comme de celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ : la création de l'en-

ceinte d'Agrippa les plaça tous les trois à l'intérieur de Jérusalem.

Le 22 avril, les aggeres dirigés contre Antonia étaient détruits par la mine. Deux jours après, les rampes élevées au nord de la ville haute étaient détruites à leur tour, avec toutes les machines que l'on y avait mises en batterie.

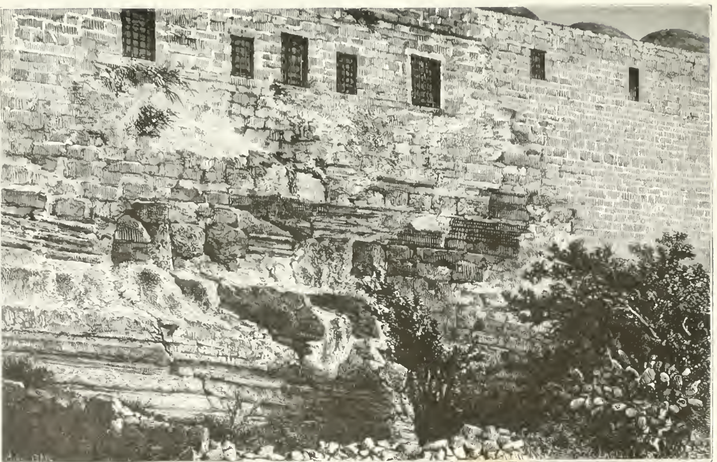
De ces ouvrages, je le répète, il serait impossible de retrouver la moindre trace dans une ville qui a été relevée de ses ruines et qui n'a plus cessé d'être habitée par une population nombreuse.

Dès le lendemain 25, un conseil de guerre réuni par Titus décida la construction d'une ligne non interrompue de contrevallation qui ne manquerait pas de prendre la ville par la famine. Le 26, le tracé de cette contrevallation était achevé et le travail distribué à l'armée, qui le termina le 27.

Voici le parcours de la ligne d'investissement :

Elle partait du camp des Assyriens (Bezetha), où se dressait la tente de Titus, pour descendre vers la partie la plus basse de la ville neuve ; de là, traversant la vallée du Cédron, elle gagnait le mont des Oliviers. S'infléchissant alors au midi, elle entourait la montagne jusqu'à la roche nommée le Péristéréon (le Colombier), puis la colline voisine qui domine la vallée où se trouve la piscine de Siloam. De là, tournant à l'occident, elle descendait dans la vallée de la Source ; puis, remontant auprès du tombeau du grand prêtre Ananus, et contournant la montagne sur laquelle Pompée avait jadis établi son camp, elle revenait vers le nord, s'avançant jusqu'à un certain hameau nommé la maison des Pois-Chiches, et enveloppait le monument d'Hérode. Se dirigeant vers l'orient, elle venait rejoindre les retranchements du camp, duquel à son point de départ elle s'était détachée.

Cette ligne énorme avait 39 stades de développement. Extérieurement étaient construits treize *castella*, dont la somme



BASE DE LA TOUR ANTONIA

des pourtours était de 10 stades, ce qui donne à chaque *castellum* un périmètre de 142 mètres.

Ces ouvrages immenses une fois finis, la ville fut comme emprisonnée dans un cercle de fer.

Examinons un instant les renseignements topographiques offerts par la description de cette contrevallation.

Le camp des Assyriens, emplacement du camp de Titus, était le flanc méridional du mont de Bezetha. Au sud du mont des Oliviers, nous retrouvons la ligne d'investissement reconnaissable sur une longueur d'à peu près 700 mètres. Elle forme une sorte de bourrelet couvert de pierres tombales, et sert de limite au cimetière juif.

Qu'était-ce que la roche Péristéréon ? Josèphe n'a pas pris soin de nous le dire. Un savant y voyait le tombeau dit des Prophètes, et je crois qu'il avait raison. Nous reviendrons ailleurs sur cette curieuse grotte sépulcrale. Ce que je dois me contenter de dire ici, c'est qu'elle est tout à fait à proximité de la branche de contrevallation dont je viens de signaler l'existence.

Les traces des ouvrages de siège se rencontrent de nouveau au delà de la route de Béthanie, sur le flanc qui domine le village de Siloam, et cette fois encore sur une longueur de plus de 600 mètres.

Après avoir franchi la vallée de la Source et escaladé le flanc oriental du mont du Mauvais-Conseil, on retrouve la contrevallation bien caractérisée, courant parallèlement à la vallée de Hinnom, sur une longueur de 300 mètres.

Ici se présente une question. Quel est le tombeau auquel nous devons attribuer le nom de Tombeau du grand prêtre Ananus ?

Deux personnages de ce nom ont exercé le souverain pontificat. Le premier, fils de Seth, fut nommé grand prêtre par Quirinius et déposé par Valérius Gratus. Son fils fut grand

prêtre à son tour; Albinus, procurateur de la Judée sous Néron, le déposa. Ce fut lui qui condamna saint Jacques à être lapidé.

On le voit, ces deux souverains pontifes sont de date trop récente pour avoir quelque droit aux tombes magnifiques, comme celle de saint Onuphre, par exemple, qui se trouvent vers ce point sur le flanc droit de la vallée de Hinnom.

Après l'extrémité occidentale du tronçon que je viens d'indiquer, la ligne ne reparaît que fort loin et couronnant le mamelon qui fait face à la tour Hippicus, tour voisine de la porte de Jaffa. On la suit sur plus de 200 mètres de longueur.

La ligne enveloppait ensuite le monument d'Hérode, qui devait être situé au sud, près du Birket-Mamillah. Les nouvelles constructions russes, aussi bien que les travaux de jardinage, l'ont fait disparaître dans tout ce quartier; mais on la retrouve, très bien caractérisée, le long du chemin qui suit parallèlement la branche de la fortification moderne entre le Qasr-Djaloud et la porte de Damas. Là, elle se perd définitivement et naturellement, puisqu'elle rentrait dans Bezetha pour venir rejoindre le côté occidental du camp de Titus.

L'étude de cette ligne m'a conduit à un résultat qui ne me paraît pas sujet à contestation. Josèphe lui donne 39 stades de développement, ce qui, en employant le stade olympique de 185 mètres, ferait un total de 7,215 mètres; or le compas n'en donne que 5,925. Il est donc certain que le stade employé par Josèphe n'était que le stade hébraïque de 140 mètres, ce qui donne un total de 5460, chiffre qui diffère de plus de 3 stades hébraïques de celui que fournit le tracé reconnu sur le terrain.

Chose remarquable, si nous visitons un à un les sommets qui commandent les vallons ouverts du côté opposé à la Méditerranée, nous retrouvons sur chacun d'eux un mamelon de pierraille assez élevé et assez développé pour qu'il soit difficile de n'y pas reconnaître les *castella* désignés par Josèphe. Or

nous avons reconnu douze de ces ouvrages, et si Josèphe ne s'est pas trompé, il n'en manque qu'un seul, dont je n'essayerai pas, du reste, de déterminer la situation.

Ce fut dans la nuit du 25 mai que le mur battu en brèche s'écroula, formant une sorte de rampe pour arriver à la plateforme qui supportait la tour Antonia. Le 29, cette tour fut prise, et il fallut sept jours pour démolir les murailles de revêtement du roc sur lequel elle reposait. On se procurait ainsi les matériaux d'une rampe descendant dans les parvis extérieurs du Hiéron. Cela fait, l'attaque du temple commença.

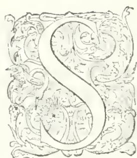
Je n'ai pas le dessein de raconter toutes les péripéties de ce drame terrible, et il me suffira de dire que le temple de Jéhovah fut définitivement pris et brûlé le 8 juillet 70. Le lendemain, les légions plantèrent leurs étendards devant le monument incendié, sacrifièrent aux dieux et proclamèrent Titus *imperator*.

XXX

NÉCROPOLE DE JÉRUSALEM

TOMBEAU DES ROIS

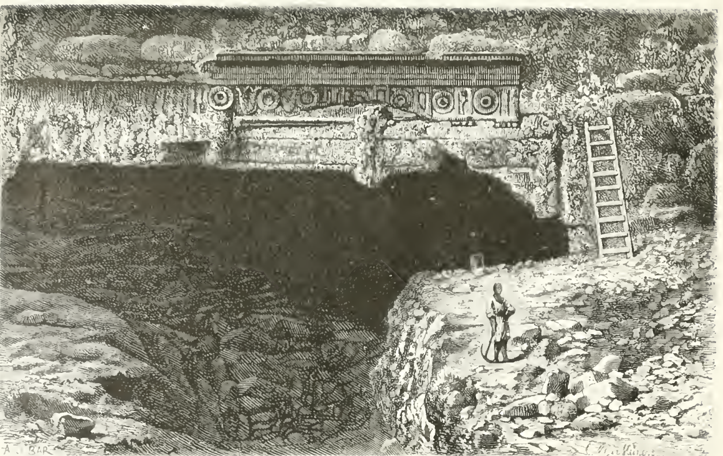
TOMBEAU D'HÉLÈNE, REINE D'ADIABÈNE



I, en sortant de Jérusalem par la porte de Damas, on chemine sur la route de Naplouse jusqu'à une distance de 770 mètres, on aperçoit à droite une vaste excavation, au fond de laquelle se trouve un monument funèbre de la plus grande magnificence et auquel une tradition constante attribue le nom de Tombeaux des Rois, Qbour-el-Molouk ou Qbour-es-Selathin. Cette dénomination reste la même, que l'on s'adresse aux juifs, aux musulmans ou aux chrétiens du pays.

Est-elle juste ? C'est ce qu'il importe de rechercher. Mais, avant tout, qu'on me permette pour cette fois d'être affirmatif, et de le déclarer sans crainte : Oui, les rois de Juda ont reposé dans les Qbour-el-Molouk. Si j'ose l'avancer aussi nettement, c'est que, par ce seul fait, je prends l'engagement de démontrer que j'ai raison, et que cet engagement ne me préoccupe pas le moins du monde.

Jusqu'à mon premier voyage en Terre sainte, les tombeaux des rois avaient été visités et admirés par tous les pèlerins



TOMBEAUX DES ROIS

Qbour-el-Molouk

précédents. Pas un d'eux n'avait pris la peine d'en lever un plan exact.

Pendant des mois, j'ai étudié ce monument avec le soin le plus minutieux, et je crois pouvoir dire qu'aucun détail de sa construction ne m'a échappé. Ici, sans entrer dans ces détails mêmes, je me contenterai de présenter une description générale de ce splendide hypogée.

Un plan incliné vers l'est, et resserré entre deux murailles de rocher, descendait vers un mur vertical, dans lequel est percé un soupirail donnant jour dans une citerne indépendante du tombeau. Cette rampe de terre me paraissait indigne du monument auquel elle conduisait ; à première vue je compris qu'elle devait cacher un escalier monumental taillé dans le roc vif, et que je retrouvai effectivement sous un remblai de plusieurs mètres d'épaisseur. Cet escalier, de vingt-six marches, venait aboutir à une porte cintrée, taillée dans la muraille de gauche ; la muraille, réservée dans la masse, était enterrée si profondément, lorsque je commençai mes fouilles, que, pour franchir la porte, il fallait se courber en deux et marcher à quatre pattes. Une fois déblayée, je lui ai trouvé 5 mètres de hauteur sous clef.

Le palier est recoupé dans l'axe même de la muraille par une marche entaillée dans la masse.

A l'extérieur, la porte est encadrée par une simple rainure. Mais à l'intérieur de la grande cour dans laquelle elle donne accès, le rocher s'est délité sur une épaisseur considérable, et il n'est plus possible de reconnaître si la même rainure y a existé.

Cette porte débouche sur une cour carrée à parois verticales, taillées dans le roc. Le sol en est encombré par une couche énorme de remblais que les siècles y ont accumulés. Dans la muraille du fond a été creusé, avec un art véritablement admirable, un vestibule qui était autrefois soutenu par

deux colonnes prises dans la masse et par deux piliers engagés. Les deux colonnes ont été brisées ; il n'en reste que la partie supérieure du chapiteau de droite, encore appendue au plafond.

Au-dessus du vestibule et sur la face même du rocher, court une longue frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de la frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la terre promise; à droite et à gauche de cette grappe sont placés symétriquement : une triple palmette d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes, alternant avec des patères ou boucliers circulaires répétés trois fois.

Au-dessus, règne une riche guirlande de feuillage et de fruits retombant à angle droit de chaque côté de l'ouverture du vestibule. La portion de gauche de cette guirlande est beaucoup moins bien conservée que celle de droite.

Enfin, au-dessus de la ligne des triglyphes, commence une belle corniche formée de moulures élégantes, malheureusement très endommagées, et s'élevant jusqu'au sommet de la roche, c'est-à-dire jusque vers le niveau du sol de la campagne environnante.

A première vue on reconnaît, à la présence d'une large fissure qui évide obliquement l'architrave et le linteau du vestibule, qu'un tremblement de terre a mutilé le monument et brisé les deux colonnes qui l'ornaient primitivement.

Une fois descendu sur le sol du vestibule, le visiteur aperçoit, au fond de la paroi de gauche, une petite porte basse, par laquelle il ne peut passer qu'en rampant. C'est l'entrée des caveaux.

Aujourd'hui libre, cette entrée était jadis déguisée avec soin. On en jugera par l'appareil assez compliqué qui était destiné à masquer la porte.

Un disque de pierre fort épais, roulant dans une rigole circulaire, venait s'appliquer exactement contre la baie, et cette

lourde pierre ne pouvait se mouvoir dans la rainure dans laquelle elle était engagée qu'à l'aide de la pression d'un levier agissant de droite à gauche pour dégager la porte, et de gauche à droite pour la clore. Afin d'opérer cette double action, il fallait arriver jusqu'au disque par un couloir direct que recouvrait ordinairement une dalle énorme, dont les encastrements latéraux sont bien conservés. Ce couloir aboutissait d'une part à la porte d'entrée, de l'autre à un large trou en forme de puits rond, pratiqué dans le sol du vestibule et d'une faible profondeur.

On voit qu'une fois la dalle dégagée de son encastrement, le couloir devenait praticable, et qu'alors il était facile de solliciter, à l'aide d'un levier dont le point d'appui se prenait sur l'arête même de l'encastrement, le disque de pierre, forcé à se mouvoir en montant à gauche de la porte sur le plan incliné de la rainure circulaire. Pour que le disque pût monter, il fallait de toute nécessité enlever une seconde dalle, moins épaisse que la première, et dont les encastrements sont parallèles à la paroi dans laquelle la porte est pratiquée. Aussitôt le disque de clôture chassé à gauche, et calé fortement, le passage devenait libre. Mais pour remettre le disque en place, il fallait se glisser dans un second couloir creusé sous le roc, et recoupant le premier à angle droit, presque contre l'orifice du puits. Ce couloir auxiliaire se dirigeait par un retour d'équerre vers la paroi latérale du vestibule, et conduisait, parallèlement au premier couloir direct, à un point où le levier, pouvant s'appliquer au côté gauche du disque, le forçait à redescendre et à regagner de lui-même la place qu'il devait occuper pour fermer le caveau funèbre.

Tout ce dispositif, auquel je croyais que personne avant moi n'avait fait attention, est encore intact; seules les deux dalles encastrées ont disparu, et le disque n'a pas conservé sa position verticale, par suite du peu de soin que l'on a mis à

l'écarter et à le caler. A cela près, tout le système de fermeture se trouve dans l'état où l'ont laissé les architectes qui l'ont conçu.

Je me trompais en croyant être le premier à reconnaître ce mode ingénieux de clôture ; dès le XVI[e] siècle, Bernardo Amico de Florence l'avait étudié et fait graver.

Dans une large feuillure venait s'encastrer hermétiquement une porte massive de pierre, à double gond pris dans la masse, et qui a dû rouler sur les gonds de telle façon, qu'il était aisé de la mettre en mouvement du dehors, tandis que la disposition des crapaudines devait la faire retomber par son seul poids dans la feuillure où elle entrait. Cette porte, je l'ai rapportée, et chacun peut la voir au musée du Louvre, dans la salle judaïque.

Pénétrons maintenant dans le caveau.

La porte franchie, on se trouve dans une salle carrée dont les côtés sont parallèles à ceux du vestibule.

Trois portes se présentent à l'explorateur : l'une percée à peu près au milieu de la face occidentale, les deux autres dans la face sud. Nous sommes en quelque sorte dans un second vestibule, puisqu'aucune tombe ne s'y trouve installée. Trois petites niches triangulaires, taillées avec soin dans les faces ouest, sud et est, ont été destinées à recevoir des lampes, qui ont laissé pour trace de leur présence une épaisse couche de suie. Au plafond se lisent quelques noms de voyageurs tracés avec la fumée d'une bougie, et parmi ces noms j'ai retrouvé avec plaisir celui de mon cher ami Léon de Laborde, suivi de la date 1827.

La porte de la paroi ouest donne accès dans un caveau plus petit, carré aussi, et dont le sol est plus profond que le seuil, lequel en se prolongeant forme une large banquette sur tout le pourtour de la chambre.

Chacune des trois faces autres que la face d'entrée est percée

de trois ouvertures en plein cintre. Mais les portes latérales, qui n'ont que la moitié de la hauteur de la porte centrale, sont en outre munies d'une feuillure rectangulaire ; à première vue elles semblent carrées. Les six ouvertures latérales donnent accès dans des tombes, les trois centrales mènent dans de petites chambres construites de la manière suivante : à droite et à gauche, chaque caveau est muni de couchettes surmontées d'une arcade en plein cintre ; au fond il y a une couchette semblable, taillée en voûte cintrée dans sa largeur. Il faut naturellement y introduire le haut du corps pour juger de son étendue.

Dans deux de ces chambres (celles du nord et du sud) on remarque au-dessus de chaque lit une entaille destinée à contenir des lampes funéraires. Seule, la chambre du côté ouest n'a pas de niche à lampe. A coup sûr, les couchettes ornées de lampadaires n'ont pas reçu de corps, et j'en conclus que les autres n'en ont pas reçu davantage.

Quant aux six tombes, elles sont de différentes formes, et taillées en général sur le principe suivant.

On pénètre d'abord dans une chambre dont le sol porte une large rainure, destinée probablement à recevoir une saillie ménagée au-dessous de la caisse du sarcophage afin de fixer celui-ci le plus solidement possible. La tête du sarcophage une fois mis en place, masquait une petite ouverture qui donnait accès dans un réduit carré de dimensions trop restreintes pour avoir jamais pu recevoir un corps. Nous verrons plus loin que l'on peut deviner la destination de cette pièce, qui ne pouvait être aperçue tant que la tombe qui la précédait n'aurait pas été violée.

Au-dessous de la couchette du fond de la petite chambre à trois lits et à lampadaire est percée une ouverture assez difficile à franchir, et qui conduit par un plan incliné à un caveau inférieur, portant à sa face ouest un arcosolium,

et sur sa face nord deux étagères superposées comme les marches d'un escalier. Le couloir qui y amène débouche par un très fort ressaut au-dessus d'une marche élevée. Ces étagères n'ont pu recevoir de sarcophages ; il n'a pu s'en trouver que sur la banquette du fond, c'est-à-dire parallèlement à la face générale du monument. Comme, de plus, cette salle est taillée précisément dans l'axe du vestibule, il n'est pas possible de douter qu'elle n'ait eu une importance particulière, que tout l'hypogée ne lui ait en quelque sorte été subordonné.

C'est là, dans cette chambre sépulcrale, que gisaient dédaignés les deux morceaux du beau couvercle de sarcophage que j'ai donné au Louvre.

Passons maintenant aux autres salles.

La porte de droite pratiquée dans la face sud du second vestibule débouche un peu obliquement dans une salle carrée de même dimension que la précédente, munie comme elle d'une large banquette et percée de trois tombes sur chacune de ses faces ouest et sud, tandis qu'une seule ouverture percée à droite de la porte d'entrée conduit, par un escalier de six marches suivi d'un palier incliné, à une autre chambre basse qui, sur trois de ses faces, est munie d'une banquette surmontée par un arceau en plein cintre.

Un seul dessus de sarcophage y existait encore; il est orné de trois rosaces ciselées de chaque côté.

C'est la porte de gauche de la face sud de l'antichambre qui conduit dans la salle suivante. Cette dernière a sa banquette sur tout le pourtour, et six tombes seulement, dont trois percées sur la face sud, trois sur la face est. De ces six tombes, deux ont pu recevoir des sarcophages. Les autres sont restées à l'état d'ébauche.

Lors de mon premier séjour à Jérusalem, cette pièce ne communiquait avec aucune chambre inférieure connue.

Les trois chambres sépulcrales garnies de banquettes étaient closes par de belles portes en pierre tout à fait analogues à celle que j'ai décrite en parlant de l'antichambre. Violemment brisées, ces portes gisent aujourd'hui en morceaux, parmi les nombreux fragments accumulés sur le sol du caveau, fragments noyés dans la boue, et qui représentent certainement les pierres qui fermaient toutes les tombes, avec les restes des tombes elles-mêmes. Dans les souterrains de ce genre il règne constamment une chaleur étouffante, et le séjour qu'on y doit faire pour les étudier est d'autant plus désagréable, que de toutes les parois et de tous les plafonds suinte incessamment une vraie pluie qui rend le travail de l'explorateur très pénible.

Bien des heures furent employées par moi à visiter ce beau monument jusque dans ses recoins les plus cachés, et de cette étude est née en moi l'admiration la plus entière pour le sépulcre des Rois. Un tel tombeau n'a pu être construit qu'à l'aide de dépenses énormes, et selon toute vraisemblance que par une dynastie royale, ainsi que le veut la tradition.

Lorsqu'en 1863 je retournai en Terre sainte, j'avais l'intention de le fouiller à fond.

Des trois pièces supérieures, deux possédaient une chambre inférieure, et je me demandais pourquoi il n'en serait pas de même de la troisième. Mon idée fixe était donc de retrouver ce caveau. Quelle joie ne serait pas la mienne, si ma bonne étoile me faisait pénétrer dans une chambre sépulcrale inviolée!

On va voir comment mes espérances à ce sujet ne furent pas déçues.

Aussitôt mes ouvriers installés, je fis commencer le nettoyage de l'hypogée. Ce travail urgent fut mené à bonne fin avec un soin extrême.

La chambre dans laquelle on pénètre lorsqu'on a franchi l'entrée qui jadis était masquée par le disque mobile, était

encombrée de terre et de pierraille formant contre les parois un amas énorme, dans lequel je comptais retrouver des fragments de sarcophages primitifs. Mais, au lieu de sculptures, j'eus la bonne fortune de voir surgir ce à quoi certes je ne m'attendais pas.

En enlevant les terres, on rencontra une foule d'objets de l'époque romaine, entre autres un grand nombre d'urnes de toutes dimensions, remplies d'ossements incinérés, force fioles de verre, force petits verres en forme d'aryballes, force lampes de terre cuite, romaines ou en coquille, comme les lampes vulgaires qui se vendent aujourd'hui encore dans les bazars de Jérusalem; quelques débris de métal et une petite figurine en pierre de la triple Hécate; enfin des ossements appartenant à quelques cadavres en très petit nombre relativement, eu égard à la quantité de corps qui avaient subi l'incinération.

Trois groupes de monnaies de cuivre agglutinées deux à deux et trois à trois furent ramassés à côté de ces squelettes entiers, et ont par conséquent été enterrés avec la poche qui les contenait.

Ces monnaies furent nettoyées avec soin, et il se trouva que toutes étaient des monnaies juives, et qu'à l'exception d'une seule elles étaient de l'année qui précéda le siège de Titus. Celle qui faisait exception était précisément de l'année même du siège.

On me permettra, j'espère, de conclure de ce fait que j'ai retrouvé là un charnier de guerre dans lequel des morts romains (ceux-ci très nombreux) et juifs (ceux-là en minorité), ont été déposés pendant le siège.

Mais si le vestibule du tombeau des rois a pu servir de charnier de guerre, c'est que le monument funéraire lui-même avait été violé, ruiné et abandonné.

J'ai dit que le puits ouvert dans le vestibule extérieur était peu profond; il a été déblayé complètement, et sa profondeur

ne dépasse pas 1 mètre 50. C'est donc une véritable cuvette, qui n'avait d'autre destination que celle de faciliter le jeu du disque roulant qui fermait l'entrée de la grotte.

Le fond de ce puits a été sondé aussi, avec le pic, et nous avons constaté qu'il n'était que la masse du roc.

Après le vestibule, les vraies chambres sépulcrales ont été nettoyées à leur tour; tout ce qui en est sorti a été lavé et tamisé.

C'est ainsi que j'ai pu retrouver quelques fragments de vases d'albâtre, semblables à ceux que l'on voit si fréquemment dans les tombes de l'antique Égypte ; ils étaient affreusement rongés par le temps. Mais ce qui me paraît plus précieux encore, c'est la rencontre, dans la boue, de deux petits bijoux d'or fin, l'un ressemblant à un chaton de bague; l'autre est la représentation fidèle d'une graine de melon. Tous les deux portent à leur surface inférieure de petits anneaux. Les anneaux servaient à passer les fils d'attache qui devaient fixer sur une étoffe ces ornements d'or.

Quelques fragments de caisses à ossements, comme on en connaît beaucoup aujourd'hui, furent également retirés des chambres sépulcrales.

J'espérais toujours que la découverte d'une chambre nouvelle me fût annoncée, et, un matin, mon contre-maître vint me dire qu'en achevant de déblayer le vestibule extérieur on venait de reconnaître, à droite de la porte d'entrée, et sous un monceau de terre, une porte non encore signalée.

Mes amis et moi y courûmes aussitôt; on ouvrit, et nous pénétrâmes dans une chambre inconnue. Tout y était bouleversé ; elle n'avait contenu qu'un seul sarcophage. De la cuve, tirée hors de sa place primitive, le fond seul était intact; les parois latérales avaient été dépecées à coups de marteau. Le couvercle était entier, gisant à côté de la cuve brisée; il ne présentait aucun ornement.

A quelle époque avait-elle été découverte et dévastée de cette façon barbare? Nous ne tardâmes pas à être tirés d'incertitude sur ce point. Deux fragments de journaux, l'un français, l'autre anglais, gisaient au fond de la cuve. Ils furent vite ramassés, et l'un d'eux portait la date 1860.

Une fois que la chambre basse correspondant au vestibule intérieur eut été retrouvée, je ne doutai plus guère de l'existence de celle qui devait correspondre à la pièce supérieure. Cette hypothèse ne tarda pas à se vérifier.

Je fus prévenu de la découverte d'un joint dans la banquette du contour. En effet, il y avait là une dalle encastrée dans la banquette même et semblant former la continuation de celle-ci ; elle fut lestement culbutée, et dès qu'on l'eut retournée nous reconnûmes une de ces portes de pierre qui jadis avaient fermé toutes les entrées des caveaux et des tombes. La porte est aujourd'hui dans la salle judaïque du Louvre.

Au-dessous, le roc de la banquette était remplacé par de la maçonnerie que l'on entama promptement. Dans ce blocage se trouvait engagé un fragment de couvercle de sarcophage et deux morceaux d'une petite caisse à ossements. Toute cette clôture avait donc été ajustée et remaniée après une violation de la chambre.

Quand le blocage fut arraché, on se vit en face d'une dalle carrée bouchant une ouverture cintrée, dont le tympan formait, avec le dessus de la dalle, une sorte de petite armoire. Dans celle-ci, des ossements humains avaient été déposés.

La dalle verticale fut chavirée, et derrière elle se présentèrent quelques hautes marches d'escalier. On attendit un instant pour permettre à l'air de pénétrer dans le caveau, puis, lorsque les flammes des bougies purent y brûler, on se glissa dans le souterrain. Devant l'entrée, un arcosolium supportait un sarcophage en place, avec couvercle en dos d'âne.

Comme ce couvercle avait en longueur des dimensions trop considérables pour pouvoir entrer dans l'arcade destinée à le recevoir, on en avait brutalement mutilé les extrémités afin d'enlever de la pierre ce qui entravait sa mise en place. Sur le devant du cercueil, se montraient deux disques ébauchés et en saillie, entre lesquels était tracée une inscription sémitique de deux lignes et de deux écritures différentes. A droite et à gauche de la salle étaient taillés deux arcosolia semblables à celui du sarcophage, mais vides. Le couvercle avait été relié à la cuve par du ciment; on le fit sauter, et aussitôt l'on reconnut des traces de pesées violentes qui ne laissaient plus d'espoir de rien trouver dans l'intérieur. Néanmoins, aussitôt le couvercle culbuté, on vit un squelette, la tête appuyée sur un coussinet ménagé dans la masse. De l'occiput aux extrémités des pieds, le corps mesurait 1 mètre 60; il était donc de très petite taille. Toute la partie antérieure de la tête s'était effondrée et était retombée dans le fond de la boîte osseuse; lorsque je passai les mains sous le crâne, le plus délicatement possible, tout s'affaissa et disparut comme par enchantement, ne laissant au fond du tombeau qu'une longue tache de terreau brunâtre, mêlé d'esquilles. Il ne nous resta de ce corps, encore entier tout à l'heure, qu'une partie de la mâchoire inférieure avec les dents, puis quelques fragments d'os; le reste s'était évanoui.

Le terreau humain fut recueilli avec un soin religieux, et nous pûmes constater que le long du côté gauche du cadavre il y avait des milliers de petits fils d'or tordus, d'une ténuité extrême, et qui avaient dû faire partie d'une bande d'or bordant un linceul d'un tissu de lin assez grossier, et dont quelques mailles se sont conservées seules sur un petit fragment d'os. Voilà tout! Pas un bijou, pas une bague, pas un collier! Rien, absolument rien. Hérode avait passé par là, et il avait fait les choses en conscience.

L'inscription gravée ou plutôt égratignée sur le sarcophage nous apprend qu'il a renfermé le corps d'une reine. Les Qbour-el-Molouk ont donc reçu ce nom à juste titre, et ils sont un véritable caveau royal, qui a été violé avant le siège de Titus, et dépouillé des objets précieux qu'il renfermait.

Or il y avait à Jérusalem une catacombe royale, qui, nous le savons de source certaine, a été violée deux fois et audacieusement pillée; la première fois par Jean Hyrcan, la seconde par Hérode.

Nous savons de plus que deux des gardes d'Hérode périrent dans cette expédition de bandits, et que le roi épouvanté fit construire au-dessus du vestibule du sépulcre un monument expiatoire que Josèphe a vu en place. Or, ce monument expiatoire, j'en ai retrouvé de beaux fragments dans les déblais de la grande cour, et au-dessus du vestibule; puis j'en ai retrouvé l'encastrement dans le roc, au-dessus du même vestibule, juste au point où il devait être placé.

Et l'on me demanderait si je crois encore que les Qbour-el-Molouk soient les tombeaux des rois de Juda? Je réponds : oui! cent fois oui! plus que jamais, oui!

Avant de poursuivre cette étude en abordant les objections que l'on peut élever contre l'identification des tombeaux actuels des rois avec ceux de la dynastie de David, constatons un fait qui a bien sa valeur, et qui, dans le jugement à porter, doit être fortement pris en considération. Dans toute la nécropole de l'antique Jérusalem (et celle-ci est immense) il n'y en a qu'un seul, un seul où les corps ont été enfermés dans des sarcophages, au lieu d'être simplement introduits dans des fours à cadavres, ou koukim, ainsi que les Juifs appelaient ces niches étroites; c'est le tombeau des rois.

Maintenant entrons dans le vif de la question, et énumérons brièvement les objections mêmes que nous allons avoir à combattre. On peut dire :

1° Que le tombeau de David était sur le mont Sion; qu'il y est encore en grande vénération parmi les musulmans;

2° Que le livre de Néhémie semble placer le tombeau de David sur le mont Sion;

3° Que les ornements architectoniques des Qbour-el-Molouk sont formés de motifs empruntés à l'architecture grecque;

4° Que le tombeau de David, ouvert une fois par hasard, il y a quelques siècles, suivant le récit de Benjamin de Tudèle, fut refermé aussitôt par l'ordre du grand rabbin de Jérusalem;

5° Qu'il y a d'autres dynasties royales que celle des rois de Juda, qui peuvent avoir de meilleurs droits à la revendication de ces tombeaux.

C'est tout, je crois, et si une fois je parviens à démontrer l'inanité de ces cinq objections, nous nous reverrons encore en présence de la seule dynastie de David, les autres se trouvant exclues par des raisons irréfragables.

— On a dit si longtemps, et l'on dit si souvent encore que le tombeau de David était sur le mont Sion, qu'on a fini par le croire fermement, sans se préoccuper de discuter une assertion passée à l'état d'axiome.

— A cela, je réponds : Non, le tombeau de David et de sa descendance n'était pas sur le mont Sion, et je le prouve.

— Sur quelle base solide a-t-on étayé cette opinion? Est-ce l'Écriture sainte qui le dit? Non. — Est-ce l'historien Josèphe? Pas davantage.

— Il n'y a d'autre raison pour le croire que l'emploi des mots « dans la ville de David », introduits dans les diverses indications que nous fournit l'Écriture sainte.

— Mais les mots « ville de David » n'ont jamais eu le sens étroit et exclusif qu'on leur attribue.

— Lorsque David eut pris la forteresse des Jébuséens, celle-ci reçut le nom de *ville de David*. J'en demeure d'accord. — La forteresse jebusite occupait le plateau du mont Sion. Mais

David étendit l'enceinte de la ville : est-ce que par hasard le nom de « ville de David » n'aurait plus été applicable aux quartiers nouveaux ?

Ezekhias, disent les Paralipomènes, fortifia Millo qui est dans la cité de David.

Est-ce que Millo était dans Jébus ? Pas le moins du monde. C'était une vallée, et cette vallée n'est autre chose que le Tyropœon ; celui-ci faisait donc aussi partie de la ville de David.

Plus loin, le même livre saint nous apprend que Manassé bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident, et qu'il le continua jusqu'à Ophel. Certes, ce qui est désigné ici par le nom « ville de David » n'est pas exclusivement la forteresse occupant le sommet du mont Sion.

Il y a mieux, l'Écriture nous apprend que Salomon fit habiter hors de la forteresse de Sion la reine sa femme, fille du Pharaon d'Égypte, parce que ce lieu, étant sacré, ne pouvait être profané par aucune chose impure, et Salomon, si scrupuleux en cette circonstance, eût mis ses scrupules de côté lorsqu'il s'agissait d'un cadavre et d'une tombe ?

Josèphe ne redit-il pas, après l'Écriture sainte : Notre loi déclare impur tout homme habitant un lieu où il y a des sépulcres ? Les habitants de la cité de David, et Salomon tout le premier, eussent donc été impurs à perpétuité, si le tombeau de David s'y fût trouvé enfermé.

Le palais que Salomon fit bâtir pour la princesse égyptienne sa femme, était à Millo ; la reine aurait donc été envoyée hors de la cité de David par un scrupule religieux du roi ; et voilà que les Paralipomènes nous disent, ainsi que je l'ai rappelé tout à l'heure, que Millo est *dans* la cité de David même !

Enfin, à plusieurs reprises, dans le livre des Macchabées, c'est toute la ville de Jérusalem qui s'appelle cité de David.



SOURCE DU JOURDAIN SUPÉRIEUR
(Oued-el-Hasbany)

Concluons-en que ce nom fut donné à Jérusalem, comme Ninive et Rome furent les villes de Ninus et de Romulus.

Mais est-ce bien sur le mont Sion, tel que nous le définissons aujourd'hui, qu'était le tombeau de David et de sa dynastie ? Pas davantage.

C'était sur le mont sacré du temple, sur le mont Moriah, puisque, dans Ézéchiel, Jéhovah reproche aux Juifs d'avoir souillé sa montagne sainte par la présence des cadavres de leurs rois.

Nous y reviendrons tout à l'heure ; auparavant, parlons du tombeau de David que les musulmans vénèrent sur le mont Sion.

Ce saint tombeau, dit-on, est bien réellement à la mosquée de Naby-Daoud, laquelle se trouve à une centaine de pas de la porte de Sion.

Qu'est-ce que la mosquée de Naby-Daoud ?

C'est l'église chrétienne bâtie sur l'emplacement de la maison où eut lieu la sainte Cène. Là, dans le caveau même où les musulmans ont placé leur tombeau postiche de David, l'agneau pascal fut apprêté.

Comment donc les musulmans ont-ils prétendu un beau jour que la mosquée de Naby-Daoud contenait le sépulcre du roi ? Je l'ignore ; mais, à coup sûr, ils l'ont fait avec les éléments de certitude qui leur ont servi lorsqu'ils ont placé le tombeau de Moïse à Naby-Mousa, c'est-à-dire à trois ou quatre lieues de Jérusalem, tandis qu'il n'y a rien de plus certain que le fait de la mort de Moïse sur la rive gauche du Jourdain et de son enterrement dans les flancs du mont Nébo.

En définitive, l'opinion qui place à Naby-Daoud le tombeau de David n'est nullement soutenable ; et pour accréditer leur fable pieuse, sous le prétexte de je ne sais quels châtiments terribles réservés à quiconque oserait pénétrer dans le caveau, les Turcs n'y laissent descendre personne, pas plus les leurs que les chrétiens.

C'est en 384 avant Jésus-Christ que Néhémie a relevé les murailles de Jérusalem. A ce moment les tombeaux des Rois étaient encore dans les flancs du mont Moriah, non loin de la piscine de Siloé : c'est donc postérieurement à cette date que la translation aux Qbour-el-Molouk a eu lieu.

J'arrive à la question d'art.

Effectivement, la frise ciselée sur le rocher du vestibule offre des triglyphes et des patères ; de plus, les moulures dont la corniche est surchargée ont bien l'élégance des moulures grecques.

Mais quels sont les autres ornements de cette frise? Couronnes, palmes, feuillages et fruits. Qu'on veuille bien relire dans la Bible la description des édifices somptueux élevés par Salomon, et l'on reconnaîtra que ces ornements sont précisément les mêmes que les écrivains sacrés mentionnent comme ayant été employés dans les embellissements du temple et du palais de Salomon ; ce sont donc des ornements essentiellement judaïques, les seuls qu'il fût possible d'employer, puisque la loi religieuse interdisait l'emploi des figures représentant des êtres animés.

Quant à Benjamin de Tudèle, il raconte dans son *Itinéraire* qu'il a entendu dire que l'entrée du tombeau de David fut trouvée accidentellement par deux terrassiers qui déblayaient une partie de l'enceinte de Sion ; que ces ouvriers, pénétrant dans le tombeau, rencontrèrent des chambres incrustées d'or et d'argent, une table même sur laquelle gisaient le sceptre et la couronne de David; que ces ouvriers s'évanouirent aussitôt, et ne recouvrèrent leurs sens que longtemps après; qu'ils allèrent prévenir le rabbin, et que celui-ci se hâta de faire refermer le caveau.

Benjamin de Tudèle a oublié d'expliquer comment un ordre quelconque a pu être donné par un rabbin, et exécuté publiquement à Jérusalem. Hélas! les pauvres juifs qui habitent Jé-

rusalem n'y connaissent d'autres ordres que ceux de leurs maîtres, auxquels ils obéissent si humblement.

Nul doute. Ce récit extravagant ne vaut pas la peine d'être discuté. Au dire de Josèphe, Hérode acheva la spoliation du tombeau de David, si bien commencée par Jean Hyrcan, et n'y laissa plus rien de précieux. Si Hérode avait tout pris suivant le récit du juif Josèphe, il devient difficile d'admettre que les deux terrassiers de Benjamin de Tudèle y aient retrouvé les trésors dont la vue les éblouit. Ce n'est qu'une fable, sans aucune valeur historique.

Seule, la cinquième observation parait plus sérieuse.

En effet, d'autres dynasties que celle des rois de Juda peuvent avoir des droits à la revendication des Qbour-el-Molouk.

Quelles sont ces dynasties? Les princes asmonéens, les Hérodes et Hélène, reine d'Adiabène.

Le tombeau des Macchabées se trouve à Modiim, près de Lydda (El-Loud), où mon ami M. Victor Guérin en a retrouvé l'emplacement.

Quant aux Hérodes, nous savons de source certaine que le chef de cette dynastie fut enterré à Hérodium.

Archélaüs, mort en exil à Vienne en Dauphiné, s'était fait construire un sépulcre près de Beit-Lehem.

Agrippa Ier mourut à Césarée, et Agrippa II à Rome.

Philippe le Tétrarque fut enterré à Bethsaida.

Ainsi les Hérodes n'ont pas plus de droits que les princes asmonéens pour revendiquer la possession des Qbour-el-Molouk. Il en est de même de la reine d'Adiabène, et si je ne discute pas les motifs qu'on a mis en avant pour attribuer à Hélène et à sa famille cette vaste nécropole, c'est qu'il s'agit là de pures suppositions qui se contredisent les unes les autres.

XXXI

TOMBEAU DES PROPHÈTES



280 mètres au sud-ouest du sanctuaire de l'Ascension, se trouve le monument que l'on appelle le Tombeau des prophètes (Qbour-el-Anbia).

Pour y arriver, on suit le chemin qui, du jardin des Oliviers, conduit à l'ancienne église de l'Ascension ; à mi-côte à peu près, on quitte la route pour entrer dans des champs cultivés et plantés d'oliviers, et l'on remonte, au pied d'un petit rideau de roches, une rampe très abrupte de quelques mètres de longueur seulement, près de laquelle est percé un puits circulaire. Cette rampe, c'est l'entrée du tombeau.

En s'y laissant glisser, on atteint le sol d'une rotonde creusée dans le roc, et qui reçoit sa lumière par la baie du puits entaillé dans la voûte.

Mais pour étudier le monument curieux dont cette rotonde forme le vestibule, il est bon d'être muni d'une forte provision de bougies, car il faut du temps pour tout voir, pour bien voir

surtout, et l'obscurité qui règne dans le souterrain est très profonde.

Rien de plus malaisé, je le déclare, que de manœuvrer et de tenir à la fois bougie, calepin, mètre et crayon ; aussi n'est-il guère possible d'affirmer, lorsque l'on sort de là, que l'on n'a laissé échapper aucun détail, et que le plan si péniblement conquis ne laisse rien à désirer. Je n'en veux pour preuve que les divergences entre le plan publié par moi-même en 1853 et celui de M. Pierotti qui date de 1864. Je vais donc reproduire la description que j'avais rédigée alors.

La rotonde a 7 mètres de diamètre; deux couloirs perpendiculaires s'ouvrent sur ce vestibule. Le premier, qui est le prolongement de la rampe par laquelle on descend, mène directement, par un chemin de 9 mètres de longueur, à la porte d'une petite chambre. Dans la paroi du fond, et dans l'axe même du grand couloir, est percé un four à cadavre. M. Pierotti en signale un second, qui serait ouvert sur le côté droit du caveau; je crois volontiers qu'il existe, mais j'avoue ne l'avoir pas aperçu.

A droite et à gauche de l'entrée de cette pièce, qui occupe évidemment la place d'honneur, règne un couloir circulaire qui vient se terminer en couloir rectiligne, dont le tracé est perpendiculaire à celui qui conduit à la chambre première. Dans la paroi du fond sont taillés, dans l'arc de gauche, seize fours à cadavres; à droite, ce même couloir n'est circulaire que jusqu'à une longueur de 7 mètres. En ce point, la paroi du rocher, grâce à la présence de couches de silex, a offert des difficultés de taille telles que le plan général a dû être abandonné. Quatre marches grossières et irrégulières y ont été réservées dans la masse et conduisent à une seconde chambre carrée. Les parois de celle-ci sont percées de cinq fours à cadavres; par manière de compensation, cette fois, M. Pierotti n'en a trouvé que quatre quand j'en reconnaissais cinq.

A droite de l'escalier menant à cette chambre supérieure se présente une branche de couloir de 3 mètres de longueur, et parallèle au couloir taillé dans l'axe du monument; puis le corridor dévie et se courbe de nouveau, pour venir aboutir à l'extrémité de droite du grand couloir perpendiculaire à l'axe. Un four à cadavre est taillé dans la petite branche rectiligne, et cinq ont été creusés dans la branche courbe, de sorte qu'il y en a seize en tout.

Un second couloir en arc de cercle, de même largeur que le premier, est taillé à 3 mètres en arrière de celui-ci; sur le milieu de sa branche de gauche, un passage de même largeur le relie au grand couloir à tombes, et dans la partie de droite de ce petit passage est taillé un four à cadavre que M. Pierotti a oublié de signaler.

Il n'est pas facile de circuler partout dans ce caveau sépulcral; ainsi la branche horizontale de droite est entièrement fermée par les terres éboulées, auxquelles le puits creusé dans la voûte a donné passage.

Mais ce n'est pas tout encore. En retour, et au point d'intersection du couloir rectiligne de gauche avec le couloir circulaire intermédiaire, commence un nouveau corridor, parallèle à l'axe général, d'à peu près 4 mètres de longueur. Au fond de celui-là se voit un four à cadavre et l'entrée d'un couloir très bas et très étroit, puisqu'il n'a que 70 centimètres de hauteur et de largeur, qui va en pente assez rapide et conduit à une série de chambres de dimensions différentes, contenant encore quelques fours à cercueils. Je renonce à décrire ce labyrinthe dans lequel j'ai failli étouffer, et que seuls l'abbé Michon et un fidèle serviteur, Philippe Mauvoisin, ont eu le courage de parcourir jusqu'au bout, au risque de n'en pouvoir jamais sortir. L'abbé, avec l'opiniâtreté dévouée qu'il possède, et que rien ne peut rebuter, n'a pas voulu quitter cette effroyable tombe sans en avoir fait un croquis dont les mesures lui étaient données par

Philippe. Sans eux, j'eusse fait comme tous mes devanciers, et renoncé à connaître cette étrange partie du Tombeau des prophètes, que M. Pierotti seul a eu le courage d'explorer complètement.

D'où vient le nom de Tombeau des prophètes que la tradition attribue à ce monument funéraire? Il m'est impossible de le dire. Je ne connais d'autre mention antique de sa construction que celle, assez vague d'ailleurs, que nous fournit Flavius Josèphe lorsqu'il décrit le tracé de la ligne de contrevallation de Titus. Il dit qu'après avoir traversé la vallée du Cédron, cette ligne gagnait le mont des Oliviers, et que, se retournant vers le midi, elle contournait la montagne jusqu'à la pierre nommée le Péristéréon, puis la colline voisine du mont des Oliviers et qui domine la vallée de Siloam. Cette indication est suffisamment précise quant aux lieux qu'elle désigne; c'est très probablement notre caveau qui représente le Péristéréon, et Siloam est toujours à sa place et porte toujours le même nom; quant à l'origine et à la destination première, elles restent incertaines. Disons toutefois que le mot Péristéréon signifie un colombier, et qu'il n'est pas difficile de se rendre compte de l'emploi de ce nom, lorsqu'on songe aux caveaux funéraires qui, chez les Romains, portaient le nom identique de *columbaria*.

L'Évangile de Saint Mathieu contient un verset que l'on pourrait à la rigueur rattacher au Tombeau des prophètes. « Malheur, y est-il dit, à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui construisez les tombeaux des prophètes, et qui faites la toilette des tombeaux des justes! » Je me contente de rappeler le passage de l'Écriture sainte, mais en me gardant bien d'en tirer une conclusion quelconque.

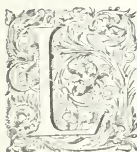
Somme toute, le monument est curieux et mérite l'attention des archéologues; à une époque fort reculée, probablement lors de sa création, il a été garni d'un enduit de ciment blanc, dans

la pâte duquel sont noyés, pour lui donner du corps, des fragments nombreux de poterie judaïque cannelée. Cet enduit est criblé de petites inscriptions, parfois grecques, le plus souvent judaïques, tracées par de pieux visiteurs, et dès une époque ancienne, si l'on en juge par la forme des lettres.

XXXII

TOMBEAUX

DITS D'ABSALOM ET DE JOSAPHAT



E monument dont je vais m'occuper est un des plus célèbres du monde, et une tradition ancienne déjà le considère comme le tombeau même que le fils de David s'était fait construire de son vivant. Avant de discuter son âge, commençons par le décrire.

La base proprement dite est enterrée, et, bien que cela soit fort probable, on ne saurait dire aujourd'hui si l'édifice reposait sur un stylobate taillé en degrés. La partie inférieure qui se trouve au-dessus du sol environnant, et qui est monolithe, peut être inscrite (la corniche comprise) dans un carré de plus de 6 mètres de côté; c'est un bloc de rocher qui a été détaché de la masse, afin d'être façonné et transformé en mausolée. Évidemment il y a eu une plate-forme taillée dans le flanc du mont des Oliviers, et au milieu de laquelle on a laissé subsister le bloc. Les parois verticales de la cour circonscrivant cette plate-forme se montrent à gauche, à droite, et derrière le monument. Tout le couronnement est formé de blocs de taille différente, dont les joints sont ajustés,

mais qui ne forment pas des assises horizontales. Il semble qu'on ait voulu employer dans la construction les blocs que l'on avait sous la main, sans se préoccuper de la régularité des assises.

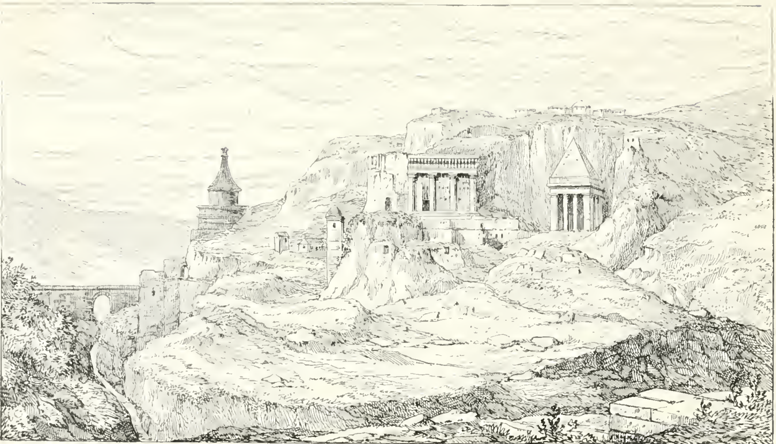
Le couronnement dont je parle se compose d'un dé carré, dont la base fait partie du monolithe, surmonté d'un cylindre que surmonte lui-même un pyramidion de forme singulière. La hauteur totale de ce qui est hors de terre aujourd'hui est d'à peu près 20 mètres.

Sur chacune des faces de la base monolithe se détachent deux colonnes et deux demi-colonnes ioniques, celles-ci placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. Sur ces colonnes repose une frise dorique comportant treize patères dissemblables et quatorze triglyphes avec gouttes. Au-dessus de la frise règne une véritable corniche égyptienne composée d'un énorme tore que surmonte un vaste cavet évidé en gorge.

Le dé carré placé au-dessus, et qui est formé de beaux blocs ayant toute la hauteur du dé, se termine par une élégante petite corniche. Au-dessus s'élève la partie cylindrique, qui, sur les deux tiers de sa hauteur, est ornée d'une corniche, semblable. Le cylindre se termine par un tore figurant un énorme câble tordu.

Au-dessus du câble commence le pyramidion, dont la génératrice est évidée en gorge, et dont le sommet est couronné par un second câble surmonté d'un bouquet de palmes, assez semblable à un chapiteau égyptien. Ce pyramidion a été dépeint quelquefois par le nom de bonnet chinois que certains voyageurs lui ont donné. Ce n'est certes pas là une expression technique, mais elle a l'avantage de bien caractériser la forme de cet étrange couronnement

Au-dessus de la corniche égyptienne, la face sud du mausolée présente une petite porte carrée, surmontée d'un évidemment en cul-de-four, que couronne à son tour un cercle en



TOMBEAUX DE LA VALLEE DE JOSAPHAT

saillie. Sur la surface du dé carré, outre cette porte difficile à atteindre, trois larges brèches ont été faites dans le flanc du tombeau : une première dans la face tournée à l'occident, et entre les deux colonnes centrales ; celle-ci a enlevé tout le milieu de la frise dorique ; une deuxième dans la face nord, également entre les deux colonnes centrales ; celle-là se trouve à une hauteur commode, et il est aisé de pénétrer par là dans l'intérieur ; la troisième est entamée dans la face orientale du dé.

Il va sans dire que je ne me suis pas fait faute d'escalader la brèche de la face nord et de visiter à plusieurs reprises les chambres intérieures. A ce propos, je me rappelle certaine aventure grotesque qui m'est arrivée là et qui, au premier moment, m'a singulièrement ému. J'entrais sans demander la permission, comme d'habitude, lorsque je vis bondir deux ou trois fois devant moi une bête que la surprise (je ne veux pas dire la frayeur, par amour-propre, mais franchement, entre nous, c'était bien ça!) me montra aussi grosse qu'un lion. Je ne savais où me fourrer, la bête non plus, et comme j'étais devant l'entrée du logis, elle finit par me filer entre les jambes et par détaler grand train. Peu à peu, le calme me revint, et je me raisonnai ; puisque le monstre avait passé entre mes jambes, je dus m'avouer qu'il n'était pas d'une dimension exorbitante, et que ce n'était qu'un modeste chacal dérangé par moi dans son sommeil. En pareil pays ce n'est pas drôle de se trouver nez à nez avec autre chose qu'une bête domestique.

La chambre dans laquelle on accède par la brèche ouverte dans la face nord est carrée, et encombrée de pierrailles qui empêchent de deviner ce que présente son plancher. Le plafond est orné d'un simple cadre en saillie et de deux cercles creux concentriques. Sur les côtés ouest, nord et est on voit une arcade dont le cintre est tangent au cadre du plafond. Cette arcade n'existe pas sur le côté sud, dans lequel s'ouvre à gauche une

petite porte cintrée où viennent aboutir les marches d'un escalier qui descendait à l'intérieur. Une autre ouverture réservée dans la masse conduit au-dessus du plafond de la chambre inférieure, sous une voûte en encorbellement, non taillée, et qui n'a eu d'autre destination que celle d'alléger toutes les parties supérieures de l'édifice.

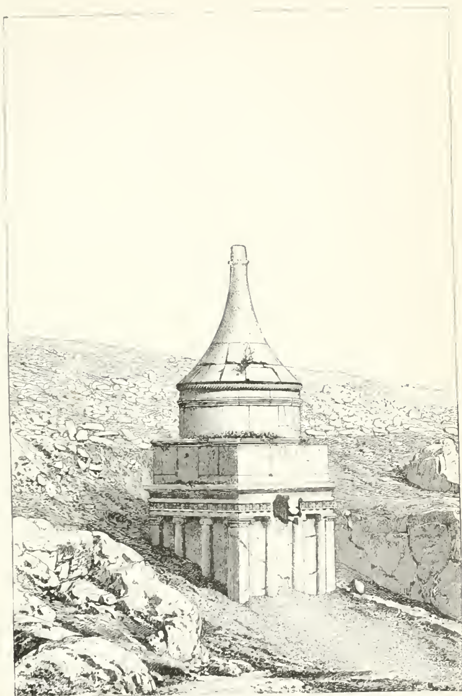
Voyons maintenant ce que nous avons pu réunir de renseignements pour déterminer l'âge probable du tombeau.

Dans la Bible, nous lisons au sujet du tombeau d'Absalom : « Absalom avait pris et dressé pour lui de son vivant un cippe dans la vallée du Roi, car, disait-il, je n'ai pas de fils pour rappeler le souvenir de mon nom, et il avait appelé le cippe de son nom, et on le nomme jusqu'à ce jour *la main d'Absalom.* »

Le mot par lequel le livre de Samuel auquel je viens d'emprunter ce passage, désigne le cippe élevé par Absalom est l'hébreu *Metzebet* ; il désignait certainement un monument funéraire.

Josèphe nous apprend qu'Absalom s'était fait construire dans la vallée Royale un tombeau de pierre marmarine, éloigné de deux stades de Jérusalem, et qu'il appela *sa main*, disant que, quand bien même ses enfants périraient, son nom resterait attaché au monument. — Puisque Josèphe dit que le sépulcre d'Absalom se trouvait à deux stades de Jérusalem, c'est qu'il en connaissait parfaitement la position. Or le tombeau d'Absalom est à 600 mètres de la porte actuelle de Saint-Étienne en suivant les chemins tracés, à 440 mètres à vol d'oiseau ; et à 260 mètres, également à vol d'oiseau, de la porte Dorée. S'il s'agit du stade hébraïque, la distance jusqu'à la porte Dorée est de 280 mètres ; il n'y a donc qu'une bien faible différence, rachetée par la pente rapide de la montagne.

Depuis bien longtemps le nom d'Absalom est attaché à ce tombeau, et pas un juif ne passe sur la route qui y conduit



TOMBEAU D'ABSALON

sans cracher sur le monument et sans lui jeter une pierre, punissant par ce double outrage le crime du fils rebelle. Faut-il en conclure que le tombeau est le même qu'Absalom s'était fait élever de son vivant ? Non ; mais j'affirme qu'il est d'une haute antiquité.

La Bible mentionne un second mausolée qui devait être très imposant, à en juger par le passage suivant, et que je trouve dans Isaïe : « Ainsi dit le Seigneur Jéhovah-Sabaoth : Va vers ce haut fonctionnaire, Sibna, qui est intendant du palais — Qu'as-tu ici, et qui des tiens est ici, que tu te creuses un sépulcre ? Il creuse dans la hauteur son sépulcre ; il taille dans le roc sa (dernière) demeure. »

Cette partie des prophéties d'Isaïe se rapporte au règne d'Ezekhias, dont Sibna était l'intendant (727 à 698 avant J.-C.). A l'époque dont il s'agit, des tombeaux magnifiques étaient donc taillés dans le roc vif.

Si les chrétiens de Jérusalem appellent ce mausolée le tombeau d'Absalom, les musulmans lui donnent un autre nom ; ils l'appellent *Toutourah-Faraoun* (*toutourah* est le nom de la haute coiffure en forme de corne dont s'affublent les femmes riches du Liban) ; malheureusement cela ne nous apprend rien sur son origine.

Architectes et antiquaires ont été unanimes jusqu'ici pour déclarer que le soi-disant tombeau d'Absalom présentait tous les caractères de la décadence, qu'il devait appartenir à la fin du IVe siècle de notre ère. J'ai le regret de devoir leur enlever cette croyance. En effet, le pèlerin de Bordeaux qui a visité Jérusalem en 333, c'est-à-dire justement à la fin du premier tiers de ce IVe siècle, mentionne « auprès de la roche où Notre-Seigneur fut livré par Judas et du palmier auquel les enfants arrachèrent des palmes pour les jeter devant le Christ, lors de son entrée à Jérusalem, à un jet de pierre de là, deux monuments funèbres d'une beauté admirable : le premier,

un monolithe, dans lequel fut déposé le prophète Isaïe; le second, qui fut le tombeau du roi Ezekhias. »

Sans doute le pèlerin de Bordeaux a recueilli la tradition locale qui avait cours du temps de sa visite, et le monument que l'on dit postérieur à cette époque passait alors pour contemporain du roi Ezekhias. Je me contente de cette réponse aux architectes et aux antiquaires.

Nous avons vu que Sibna était l'intendant d'Ezekhias, et il est singulier que le tombeau d'Absalom ait passé en 333 pour être celui d'Ezekhias lui-même. Il y a là une coïncidence qui pourrait faire croire qu'il s'agit en réalité du sépulcre de Sibna.

J'ai déjà dit que les patères de la frise dorique étaient presque toutes dissemblables; ajoutons que les faces du monument, autres que celle qui regarde Jérusalem, ont été fort négligemment taillées, et présentent partout des différences de dessin notables.

Tout cela indique beaucoup plus de grossièreté d'exécution que de décadence d'un art classique; d'ailleurs, explique qui pourra le mélange des ordres ionique et dorique, avec des motifs empruntés à l'Égypte, c'est-à-dire la conception la plus originale et dont on ne retrouverait pas de traces ailleurs.

Je passe au tombeau dit *de Josaphat*.

Dans la paroi du fond de l'espèce de cour, taillée dans le roc, au milieu de laquelle s'élève le mausolée que nous venons de visiter, se voit à gauche le sommet d'un fronton orné d'acrotères et d'élégants rinceaux remplissant le tympan; c'est, pour les juifs comme pour les chrétiens de Jérusalem, le tombeau de Josaphat. Quel Josaphat? On n'en sait rien. La tradition, si elle pense au roi Josaphat (919 à 894), a oublié que l'Écriture sainte dit en toutes lettres que le roi Josaphat fut enseveli dans le caveau dynastique de David. Nous ne pourrions donc en ce cas que rejeter résolument la légende, et

si Josaphat il y a, ce n'est certes pas au roi qu'il faut songer.

Le centre du tympan est occupé par une triple palme, motif habituel des monuments judaïques de la belle époque; les rinceaux, d'une simplicité charmante, partent des côtés de la palme médiane, et leurs révolutions, diminuant progressivement de diamètre, viennent expirer à la cinquième, dans l'angle même du tympan. Celui-ci n'est orné qu'à sa partie supérieure, d'une moulure composée de deux listels que sépare un tore. Les acrotères sont formés de quatre folioles, les trois premiers faisant volute.

Au-dessous du fronton, une double plate-bande encadre la face de rocher dans laquelle était la porte.

Je n'ai jamais pu voir que le fronton et la portion de gauche de l'encadrement que couronne ce fronton, grâce à la présence de ce qui semblait être une tombe juive toute fraîche, placée en travers de la porte. Est-ce vraiment une tombe? est-ce un simple amas de terre simulant une tombe pour écarter les indiscrets? Je ne sais; mais la partie inférieure de ce joli petit monument funéraire n'en reste pas moins masquée.

Il paraît, du reste, que cette condamnation de la porte d'entrée a des intermittences. A mon premier séjour à Jérusalem, on me raconta que des curieux, furetant dans la grotte sépulcrale, y avaient découvert un Pentateuque fort ancien, et qu'à partir de ce moment les juifs décidèrent que le caveau serait fermé.

Il ne l'a pas été toujours depuis lors, puisque le frère Liévin a pu y pénétrer. Voici ce qu'il en dit : « La première chambre a été creusée avec beaucoup de soin, enduite d'une espèce de stuc et peinte ensuite (en quelle couleur? il a oublié de le dire). Dans le mur ouest, on voit une loge funéraire; de la première chambre on entre successivement dans deux autres, dont la dernière est située sous le tombeau d'Absalom. Il est probable que cette dernière servit d'ossuaire, parce qu'on y

voit beaucoup d'os et de vêtements pourris accumulés. J'y ai, en outre, observé une certaine quantité de terre en forme de dos d'âne qui exhalait une odeur cadavéreuse et qui m'a fortement aidé à satisfaire ma curiosité en aussi peu de temps que possible. Je crois que les juits ensevelissent dans ce monument, qui est toujours fermé. Je ne l'ai vu qu'une seule fois entr'ouvert; j'y suis entré avec beaucoup de difficultés, il y a déjà quelque temps; mais ayant perdu les notes que j'avais prises, j'aime mieux omettre le reste de la description que d'écrire des choses inexactes. »

XXXIII

TOMBEAU DES BENI-HEZIR

DIT TOMBEAU DE SAINT JACQUES



ous voici arrivés à un des monuments les plus intéressants de la nécropole antique de Jérusalem.

A une cinquantaine de mètres du tombeau d'Absalom, vers le sud, on aperçoit dans le roc qui sert de base au mont des Oliviers et qui a été taillé à pic, la chambre sépulcrale connue des chrétiens sous le nom de Tombeau de saint Jacques, et des musulmans sous le nom de Divan de Pharaon. Je vais donner la description de ce beau caveau funéraire.

Excavé à plus de 10 mètres au-dessus du chemin qui suit le lit du Cédron, un vestibule soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres doriques, réservés dans la masse, se montre à l'extérieur. Ces quatre soutiens sont reliés par une architrave surmontée d'une frise dorique qui comporte neuf triglyphes avec gouttes, et qui est surmontée à son tour par une corniche dorique régulière.

Les trois parois du vestibule sont percées de la manière

suivante. Sur la paroi de gauche s'ouvre la première, régnant jusqu'au plafond, et à cette porte aboutit un escalier à ciel ouvert, menant obliquement sur le rocher qui domine le caveau. Cet escalier, dit le frère Liévin, conduisait à une chapelle qui dans les premiers siècles du christianisme aurait existé au-dessus du tombeau. Il y a bien une espèce de petite plate-forme au-dessus du vestibule, mais de chapelle, pas la moindre trace.

Dans le mur du fond est percée une seconde porte; à gauche, une petite fenêtre donnant sur la chambre sépulcrale.

Enfin, le mur de droite présente une troisième porte carrée; celle-ci donne accès dans un assez long couloir, qui vient déboucher dans la paroi de gauche de la cour dans laquelle est placé le monument connu sous le nom de tombeau de Zacharie.

Le sol du vestibule présente à droite et au fond, c'est-à-dire contre la porte qui conduit au tombeau de Zacharie, une sorte de banquette.

Le corridor conduisant à la cour est assez grossièrement taillé; il a 9 mètres 60 de développement total.

Voici ce que j'écrivais en rédigeant mon premier voyage en Terre sainte :

« Au dehors, aussi bien qu'à l'intérieur, le caveau est couvert d'inscriptions judaïques plus ou moins récentes, ne contenant que des noms de pieux visiteurs; sur l'architrave, on distingue une inscription plus longue que les autres, d'apparence beaucoup plus ancienne, mais que son état de dégradation rend impossible à lire, à cause de la position incommode dans laquelle on se trouve pour l'étudier; en effet, il faut s'accrocher à l'une des colonnes pour ne pas rouler au bas du rocher. Il serait à désirer qu'on pût, en se munissant d'échelles, prendre un estampage et une copie de cette inscription judaïque qui est peut-être intéressante. Je la recommande donc expressément aux voyageurs futurs. »

Tout à l'heure je reviendrai sur ce texte, qui est aujourd'hui parfaitement connu et qui méritait bien d'être relevé.

Venons à la description des chambres sépulcrales.

En franchissant la porte percée dans le fond du vestibule, on arrive dans une antichambre spacieuse. Trois portes sont taillées dans ses parois du fond; mais a l'angle gauche, la paroi intérieure a été brisée violemment, de sorte qu'il devient certain que la fenêtre du vestibule est postérieure à l'ordonnance du monument primitif.

La porte de gauche conduit à une chambre sépulcrale carrée de 4 mètres de côté. Trois fours à cadavres y sont creusés, deux dans la paroi qui fait face à la porte d'entrée, un dans la paroi de droite.

La porte du fond de l'antichambre débouche directement dans une chambre moins grande; sur les trois côtés du fond règne une banquette continue de 1 mètre de largeur. Dans la paroi de gauche est une niche sépulcrale si peu profonde qu'elle ressemble presque à une niche véritable. Puis, dans la paroi du fond sont pratiquées deux ouvertures, dont la première, celle de gauche, va déboucher obliquement dans une nouvelle chambre offrant sur chacun des trois côtés du fond un arcosolium; l'ouverture de droite est un four à cadavre. Dans la paroi de droite une seule ouverture est percée ; c'est celle d'une niche placée symétriquement avec la niche de la face opposée.

Revenons maintenant à l'antichambre, pour regarder la salle dans laquelle donne accès l'ouverture pratiquée dans la paroi de droite.

Cette porte débouche dans un couloir étroit. Là commence une banquette, au-dessus de laquelle se voient plusieurs fours à cadavres, dont les ouvertures ont jusqu'à 1^{m},50 de hauteur.

Telle est la disposition générale du monument funéraire, où, il faut le dire, on est loin de retrouver la noble simplicité

architecturale des autres tombes judaïques que je considère comme étant plus anciennes.

C'est la tradition chrétienne qui a donné à ce caveau remarquable le nom de tombeau de saint Jacques. Elle dit qu'au moment de l'arrestation de Jésus-Christ, les apôtres s'enfuirent épouvantés; huit d'entre eux allèrent se cacher dans un sépulcre de la vallée de Hinnom qui porte aujourd'hui encore le nom de Retraite des Apôtres, et saint Jacques le Mineur se réfugia dans le caveau que nous venons de visiter.

Elle ajoute que saint Jacques y resta sans prendre de nourriture pendant les trois jours qui précédèrent la Résurrection, et que c'est là que Notre-Seigneur lui apparut. Ce saint Jacques, frère de Simon et de Jude, fut le premier évêque de Jérusalem. On sait qu'il fut précipité du haut des murailles du temple; il priait encore pour ses meurtriers, lorsqu'un des assistants lui asséna sur la tête un coup de masse de foulon, et mit ainsi fin à son supplice.

Le corps de saint Jacques fut-il déposé après son martyre dans le caveau sépulcral qui porte son nom? C'est possible encore, mais rien ne nous autorise à l'affirmer.

Qu'on me permette de raconter ici une petite anecdote qui me concerne, et que je me fais un devoir de ne pas omettre, afin que ceux de mes lecteurs qui seraient tentés de visiter la Terre sainte sachent qu'il est toujours bon d'avoir dans sa poche quelque chose comme un revolver, lorsqu'on fait des promenades autour de la ville.

Un beau jour, j'étais entré dans le tombeau de saint Jacques avec mon ami l'abbé Michon, afin de recueillir les mesures dont j'avais besoin pour en dresser le plan. Un flâneur arabe nous aperçut lorsque nous nous glissions dans le couloir ouvert dans la cour du tombeau de Zacharie.

Nous n'avions pas d'autres armes apparentes qu'un mètre et un cahier de dessin. — Bonne aubaine! pensa le drôle, et

il vint s'asseoir à la porte du couloir et attendit que nous sortissions pour nous rançonner.

Une simple corde lui servant de ceinture supportait un khandjar de la plus belle dimension, sur lequel son propriétaire comptait apparemment pour nous inspirer un grand respect de sa personne. Lorsque après quelques heures de travail nous eûmes franchi la petite porte basse à côté de laquelle notre bandit fumait patiemment son tchibouk, il se leva et, s'approchant de moi, m'enjoignit de lui donner tout de suite un bakhchîch. « Un bakhchich ! lui dis-je, et pourquoi ? Est-ce parce que tu as vu mon nez, ou parce que j'ai vu le tien ? — Je veux un bakhchich, et tu vas me le donner, me répondit-il d'un ton menaçant. » Je compris qu'il était temps de mettre un terme à cette conversation, et je tirai de mon gousset, au lieu du bakhchich attendu, un de ces pistolets qu'on appelle coups de poing. Je l'armai, et, l'approchant du front de mon interlocuteur : « Je ne demande de bakhchich à personne, moi ! lui dis-je, et je n'en donne que quand cela me plaît et à qui je veux. Quant à toi, si tu veux manger du plomb, c'est à ton service ! — Non ! s'écria-t-il en se rejetant en arrière, et il se mit en devoir de déguerpir au plus vite, renonçant à un colloque qui avait pris une tournure si différente de celle sur laquelle il comptait. Sans mon bienheureux pistolet, il eût fallu se débarrasser de ce coquin à prix d'or.

Occupons-nous maintenant de la date probable et de l'origine du prétendu tombeau de saint Jacques.

On a vu plus haut que j'avais appelé l'attention des voyageurs qui viendraient après moi sur l'inscription dont j'avais pu reconnaître l'existence sur l'architrave du sépulcre. Mon ami M. le comte de Vogüé en rapporta un estampage, et à mon retour à Jérusalem, en 1863, je fis tous mes efforts pour me procurer un bon moulage. Avec l'aide des ouvriers de Sainte-Anne et des échelles qu'ils avaient sous la main, je pus, à la troi-

sième tentative, obtenir le creux en terre glaise que je voulais envoyer en France ; les deux premiers, laissés sur place pour sécher contre la pierre, avaient été brisés par les habitants de Siloam, pour le seul plaisir de faire le mal. Je pris alors un gardien qui veilla au succès de l'opération, et cette fois je fus maître du moulage si ardemment désiré.

Cette inscription de trois lignes, mutilée en bien des endroits, contient les noms des morts qui ont été inhumés dans le tombeau. La dernière ligne nous apprend que tous appartenaient à la famille des Beni-Hezir. Du moment qu'il a été jugé bon de constater cette descendance, c'est que Hezir était un personnage illustre. Très certainement, pour moi du moins, il s'agit du petit-fils d'Aaron, dont la lignée ne pouvait arriver au souverain pontificat que lorsque seize lignées issues alternativement d'Éléazar et d'Ithamar, fils d'Aaron, auraient vu, faute d'héritier direct, le souverain pontificat leur échapper.

Hezir était donc fils d'Éléazar et petit-fils d'Aaron, et les Beni-Hezir étaient de race sacerdotale.

Les noms de la première ligne sont ceux de six frères : Éléazar, Honiah, Joazer, Jéhoudah, Chemaoun et Jokhanan. Ils sont fils d'un père dont le nom commence par un *iod* ; tout le reste du nom est à peu près effacé. M. de Vogüé pense y retrouver un nom qui n'existerait que là ; de mon côté, j'ai proposé d'y voir le nom Jadouà, dont les deux premières lettres me paraissaient certaines.

La fin de la deuxième ligne contient clairement le nom d'Éléazar, et le pluriel *beni*, fils, de Honiah. Or, le nom Honiah étant la forme hébraïque du nom grec Onias, nous aurions un Éléazar fils d'Onias. Et si le nom Jadouà était de lecture certaine, nous aurions la série de trois générations de grands prêtres : Jadouà, Onias Ier et Éléazar.

En résumé, il y a eu, suivant l'inscription, huit morts inhumés dans la catacombe, qui aurait été destinée spécialement

à Éléazar, à son père (tous deux grands prêtres) et à ses oncles.

Combien y trouvons-nous de fours à cadavres bien caractérisés? Justement les huit qu'il faut, car je ne considère pas les deux espèces de niches latérales comme deux fours à cercueils.

M. de Vogüé était tenté de voir dans les trois frères Éléazar, Joazer et Simon les trois fils de Boëthus qui furent successivement grands prêtres. Mais la grande prêtrise passait par ordre de primogéniture dans une lignée quelconque, et l'historien Josèphe nous dit que Simon, fils de l'Alexandrin Boëthus, fut grand prêtre le premier, qu'il eut pour successeur Matthiah, fils de Théophile, auquel succéda son gendre Joazer, fils de Boëthus; qu'enfin Archélaüs destitua Joazer pour donner le pontificat à son frère Éléazar. Puisque Joazer était le frère de la fille du grand prêtre Simon, épousée par Hérode, c'est que Joazer et Éléazar étaient fils de Simon, et non fils de Boëthus. La généalogie déduite de notre inscription ne peut donc pas représenter la descendance de Boëthus.

M. de Vogüé déclare que la rédaction de l'épitaphe en langue hébraïque ne prouve qu'une seule chose, c'est qu'elle est antérieure au siège de Titus; j'en demeure d'accord. Puis il déduit la limite supérieure du temps auquel peut appartenir ce texte par des considérations paléographiques que je crois absolument erronées.

En bonne logique, ce que l'on peut déduire d'une trouvaille de ce genre, c'est que l'écriture que l'on rencontre était usitée avant la date du monument; conclure autre chose, c'est outrager la logique.

Je n'en veux donner qu'une preuve dont M. de Vogüé ne pourra pas méconnaître la valeur. Il a étudié à merveille, je le sais, les monnaies antiques des rois nabathéens de Pétra, et dans les légendes de celles de ces monnaies qu'il connaissait, il a reconnu une écriture dégénérée qui ne pouvait être anté-

rieure à l'époque de Jésus-Christ. Mais voilà que, depuis la publication de son travail, on a retrouvé des monnaies appartenant à des rois nabathéens antérieurs de près de deux siècles, et présentant identiquement la même écriture. On le voit, il n'est pas prudent de fixer avec trop d'assurance une limite supérieure à l'emploi d'une écriture quelconque, en se croyant toujours en possession de prototypes, puisque l'on peut aussi aisément commettre des erreurs de deux siècles. Mais à quoi bon discuter, au lieu d'en venir immédiatement à la conclusion de mon savant adversaire? La voici :

« Il faut placer l'inscription du tombeau de la famille de Hezir dans les années qui précèdent ou celles qui suivent la naissance de Jésus-Christ. Cette conclusion est entièrement confirmée par l'architecture du tombeau, qui, chacun le sait, est dorique, mais d'un style déjà altéré, et qui convient parfaitement à la date que nous avons adoptée. »

Ainsi, inscription et excavation seraient exactement contemporaines; il est regrettable que le bon sens tout seul ne permette pas d'accepter une telle conclusion. Je mets de côté, bien entendu, l'assertion que le style dorique du tombeau de saint Jacques serait altéré au point qu'il convienne aux années qui précèdent ou à celles qui suivent la naissance de Jésus-Christ; c'est une opinion personnelle, et que je ne partage pas le moins du monde. Mais là n'est pas la raison péremptoire qui me force de rejeter l'avis de mon docte confrère. J'en ai une autre.

Deux générations au moins, celle des six frères, et celle d'Éléazar, l'un des fils de Honiah, ont été inhumées dans le tombeau. Apparemment, il était construit lorsque le premier des morts qu'il a contenus y fut déposé; apparemment encore, l'inscription n'a été tracée que lorsque le dernier défunt y a été couché. Or deux générations, si nous nous contentons prudemment de la moyenne de trente-trois ans pour chacune

d'elles, constituent déjà une petite différence de soixante-six ans entre la création du tombeau et l'apposition de l'épitaphe. Ces deux choses distinctes n'appartiennent donc pas aux mêmes années qui ont précédé ou suivi la naissance du Christ.

En voilà assez sur ce sujet.

Je maintiens mon explication de l'inscription, et je persiste à voir dans le soi-disant tombeau de saint Jacques, celui d'une famille sacerdotale issue de Hezir, fils d'Éléazar, qui était lui-même fils d'Aaron.

Cela posé, voyons les dates :

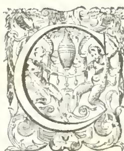
Le grand prêtre Jadouà est mort vers 327 avant notre ère ; il a eu pour successeur son fils Honiah (Onias Ier), mort vers 300. Après lui est venu Simon le Juste, mort en 288, et qui eut pour successeur Éléazar fils d'Honiah, mort en 277.

Suivant la traduction des Septante, l'épitaphe du tombeau de saint Jacques est donc de l'an 277 avant Jésus-Christ ; et le tombeau lui-même de soixante-six ans, à tout le moins, avant cette année, c'est-à-dire de 343.

Et comme j'ai démontré que le tombeau est postérieur à celui que l'on appelle tombeau de Zacharie, ce dernier remonte au commencement du IVe siècle avant notre ère.

XXXIV

TOMBEAU DE ZACHARIE



OMME la base du tombeau d'Absalom, le mausolée de Zacharie tout entier consiste en une masse énorme de roc qui a été isolée par la construction d'une cour entaillée dans le pied du mont des Oliviers, à une dizaine de mètres du mur de rocher que surmonte le tombeau de saint Jacques. Ce monument monolithe est connu des Turcs sous le nom de Tombeau de la femme de Pharaon.

La base est inscrite dans un carré de 5 mètres 50 de côté. Chaque face présente deux colonnes ioniques, et deux demi-colonnes placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. Seule la face ouest a été terminée, les trois autres sont restées à l'état d'ébauche plus ou moins avancée; celle du sud, notamment, n'est pour ainsi dire qu'épannelée. Il est facile de reconnaître en beaucoup de points de la surface, surtout dans les aisselles des colonnes et des antes, que le monument, ou du moins le dé inférieur, a été revêtu d'un crépi rouge très



GROTTE DE BANIAH

lisse, qui ne s'est conservé que dans les parties défendues contre les injures du temps et des hommes.

Au-dessus des chapiteaux règne une architrave simple, surmontée d'une corniche égyptienne semblable à celle du tombeau d'Absalom, et formée d'un tore de peu de saillie; enfin, la plate-bande qui couronne la corniche est un peu inclinée de dehors en dedans. Le tout est couronné par une pyramide quadrangulaire, sensiblement équilatérale, ou du moins que l'on a voulu faire telle.

Le monument est enterré d'une quantité très considérable, et qui ira toujours croissant. Ce ne sont pas, cette fois, les pierres jetées par les passants juifs en signe de malédiction, qui se sont accumulées à la base; loin de là, le mausolée est chez eux en grande vénération, et c'est à qui se fera enterrer le plus près possible du sépulcre. Les pierres tumulaires hébraïques forment en quelque sorte un large pavé qui enveloppe la base actuelle du monument, et celui-ci est lui-même couvert d'inscriptions pieuses et de noms de visiteurs.

La hauteur au-dessus du sol actuel, comptée jusqu'au sommet de la corniche, est de 5 mètres 65.

Mais de combien le mausolée est-il enterré? Repose-t-il sur une base en degrés, ou sur un stylobate? C'est ce qu'on ne saurait dire.

Les chapiteaux ioniques sont assez purs, et d'une grande élégance. Au-dessous, le fût de la colonne est orné d'un cordon de cannelures amorcées, dont chacune peut exactement être comparée à une petite niche. Les chapiteaux d'antes sont formés de moulures simples, et au-dessous l'on voit une rangée de quatre patères. Ces ornements manquent sur les autres faces, qui non seulement ne sont pas terminées, mais présentent parfois des défauts notables de symétrie.

Quoi qu'il en soit, le tombeau de Zacharie offre encore une masse très imposante, et l'on comprend l'admiration que le

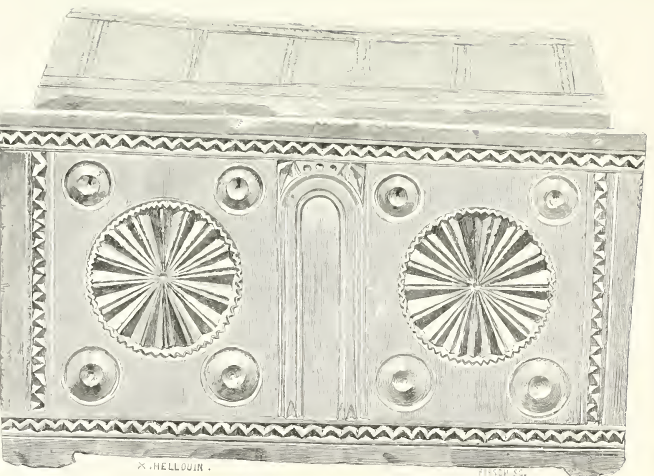
pèlerin de Bordeaux témoigne pour le mausolée, qu'il a bien reconnu comme étant vraiment monolithe, et auquel il donne le nom de tombeau d'Isaïe.

On voit que, de 333 à notre époque, la tradition a complètement changé, sans d'ailleurs avoir rien gagné en certitude.

Quel est le Zacharie que l'on gratifie aujourd'hui de ce tombeau ? Personne n'en sait rien, et je n'en sais pas plus que les autres.

Et par où pénétrait-on dans l'intérieur ? Y avait-il des chambres comme dans le tombeau d'Absalom ? On a bien essayé d'y monter en faisant une brèche dans la face orientale, mais pour n'y trouver que le roc massif, et l'on a fini par renoncer à l'idée d'explorer le sépulcre. Ce sont vraisemblablement des chercheurs de trésors qui ont fait cette tentative.

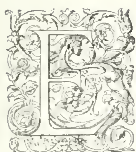
Nous n'aurons jamais, je le crains, le mot de l'énigme que présente ce singulier monolithe, ou mieux, nous ne le connaîtrons bien que lorsqu'on aura pu le débarrasser du cimetière qui l'étreint et le déshonore.



OSSUAIRE JUIF

XXXV

TOMBEAUX DE LA VALLÉE DE HINNOM



N 1850, lorsque je visitai Jérusalem pour la première fois, le flanc méridional de la vallée de Hinnom était criblé, c'est le mot, de caves sépulcrales plus ou moins ornées. Là, certainement, s'étendait une nécropole dont l'existence avait dû coïncider avec celle de la Jébus primitive; aussi l'espoir d'y rencontrer des monuments d'une haute antiquité me fit-il consacrer bien des heures à l'étude des excavations sépulcrales qui se présentaient pour ainsi dire à chaque pas. Je fis une ample moisson de croquis et de notes, d'autant plus précieux aujourd'hui que depuis lors bon nombre des tombeaux que j'avais admirés ont été exploités comme carrières et ont disparu à jamais.

En effet, lorsque je revins en Terre sainte, treize années plus tard, je fus cruellement surpris de ne plus retrouver certains sépulcres très remarquables que j'avais dessinés naguère, et qui avaient été brutalement dépecés par le marteau et le ciseau des tailleurs de pierres. La Jérusalem antique s'en va, pensai-je alors, et malheureusement je ne me trompais pas. Quelques

années encore suffiront sans doute pour anéantir ce que tant de siècles avaient respecté, et de la nécropole si éminemment curieuse de Jérusalem il ne restera plus rien.

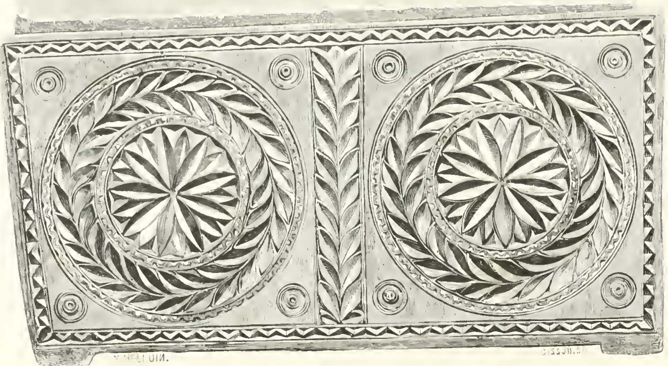
Il est donc utile que je décrive de mon mieux les monuments que j'ai vus alors, car qui sait s'ils existent encore? On m'excusera, je l'espère, si j'insiste un peu trop sur des tombeaux que leurs créateurs croyaient taillés pour durer autant que le monde, et qui vont disparaissant chaque jour.

Oui, la nécropole de la vallée de Hinnom date de l'époque où les Jébusites étaient les maîtres du pays. Après eux, les Israélites ont confié aux mêmes rochers les restes de leurs pères, et les mêmes tombes, devenues plus tard encore celles des chrétiens, ont, depuis la destruction du royaume latin de Jérusalem, cessé de changer de maîtres et d'occupants. On n'y retrouve même plus d'ossements épars; de la ville des morts, les morts seuls ont disparu, tandis que leurs demeures sont restées à peu près intactes, jusqu'au moment où *le progrès* a fait invasion en Judée.

Le caractère général des tombeaux de la vallée de Hinnom est fort simple. Une porte carrée, d'ordinaire assez basse, donne entrée dans une chambre sépulcrale contenant une ou plusieurs couchettes ou *arcosolia*, un ou plusieurs fours à cadavres. Souvent d'autres chambres se relient à la première, et à voir le nombre de tombes qu'elles renferment, on arrive immédiatement à cette conclusion, que l'on se trouve dans des sépulcres de famille.

Les excavations les plus simples sont celles qui se rapprochent de l'extrémité occidentale de la vallée. Celles qu'on a ouvertes dans la pointe de la montagne qui domine à la fois la vallée de Hinnom et la vallée de la Source, sont en général plus vastes et plus somptueuses. Lesquelles sont les plus anciennes? Je pense qu'il y a impossibilité de le deviner.

Ne pouvant décrire toutes les caves sépulcrales que j'ai visi-



OSSUAIRE JUIF

tées, je parlerai de celles qui m'ont paru mériter une attention sérieuse.

Le plus remarquable de ces monuments est en fort mauvais état. On l'appelle la Retraite des Apôtres, et à l'époque byzantine il fut transformé en une sorte d'ermitage où vécurent de pieux cénobites. Il s'ouvre sur une plate-forme de rocher.

Des peintures religieuses s'y voient encore au plafond du vestibule, aussi bien que dans les chambres qui suivent et qui, étant fort humides, n'ont laissé subsister que d'assez faibles traces de ces peintures.

La paroi du fond du vestibule a été brisée, de sorte que la porte primitive est remplacée par une baie plus large, plus aisément franchissable, mais sans la moindre apparence de régularité. Dans la paroi de gauche une sorte de niche est taillée en arceau : les chambres ont toutes leurs parois entaillées de fours à cadavres et de couchettes. Mais ce qui attire surtout le regard, c'est la frise qui surmonte l'entrée du vestibule, frise dorique, offrant huit métopes garnies chacune d'un ornement différent, et séparées les unes des autres par des triglyphes qui peuvent plus exactement être appelés des diglyphes, puisqu'ils ne comportent que deux baguettes et deux gouttes. Les deux métopes intermédiaires portent pour ornement deux grappes de raisin, identiques de forme : c'est une grappe principale flanquée de grappelettes qui retombent à droite et à gauche; des fleurons et des rosaces variés remplissent les autres métopes.

La tradition dit que cette cave sépulcrale a servi de refuge aux apôtres, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ eut été arrêté au jardin des Oliviers.

Plus tard, saint Onuphre vint habiter le tombeau, qui fut après sa mort converti en chapelle sous le vocable de Saint-Onuphre. Tous les ans, le jour de sa fête, les Grecs non unis viennent y célébrer leurs offices.

Assez près, et à l'ouest de la Retraite des Apôtres, on ren-

contre une rampe rapide couvrant sans doute un escalier taillé dans le roc vif, et amenant au fond d'une tranchée, que des plantes grimpantes obstruent presque entièrement. Cette tranchée aboutit à une charmante petite porte taillée dans le rocher, et qui donne accès dans un caveau sépulcral que je n'ai pu visiter, ni étudier en détail, à cause des difficultés que présente l'encombrement de l'orifice.

Un vestibule en forme de niche est percé au fond d'une petite porte large d'un demi-mètre avec cintre un peu surbaissé. L'entrée est encadrée par un cordon façonné en tore, et qui fait, à droite et à gauche du sommet, deux crossettes en saillie. Au-dessus du cordon à crossettes se montre un petit fronton formé d'une doucine, dont toute la partie inférieure manque à la base du triangle. Le fronton est orné extérieurement d'un cordon plat, rattachant par un biseau la face du rocher.

Cette petite porte, très élégante, devait se trouver entre deux pilastres, dont il ne subsiste qu'un seul, celui de droite. Le chapiteau en est assez étrange. Au-dessous d'un petit tailloir vient une sorte de doucine, dont la courbe inférieure a dégénéré en une ligne droite; au-dessous de celle-ci, trois filets plats, en retraite l'un sur l'autre, viennent rejoindre le corps du pilastre.

Enfin, deux larges entailles, pratiquées dans les parois de la niche faisant fonction de vestibule, ont manifestement servi à fixer la porte de clôture du caveau sépulcral.

Suivant M. Pierotti, cette porte conduit aux caveaux du Hakeldama.

Avant de l'y suivre, je vais décrire d'autres spécimens de ces sépulcres intéressants.

L'un d'eux présente une porte de 2 mètres de largeur à son sommet, et de $2^{m},10$ à la base; elle est donc sensiblement évasée du haut vers le bas. Une marche conduit au sol du vestibule, en avant duquel une fosse est ouverte dans le rocher,

parallèlement à la largeur de la porte. Celle-ci est ornée d'un encadrement à crossettes.

Au fond du vestibule, une porte carrée très basse donne accès dans deux chambres qui se suivent, toujours sur le même axe que le vestibule lui-même.

Une troisième porte, à peu près semblable et voisine de la précédente, diffère de celle-ci en ce que ses pieds-droits sont verticaux. La baie est encadrée par une large moulure à crossettes.

J'ai remarqué à une autre entrée de sépulcre une petite fenêtre très allongée et en forme de meurtrière arrondie au sommet, garnie d'un cadre de même forme. Cette fenêtre, qui était destinée à jeter un peu de jour dans l'antichambre, porte de chaque côté quatre petits encastrements de barreaux, probablement de fer, qui devaient former un grillage. Je ne doute pas que cette ouverture n'ait été pratiquée par quelque pieux cénobite qui sera venu se loger dans la tombe abandonnée.

En un autre point, dans une muraille de rocher offrant des traces de montants d'un très bel encadrement de porte, mais dont il ne reste que la base, j'ai trouvé un petit retrait en cul-de-four circulaire, offrant à l'intérieur de son pourtour une banquette très commode. A environ 1 mètre du retrait, la muraille de rocher fait un retour d'équerre, et présente immédiatement un second retrait de dimensions identiques. C'étaient sans doute des endroits où l'on venait se reposer et se garantir soit du soleil, soit de la pluie.

Voici enfin la description d'une des plus belles excavations funéraires de la vallée.

Un passage de 7 mètres, taillé dans le rocher, conduit au vestibule; une petite porte percée au fond livre passage dans une première chambre, munie à droite comme à gauche de trois fours à cadavres.

Au fond s'ouvre de nouveau une porte menant dans une

seconde chambre sépulcrale garnie d'une banquette, et dans laquelle deux fosses sont creusées parallèlement dans le sens de la largeur. Sur chacune des deux parois latérales se trouve un *arcosolium*, dont l'extrémité, du côté de l'entrée, est munie d'un four à cadavre. Dans la muraille du fond, et au niveau de la banquette, sont pratiqués deux autres fours. Les plafonds du vestibule et de la deuxième chambre sont plats, tandis que celui de la première chambre a été taillé en coupole surbaissée. Tel est la disposition générale du caveau.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'ornementation de cette première pièce.

Dès que l'œil s'est habitué à l'obscurité qui y règne, on admire un plafond charmant, taillé dans le roc vif, et d'un goût très pur. Des bouquets de triples palmes ornent les pendentifs qui soutiennent la coupole; celle-ci présente une sorte d'astéroïde élégant. Malheureusement, le plafond a été mutilé à une époque ancienne par l'anachorète qui, pour s'établir dans le tombeau, en a brutalement attaqué les parois, décorées ou non, afin d'accommoder le tout à son usage.

De très belles portes à crossettes et à fronton, également taillées dans le roc, offrent en relief l'image de battants ornés d'encadrements de moulures. A la partie inférieure, ces battants simulés étaient évidés pour donner passage à un four à cadavre. Une fois le mort déposé dans sa demeure dernière, un bouchon de pierre venait s'encastrer hermétiquement dans l'ouverture, et cette partie mobile de la porte devait offrir la continuation des panneaux dessinés sur la partie fixe.

Ce qui est assez curieux, c'est que l'artiste qui a dessiné le plafond, en avait fait l'épure sur la paroi même de la muraille, afin qu'elle servît de guide au tailleur de pierre chargé de l'exécution. Cette épure est encore parfaitement distincte, et sa découverte a quelque chose de piquant.

M. Pierotti a publié le plan des caveaux funéraires dont

l'ensemble porte le nom de Hakeldama. N'ayant pu y pénétrer moi-même, je ne dois pas me permettre de contrôler l'exactitude de son travail.

Voici ce que j'ai pu voir de ce monument :

Un édifice voûté avec toit en terrasse se trouve à l'ouest du groupe des caves sépulcrales, avec portes ébrasées, à encadrement à crossettes. Il est fort bas, et deux ouvertures donnent jour sur une grande cave béante, à une dizaine de mètres en contre-bas. Par ces ouvertures, on distingue des caveaux funéraires et de très belles arcades construites en pierres de taille parfaitement appareillées et de style romain.

Le nom sous lequel ce monument funéraire est connu de tout le monde à Jérusalem est celui de Haq-ed-Damm (le prix du sang), car la tradition unanime place en cet endroit le champ qui fut acquis des trente deniers, prix de la trahison de Judas l'Iscariote.

Une église, ou plutôt une chapelle, a existé au-dessus du Haq-ed-Damm, et l'on en attribue l'érection à l'impératrice Hélène ; il n'en reste pas trace. Au temps des croisades, les chevaliers hospitaliers y enterraient les pèlerins qui mouraient dans leur hôpital.

Dès une époque reculée, la tradition populaire attribuait à la terre de ce charnier la propriété de détruire en vingt-quatre heures les corps qu'on y déposait. Aussi prétend-on que l'impératrice Hélène fit emporter à Rome de cette terre extraordinaire en assez grande quantité pour charger plusieurs navires. En 1218, les Pisans à leur tour en emportèrent de quoi remplir leur Campo-Santo. M. Pierotti, désireux de constater cette propriété merveilleuse, affirme après plusieurs expériences que, si elle a jamais existé, elle est aujourd'hui perdue.

A la naissance de la vallée de Hinnom, c'est-à-dire vers son extrémité occidentale, se trouve un autre groupe de caveaux, ceux-là grossièrement taillés et bien inférieurs comme élégance

de style aux autres que j'ai décrits. En revanche, on y lit un certain nombre d'inscriptions funéraires, dont quelques-unes sont des plus intéressantes ; de simples portes carrées donnent accès dans les caves.

Examinons rapidement ces inscriptions, qui ne paraissent pas d'une très haute antiquité ; toutes sont des épitaphes chrétiennes. Il en est une qui se reproduit plusieurs fois ; elle ne contient que les mots ΤΗϹ ΑΓΙΑϹ ϹΙΩΝ, et marque vraisemblablement que le caveau qui en est muni était la propriété de la Sainte-Sion, c'est-à-dire de l'église du Cénacle, qui était établie en face de ces tombeaux.

D'autres sont plus explicites, et nomment les personnages qui ont été inhumés.

En voici la plus curieuse :

✠ ΜΝΗΜΑ ΔΙΑΦΕ
ΡΟΝ ΘΕΚΛΑ ΜΑΡΟΥ
ΛΦΟΥ ΓΕΡΜΑΝΙΚΗ
ϹΑ[1]

Elle signifie : Monument appartenant à Thécla, fille de Marulfe, l'Allemande.

N'oublions pas qu'à l'époque du royaume latin il y avait dans la cité sainte une rue des Allemands.

Dès la fin du VIe siècle, les tombes de la vallée de Hinnom étaient des ermitages ou cellules d'anachorètes, suivant le témoignage d'Antonin de Plaisance. De plus, Edrisi, qui a écrit sa *Géographie universelle* vers le milieu du XIIe siècle, dit : « Au midi de cette source (Siloé) est le champ qui fut acheté par le Messie pour la sépulture des étrangers ; non loin de là sont un grand nombre de maisons creusées dans le roc et habitées par des cénobites. »

Le livre de Josué, en décrivant par deux fois la limite des

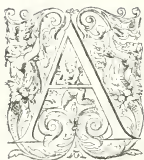
1. La dernière lettre est douteuse.

territoires de Juda et de Benjamin, désigne de la manière la plus claire la vallée dont nous venons d'étudier la nécropole, sous le nom de vallée de Ben-Hinnom, ou de fils de Hinnom. En hébreu, vallée se dit *Djé*, et ce nom hébraïque primitif Djé-Hinnom, a été pris par les Arabes pour désigner l'enfer.

XXXVI

NÉCROPOLE OCCIDENTALE

TOMBEAU DES JUGES


un kilomètre environ au nord-ouest de Jérusalem et à droite de la route qui conduit à Koubeibeh par Naby-Samouïl, on rencontre un rideau de roches percé d'une multitude de caveaux. Depuis les amas de cendres jusqu'en ce point, le plateau rocailleux que l'on traverse présente partout des excavations funéraires.

Il en est une, à gauche du chemin, qui mérite de nous arrêter un instant, parce qu'elle présente une particularité que l'on voit rarement dans l'antique nécropole de Jérusalem. Il s'agit des restes d'une épitaphe hébraïque, écrite en hébreu carré.

A mon premier séjour, j'avais remarqué ce tombeau en passant, mais il m'en était resté un souvenir trop vague pour en pouvoir parler pertinemment; aussi avais-je à cœur, lorsque je retournai en Terre sainte, de le rechercher et de l'étudier à loisir. C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, et il ne m'a pas été difficile de le retrouver.

L'encadrement de la porte d'entrée du sépulcre est à crossettes et surmonté d'un fronton triangulaire, dont la plus grande partie a été brisée et enlevée. Le dessus de l'ouverture carrée donnant accès dans les chambres est orné d'un segment de cercle dont la courbe et la corde sont formées par une moulure continue. A l'intérieur de la crossette de droite, on distingue deux lignes de caractères hébraïques d'assez grandes dimensions, contenant, la première, huit lettres, la seconde cinq ou six.

Ce sont les commencements des deux lignes de l'épitaphe, tellement mutilée aujourd'hui, qu'on n'en peut lire que les mots : *Ce lit funéraire..... est celui de.....*

Toute la partie de gauche de l'inscription a disparu, grâce à la destruction des surfaces du rocher. Il n'y a donc aucun parti historique à en tirer.

A l'intérieur, où l'on descend par une marche, deux chambres seulement sont en communication. L'une, dans laquelle débouche la porte à inscription, est carrée et munie d'une banquette qui règne sur ses trois faces du fond. La banquette de la paroi de droite a été largement entaillée, de façon à présenter une fosse capable de recevoir un cercueil. Au-dessus, et dans l'angle même, la paroi de la chambre est percée d'une sorte de petite fenêtre cintrée ouvrant dans une seconde chambre, également carrée, mais non munie de banquette. Cette seconde pièce reçoit le jour par une sorte de puits rond, débouchant au-dessus du rocher, dans un encastrement rectangulaire qui a dû loger quelque chose comme une pyramide. Une moulure, formée d'un simple plan incliné que rachètent deux petites plates-bandes, règne tout autour de la première chambre à la naissance du plafond.

Je regarde ce tombeau comme fort ancien, et je suppose qu'il a servi de caveau à quelque juif opulent, à une époque voisine de la ruine de Jérusalem par Titus. Peut-être est-ce à cette époque même qu'on a appliqué l'inscription, dont le tracé

d'ailleurs paraît négligé. Dans tous les cas, l'épitaphe ne saurait être postérieure au règne de l'empereur Adrien, car je ne vois pas qu'il soit possible de lui assigner une date plus récente.

Venons maintenant au splendide sépulcre connu sous le nom de Tombeau des Juges, et qui se trouve à quelque cent pas plus loin, à droite de la route.

Ce tombeau porte, parmi les habitants arabes de Jérusalem, le nom de Qbour-el-Qodha, qu'il faut bien se garder de confondre avec les Juges souverains d'Israël. Qodha est le pluriel du mot Qadhi, qui désigne un juge siégeant dans un tribunal. Si donc la tradition était vraie, nous aurions ici le sépulcre commun des présidents du grand synhédrin. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

Comme j'ai passé de longues heures à lever ce monument si intéressant, je suis à même d'en donner le plan général, dont je puis garantir l'exactitude. A mon second séjour en Palestine, j'ai réussi à obtenir de bons moulages des parties les plus remarquables du tombeau, c'est-à-dire du grand fronton extérieur et du petit fronton qui couronne la porte conduisant du vestibule ouvert à la chambre sépulcrale.

Treize années seulement s'étaient écoulées entre ma première et ma seconde visite, et j'ai eu le chagrin de constater que les mutilations avaient fait rage.

La petite porte du vestibule extérieur a été ruinée comme à plaisir, et le grand fronton, sans être dans un état de dégradation aussi avancé, n'a guère été plus épargné. Seulement, comme il y a là plusieurs ciselures élégantes à briser à coups de marteau, cet honnête travail demande un peu plus de temps. Patience! ce n'est qu'une affaire différée, et très prochainement, on peut le croire, de ce curieux monument de l'art judaïque il ne restera plus que le rocher.

Comme le tombeau de Zacharie, le tombeau des Juges est

criblé de noms de juifs qui seraient désolés de visiter ce vénérable monument sans le salir de leur signature.

Un vestibule, taillé dans le roc vif, présente à l'extérieur un riche fronton dont le tympan est décoré des plus gracieux rinceaux de feuillages, de fleurs et de fruits, mais tracés capricieusement, et sans prétention à la symétrie. De belles moulures encadrent la porte et le tympan, qui est en outre orné d'une ligne de modillons.

Deux acrotères de grande dimension, et en forme de palmettes, garnissent les deux angles extrêmes du fronton, qui portait à son sommet un bouquet analogue aux acrotères, mais tellement dégradé qu'il est devenu méconnaissable.

Dans le fond du vestibule, et au centre de la paroi, s'ouvre une charmante petite porte, très étroite, et encadrée d'une moulure à crossettes que couronne un fronton avec acrotères en palmettes, et un ornement de feuillage au sommet. Les modillons reparaissent autour du tympan que recouvre une riche décoration symétrique de feuillages élégamment dessinés.

Cette porte franchie, on descend par un ressaut peu élevé sur le sol d'une salle sépulcrale carrée. Cette salle offre la disposition suivante :

Sur la paroi de gauche, deux rangées superposées de niches tumulaires. La rangée supérieure se compose de trois couples de niches cintrées, percées deux à deux sous des arcs surbaissés. Une feuillure rectangulaire, dans laquelle a dû être encastrée une plaque de clôture, garnit le pourtour de chacune des niches. Celles-ci sont d'une dimension telle que les corps, entourés de simples bandelettes, ont dû y être enfournés sans le moindre cercueil. Qu'on me pardonne cette expression qui rend très bien ma pensée.

La rangée inférieure comporte sept fours à cadavres.

Dans la paroi du fond, et dans l'axe même de la porte d'entrée, s'ouvre une porte simple, qui débouche dans une petite

salle carrée, offrant aussi deux rangs superposés de niches sépulcrales rectangulaires, sur les trois côtés du fond. Les rangées supérieures sont chacune de quatre tombes, les inférieures de trois.

Au centre de la paroi de droite, une porte conduit dans une chambre carrée, présentant trois niches sépulcrales sur chacune de ses parois du fond.

Enfin, dans l'angle de gauche de la première salle et au niveau du sol, est creusée, entre la paroi du vestibule et la paroi de gauche, garnie de treize tombes, un four à cadavres assez grossièrement ébauché, et montrant dans sa longueur deux petites excavations latérales, sur sa face de droite.

Telle est la disposition de l'étage supérieur de la catacombe.

Passons à l'étage inférieur.

Une grande ouverture rectangulaire, pratiquée dans le sol, à l'angle de gauche, dans la première grande salle, sert de cage à un escalier de cinq marches, aboutissant à un palier, à l'extrémité duquel s'ouvre une petite porte basse qui, par un ressaut élevé, mène à un second palier voûté. Ce palier contient trois tombes : la première, à côté même de la porte; la seconde, au milieu de la face de gauche; la troisième, au milieu de la face de droite.

Dans la paroi du fond de ce palier voûté s'ouvre une porte basse, débouchant, par un ressaut aussi élevé que le premier, dans une belle chambre carrée. Celle-ci offre, sur ses trois faces du fond, des arceaux surbaissés et taillés en retraite, de façon à former de larges banquettes sur lesquelles s'ouvrent quatre fours à cadavres à droite et à gauche, et trois seulement dans la paroi du fond. Mais sur cette même face on aperçoit, dans les joints de l'arcade à gauche, une niche à cadavre, dont le fond forme une sorte de chambre carrée, et à droite un four ordinaire.

Nous revenons maintenant à la grande salle d'entrée.

Dans l'angle antérieur de droite, c'est-à-dire à droite de la porte et diagonalement avec le premier escalier conduisant à la chambre basse que nous venons de visiter, s'ouvre une nouvelle cage d'escalier comportant cinq marches et débouchant sur un palier carré qui conduit par un fort ressaut à une chambre également carrée, et entièrement taillée au-dessous du sol. Là, on ne voit plus aucun four à cercueil.

En résumé, les Qbour-el-Qodha contiennent soixante fours, et si nous comparons ce nombre considérable à celui qui se rencontre le plus ordinairement dans les hypogées de la nécropole de Jérusalem, nous serons forcés de penser que la catacombe a été réservée à de grands personnages.

XXXVII

OSSUAIRES JUDAIQUES



OUS venons de décrire un certain nombre de monuments funéraires choisis dans la nécropole de Jérusalem. Nous avons dû nous borner à ce choix, car si l'on voulait parler de tous les monuments de ce genre existant de nos jours dans la banlieue de la ville sainte, ce ne sont pas quelques chapitres qui suffiraient à semblable besogne ; il faudrait y consacrer un très gros volume.

Je terminerai donc ce qui concerne ces tombes — et elles forment en définitive le fonds de l'archéologie judaïque, — par quelques détails sur les ossuaires.

Dans le Tombeau des Rois, les corps étaient enfermés dans de véritables sarcophages, dont les couvercles étaient parfois ornés de rinceaux de feuillages, de fleurs et de fruits, comme celui que j'ai eu le bonheur de déposer au Louvre et qui occupait le caveau d'honneur, c'est-à-dire celui auquel était

subordonné le sépulcre tout entier. Je n'hésite pas à le regarder comme le couvercle de la tombe du chef de la dynastie, du roi David.

Un autre, placé isolément dans une chambre basse spéciale, n'offrait que des rosaces.

Un troisième, qui a longtemps servi d'auge à ablutions dans le Mekhemeh, et qui est également arrivé au Louvre par mes soins, était connu à Jérusalem comme provenant des Qbour-el-Molouk.

D'autres, enfin, étaient absolument nus, et sans autre ornement que des moulures simples.

Enfin, le sarcophage d'une reine, que j'ai découvert dans sa chambre restée inexplorée jusqu'en 1863, était de la forme spéciale réservée aux tombes des femmes, c'est-à-dire à toit triangulaire. Il semble n'avoir été qu'épannelé.

On rencontre en outre dans quelques fontaines arabes, aujourd'hui à sec, des auges qui ne sont que des cuves élégantes de sarcophage, et qui passent, avec toute apparence de raison, pour avoir été extraites également des Qbour-el-Molouk.

Lorsque le nombre des fours à cadavres était trop restreint dans un caveau de famille, ces fours devaient se remplir vite, si bien qu'au bout de deux ou trois générations il ne restait plus de place disponible.

Comme, d'un autre côté, le temps devait, là comme ailleurs, exercer son action délétère, il fallait vider successivement les *koukim* devenus inutiles, et en retirer les ossements, pour leur substituer les nouveaux venus. Il faudrait méconnaître le caractère de la race judaïque pour croire que les ossements recueillis ainsi n'étaient pas entourés d'un profond respect, et mis à l'abri de toute profanation.

De ce respect pour les restes des ancêtres est venu l'usage des charmants coffres à ossements qui depuis un assez petit

nombre d'années ont été trouvés à Jérusalem, dans certains caveaux funéraires, et qui jusqu'à ces derniers temps avaient échappé à toutes les investigations.

C'est dans le courant de 1866 qu'un musulman découvrit dans sa vigne, près de l'hôpital de la mission russe, un caveau creusé dans le roc, et fermé au moyen d'une grande pierre.

Ce caveau se composait de deux chambres si basses que l'on ne pouvait s'y tenir debout. La première, servant de vestibule, était de dimensions plus considérables que la seconde. Dans les parois de la dernière étaient pratiquées six niches, qui, au moment de la découverte, contenaient vingt coffrets ou ossuaires en très bon état de conservation. Ces coffrets étaient munis de couvercles tantôt plats, tantôt arrondis en demi-cylindre, ou élevés en forme de toit à section triangulaire. Tous contenaient des ossements humains arrangés avec soin. Les ossements appartenaient à des personnes adultes. Enfin, dans quelques-uns des coffrets étaient placées des fioles de verre, improprement appelées lacrymatoires.

La moitié de ces petites caisses ne présentaient aucune ornementation; les autres, au contraire, étaient décorées de ciselures très fines, et portaient quelquefois sur la face décorée un enduit rouge, qui faisait ressortir en blanc tous les traits du dessin. Sur l'une d'elles était écrit deux fois, à la pointe, le nom grec ΙΩCΗΠΟC, *Joseph*.

J'avais déjà publié, dans mon Voyage en Terre sainte, deux ossuaires de la même forme, malheureusement en fragments, que j'avais découverts dans mes fouilles des Qbour-el-Molouk. Mais je m'étais figuré qu'ils avaient été destinés à contenir des objets précieux déposés dans les tombes des rois; aujourd'hui il n'est plus possible d'admettre une telle hypothèse, car toutes ces caisses ne sont en réalité que des ossuaires.

Le musée Parent venait d'être créé, et j'étais convaincu qu'il était destiné à se perpétuer et à s'enrichir chaque jour. Belle illusion qui a été de courte durée ! En conséquence, M. Froehner et moi, nous fîmes les démarches les plus actives pour assurer à notre musée naissant les plus importants de ces coffrets funéraires, et, dès 1867, huit de ces précieux petits monuments partaient de Jérusalem et étaient dirigés sur Jaffa.

Sept d'entre eux avaient la face antérieure couverte d'ornements; un seul, garni d'un couvercle en toit, avait son couvercle même décoré de ciselures.

La huitième caisse était de très petites dimensions, et ne présentait pas la moindre trace d'ornementation. Son couvercle était à coulisse.

Deux de ces caisses funéraires présentaient une particularité encore plus intéressante, elles étaient munies d'inscriptions à la pointe, ou *graffites*. En effet, la première portait sur la face antérieure, et tracé deux fois à travers les ciselures, de haut en bas, le nom ΙΩCΗΠΟC que je viens de citer ; sur le bord de la face antérieure était égratignée, en caractères cursifs, la légende ΙΩCΗΠΟC ΙΑCΡΟΥ. Les ossements qu'elle avait contenus étaient donc ceux d'un personnage qui se nommait Joseph, fils de Jaser, mais dont nous ne connaîtrons sans doute jamais ni la famille ni l'histoire.

Le second ossuaire à inscription portait, au revers, le nom cursif ΠΤΟΛΜΑ, substitué au nom régulier ΠΤΟΛΕΜΑΙΟC, dans le langage du pays.

Enfin, sur le couvercle de ce même coffret se montrait un second graffite écrit en caractères sémitiques, et offrant un singulier mélange de lettres hébraïques de l'alphabet carré et de lettres phéniciennes de cet autre alphabet qui constitue les légendes des monnaies juives, et que l'on a improprement appelé *samaritain*.

Que sont devenus ces ossuaires depuis la dispersion du musée Parent ? Je n'en sais absolument rien. Les excellentes figures que j'en donne, à titre de spécimen, me dispensent d'entrer dans de plus amples détails ; elles vaudront mieux que la description la plus minutieuse.

XXXVIII

GETHSEMANI

GROTTE DE L'AGONIE — TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE JARDIN DES OLIVIERS



Le chemin qui descend au fond du Cédron, en partant du Bab-Setty-Maryam, traverse le lit à sec du torrent, sur un petit pont, pour remonter vers le flanc occidental du mont des Oliviers. A 30 ou 40 mètres à l'est de ce pont, on trouve un escalier qui amène sur le parvis de l'église nommée indifféremment Tombeau de la sainte Vierge Marie, ou église de l'Assomption.

Un escalier de quarante-huit marches conduit dans l'église proprement dite, qui se compose d'une salle d'une trentaine de mètres de longueur. Elle est terminée par une abside en arc de cercle. L'escalier vient aboutir dans le transept de droite, dont il a toute la largeur; le transept de gauche contient un autel des Grecs, dédié à saint Étienne. Du côté de l'est, un petit édicule renferme le tombeau de la Vierge. Comme au Saint-Sépulcre, du tombeau même il n'a été conservé que la couchette, le roc ayant été entaillé tout autour. Les parois de l'édicule sont formés du roc ainsi réservé, sauf à l'angle nord-ouest, où il a été remplacé par de la maçonnerie. Contre cette partie bâtie,

et à l'extérieur de l'édicule, est adossé un autel appartenant aux Arméniens. Il va sans dire qu'ici encore la sainte couchette a été revêtue d'une plaque de marbre. Deux petites portes donnent entrée dans l'édicule. Devant celui-ci, au nord et au sud, le mur de l'église, qui n'est qu'une paroi de roc, est entaillé de deux absidioles; celle du nord contient un autel, propriété des Syriens jacobites; l'autre, au sud, est le lieu de prières des musulmans, qui vénèrent le tombeau de Setty-Maryam autant que les chrétiens eux-mêmes.

En se dirigeant vers l'ouest, on trouve en avant de l'abside terminale une petite citerne qui précède un autel des Coptes.

Rentrons un instant dans le transept méridional, auquel aboutit l'escalier qui descend dans l'église. A la paroi de gauche s'applique un autel grec de saint Nicolas. Remontant ensuite le grand escalier, on rencontre sur sa droite une chapelle arménienne occupant, dit-on, la place du tombeau de saint Joseph; plus loin, sur la gauche, s'ouvre une autre chapelle avec deux autels placés, suivant la tradition, sur les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne. Du même côté, il y a une porte murée, on ignore depuis quand, et qui conduisait on ne sait où.

La tradition qui a fait des deux petites chapelles les tombeaux de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne est de date peu ancienne. L'apparence des autels est moderne, et leur disposition, si peu d'accord avec l'emplacement du tombeau de la Vierge, ne permet guère d'accepter une telle tradition les yeux fermés. D'ailleurs, Guillaume de Tyr nous dit que Melissende, fille de Baudouin II et femme de Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, morte le 17 septembre 1161, fut enterrée dans un petit caveau de maçonnerie, fermé par une grille de fer, et situé à droite, en descendant au tombeau de la Vierge. Il serait difficile de désigner plus clairement la chapelle grecque où l'on prétend placer les tombes de sainte Anne

et de saint Joachim. Quant à la petite chapelle vis-à-vis et de l'autre côté de l'escalier, il n'est pas possible de lui assigner une origine précise. Peut-être un autre membre de la famille royale de Jérusalem y aura-t-il reçu la sépulture, sans que les historiens des croisades aient songé à consigner ce fait dans leurs annales.

Il paraît, du reste, que les grands personnages de la cour de Jérusalem se faisaient volontiers inhumer dans le voisinage immédiat de l'église où se trouvait le tombeau de la Vierge. Ainsi, le chroniqueur Albert d'Aix en cite deux : Werner de Gray, cousin de Godefroi de Bouillon, déposé en 1100 « dans le portique de la basilique de sainte Marie, dans la vallée de Josaphat », et Arnulphe d'Oudenarde, tué à la chasse et enterré en 1107 « dans la vallée de Josaphat, auprès de l'église la Tour-de-Sainte-Marie ».

L'Église de l'Assomption a sa face occidentale presque complètement enterrée sous les terres et les décombres éboulés, provenant du flanc droit de la vallée. L'obscurité qui règne dans ce sanctuaire est profonde, et il faut y avoir passé quelque temps déjà pour que les yeux se soient habitués à discerner à travers les ténèbres les détails de sa construction et de sa disposition intérieure.

Quelques mots maintenant sur son histoire.

La première mention d'une église bâtie en ce lieu se lit dans le second discours de saint Jean Damascène sur l'Assomption. Il y est dit que l'impératrice Pulchérie [1], ayant fait bâtir à Constantinople une église en l'honneur de la sainte Vierge, et sachant que le tombeau de la Mère de Dieu se trouvait dans

1. Aelia Pulchérie, surnommée la sainte, et fille d'Arcadius et d'Eudoxie, naquit le 19 janvier 399. Créée Auguste le 4 juillet 414, elle partagea le pouvoir avec son frere Théodose II. A la mort de celui-ci, en 450, elle épousa l'empereur Marcien; elle mourut en 453. C'est dans l'année qui précéda sa mort (452) qu'elle fit bâtir, au palais de Blachernes, l'église de la Vierge-Marie.

l'église de Gethsemani, demanda à Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui se trouvait alors à Constantinople, de lui donner quelques reliques de la Vierge, pour illustrer le sanctuaire qu'elle venait de consacrer. Juvénal lui répondit que la tombe était vide, qu'on ne la vénérait qu'en souvenir du séjour qu'y avait fait le corps de la mère de Jésus, entre le moment de sa mort et celui de son Assomption.

Jusqu'à la fin du VII[e] siècle, il n'est plus question de l'église. A cette époque, elle fut visitée par Arculphe; mais de la description que ce voyageur en donne, il résulte que l'église actuelle n'a de commun que l'emplacement avec celle qu'il a vue.

Lors du siège de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, elle fut probablement détruite par les assiégés; ce qui est plus certain, c'est qu'en 1106 elle était encore en ruines. Un des premiers actes de la royauté de Godefroi fut d'établir auprès du tombeau un couvent de moines noirs de l'ordre de Cluny, qu'il dota richement. Ce couvent fut visité par Sæwulf en 1103, et les religieux qui l'habitaient construisirent l'église qui existe encore aujourd'hui. Telle que nous la connaissons elle était déjà en 1161, ainsi que le constate le fait rapporté plus haut de l'inhumation de la reine Melissende.

Lorsque Jérusalem retomba au pouvoir des musulmans, en 1187, le couvent des moines noirs fut rasé, et ses matériaux furent employés à la mise en état des remparts de la ville; mais on respecta l'église, grâce à la vénération que les musulmans professent pour Maryam, mère d'Ayssa (de Jésus).

En 1363, la reine Jeanne de Naples obtint du soudan d'Égypte un firman qui remettait les pères franciscains en possession du sanctuaire, avec faculté de rebâtir le couvent détruit. Faute d'argent, il n'en fut rien. Depuis lors, Grecs et Latins n'ont cessé de se disputer la possession du tombeau. Un firman de 1757 reconnut les droits des franciscains sur la pro-



OLIVIER DU JARDIN DE GETHSEMANI

priété, ce qui n'empêcha pas les Grecs de s'y impatroniser deux ans après, et ils y sont toujours restés.

A l'est du tombeau de la Vierge et à 28 mètres de distance, se trouve, au bout d'une petite impasse bordée de murs, un escalier de six marches irrégulières descendant à la grotte de l'Agonie, dans laquelle sont groupés trois autels appartenant aux Latins.

Ici, grâce à Dieu, la roche est restée intacte, et personne n'a eu l'idée de masquer sous les marbres et la dorure les parois du lieu où Notre-Seigneur subit les heures d'agonie qui précédèrent son arrestation. Certes, à l'époque des croisades, on a peint les parois et le plafond de la grotte, mais de cette peinture il ne subsiste que de faibles traces. Ainsi, au plafond, j'ai pu reconnaître une teinte bleue sur laquelle tranchaient quelques étoiles.

Un trou rond percé dans le plafond amène une douce lumière dans la grotte, et le plafond même est soutenu par deux piliers irréguliers réservés dans la masse.

Je suis porté à croire que la grotte fut, bien longtemps avant l'époque de Notre-Seigneur, une citerne grossièrement taillée dans le rocher, comme l'était celle d'Arnan le Jébuséen.

Pendant les croisades, la grotte de l'Agonie devint une église sous le vocable de Saint-Sauveur; depuis 1392, les Pères de Terre sainte n'ont pas cessé d'y célébrer chaque jour le saint sacrifice de la messe.

Tout près de la grotte, vers le sud, les franciscains ont enclos de murs un petit jardin contenant huit des énormes oliviers qui poussent dans la vallée du Cédron, et que l'on prétend contemporains du Christ. C'est le jardin des Oliviers. Là sont cultivées des fleurs que l'on distribue aux pèlerins. La porte qui donne entrée dans l'enclos est en fer, et à l'est, la tradition montre un rocher qui passe pour avoir été le lieu où les apôtres s'endormirent pendant que le Sauveur priait

dans la grotte. Une chapelle qui portait le nom de « Sommeil des Apôtres » y fut jadis; il n'en reste pas le moindre vestige.

Enfin au sud, et à une quinzaine de mètres de la petite porte donnant accès dans l'enclos du jardin, se trouve une impasse, au bout de laquelle un tronçon de colonne planté en terre désigne le point traditionnel où le traître Judas aurait par son perfide baiser accompli la trahison dont il avait reçu le prix. Déjà le pèlerin de Bordeaux, en 333, connaissait ce lieu.

Je n'ai plus qu'à dire quelques mots de l'âge probable des oliviers que l'on prétend contemporains de la Passion.

Sans doute, ces oliviers sont d'une antiquité respectable; mais on ne saurait faire remonter leur existence jusqu'à l'an 33 de l'ère chrétienne, époque de la Passion. En effet, 1842 ans d'existence pour un olivier seraient beaucoup. Or nous savons qu'au moment du siège de Jérusalem par Titus, tout ce qu'il y avait d'arbres à quatre lieues à la ronde fut impitoyablement coupé, pour servir à la construction des aggeres. Aurait-on respecté ceux que l'on avait sous la main dans la vallée du Cédron? Je ne puis le penser. Mais ce qui est possible à la rigueur, c'est que les oliviers décrépits dont il est question soient des rejetons issus des souches primitives restées en terre. Ce qui est plus certain encore, c'est qu'un impôt décrété par les musulmans, à une époque fort reculée, sur tous les oliviers qui seraient dorénavant plantés en Judée, n'a jamais été appliqué aux oliviers de Gethsemani. Ils étaient donc plantés lorsque cette mesure fiscale fut prise.

XXXIX

ÉGLISE DE SAINTE-ANNE



l'extrémité orientale de la voie Douloureuse, et en face du Birket-Israël, s'élève l'église de Sainte-Anne. Les opinions sont partagées sur l'âge de l'église actuelle. M. de Vogüé y voit un monument latin des croisades, d'autres y trouvent une église grecque antérieure au XIe siècle, et j'avoue que je partage l'avis du premier, à cause de l'identité du plan de l'église avec celui de Sainte-Marie-la-Grande.

Sa forme n'est pas exactement rectangulaire, bien qu'il soit probable que l'architecte qui a construit le sanctuaire a voulu le faire régulier. A l'est, l'église se termine par trois absides polygonales, dont l'intermédiaire est notablement en saillie. Ces absides correspondent à trois nefs, dont la centrale est plus large que les autres. Chacune de ces nefs comporte trois travées et aboutit à un transept surmonté d'une coupole dans le prolongement de la nef du milieu. Sur le côté oriental du transept s'appuient les absides, en cul-de-four et demi-circulaires; mais celle du centre s'appuie sur le prolongement rec-

tiligne de la partie centrale du transept surmonté d'une coupole.

Les trois groupes de soutiens qui, de chaque côté de la nef centrale supportent les voûtes et les arcades des bas-côtés, sont formés de piliers rectangulaires très simples, et sans ornements. Quelques-uns ont été recoupés assez grossièrement à une certaine distance au-dessus du sol.

Tous les arcs sont en ogive, mais peu accentuée. Justement au-dessous du transept se trouve une crypte, taillée dans le roc vif, et que la tradition regarde comme une partie de la maison de Sainte-Anne, dans laquelle naquit la sainte Vierge. Cette première cave communique, par un couloir étroit, avec une deuxième cave également taillée dans le roc.

La première des deux grottes a manifestement servi d'église à une époque reculée, car des peintures murales, dont il ne reste plus que des traces méconnaissables, l'ont ornée jadis. M. de Vogüé a reconnu au fond d'une petite niche une image grecque de la Panagia, sur fond bleu.

Tout le sommet de l'édifice est en terrasse, et au-dessus de cette terrasse se dresse la coupole. La porte d'entrée ouverte à l'occident est petite et accostée de deux larges contreforts ; elle est beaucoup plus ornée que l'intérieur même de l'église. Au-dessus de la porte était naguère un tarikh, c'est-à-dire une inscription arabe, qui a disparu depuis que l'église a été rendue au culte.

Les récits des pèlerins qui, dès le VIe siècle, visitèrent Jérusalem, constatent l'existence d'une église bâtie en l'honneur de sainte Anne auprès de la piscine probatique, et sur la maison de saint Joachim. Lorsqu'en 1099 les croisés conquirent la ville sainte, une église existait encore au même lieu ; mais était-ce la première ? Chosroès et El-Hakem ne l'avaient certainement pas épargnée plus qu'ils n'avaient épargné les autres. Quoi qu'il en soit, Godefroi de Bouillon la trouva debout et y attacha un couvent de femmes. Pour moi, l'église actuelle est bien

celle qui précéda l'arrivée des croisés. En 1103, le Scandinave Sæwulf la visita, mais le couvent ne contenait encore que trois ou quatre religieuses.

Guillaume de Tyr nous apprend que l'année suivante la reine Arda ou Aida, répudiée par son époux Baudouin Ier, vint prendre le voile à Sainte-Anne, et à partir de ce moment le nombre des religieuses dut s'accroître rapidement avec la prospérité de la maison. Le même historien raconte que vers 1130, Judith, fille de Baudouin II, prit à son tour le voile à Sainte Anne.

Lorsque Jérusalem eut été enlevée aux chrétiens par Selah-ed-Dyn, ce prince établit à Sainte-Anne une école qui, enrichie de revenus considérables, commença à fonctionner l'an 588 de l'hégire (1182).

Ces renseignements sont confirmés par la teneur du tarikh qui était encastré au-dessus de la porte, et dont voici la teneur : « Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux! Ce qu'il y a de bienfaits chez vous, vient d'Allah! Cette école bénie a été fondée par le roi victorieux, notre maître, défenseur du monde et de la foi, le soulthan de l'Islam et des musulmans, Abou'l Mozhaffer, Jousef, fils d'Eyoub, fils de Châdy. — Ce vivificateur de l'empire du prince des croyants, qu'Allah exalte ses victoires et réunisse pour lui la récompense dans ce monde et dans l'autre. Les savants docteurs disciples de l'imam : Abou-Abdallah, Mohammed-ibn-Idris-ech-Chafy. — Qu'Allah soit content de lui! — En l'année 588. »

Dès le XVe siècle, l'école était abandonnée, et les bâtiments de l'ancien couvent tombaient en ruine; seule l'église résistait. Elle est venue ainsi jusqu'en 1856, année où le sultan, pour témoigner sa reconnaissance au souverain qui l'avait sauvé par la sanglante guerre de Crimée, fit don de l'église de Sainte-Anne à Sa Majesté l'impératrice. Par un acte tout spontané de générosité, l'impératrice a fait cadeau à la France du sanc-

tuaire qui était devenu sa propriété personnelle, et à partir de ce moment la consolidation de l'édifice sacré fut décidée. Cette œuvre difficile partout, mais bien plus encore à Jérusalem, où les ressources nécessaires à l'art des constructions font défaut, a été menée à bonne fin, avec un talent hors de pair, par M. Mauss, nommé spécialement architecte du domaine de la France en Terre sainte. Aujourd'hui l'œuvre est achevée, et il ne reste plus qu'à procéder à la décoration intérieure de la vénérable église, dont, pour ainsi dire pas une pierre n'a disparu de sa place primitive. Vienne bientôt le moment où cette église française sera desservie par un clergé exclusivement français, comme elle.

Je me priverais d'une joie bien vive si je ne consignais ici un fait dont le souvenir vivra autant que moi. C'est ma fille bien-aimée qui a eu l'honneur de sceller de ses mains la croix placée au-dessus de la porte du sanctuaire, au mois de novembre 1869.

Une inscription sur métal, placée sous la base même de la croix, rappelle cette date.

XL

ÉGLISE DE L'ASCENSION

LE *PATER*, LE *CREDO* — *VIRI GALILÆI*



TROIS chemins conduisent sur le plateau du mont des Oliviers. L'un commence en face de la porte du jardin-enclos de Gethsemani, et va passer auprès, mais un peu à gauche du Tombeau des Prophètes. Des deux autres qui commencent vis-à-vis l'angle nord-est de l'enclos, l'un suit une pente fort raide. Il vaut mieux, pour gagner le plateau, cheminer par la plus septentrionale des deux routes; si elle est plus longue, elle a l'avantage d'etre beaucoup moins fatigante.

Avant d'arriver au sommet, le chemin se bifurque. La branche de gauche se dirige alors vers le sommet appelé Hommes-de-Galilée (*viri Galilæi*), sommet qui en réalité n'est que la pointe nord du mont des Oliviers. La branche de droite conduit directement au lieu traditionnel de l'Ascension, qui se trouve en avant et à l'ouest du hameau de Zeitoun (l'Olivier).

C'est à 200 mètres environ au nord de la bifurcation que se trouve le lieu précis qui a reçu le nom de *Viri Galilæi*. La tradition prétend que là venaient prendre gîte les Gali-

léens lors de la célébration des grandes fêtes annuelles. Peut-être aussi faut-il voir l'origine de cette dénomination dans le fait que rapportent les *Actes des Apôtres*, des deux hommes vêtus de blanc qui interpellèrent les disciples de Jésus-Christ lorsqu'ils contemplaient leur maître s'élevant vers le ciel, et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous là, les yeux tournés vers le ciel ? Jésus, qui du milieu de vous est monté au ciel, reviendra de la même manière que vous l'avez vu montant au ciel. »

Au sommet du mont des Oliviers se dresse la mosquée qui a remplacé l'église bâtie sur le lieu traditionnel de l'ascension. Du haut du minaret attenant à la mosquée, on jouit du plus émouvant panorama qui se puisse imaginer. Au sud, Beit-Lehem et les montagnes de Juda qui s'étendent vers Hébron; à l'ouest, Jérusalem tout entière et l'emplacement du temple de Salomon, dont on est séparé par la vallée du Cédron; puis au delà, les montagnes de Judée et la mer que l'on distingue parfois. Au nord, le Scopos, le sommet de Naby-Samouïl et les hauts plateaux sur lesquels s'étend la route de la Samarie. A l'est, la vallée du Jourdain, au milieu de laquelle serpente une grande ligne verdoyante qui se développe jusqu'à la mer Morte, semblable à un vaste amas de plomb fondu. Au delà, les montagnes d'Ammon et de Moab. Tout cela illuminé des splendides reflets d'un ciel incomparable.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un second lieu qui évoque des souvenirs pareils. Une vaste cour a remplacé l'église élevée autrefois par la piété des chrétiens, et une petite mosquée a été installée au point même d'où Notre-Seigneur s'éleva au ciel.

L'église détruite était octogonale, et moitié au moins des bases de ses piliers angulaires sont restées en place. Huit colonnes intérieures entouraient le sanctuaire, que surmontait un dôme ouvert à son sommet comme celui qui recouvrait le



SOURCE DU JOURDAIN

Saint-Sépulcre. Dans l'église primitive qui existait déjà du temps de saint Jérôme, cette dispositon avait été adoptée en souvenir du passage du corps de Notre-Seigneur, comme le déclare le saint écrivain.

L'église octogonale datait du temps des croisades, suivant l'opinion de M. de Vogué, qui a certainement raison. Elle avait remplacé l'église primitive, dont des fouilles impossibles à pratiquer aujourd'hui révèleraient seules l'ordonnance. Très probablement, cette église fut abattue par les défenseurs de Jérusalem avant le siège de 1099.

Mais après la destruction, un oratoire fut élevé au centre de l'église disparue. Comme celle-ci, il était octogonal et percé de huit arcades ogivales à jour, qui sont maintenant murées. Au-dessus se dresse un tambour cylindrique, surmonté d'une coupole. Un pèlerin du XIII[e] siècle, Willebrand d'Oldenbourg, qui visita Jérusalem en 1211, rapporte qu'il existait à cette date un petit oratoire bâti par un musulman au milieu des ruines de l'église de l'Ascension.

Résumons l'histoire du monument.[1]

La première église fut construite par sainte Hélène, mère de Constantin, et détruite par Chosroès. Eusèbe, dans sa *Vie de Constantin*, parle deux fois de l'église que l'impératrice Hélène et son fils firent élever sur le lieu de l'Ascension, et qu'il qualifie de grand et splendide édifice. Vient alors saint Jérôme qui, plus explicite que l'évêque de Césarée, décrit l'église, et affirme qu'elle était de forme circulaire. En 333, le pèlerin de Bordeaux écrivait ceci : « De là, tu montes sur le mont des Oliviers, où le Seigneur instruisit les apôtres avant la Passion. Là a été construite une basilique par l'ordre de Constantin. »

Lorsque je visitai pour la première fois Jérusalem en 1850, je vis à droite et à gauche du chemin qui conduit aux tombeaux des prophètes, et à proximité du cimetière juif, des blocs de pierre, des tronçons de colonnes, des morceaux de

corniches et des chapiteaux d'apparence romaine, qui avaient été descendus par quelque fellah de Zeitoun pour être vendus aux juifs désireux de se procurer à bon marché des pierres tombales. Je dois ajouter que je visitai l'excavation d'où ces débris avaient été tirés, et qu'elle était à une centaine de pas en avant. Si donc ces débris provenaient, comme je le pense, de l'église d'Hélène et de Constantin, celle-ci n'aurait pas été exactement située au même point que le petit oratoire musulman actuel et que la deuxième église ruinée qu'il a remplacée. Une citerne avait été mise au jour par ces mêmes fouilles, et sa présence montrait qu'à cet endroit il y avait eu une certaine population à demeure fixe, chargée du service de l'église.

Ce saint édifice fut renversé par les Perses en 614, et remplacé peu après par celui que Modestus fit élever, et qui tomba à son tour par l'ordre du khalife Hakem. Les chrétiens durent se contenter de rétablir une chapelle circulaire, analogue à celle qui existe aujourd'hui, et autour de la pierre qui passe pour avoir conservé l'empreinte du pied gauche de Jésus-Christ.

Les pères franciscains sont assez facilement admis, moyennant un bakhchich, à célébrer à certains jours le saint sacrifice de la messe dans la mosquée actuelle; de plus, chaque année, la veille de l'Ascension, ils vont en communauté s'y établir jusqu'au lendemain, avec pleine et entière liberté d'y officier la nuit et le jour comme dans leur propre église de Jérusalem.

Au sud du sanctuaire de l'Ascension, et parmi les bâtiments qui restent de l'ancien couvent des moines augustins installés par les rois latins, on trouve l'habitation de l'imam de la mosquée, brave homme qui n'a pas d'horreur native pour la monnaie des chrétiens, et se montre très disposé à accueillir de son mieux les visiteurs qui payent leur bienvenue. Il est bon de le savoir pour ne pas s'exposer à une avanie comme celle qui faillit m'arriver la première fois que je voulus visiter la mosquée de l'Ascension.

Par un hasard dont je me hâtai de profiter sans l'ombre de scrupule, j'avais trouvé les portes ouvertes ; je cédai avec empressement à cette invitation tacite. J'entrai donc et furetai si bien partout, sans être dérangé par personne, que j'arrivai au coin des bâtiments du couvent, devant une petite porte qui s'ouvrait sur un escalier descendant à une cave quelconque. Je ne me serais jamais pardonné de résister à la tentation de visiter ladite cave, par pur acquit de conscience, et bientôt je fus au bas de l'escalier, dans un caveau funéraire, au milieu duquel se dressait un grossier sarcophage parfaitement antique et sans autre ornement que des cornes en saillie aux quatre angles du couvercle, qui est en dos d'âne. Lorsque j'y vis un peu plus clair, après quelques instants de séjour, j'aperçus, encastrée dans les parois de la chambre, une inscription grecque, que j'eus hâte de copier.

Elle est ainsi conçue :

ΘΑΡCΙΔΩ
ΜΕΤΙΛΑ
ΟΥΔΙCΑΘΑΝ
ΑΤΟC

« *Prends courage, Dométilla, personne n'est immortel !* »

Deux ou trois autres inscriptions, arabes celles-là, sont également encastrées dans la muraille, mais, faute de lumière suffisante, et surtout de loisir, je ne les ai pas relevées.

Voici pourquoi le temps m'a manqué.

Lorsque je terminais le déchiffrement de mon épitaphe grecque, je fus assez désagréablement surpris par la perception d'une kyrielle d'invectives arabes qui me tombaient dessus, dru comme grêle. Je me retournai pour voir la tête de l'individu qui me servait pareils compliments, et que je n'avais ni vu ni entendu venir ; il était temps, car le bonhomme allait, je crois, prendre la liberté grande de me mettre la main

au collet. Saisir cette main menaçante et la rabattre un peu plus vite qu'elle ne s'était levée, fut l'affaire d'une seconde. A mon tour alors de parler arabe; car je venais de deviner à la belle barbe blanche de mon interlocuteur que j'avais affaire à l'imam de la mosquée. Tout en lui tenant la main, je lui dis effrontément, je le confesse, que je l'avais cherché partout, mais en vain, pour le combler de bakhchich, et que, puisqu'il était venu de lui-même, je ne demandais pas mieux que de donner suite à ce généreux projet.

Au mot *bakhchich*, toute trace d'irritation disparut comme par enchantement de la face du vieillard; sa main, que je lâchai, se tendit avec convoitise; j'y déposai respectueusement deux bechliqs, soit un peu moins de cinquante sols de notre monnaie, et je vis poindre le moment où nous allions nous embrasser le plus tendrement du monde. J'avais vu tout ce que je voulais voir: cela ne m'avait pas coûté deux francs cinquante: je restai donc très satisfait, et l'imam aussi.

Revenons au caveau, théâtre de ce grotesque orage.

Une tradition chrétienne, peu ancienne, je crois, y voit la grotte dans laquelle une courtisane d'Antioche surnommée *la Perle*, à cause de son luxe insolent, vint, après s'être convertie au christianisme, vivre dans la pénitence et mourir. Elle y avait pris le nom de Pélage et le costume d'homme; après sa mort, elle fut mise au rang des saints, et reçut le nom de Pélagie.

Est-ce son tombeau qui se trouve dans le caveau ?

A moins de 100 mètres au sud-sud-ouest du minaret de la mosquée, on vénère le lieu où Notre-Seigneur Jésus-Christ composa la prière du *Pater noster*.

Ce sanctuaire, devenu depuis un certain nombre d'années la propriété de la princesse de la Tour-d'Auvergne, a été entouré par elle d'une espèce de galerie cloîtrée à laquelle est attenante une petite chapelle funéraire, dans laquelle elle a fait préparer d'avance le tombeau où elle doit reposer.

A trente pas au nord-ouest du Pater est le lieu où la tradition place la rédaction du *Credo*, faite par les apôtres. Ce lieu a été acquis également par Mme de la Tour-d'Auvergne; mais le Pater et le Credo sont devenus la propriété de la France, grâce à la générosité avec laquelle la princesse en a fait don à son pays.

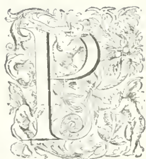
A l'ouest du Credo, et à une distance d'environ deux cents pas, contre le sentier le plus raide qui descend au Cédron, la tradition montre l'endroit où Jésus-Christ pleura sur Jérusalem. Là fut jadis une église nommée *Dominus flevit*. Elle a fait place à un oratoire musulman qui n'offre plus que des ruines.

C'est à cet endroit même, si la tradition est exacte, que se rapporte le fait raconté dans l'Évangile de saint Luc :

« Et comme Jésus approchait de Jérusalem, voyant la ville, il pleura sur elle, disant : « Si tu savais, toi aussi, au moins « en ce jour de ton existence, ce qu'il faudrait pour que tu « eusses ta paix! Mais maintenant cela est caché à tes yeux. « Des jours viendront sur toi, où tes ennemis construiront des « retranchements autour de toi, et t'envelopperont, et t'enserreront de tous les côtés. Et ils te renverseront, toi et tes « enfants dans toi, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre « dans toi, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visitation. »

XLI

L'ARC DE L'ECCE-HOMO



ARMI les rues de Jérusalem, celle qui aboutit au Bab-Setty-Maryam, improprement appelé Porte de Saint-Étienne, est connue sous le nom de Voie Douloureuse. A 340 mètres, ou peu s'en faut, en avant de la porte, la rue est traversée par une arcade antique qu'on appelle l'Arc de l'Ecce-Homo.

Lorsque je le vis pour la première fois, cet arc était empâté dans un épais revêtement de crépi moderne qui en masquait entièrement la forme et le caractère, et cela d'une façon si fâcheuse que l'arcade semblait ogivale. Cette première constatation me serra le cœur et me mit aussitôt en une défiance très grande contre les traditions que je recueillais en parcourant la ville sainte. Du moment que, dans un arc en ogive, on prétendait me faire reconnaître un arc antique, au sommet duquel se serait passée la scène affreuse de la présentation de Jésus-Christ couronné d'épines et ensanglanté par la flagellation, je me mis en garde contre tout ce que l'on me raconterait désormais

relativement à la Passion, et je sentis l'incrédulité, la négation même, s'impatroniser dans mon esprit. Heureusement, les pluies hivernales qui survinrent y mirent bon ordre.

Sous l'action de ces pluies diluviennes, il s'écroule, bon an mal an, une douzaine au moins des maisons de Jérusalem, maisons que l'on s'empresse de ne pas relever. De là, ces amas de décombres que l'on heurte à chaque pas quand on parcourt les rues de la ville. Un soir que j'avais tranquillement passé mon temps à deviser avec notre savant consul, feu Botta, j'entendis, au moment de regagner la *casa nuova*, le roulement sinistre qui signale la chute d'un édifice.

Le lendemain matin, je ne sais par quelle fantaisie, je demandai quelle était la maison qui s'était écroulée la veille dans le voisinage du consulat de France. « C'est l'Arc de l'Ecce-Homo, » me fut-il répondu. « Bravo! » fis-je; « c'est fort heureux. » On voit que je m'étais pris à le détester, ce pauvre arc.

Dans la journée, en retournant travailler aux tombeaux de la vallée du Cédron, je suivis naturellement la Voie Douloureuse; elle était barrée sur une vingtaine de mètres par une avalanche de moellons qui composaient hier la maison appuyée contre l'arc et à gauche de la rue. La muraille de la façade, en s'effondrant, avait entraîné tout le revêtement de plâtras et de crépi, qui constituait la cuirasse moderne de l'arc, et sa face antérieure, entièrement dégagée, au moins dans la partie qui dominait la voie, présentait une belle arcade romaine en pierres de taille. A gauche, émergeait des décombres en talus une petite niche latérale. Et me voilà du coup raccommodé avec l'arc de l'Ecco-Homo.

Mais commençons par le décrire.

Voici ce qu'il était avant l'heureux écroulement de la maison voisine. Une porte, blanchie à la chaux et rendue sensiblement ogivale par un plâtrage turc, était à cheval au-dessus

de la rue. Elle était surmontée d'une petite construction percée de deux fenêtres carrées, mais de structure récente.

Après l'accident, la porte débarrassée de son revêtement moderne reprit son véritable caractère, caractère auquel il n'était plus possible de se méprendre. Je me voyais en face d'une belle porte en plein-cintre, datant certainement de l'empire romain, et construite en belles pierres antiques.

L'arc a 6 mètres d'ouverture; une archivolte simple dont la moulure est formée d'un listel étroit, d'une large doucine et d'une plate-bande de la même largeur que la doucine, orne l'arcade et vient retomber sur une petite corniche composée de deux plates-bandes. La niche cintrée pratiquée dans le pied-droit de gauche a une hauteur de 1 mètre 40 environ, sur une largeur de 40 centimètres. Le cintre de cette niche retombe sur deux amorces de corniche en console, du même profil que celle qui reçoit les retombées du grand arc. Enfin, l'épaisseur de l'arcade, parallèlement à l'axe de la rue, est de 2 mètres 50. L'arc de l'Ecce-Homo était, je l'ai dit tout à l'heure, couronné d'une ignoble construction turque, et toute sa partie de droite se trouvait englobée dans les murs d'une église abandonnée.

Malheureusement, l'écroulement n'avait pas étendu ses effets salutaires jusqu'à la face postérieure de l'arcade. Celle-ci était tout à fait voisine de la muraille antique derrière laquelle j'ai pensé plus tard qu'il fallait retrouver les restes du tombeau d'Alexandre Jannée. Je recueillis la tradition courante qui prétend que cette muraille faisait partie du prétoire de Pilate, et que la petite tour se rattachait à la tour Antonia. Ne me donnant pas la peine alors de discuter la possibilité de ces identifications, j'en conclus que tour Antonia, prétoire et arc étaient si bien en contact, que la tradition devait avoir raison. Tout bien considéré, et à tête reposée, j'ai dû reconnaître que la tradition a parfaitement tort.

Dans son ouvrage sur les églises de la Terre sainte, M. de Vogüé a inséré la note suivante : « L'arc et les terrains qui l'avoisinent au sud appartiennent aujourd'hui à la communauté des Dames de Sion. Dans les travaux d'appropriation qui ont été exécutés, on a dégagé les bases de l'arc et vérifié leur antiquité. On a trouvé, de plus, un second arc romain qui continuait le premier. Ce second arc est plus petit. Tout fait supposer qu'il en existe un semblable de l'autre côté du grand, et que l'ensemble forme une porte romaine. »

Dans son livre sur le Temple de Jérusalem, le même auteur donne une excellente description de l'arc de l'Ecce-Homo. Cette fois il y voit un arc de triomphe à triple porte, mais d'une assez basse époque.

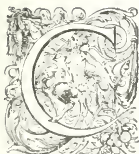
M. de Vogüé a retrouvé, parmi les voussoirs, deux pierres taillées dans les ruines d'un monument plus ancien, et qui portent des fragments d'inscriptions grecques, d'une époque postérieure à la fondation d'Aelia-Capitolina. « La tradition qui s'attache à ces ruines, dit-il, est vraie, en ce sens que la tour Antonia étant la demeure du procurateur romain, les scènes de la flagellation et de l'*Ecce Homo* ont dû se passer à proximité de la tour et probablement aux endroits désignés par la tradition; mais l'arc en lui-même est bien postérieur à la mort du Christ, et n'a pu jouer aucun rôle dans les sanglants épisodes de la Passion. Aussi la pieuse croyance qui place au sommet de l'arcade centrale l'exposition du Sauveur est-elle relativement moderne; on n'en trouve pas trace dans les pèlerinages antérieurs au XVI[e] siècle. »

Maintenant que les travaux ont fait du couvent des Dames de Sion un des plus beaux et des plus intéressants édifices de Jérusalem, le père Ratisbonne a tiré un excellent parti de cette construction. Une chapelle attenante au couvent, et ouverte sur la Voie Douloureuse, a son autel adossé à la petite porte de gauche. Les pierres en ont été respectueusement net-

toyées, mais laissées dans l'état où les ont mises les siècles qui ont passé sur elles. Toute la paroi de gauche de la chapelle est constituée par une face de rocher taillée à pic, qui n'est et ne peut être que la contrescarpe de la coupure dont parle Josèphe, et qui séparait de Bezetha l'enceinte du temple.

XLII

LE CÉNACLE



Comme pour l'emplacement du Saint-Sépulcre, la tradition n'a jamais varié sur celui du Cénacle. Toujours elle l'a placé au premier étage d'une maison bâtie sur le mont Sion, maison transformée en église, et finalement remplacée de nos jours par la mosquée d'En-Naby-Daoud, où les musulmans vénèrent le tombeau imaginaire du roi David.

Dès le IVe siècle, saint Épiphane affirmait que cette église, qu'il qualifie de petite, existait déjà antérieurement au règne d'Adrien. C'est à l'étage supérieur de l'église que les apôtres se réunissaient d'habitude, et où ils se rendirent après avoir été témoins de l'ascension du Sauveur. A cause de cela, l'édifice était nommé au moyen âge, par Guillaume de Tyr, « la sainte Sion, la première et la mère de toutes les églises », et ce nom justifie pleinement l'opinion qui lui attribue la propriété des tombes antiques de la vallée de Hinnom, affectées à l'inhumation des chrétiens, tombes qui portent l'inscription + THC AΓIAC CIΩN, *de la sainte Sion.*

C'est donc là qu'eut lieu la sainte Cène et la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, le cinquantième jour après la Passion. On comprend facilement la vénération qui dut s'attacher à un tel sanctuaire dès les premiers temps du christianisme.

L'église du Cénacle, ou mosquée de Naby-Daoud, est à une centaine de mètres au sud de la porte de Sion, en un point qui dut se trouver dans l'intérieur de la ville jébusite, mais qui, depuis David très vraisemblablement, fut laissé en dehors de l'enceinte, parce que cette partie de la ville aurait formé un saillant dépourvu, en cas d'attaque, de toute défense latérale. Au reste, il ne faut pas s'étonner que les apôtres, en butte à la haine de la populace et à la persécution redoutable des grands, aient choisi pour le lieu de leurs réunions une maison située hors des murs.

Lorsque le premier empereur chrétien vint sur le trône, une église plus digne de la sainteté du lieu fut élevée. Elle avait aussi un étage supérieur qui reçut le nom d'Église supérieure des Apôtres. Une des colonnes qui s'y voyaient passait pour être la même à laquelle avait été attaché Jésus-Christ pour subir le supplice de la flagellation.

Aujourd'hui, c'est au Saint-Sépulcre qu'on retrouve cette colonne; elle est en porphyre et n'a que 65 centimètres de hauteur. Ce tronçon est enfermé dans la chapelle de l'Apparition, derrière une grille de fer qui ne s'ouvre que le mercredi saint dans la matinée, pour permettre aux assistants de baiser la relique.

Est-ce la même pierre que celle du Cénacle, et les premiers chrétiens l'auraient-ils, comme on l'a supposé, enlevée du lieu de la flagellation pour la transporter à l'église du mont Sion? Je l'ignore. Mais ce que je n'ignore pas, c'est qu'à Rome, à l'église de Sainte-Praxède, on offre à la vénération des fidèles le tronçon d'une autre colonne de la flagellation, celui-là en marbre veiné de bleu et de blanc, avec sa base, et d'environ

75 centimètres de hauteur. Il fut apporté, au viiᵉ siècle, par un cardinal Colonna qui l'avait pris sur le mont Sion.

Laquelle des deux pierres est apocryphe? car elles ne peuvent être vraies toutes les deux.

Au viᵉ siècle, Antonin de Plaisance visitait la sainte basilique du mont Sion. Puis vint l'invasion de Chosroès, et sans doute l'église des apôtres fut détruite. Rebâtie de nouveau, elle dut retomber encore sous la proscription d'El-Hakem, et se releva peut-être encore une fois. A l'arrivée des croisés, elle était en ruines, « détruite par les perfides Sarrasins »; les rois latins la réédifièrent, et leur église aussi n'existe plus! Dans le courant du xiiiᵉ siècle, elle s'écroula avec le couvent qui la desservait.

L'an 1342, une bulle du pape Clément VI, qui confiait la garde du Saint-Sépulcre aux franciscains, en vertu d'un traité récent passé avec les musulmans, donnait en toute propriété à la pieuse corporation les bâtiments ruinés du couvent, le Cénacle, la chapelle de la Descente-du-Saint-Esprit et celle de l'Incrédulité-de-Saint-Thomas. Les pères en prirent possession, et, grâce à la magnificence de la reine Sanche, femme de Robert d'Anjou, purent reconstruire l'église, telle qu'elle existe de nos jours. Un vaste hospice pour les pèlerins y fut adjoint, et servit pendant deux siècles à héberger les visiteurs des lieux saints. C'est là que résidait le père gardien de la Terre sainte

Les musulmans qui s'étaient figuré, on ne sait pourquoi, que le tombeau de David devait exister dans un des caveaux de l'église, résolurent de l'enlever aux chrétiens. Dès 1532, ils possédaient la salle basse, dans laquelle on place la scène du lavement des pieds; et vingt ans plus tard, par ordre du sultan, les franciscains furent définitivement dépouillés de ce qui leur appartenait. Ils vinrent alors s'établir dans l'intérieur de Jérusalem, au couvent de Saint-Sauveur, qui n'a plus, depuis lors.

cessé d'être leur résidence. Quant à l'église, elle fut transformée en mosquée, et prit le nom de Naby-Daoud.

Il n'est pas très facile de visiter l'ancienne église haute du Cénacle; quant à la salle basse, nul chrétien n'y pénètre, car là se trouve le prétendu tombeau de David, grossier cénotaphe de maçonnerie et de plâtre, recouvert de riches tapis, et dans lequel, au dire des musulmans, reposent les restes du roi. Étrange tombeau de David, bâti au beau milieu d'une salle du XII[e] siècle!

La seule partie de l'église supérieure qu'il soit permis aux chrétiens de visiter se nomme spécialement le Cénacle. C'est une pièce de 15 mètres de longueur sur 9 de largeur, divisée en deux nefs par deux colonnes qui supportent, avec des colonnes engagées, les arcs-doubleaux des voûtes. Tout cela est manifestement du moyen âge, œuvre des franciscains, après la donation de 1342.

Quant à la prétendue maison de Caïphe, elle est remplacée par une petite église qui porte le nom de Saint-Sauveur, et qui se trouve au milieu de la cour d'un couvent arménien, voisin du Cénacle.

La tradition qui place en cet endroit la demeure du grand prêtre est fort respectable par son ancienneté, puisqu'elle existait déjà en 333, lorsque le pèlerin de Bordeaux visita Jérusalem; mais on peut se demander comment le grand prêtre habitait hors de l'enceinte.

Quoi qu'il en soit, à cette église de Saint-Sauveur une chapelle est attenante, du côté du midi; la tradition y place l'endroit où Notre-Seigneur fut détenu pendant la nuit qui suivit son arrestation.

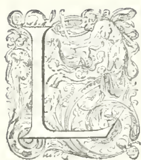
Quant à la maison du grand prêtre Hanan, on la place dans l'intérieur de Jérusalem, à l'église des sœurs de charité arméniennes non unies.

Lorsqu'en quittant le Cénacle on veut descendre vers la

vallée de Hinnom, il faut remonter vers le Bab-Sahioun, longer les murs de la ville, et prendre le premier chemin qui se présente à droite. A 200 mètres environ vers le sud, un sentier se dirige vers l'orient, puis, à une centaine de mètres plus loin, l'on arrive à une grotte que la tradition a nommée Grotte de Saint-Pierre, parce qu'elle prétend que saint Pierre, après avoir renié son maître et entendu le coq chanter, s'y retira pour pleurer sa faute. Cette grotte est largement ouverte à l'orient ; autour se voient des amas de décombres, seuls restes d'une église qui exista au-dessus de la caverne jusqu'au XIIIe siècle, époque où elle fut abattue. Elle se nommait Saint-Pierre-en-Gallicante (de *galli cantus*, chant du coq).

XLIII

LES HOSPICES DE JÉRUSALEM



E premier établissement de ce genre dont Jérusalem ait été doté doit sa création à l'empereur Charlemagne. Voici comment un pèlerin du IXe siècle, Bernard le Sage, s'exprime à ce sujet :

« Nous fûmes reçus dans l'hospice du très glorieux empereur Charles, où sont accueillis tous ceux qui visitent ce pays par dévotion et qui parlent la langue romaine (c'est-à-dire le latin). Une église en l'honneur de sainte Marie y est attachée; elle possède une très riche bibliothèque, grâce aux soins de l'empereur, avec douze habitations, des champs, des vignes, et un jardin dans la vallée de Josaphat. Devant l'hospice même se trouve le marché. »

Évidemment cet hospice avait été fondé par Charlemagne à l'époque où des relations amicales s'établirent entre lui et le khalife Haroun-er-Rachid.

Je ne serais pas étonné qu'il fallût attribuer au même siècle la grande porte extérieure actuelle du Saint-Sépulcre, avec ses colonnes de marbre et ses chapiteaux carlovingiens.

Du reste, on ne saurait mieux dire que ne l'a dit M. de Vogüé : « Le *marché* du IXe siècle, comme *l'agora* du temps de Constantin, comme le *chainge* et les *eschoppes* des croisades, ont dû occuper l'emplacement du bazar actuel, c'est-à-dire le terrain placé à l'est et au sud-est du Saint-Sépulcre. C'est là que fut établi l'hospice de Charlemagne, au même point où s'éleva plus tard l'église de Sainte-Marie-Latine, dont le nom vient sans doute de l'hospitalité accordée par l'établissement auquel cette église fut attachée, à tous les pèlerins qui parlaient la langue latine, et de ce que les offices s'y célébraient en latin. »

Les moines francs qui desservaient l'hospice latin de Charlemagne appartenaient à l'ordre des bénédictins, et leur supérieur était un certain Engelbald, Allemand d'origine, qui avait pris en religion le nom de frère Georges.

Fixée d'abord sur le mont des Oliviers, la communauté se donnait à elle-même le titre de « Francs du Mont des Oliviers »; mais l'hospice était dans l'intérieur de la ville.

La persécution du khalife El-Hakem amena naturellement la destruction de l'hospice de Charlemagne, en même temps que celle de l'église du Saint-Sépulcre. Tous deux se reconstituèrent plus tard, et l'hospice fut relevé par les soins des Amalfitains, que le commerce attirait en Orient. Il leur fallait un domicile fixe dans la ville sainte, et ils résolurent d'y fonder un établissement où ils pussent descendre et séjourner en toute sécurité. Une députation chargée de présents propres à capter la bienveillance du khalife réussit dans sa mission, et l'autorisation fut donnée aux Amalfitains de construire un nouvel hospice à Jérusalem. Un terrain leur fut concédé en face de la porte de l'église du Saint-Sépulcre, et ils y construisirent, avec une église, tous les bâtiments nécessaires au logement des moines qu'ils firent venir d'Amalfi. L'église prit le nom de Sainte-Marie-Latine et fut bâtie entre l'année 1014, où

cessèrent les persécutions du khalife El-Hakem, et l'année 1023, date à laquelle le sultan Mozhaffer accorda la protection aux religieux francs, par un firman dont l'original est conservé dans les archives des pères franciscains à Jérusalem.

Plus tard, une maison spéciale où devait s'exercer l'hospitalité pour les femmes fut annexée à la première et reçut le nom particulier de Sainte-Marie-la-Petite; mais leur ensemble resta toujours désigné sous le titre collectif de Sainte-Marie-Latine.

Au moment où commença le siège de Jérusalem par les croisés, les deux hospices, se voyant menacés, payèrent un tribut qui les sauva de la destruction; ils furent donc respectés, et lorsque Jérusalem tomba au pouvoir des chrétiens, l'hospice des hommes était dirigé par un personnage du nom de Gérard, celui des femmes par une noble dame, Agnès. Gérard et ses compagnons, se consacrant à la vie religieuse, prirent pour signe une croix blanche qu'ils portaient cousue sur la poitrine. Nous touchons au commencement de l'ordre qui prit saint Jean pour patron et devint celui des frères de Saint-Jean-de-Jérusalem, nommés par la suite hospitaliers, puis chevaliers de Rhodes et de Malte. Au même moment, Agnès prit également l'habit régulier, et ainsi fut fondé l'ordre des religieuses qui resta attaché aux hospitaliers jusqu'à la dispersion de l'ordre.

Au moment où Selah-ed-Dyn enleva Jérusalem aux chrétiens et renversa le trône des rois latins, les noms avaient quelque peu changé. L'établissement des religieuses était le premier que l'on rencontrait en allant du bazar au Saint-Sépulcre, par la rue des Paumiers, et c'était cette « abeie de nonnains » qui se nommait Sainte-Marie-la-Grande; après venait, de l'autre côté de la rue, le couvent de moines noirs nommé Sainte-Marie-la-Latine, puis, en troisième lieu, la maitresse porte de l'hòpital, située exactement en face de la maitresse porte du Saint-Sépulcre.

Guillaume de Tyr raconte que vers 1130 ou 1140, les frères de l'hôpital, sous la direction de Raymond du Puy, firent construire, en face des portes mêmes de l'église du Saint-Sépulcre, des édifices qui, par leur splendeur, primaient leur voisine, et dont les cloches étaient si puissantes et si sonores qu'elles couvraient la voix du patriarche quand il prêchait sur le Calvaire. De toute cette splendeur passée, il ne reste aujourd'hui que des monceaux de décombres, ou des murailles englobées dans les maisons modernes. Aussi ne peut-on faire que des suppositions sur le plan original du vaste hôpital qui, au dire de Jean de Mandeville, était encore en 1322 soutenu par cent vingt-quatre colonnes de marbre et par cinquante-quatre piliers de pierre engagés dans les murailles. C'était un immense khan construit suivant le système arabe.

Au reste, on pourra juger de son étendue par l'assertion de Jean de Wirzbourg, qui nous dit que le nombre des malades atteignit le chiffre de deux mille, et qu'il en mourut parfois cinquante en une journée.

L'établissement des hospitaliers finit par couvrir tout le terrain immense que j'ai vu livré à la culture, et qui s'étend jusqu'à la rue David, c'est-à-dire jusqu'à celle que borde au nord une longue suite d'arcades ogivales de très bel appareil, ouvrant sur les salles voûtées qui forment aujourd'hui le bazar, et que la tradition, parmi les habitants de Jérusalem, rattache unanimement à l'hôpital de Saint-Jean.

De 1113 à 1187, neuf grands maîtres de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean résidèrent à Jérusalem; le neuvième, Garnier de Naplouse, en cette année 1187, alla s'établir avec les chevaliers ses frères dans la banlieue, où ils restèrent jusqu'en 1192, pour se réfugier plus loin à Saint-Jean-d'Acre. Pendant tout un siècle, les hospitaliers, les templiers et les chevaliers de l'ordre teutonique établis à Acre ne cessèrent de guerroyer contre les musulmans; mais ils durent céder devant le nombre,

et les chevaliers de Saint-Jean se fixèrent dans l'île de Chypre, où il résidèrent, à Limassol, pendant une vingtaine d'années. En 1309 ils allèrent à Rhodes, d'où les Turcs réussirent à les chasser en 1522. Ce fut alors qu'ils vinrent à Malte.

Quant aux bâtiments de l'hôpital de Jérusalem, Selah-ed-Dyn les fit respecter, tout en ordonnant la profanation de l'église ; il s'y établit même de sa personne. Les ruines de l'église de Saint-Jean furent changées en mosquée.

Mais jusqu'à la fin du xv[e] siècle il y eut là un hospice, où logeaient les pèlerins qui venaient visiter la Terre sainte. Enfin, au xvii[e] siècle il n'y avait plus une seule portion habitable dans toute l'étendue du terrain couvert jadis par le somptueux hôpital de Saint-Jean.

Depuis 1869, ce terrain a été concédé à la Prusse, et j'étais à Jérusalem au moment même où le prince Frédéric, fils du roi Guillaume, en prit possession avec une solennité encore modeste.

Les restes de Sainte-Marie-la-Grande ont fourni à M. de Vogüé une des planches les plus intéressantes de son livre sur les églises de la Palestine. A l'église, parfaitement orientée, s'adossait le cloître placé entre les cellules d'habitation; plus loin, se trouvait le réfectoire, puis deux grandes salles, peut-être celles de l'infirmerie.

Dans la rue qui passe devant le Saint-Sépulcre, c'est-à-dire dans l'ancienne rue des Paumiers, on voit encore le vieux portail de l'église ouvert au nord, à moitié enterré dans les décombres et les moellons.

Ce qui est véritablement curieux dans cette porte, c'est le bandeau sculpté qui l'encadre; tout mutilé qu'il est aujourd'hui, il laisse deviner la présence de sculptures caractéristiques. On y voit les douze mois de l'année, accompagnés de leurs noms latins en lettres du xii[e] siècle, et dont il reste des traces suffisantes pour qu'on puisse les déchiffrer. Entre les mois de

juin et de juillet sont représentés le soleil et la lune avec leurs noms SOL et LUNA.

Au-dessus de l'archivolte extérieure de la porte et du cordon sculpté qui l'entoure, court une corniche supportée par une série de modillons, dont les intervalles sont eux-mêmes remplis de sculptures ornementales.

Le tympan de la grande porte d'entrée était garni d'un bas-relief à figures, dont les restes sont beaucoup trop frustes pour qu'il soit possible d'en deviner le sujet.

Il paraît qu'à la prise de Jérusalem par les musulmans, l'église de Sainte-Marie-la-Grande ne fut pas détruite, puisqu'en 1322 Jean de Mandeville la vit debout et l'admira; un peu plus tard, elle fut ruinée et le cloître transformé en caravansérail.

Quant à Sainte-Marie-la-Latine, il n'en reste rien, et même il serait fort difficile d'en déterminer l'emplacement.

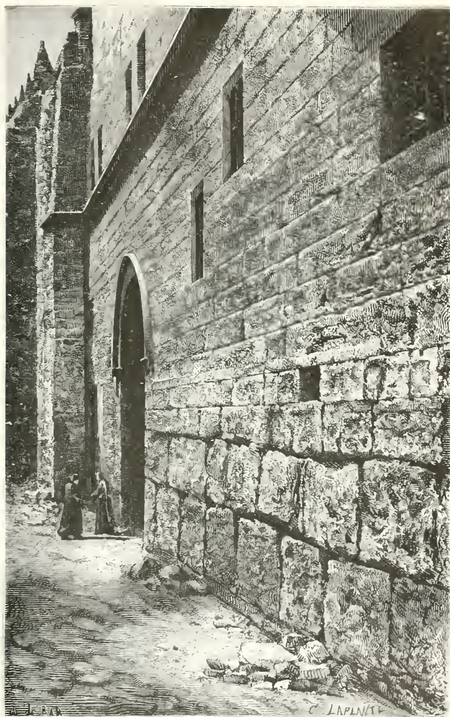
XLIV

HOPITAL DE SAINTE-HÉLÈNE



Derrière l'église du Saint-Sépulcre, à peu près dans la direction de l'axe de cette église, se trouve une rue qui court de l'ouest à l'est, pour aboutir au Haram-ech-Chérif. Vers son milieu, à droite, se trouve l'édifice, à peu près ruiné, que les habitants de Jérusalem appellent l'hôpital de Sainte-Hélène, parce que là jadis furent accueillis et soignés les malades. Maintenant ce n'est plus qu'un lieu de distribution de nourriture aux indigents.

Cet hôpital a été construit depuis la conquête de Jérusalem, par le sultan Sélim I[er], en 1517. A son successeur Souleïman, qui monta sur le trône en 1542, est due la réparation pure et simple des murailles de la ville. Si l'on en croyait les nombreuses inscriptions commémoratives qu'il a fait encastrer dans les murs, on serait convaincu que l'enceinte entière est l'œuvre de Souleïman, tandis qu'il n'y a eu, en réalité, d'exécuté par ses ordres que de simples rhabillages, le plus souvent d'une importance médiocre.



PALAIS D'HÉLÈNE, REINE D'ADIABÈNE

Hôpital de Sainte Hélène

L'hôpital de Sainte-Hélène porte parmi les musulmans le nom de Couvent de la Sultane favorite, car sa fondation est l'œuvre de la sultane Roxelane, favorite de Souleiman.

La porte extérieure, d'une structure très élégante, est ornée de nombreuses arabesques, et les pierres blanches, noires et rouges qui la constituent forment une sorte de marqueterie des plus charmantes. A cet établissement hospitalier avait été attribuée la totalité des impôts prélevés sur les villages de Beït-Lehem, de Béthanie et d'autres. Aujourd'hui ces revenus sont toujours affectés à la même fondation; mais, soit qu'ils aient diminué, ce qui est certain, soit qu'on les dilapide outrageusement, ce qui n'est pas moins certain, le couvent se trouve dans un déplorable état d'abandon.

Il est possible que la tradition chrétienne ait raison, et que là ait existé dès le ɪvᵉ siècle un établissement hospitalier fondé par l'impératrice Hélène, établissement qui aurait été continué, d'âge en âge, jusqu'à notre époque. Mais comme je ne trouve pas de trace historique d'une telle fondation, je suis porté à croire que le nom d'Hélène, tout réel qu'il est, a été attribué à l'impératrice romaine tandis qu'en réalité il appartenait à Hélène, reine d'Adiabène. En Orient, si les monuments consacrés à une destination identique se succèdent et se superposent en quelque sorte, les noms se transmettent de père en fils avec une admirable persévérance.

La reine d'Adiabène, sous le règne de l'empereur Claude, sacrifia presque toute sa fortune personnelle pour venir au secours de la population de Jérusalem pendant une affreuse disette; de là, peut-être, la tradition qui a fait placer en cet endroit un établissement de charité. Pourquoi en cet endroit? Parce que la reine Hélène d'Adiabène habitait un palais situé dans la ville basse et sur la colline d'Akra, probablement au point même où se trouve aujourd'hui l'hôpital de Sainte-Hélène. Voici ce que nous apprend Josèphe sur le compte de ce palais,

lorsqu'il fixe les positions respectives des deux partis ennemis qui se partageaient la ville de Jérusalem au moment du siège de Titus.

« Simon tenait la ville haute et la grande muraille jusqu'au Cédron, et, du mur antique, tout ce qui à partir de Siloé s'infléchit vers l'orient et jusqu'au palais de Monobaze (celui-ci était roi des Adiabéniens). Il tenait encore la piscine et le mont d'Akra (la ville basse), avec la région qui s'étendait jusqu'au palais d'Hélène, mère de Monobaze. De son côté, Jean occupait le Temple et ce qui l'entourait, sur une assez grande étendue, de même qu'Ophel et la vallée du Cédron. Ayant détruit par l'incendie tout ce qui se trouvait entre eux, ils s'ouvrirent ainsi un champ de bataille pour la guerre qu'ils se faisaient sans merci. »

Dans un autre passage du même récit de la guerre judaïque, Josèphe raconte que le lendemain du jour où les Juifs, encore maîtres de la ville haute, rejetèrent les dernières propositions de Titus et refusèrent de mettre bas les armes, les Romains livrèrent aux flammes le trésor des archives, Akra, la Curie et Ophel. L'incendie se propagea jusqu'au palais d'Hélène qui était au milieu d'Akra.

Cela posé, si l'on jette un coup d'œil sur le plan de Jérusalem, on reconnaîtra que le soi-disant hôpital de Sainte-Hélène occupe réellement le milieu d'Akra, ainsi que le dit Josèphe en termes si précis. De là à conclure que l'hôpital de Sainte-Hélène a pris la place du palais d'Hélène, reine d'Adiabène, il n'y a qu'un pas, et ce pas je le fais sans l'ombre d'hésitation. Sur place, d'ailleurs, j'avais dû reconnaître que les assises inférieures des murs de l'hôpital trahissaient par leur physionomie un âge bien antérieur à celui des parties hautes de l'édifice. Pour moi donc, ces soubassements sont des restes du palais de la reine.

En face de l'hôpital Sainte-Hélène, se voit une construction contemporaine de celle du couvent de la sultane favorite, et qui

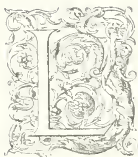
n'est malheureusement pas en meilleur état. Elle sert de lieu de réunion et de prière à une communauté de derviches qui se distingue par son peu de fanatisme et par ses habitudes laborieuses.

C'est encore là un charmant spécimen de l'architecture arabe du XVI[e] siècle.

XLV

DERNIERS JOURS DE LA VIE HUMAINE

ET PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST



LE moment du sacrifice approchait, et Jésus partit de Jéricho pour gagner la ville sainte, où il savait qu'une mort affreuse l'attendait. La Jéricho d'alors n'était plus sur l'emplacement de la ville cananéenne de ce nom, qui fut la première conquête de Josué; elle s'étendait principalement sur la gauche de la route qui conduit à Jérusalem en partant de la plaine du Jourdain. Là se voient encore des ruines qui, parmi les Arabes, portent le nom de Kharbet-Kakoun.

« Jésus prit à part ses douze disciples, et leur dit : « Voilà « que nous montons à Jérusalem, et le fils de l'homme sera « livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le con- « damneront à mort et le livreront aux gentils pour le faire « bafouer, flageller et crucifier, et le troisième jour il ressusci- « tera. »

L'expression « monter » à Jérusalem est d'une exactitude rigoureuse. Tous ceux en effet qui ont visité la plaine du Jourdain connaissent la montée si difficile qu'il faut franchir pour

arriver sur le plateau de Canaan, en quittant la Jéricho de nos jours. C'est une route rocailleuse, le long de laquelle les larges pavés de la voie antique, déchaussés par le temps, rendent la marche des chevaux et des hommes extrêmement pénible sinon dangereuse.

« Et lorsqu'ils approchaient de Jérusalem, et qu'ils furent arrivés à Beth-Phagé, sur le mont des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, leur disant : « Allez au village qui est « devant vous, et aussitôt vous trouverez une ânesse attachée, « et son ânon avec elle; déliez-les et amenez-les-moi. Et si « quelqu'un vous dit quelque chose, répondez : Le maître en « a besoin, et il les renverra tout de suite. » Les disciples étant allés, firent ce qui leur avait été commandé par Jésus, et ils amenèrent l'ânesse et l'ânon. Ils mirent sur leur dos leurs vêtements, et le firent asseoir dessus. Mais une foule nombreuse étendit ses vêtements devant Jésus; d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient le chemin. »

Saint Luc précise le point où se passa cette scène, en disant : « Lorsqu'il se fut rapproché de Beth-Phagé et de Béthanie, sur le mont des Oliviers. »

Mais l'emplacement de Beth-Phagé est tout à fait inconnu. Il semble que la localité doive être cherchée en un point qui précédait la situation de Béthanie. La tradition chrétienne la place à environ 500 mètres du sanctuaire de l'Ascension, vers le sud, « en un lieu, dit le frère Liévin, qui fait l'effet d'une digue barrant une vallée. » Jusqu'aux ruines, tout a disparu.

Jésus fit son entrée à Jérusalem, et la légende veut que ce fût par la porte nommée aujourd'hui la porte Dorée. La chose me semble impossible. Voici pourquoi :

D'abord, il paraît au moins étrange qu'il eût pénétré avec sa monture dans le portique de Salomon et les parvis sacrés, dans lesquels la porte Dorée donnait accès; de plus, la pente

du flanc droit de la vallée du Cédron est tellement raide que jamais chemin n'a pu aboutir directement à cette porte, en partant du mont des Oliviers. La porte Dorée, placée à l'orient, n'était en quelque sorte qu'une porte d'honneur, ouverte en face de l'autel et du temple; aussi je pense que c'est par une des portes actuelles percées dans la face nord du Haram-ech-Chérif, que le Christ, une fois entré à Jérusalem par la porte des Brebis, aura pénétré dans l'enceinte du temple, probablement par le Bab-es-Sobât.

« Et Jésus entra dans le hiéron de Dieu, et il en chassa ceux qui trafiquaient dans le hiéron. Il renversa les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes, et leur dit : « Il est écrit : Ma maison sera un lieu de prière; et vous « en avez fait une caverne de voleurs. » Puis il sortit de la ville, retourna à Béthanie et s'y arrêta.

Le lendemain matin, en revenant à Jérusalem, Jésus eut faim, et apercevant un figuier au bord du chemin, il en approcha et n'y trouva que des feuilles. Alors il dit à l'arbre : « Jamais tu ne produiras plus de fruits; » et incontinent le figuier se dessécha. Les disciples s'en étonnèrent et dirent : « Comment se dessèche-t-il de suite? » Jésus leur répondit : « En vérité, je vous le dis : si vous avez la foi et si vous n'hésitez pas, vous agirez non seulement sur un figuier, mais si vous dites à cette montagne : Lève-toi et va te jeter à la mer, cela sera. Tout ce que vous demanderez avec confiance vous l'obtiendrez. »

Les grands prêtres et les scribes ayant entendu ce que Jésus avait dit la veille aux marchands, cherchaient le moyen de le perdre; ils le craignaient à cause de l'admiration que la foule professait pour sa doctrine.

Les évangélistes ont eu soin de spécifier la profession de ceux qu'ils nomment les marchands expulsés du temple. Cela est important, en effet, parce qu'il ne faudrait point penser que

les portiques de l'enceinte sacrée fussent comme une sorte de bazar où pouvaient s'établir impunément des marchands de tout genre. Il n'y avait là que des marchands de colombes et des changeurs.

Le *Lévitique* nous apprend que les pauvres, qui n'avaient pas le moyen d'acheter un mouton à sacrifier comme victime d'expiation, devaient offrir à Dieu deux tourterelles ou deux pigeons. Il était donc naturel que ces oiseaux fussent tenus à la disposition des acheteurs, et à proximité de l'autel, c'est-à-dire dans les portiques mêmes.

Ainsi pour les changeurs. Nous lisons dans l'*Exode* que « tout homme, à partir de l'âge de vingt ans, donnera à l'Éternel une offrande d'un demi-sicle. Le riche ne payera pas plus, et le pauvre ne payera pas moins. Ce tribut sera appliqué au service du culte. » C'est là ce qui constituait le revenu fondamental du trésor sacré.

Ce tribut annuel se payait régulièrement encore à l'époque de Jésus-Christ, et partout; il était perçu pour le compte du trésor du temple. Saint Mathieu nous en fournit la preuve quand il raconte que Jésus étant venu à Capharnaüm, les percepteurs de la capitation vinrent trouver Pierre et lui dirent que son maître n'avait pas payé le didrachme. Jésus alors dit à son disciple : « Va à la mer » (c'est du lac de Génézareth qu'il s'agit) « et jette ta ligne; ouvre la bouche du premier poisson que tu prendras et tu y trouveras un statère. Prends-le et donne-le-leur pour moi et pour toi. »

Le didrachme équivalait à la moitié d'un sicle, qu'il nomme un statère, car le statère n'est autre chose qu'un tétradrachme. Or les sicles et demi-sicles hébraïques sont parfaitement connus; ils ont juste le poids des tétradrachmes et didrachmes frappés en Égypte et en Phénicie. La monnaie romaine, qui ne comprenait que des deniers d'argent offrant l'effigie de l'empereur, devait, pour cette raison seule, être exclue du trésor juif. Il

fallait, pour payer la capitation, se munir d'un demi-sicle hébraïque; de là la nécessité de trouver des changeurs, auprès desquels on pouvait se procurer la monnaie admise contre la monnaie courante.

Nous arrivons au récit spécial qui a reçu le nom de « la Passion ».

Où la sainte Cène a-t-elle eu lieu? Probablement hors des murs, au point même où la tradition séculaire place le Cénacle.

On peut croire qu'alors, comme toujours depuis, les portes de la ville se fermaient au coucher du soleil; et comme il faisait nuit lorsque Jésus et ses disciples sortirent du Cénacle pour gagner le mont des Oliviers, il devient tout à fait vraisemblable que la dernière Pâque fut célébrée hors des remparts.

Jésus se rendit, avec ses fidèles, à Gethsemani, et leur dit : « Asseyez-vous ici pendant que j'irai prier là-bas. » Puis, prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il éprouva un sentiment de peur et devint triste. « Mon âme est triste, dit-il, jusqu'à la mort; arrêtez-vous ici, et veillez avec moi. » Et s'éloignant de quelques pas, il se prosterna la face contre terre, priant et disant : « Mon père, tout t'est possible; éloigne de moi ce calice. Néanmoins, qu'il soit fait non selon ma volonté, mais selon la tienne. »

Certes, pas un des quatre évangélistes ne parle de la Grotte de l'Agonie; mais la tradition qui concerne ce sanctuaire remonte si haut, qu'il n'est guère possible de révoquer en doute son authenticité. Le jardin de Gethsémani, situé au delà du Cédron, était bien là où on le montre aujourd'hui, et de ce jardin à la grotte il n'y a qu'un jet de pierre. C'est dans ce jardin que le Christ a passé les heures mortelles qui ont précédé son arrestation.

Jésus fut d'abord conduit chez Anne, le beau-père du souverain pontife en exercice de fonctions.

La tradition place la maison d'Anne au point où s'élève

aujourd'hui l'église du couvent des sœurs de charité arméniennes. Dans une petite chapelle de cette église, ouverte sur le côté gauche, on montre le lieu où Notre-Seigneur, interrogé par le grand prêtre, aurait reçu un soufflet. C'est au dehors du Bab-Sahioun, ou porte de Sion, qu'une autre tradition, peu vraisemblable cette fois, place la maison de Caïphe.

Le matin venu, Jésus chargé de liens fut conduit au prétoire et livré à Ponce Pilate, le procureur romain de la Judée.

Depuis le règne des princes asmonéens, la robe et les ornements pontificaux que le grand prêtre devait porter dans les grandes solennités du culte étaient déposés dans la forteresse Baris, qui reçut sous Hérode le nom d'Antonia. Hérode lui-même y garda ces ornements, et il est certain qu'il habita presque toujours la citadelle, puisqu'il s'était fait construire un passage souterrain partant de là pour aboutir près de la porte Dorée.

Après la mort d'Archélaüs, son fils et successeur, la robe pontificale resta entre les mains des Romains, jusqu'au temps de Tibère. Sous le règne de celui-ci, Vitellius, préteur de la Syrie, étant venu à Jérusalem, y reçut un accueil si brillant, qu'il voulut témoigner au peuple sa reconnaissance, en appuyant auprès de l'empereur la demande qui lui avait été faite de remettre les Juifs en possession de la robe et des ornements du grand prêtre. Tibère accorda la remise, et les saints objets en question restèrent au pouvoir des Juifs jusqu'à la mort du roi Agrippa. A ce moment, Cassius Longinus, qui administrait la Syrie, et Caspius Fadus, qui était procureur de la Judée, ordonnèrent de nouveau aux Juifs de déposer les ornements à la tour Antonia, où ils seraient sous la garde des Romains.

Alors la nation envoya des ambassadeurs à l'empereur Claude, pour obtenir le retrait de cette injonction. Le jeune

roi Agrippa, qui se trouvait à Rome, les seconda de toute son influence, et l'ordre fut envoyé à Vitellius de rapporter la mesure.

Josèphe nous raconte ce qui se pratiquait pendant tout le temps que les Romains furent dépositaires des ornements pontificaux.

Ils étaient enfermés sous le cachet du grand prêtre et des questeurs du trésor; la veille d'une fête, les questeurs se présentaient devant le chef de la garnison romaine d'Antonia, et, après avoir constaté que les cachets étaient intacts, ils emportaient l'accoutrement du grand prêtre; puis, la fète terminée, ils le rendaient au chef militaire.

Lorsque après la déposition d'Archélaüs, la Judée devint une province de l'empire, les Romains trouvèrent la robe pontificale dans une caisse de pierre scellée, et devant laquelle brûlait chaque jour une lampe entretenue par les soins du commandant de la forteresse.

La tour Antonia, reliée aux portiques septentrional et occidental du temple, était munie de rampes aboutissant à l'intérieur de ces deux portiques, et par lesquelles descendaient les postes qui, aux jours de fête, étaient répartis le long des portiques, pour veiller au maintien de l'ordre. Encore au moment du siège de Titus, Antonia était occupée par une cohorte romaine.

Si maintenant nous nous rappelons que c'était à Césarée, et non à Jérusalem, que résidait habituellement le procurateur, nous serons invinciblement amenés à penser que, lorsqu'il venait faire un séjour dans la ville sainte, c'était à la tour Antonia qu'il prenait gite.

Du reste, nous avons une preuve matérielle qui ne permet pas de mettre ailleurs qu'à la tour Antonia le prétoire, où la sentence de mort de Jésus fut prononcée.

Saint Jean nomme *Lithostrôtos* le lieu où se trouvait la

tribune sur laquelle Pilate prit séance. Le sens littéral du mot est : « pavé de pierres ou orné de mosaïques ».

Or un passage de Josèphe, dans sa *Guerre des Juifs*, fournit un précieux renseignement qui éclaircit tout à fait la question.

Aussitôt que les soldats de Titus eurent enlevé et occupé la tour Antonia, un combat violent s'engagea entre les Juifs et les Romains dans les parvis du temple. Comme les Romains étaient repoussés du côté de la tour, où se tenait Titus, un centurion, voyant ses compagnons d'armes plier et perdre du terrain, s'élança et, à lui seul, refoula les vainqueurs jusqu'à l'angle du hiéron intérieur. Mais personne ne peut échapper à sa destinée. Le centurion, qui portait, comme tous les soldats romains, des chaussures garnies de clous nombreux et aigus, glissa en courant sur le *Lithostrôtos* et fit une chute dont le bruit rappela les fuyards. En un clin d'œil il fut criblé de blessures, malgré sa résistance désespérée, et personne ne venant à son secours, il finit par succomber.

De ce passage, il résulte clairement que c'était la grande cour pavée du hiéron extérieur qui portait à Jérusalem le nom de *Lithostrôtos*. C'est donc au bas de la tour Antonia et sur le pavé même du temple qu'était placée la tribune, du haut de laquelle Pilate prononça les cruelles paroles *Ecce homo*, en montrant à la foule ameutée Jésus sanglant et meurtri.

Rappelons-nous en passant que la caserne actuelle, occupée par la garnison turque de Jérusalem, est précisément là où fut jadis la tour Antonia, et qu'à l'époque des croisades le Lithostrôtos n'avait pas d'autre nom que celui de *Parement*.

La foule s'empara de Jésus, pour l'emmener. Portant lui-même sa croix, il alla au Calvaire, où il fut crucifié.

L'Évangile de saint Jean, parlant de la résurrection, donne quelques détails précieux sur le saint Sépulcre. C'est lui qui nous apprend que la tombe était fermée par une pierre; que

pour jeter un regard à l'intérieur il fallait se baisser, à plus forte raison pour y entrer; que saint Jean et saint Pierre y entrèrent et s'y tinrent en même temps; enfin que Marie, mère de Jésus, y vit deux anges assis sur la couche funéraire, alors vide, l'un à la place qu'avait occupée la tète de Jésus, l'autre à la place des pieds.

Il est donc indubitable que le saint Sépulcre était taillé dans le roc comme tant d'autres tombes judaïques, qu'il était fermé par un disque de pierre, et que dans la chambre sépulcrale se trouvait, en face de l'entrée, un arcosolium sur lequel le corps du Sauveur fut déposé, entouré d'aromates et de linges, avec un suaire sur la tête.

PLAN DE JÉRUSALEM

VALLÉE DU CÉDRON

Piscine

Puits

Tombeau des Rois

Ancienne Piscine

Ruines d'un Théatre antique

Cimetière Musulman

Grotte de Jérémie

Route de Bethel

Torrent

Cédron

Carrières

Cimetière Musulman

Caserne

ÉTABLISSEMENTS DES RUSSES

JARDINS

MONT BÉZÉTHA

VIRI GALILÆI

Route de Jaffa

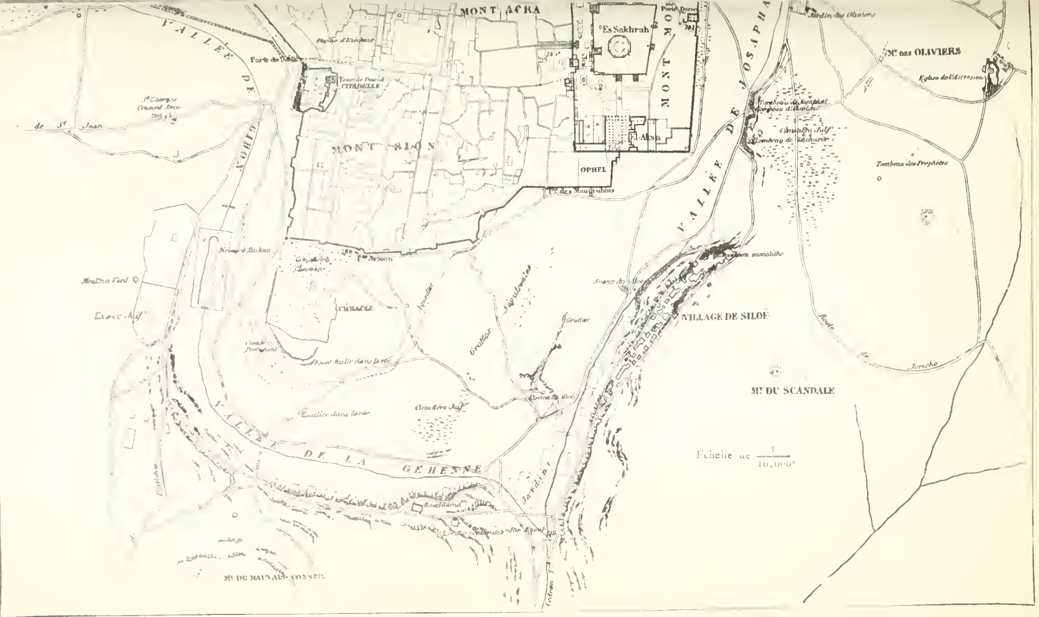

MONT ACRA
Es Sakhrah
El-Aksa
OPHEL
MONT SION
Tour de David
CITADELLE
Porte de Jaffa
VALLÉE DE GIHON
VALLÉE DE LA GEHENNE
VALLÉE DE JOSAPHAT
Mt DES OLIVIERS
Eglise de l'Ascension
Jardin des Oliviers
Tombeau des Prophètes
Tombeau de Zacharie
Cimetière Juif
VILLAGE DE SILOË
Mt DU SCANDALE
Route de Jericho
Grottes
Jardins
Haceldama
Mt DU MAUVAIS CONSEIL
CENACLE
de St Jean
Echelle de 1/10,000e

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES MATIÈRES

FIN

Paris. — Typ. Pillet et Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.



